

## Préface

*Deux siècles plus tôt.*

*Partout où portait le regard, la terre bougeait.*

*L'immense plaine était recouverte par une multitude de formes versicolores et mouvantes. Des lignes étroites, des carrés massifs, des colonnes profondes, des rectangles de taille différente se succédaient sans fin. Cet ensemble bigarré emplissait l'espace à l'infini. Mais loin d'être immobiles, tous ces dominos modifiaient sensiblement leur dimension comme s'ils étaient doués d'une vie propre. Et tous semblaient avancer dans un sens où dans l'autre sans ordre établi.*

*Le vacarme était infernal. Un grondement monstrueux et ininterrompu enveloppait la plaine et évoquait une atmosphère de fin du monde.*

*A ce moment, nous étions tous regroupés un peu en arrière de la rangée de canons. Plus de cent pièces tonnaient, crachant la mort au milieu d'un ballet orchestré par les artilleurs. Au début de la canonnade, alors que la fumée ne couvrait pas encore complètement le champ de bataille, nous pouvions apercevoir à sept cents mètres les Autrichiens qui tentaient de supporter crânement ce déluge de feu.*

*Derrière le roulement assourdissant de la ligne de feu, nous distinguions nettement les dégâts causés par les quelques quatre cents boulets à la minute qui s'abattaient sur les lignes ennemies. Les canons pulvérisés, les caissons qui explosaient, les files d'hommes emportées, le spectacle provoquait dans nos rangs l'hilarité générale.*

*Mais en face, l'effet devait être terrible, les ravages affreux. Des boulets transformaient les hommes en masse de chairs broyées, le sang et les viscères éclaboussant les voisins. D'autres projectiles décapitaient les corps qui s'affaissaient sans tête, un flot rouge giclant en cascade par le cou sectionné. Malgré les troncs défoncés, les bras et les jambes arrachés, la troupe ne pouvait pas réagir efficacement. Déjà la panique gagnait sans que les officiers puissent la contenir.*

*Puis le fracas ralentit subitement. Nous avons compris que le moment de l'attaque approchait. Peut-être à notre tour de subir les effets dévastateurs du feu. Mais avec nos huit mille fantassins bien concentrés, nous nous sentions rassurés. La plupart des unités formaient des colonnes allongées afin de mieux mener l'attaque, d'autres régiments se déployaient en ligne pour pouvoir riposter au tir ennemi avec les fusils.*

*La fumée se dissipa assez vite. Nous pûmes distinguer à l'avant, seul devant le front des troupes, le chef de l'armée d'Italie qui avait revêtu pour l'occasion son vieil uniforme sombre de général républicain. Au moment où les troupes s'ébranlèrent, je dis à mon voisin:*

*- Macdonald a l'air bien sûr de lui.*

*- Après le déluge de feu qui est tombé sur eux, les kaiserlicks n'ont qu'à bien se tenir.*

*Je levai les yeux. A seulement un quart de lieue en avant, le terrain s'élevait pour former un plateau qui dominait le Marchfeld. Les masses autrichiennes ébranlées par la canonnade ne reculaient pas. L'attaque promettait d'être farouche.*

*- Il m'a semblé distinguer des bâtiments vers le nord.*

*- J'ai entendu parler d'un village. Ce doit être Wagram.*

*Nous étions le 6 juillet 1809.*

*Combien Marie me semblait loin!*

*Une journée s'était écoulée.*

*Notre bataillon avait bivouaqué sur le champ de bataille.*

*Il avait reçu l'ordre de s'occuper des blessés et la tâche peu reluisante d'enterrer les morts. Tout autour de nous, à perte de vue, ce n'était que corps amoncelés, cadavres de chevaux, fusils brisés, caissons d'artillerie défoncés qui achevaient de se consumer.*

*Le choc avait été rude mais presque tous les membres de la coterie avaient survécu. Avec plusieurs dizaines de camarades, nous formions une véritable corporation. Sauf pour participer aux batailles, nous restions la plupart du temps en marge de l'armée.*

*Nous marchions en dehors du régiment, portant armes et bagages. Au matin, notre groupe se séparait, certains partant à la recherche de la nourriture, les autres signalant la route à suivre par des marques inscrites dans le paysage; le soir nous étions à nouveau réunis autour d'un bon feu qui réchauffait la soupe. Le lendemain, nous renouvelions la manœuvre. Mais au moment du combat, nous reprenions immédiatement notre place dans les rangs. Beaucoup venaient de Champagne.*

*Le chef de notre groupe était surnommé le «Roublard» tant était grande sa capacité à tromper son entourage et à trahir selon ses intérêts du moment. Ce surnom lui collait tellement à la peau qu'on avait presque oublié son nom véritable. Je savais qu'il me craignait, pas seulement parce que j'étais le protégé du chef de la clique. Surtout parce que mon attitude le déroutait. Parfois la cruauté des affrontements et le sang versé agissaient sur mon caractère, m'ôtant tout sens humain et me faisant accomplir des actes sauvages dont quelquefois je ne me souvenais même plus.*

*Nous avions décidé de partir aux nouvelles. Nous souhaitions avant tout connaître le sort de notre mentor, le chef de la clique.*

*Le Roublard secoua la tête.*

*- Il est peu probable qu'il s'en soit sorti. Tant de braves troupiers refroidis ! Quel bal que l'Empereur a fait donné. Une belle revue sanglante ! Si tu veux mon avis, Gaudin est chez le père éternel, sa clique est massacrée.*

*La clique se composait d'un petit groupe de cavaliers,*

*constitué par des mauvais sujets de l'armée, à la fois maraudeurs, querelleurs, mais duellistes redoutables. D'une bravoure incontestable, ils se soutenaient mutuellement pendant les combats. Les chefs reconnaissaient leur valeur et fermaient les yeux sur leurs incartades.*

*- Je ne suis pas persuadé de sa mort. Il a réchappé à tant de circonstances semblables. Et puis entre lui et ses hommes, c'est à la vie à la mort. Il n'aurait pas disparu seul.*

*Gaudin incarnait mon mauvais génie. Violent, cynique, cruel pendant les batailles, prêt à se battre pour n'importe quel motif si futile soit-il, il avait plusieurs crimes sur la conscience, commis notamment au cours de duels discutables. Mais malgré ses vices, avec sa compagne, vivandière dans l'armée impériale, tous deux étaient devenus pour moi, au fil du temps, une seconde famille.*

*Un cavalier solitaire traversait au galop le champ de bataille.*

*- Regarde, dit le Roublard, ce cavalier bien pressé doit être un geai de l'armée.*

*On appelait ainsi les officiers d'ordonnance proches de l'Empereur en raison de la couleur de leur uniforme.*

*Le cavalier nous avait aperçus. Il se dirigeait droit sur nous, son cheval évitant avec difficulté de fouler les cadavres. Je remarquai un pansement rouge qui entourait son bras.*

*Le Roublard n'en était pas à un mensonge près.*

*- Bonjour, Monsieur l'officier, nous appartenons au bataillon Chassagne, dit-il avec un large sourire. Notre chef a ordonné de nous rendre auprès du commandant de notre régiment pour solliciter son aide tellement est grande notre peine à enterrer tant de braves gens!*

*Le jeune homme pointa son bras valide vers le nord.*

*- Vous trouverez son état-major à proximité de Wagram. J'en viens. Mais dites-moi, je cherche votre chef de bataillon; vous pouvez certainement m'indiquer sa position? Puis il ajouta, visiblement ému: Comment se*

*porte-t-il? La bataille l'a-t-elle épargné?*

*Je le dévisageai. Sous ses traits fins, une émotion était perceptible.*

*- Il est en parfaite santé, Monsieur. En vous rapprochant du Danube, vous le rejoindrez dans la région d'Essling.*

*Le jeune aide de camp semblait vraiment soulagé.*

*Le Roublard intervint.*

*- Si vous venez de l'état-major de notre régiment, vous avez peut-être vu là-bas un ami à nous, Eugène Gaudin.*

*- En effet, je connais cet homme. Il était encore auprès du Colonel lorsque je l'ai quitté tout à l'heure.*

*Après de courts remerciements mutuels, chacun reprit sa route.*

*Je regardais le cavalier s'éloigner vers le sud. La haine qui brillait dans mes yeux devait être si intense que le Roublard me posa la question.*

*- C'est lui, n'est-ce pas Nicolas? C'est François, le fils de Chassagne. Il est temps de proclamer ton identité au grand jour. Bon dieu, il est insensé que Chassagne te repousse encore et refuse de te reconnaître comme étant son fils, il en va de son honneur! Eugène a raison lorsqu'il t'encourage à présenter ton cas auprès du commandant de division.*

*Je restai muet. Connaissant le sort de Gaudin, nous n'avions plus lieu de poursuivre notre recherche. Nous reprîmes la direction du bataillon.*

*De retour parmi nos camarades, pendant un bref instant, des bribes de souvenirs aujourd'hui si lointains, refirent surface.*

*Mon enfance exécration et ma jeunesse plus ensoleillée grâce à Marie et à son frère Étienne.*

*Marie... Ma déclaration repoussée par la jeune femme.*

*Mon dépit. Et le destin qui me réservait encore une surprise de taille: L'aveu de ma mère sur ma véritable filiation!*

*Puis ma décision de fuir, loin.*

*En mars 1809, une lettre de ma mère dévoile enfin la vérité sur mon père naturel. Un officier de l'armée de Napoléon!*

*Ma détermination à retrouver sa trace.  
Le départ pour la campagne d'Autriche.  
Enfin je le rejoins au sein de la Grande Armée. Il a un  
second fils, François...  
Sa stupeur lorsque je lui révèle mon secret puis le rejet...  
Tout cela défilait dans ma tête.*

*- Et alors, Nicolas Chambelland? Tu dors?  
Une voix bien connue derrière mon dos me tira de ma  
rêverie.*

*Je me retournai précipitamment. Gaudin était devant moi,  
souriant.*

*- Nous avons eu peur pour toi. On n'avait aucune nouvelle.  
- Il en faudra beaucoup pour me tuer. Hier, mes amis et  
moi avons sabré tout ce qui passait à notre portée. J'ai  
même haché une puissance autrichienne sans me faire  
abîmer! Un moment, près de nous, un canon a toussé son  
boulet frappant de biais un voltigeur blessé que je voulais  
ramener dans nos lignes. Pauvre homme! Il avait le bras  
enfoncé dans le torse et les doigts de sa main ressortaient  
de l'autre côté à travers le trou par où était passé le boulet.  
Il donnait tous ces horribles détails avec une mine épanouie  
mais sans forfanterie. Je connaissais sa témérité. Il s'était  
bâti une solide réputation de tête brûlée dans la division.  
On hésitait à l'aborder tant était grande la crainte qu'il  
inspirait. Beaucoup avait payé de leur vie un mot déplacé  
en croisant le fer avec lui.*

*Mais lui aussi me respectait; il m'avait pris sous son aile  
protectrice. Il sentait en moi un homme déterminé, prêt à  
accomplir toute sorte d'actes, certains peu glorieux. Hélas,  
je devais bientôt lui en donner la preuve la plus abjecte.  
Les batailles, la vue du sang et des atrocités avait forgé  
mon tempérament. Ma sanglante campagne allait bientôt  
commencer.*

*- Demain le régiment part cantonner à Vienne. Il paraît que  
nous l'avons bien mérité. Grâce à nous, le vieux  
MacDonald a pulvérisé le centre autrichien et a donné la  
victoire à l'Empereur. J'apporte les ordres à Chassagne.*

*Je revivais ces terribles instants avant d'en retracer les faits marquants dans mon journal.*

## Chapitre 1

Aujourd'hui

«On a voulu m'assassiner!»

Ce matin, sur mon lit d'hôpital, je suis épouvanté.

Au réveil, l'angoisse monte au fur et à mesure que la conscience revient. La peur taraude mon cerveau. Les images défilent dans la tête et je tremble de tous mes membres en évoquant la scène d'hier soir.

Même le décor rassurant et l'atmosphère animée du service d'urgence ne parviennent pas à calmer ma frayeur. La brutalité de l'agression autant que son caractère singulier et inexplicable m'obsèdent. L'incompréhension se mêle à la terreur.

- Bonjour, Monsieur Castel, comment vous sentez-vous ce matin?

L'infirmière parlait avec douceur. Je parvins péniblement à lui sourire.

- Je crois qu'on vient vous voir.

En effet, dans le couloir, j'aperçois ma sœur Hélène et Anna qui regardent anxieusement dans ma direction. Avec plus de sérénité, je peux enfin me remémorer les événements de la nuit dernière.

J'enseigne l'histoire dans un lycée de Troyes.

Quelques jours avant Noël, j'avais été convié à passer la soirée chez notre proviseur, Armand Savigny avec plusieurs collègues de travail.

Une partie de la soirée, la conversation avait porté sur des pôles d'intérêts récurrents comme le niveau moyen des

élèves, les programmes, l'éducation nationale, son ministre et... les congés de fin d'année.

- Notre lycée, intervint Savigny, se situe dans la moyenne nationale quant aux difficultés liées aux rapports enseignants élèves. Je trouve même que nous nous en tirons plutôt bien. Certains établissements de l'Académie sont beaucoup plus mal lotis que le nôtre.

Puis dans un grand éclat de rire, il ajouta:

- Certes, qu'est-ce que cela serait commode, un lycée sans élève!

Notre proviseur était doté d'un humour qu'il était souvent seul à comprendre. Grand, maigre, une tête allongée couronnée de longs cheveux gris, il voulait se donner un style soixante-huitard. Pourtant, la physionomie sévère et les réactions nerveuses du personnage n'auraient pas dépareillé la cour d'un tribunal de l'inquisition.

- Et puis, nous ne sommes plus au temps de la création des collèges et des lycées. A l'époque, les élèves avaient un régime de vie quasi militaire, n'est-ce pas, Guillaume?

Je venais d'aborder avec mes élèves toutes les grandes créations générées sous le consulat. Je pris la parole sur un ton professoral:

- Effectivement. La loi du 1<sup>o</sup> mai 1802 crée le lycée. Quarante-cinq lycées naissent avec leur proviseur et leurs professeurs. Ils accueillent des internes portant l'uniforme et qui sont assujettis à une discipline rigoureuse. Le régime de vie y est sévère, proche de celui de la caserne...

Silence, puis éclat de rire général. Anna déclara:

- Tu n'es pas en cours. En plus, j'ai cru déceler un léger regret dans tes propos!

Je regardai Anna, ma jeune collègue, professeur de lettres. Elle portait ce soir-là un tailleur noir qui accentuait sa blondeur et mettait en valeur une silhouette fine et harmonieuse. Manifestement, la jupe d'où émergeaient deux adorables jambes gainées de collants noirs faisait de l'effet sur l'assistance, notamment masculine...

- Tu es décidément le plus sérieux d'entre nous. Assurément sans surprise dans ta vie, mais qu'est-ce que tu es rassurant!

Je la regardai interloqué.

- Tu es vraiment trop craquant avec tes certitudes, poursuivit-elle malicieusement, mais attention, des habitudes trop casanières desservent parfois un épanouissement personnel et on peut passer à côté de quelque chose.

Il était deux heures du matin quand je décidai de rentrer. Notre hôte habitait à proximité du vieux centre-ville de Troyes.

- Tu ne veux pas que je te raccompagne? me proposa Anna.

- Non, tu es gentille. Je suis à peine à quinze minutes à pied de chez moi. Marcher me fera le plus grand bien.

Elle me dévisagea quelques secondes puis, subitement, m'appliqua sans retenue un baiser sonore sur chaque joue.

- A demain, fais de beaux rêves!

La nuit était claire et froide.

Je connaissais par cœur le vieux quartier si pittoresque de la cité champenoise. Le trajet jusqu'à mon appartement par le dédale de ruelles éclaircirait mes idées qui, il faut bien l'avouer, me ramenaient invariablement à Anna.

Je parvins bientôt aux abords du centre-ville ancien.

Dans ces venelles étroites règne un véritable microclimat. Au mois d'août, en l'absence d'un souffle d'air, la chaleur qui s'abat dans les rues encaissées engendre une atmosphère irrespirable. Mais quelques mois plus tard, la proximité des façades semble emprisonner la froidure de l'hiver.

Le pavé de la ruelle que j'empruntai luisait sous la lumière jaune des réverbères. En semaine, à cette heure-ci, la rue était déserte. L'hiver imposait un silence de fin du monde. Heureusement, Noël approchant, les façades illuminées des commerces amenaient une parcelle de vie.

J'étais presque arrivé à l'autre bout de la ruelle.

Tout à coup, je perçus un bruit de pas qui se rapprochait vivement, celui des bottes d'un homme pressé frappant le pavé. «Un passant frigorifié!» pensais-je.

Pourtant, parvenu à une dizaine de mètres derrière moi, l'homme ralentit son allure. Je pensai un instant qu'il était perdu et qu'il allait me demander son chemin.

Je m'arrêtai et fis demi-tour.

Instinctivement, je devinai que quelque chose ne collait pas. La silhouette sombre était complètement immobile à quelques mètres de moi seulement. A cet endroit, un réverbère au-dessus de nos têtes éclairait la scène; je constatai avec terreur que l'homme portait une cagoule.

Un sentiment diffus me dit de prendre garde; c'est peut-être cela qui me sauva la vie.

Tout se passa très vite.

Un éclair fusa dans la nuit. L'homme tenait maintenant une longue lame à la main. J'étais pétrifié et n'esquissais aucun geste.

En une fraction de seconde, il fondit sur moi.

L'instinct de survie brutalement réveillé, je me jetai en arrière.

Je réussis à éviter un large coup de sabre donné latéralement. La lame ne fit qu'effleurer mon cou.

La bizarrerie de la situation m'incita à essayer de raisonner mon assaillant. Mais je sentis confusément que c'était peine perdue et qu'il était là pour atteindre un but unique : me tuer.

Aussi brusquement que la première fois, mon agresseur asséna un second coup qui eut plus de succès.

Je ne pus qu'imparfaitement esquiver la lame.

Par bonheur, mon épais manteau de laine amortit en partie le choc. Je ressentis une impression de chaleur sur mon bras gauche. Paralysé par la peur autant que par la douleur, je compris que c'était le sang qui coulait.

Heureusement pour moi, nous n'étions plus seuls.

Deux couples de passants survinrent à cet instant et aperçurent la dernière attaque.

Courageusement, l'un des deux hommes voulut immédiatement s'intercaler mais avec sauvagerie, le sabre s'abattit à nouveau. Je vis le sang gicler.

L'une des femmes poussa un cri perçant tandis que mon valeureux défenseur s'effondrait sur le pavé. Le hurlement de la femme me tira de ma léthargie.

Avec la certitude absolue qu'on en voulait à ma vie, je pris mes jambes à mon cou.

Derrière moi, l'agresseur s'acharnait sur sa victime. Sa rage me permit de prendre une vingtaine de mètres d'avance et d'atteindre l'extrémité de la ruelle.

Un étrange pressentiment m'indiqua que ce fou furieux était plus vif que moi. Il fallait agir par la ruse.

Instantanément, je me glissai à l'ombre d'un renforcement et j'attendis, immobile comme une statue, la suite des événements.

A peine quelques secondes après, l'assaillant atteignit mon refuge.

Il avançait à pas comptés, intrigué certainement par le silence de la rue. Figé dans une terreur indicible, j'aurais souhaité me dissoudre dans la pierre lorsqu'il passa à ma hauteur.

Est-ce mon souffle qui m'a trahi?

L'homme se retourna subitement.

Persuadé d'avoir été découvert, je jaillis de ma cachette pour m'enfuir à toutes jambes, en sens inverse.

Tout de suite, je sus quelle direction prendre.

Je filai si vite que je ne remarquai même pas le passant blessé et les personnes à genoux qui l'entouraient.

Dans un effort surhumain, mon adversaire sur les talons, je parcourus environ l'équivalent d'un tour de piste à une allure dont jamais je ne me serais cru capable.

La rue débouchait sur une place.

A la limite de l'asphyxie, je m'engouffrai dans une large artère au bout de laquelle, je savais que je disposais d'une chance infime d'avoir la vie sauve.

Au moment où je tournais l'angle, une forte détonation retentit derrière moi. Sans réfléchir, j'accélérai ma course, le cœur prêt à exploser.

Mon but était presque atteint: en face de moi, plus très loin, les lumières salvatrices du commissariat de police.

Encore un effort.

Sans prendre le temps de ralentir, je visai la porte en priant le ciel qu'elle ne soit pas verrouillée.

Le ciel dut m'entendre car à cet instant précis, elle s'ouvrit pour laisser sortir un policier en service, casquette sur la tête.

Une fraction de seconde plus tard, au choc corps contre corps d'une rare violence suivit un atterrissage brutal au beau milieu de la salle, pêle-mêle avec mon sauveur, sous la lumière crue des néons. Succès assuré!

Effondré, je désignai ma blessure aux visages penchés au-dessus de moi. Avant de sombrer dans l'inconscience, je me rendis compte que j'étais vivant.

A juste titre, la nuit sur ce lit d'hôpital avait été agitée. La blessure au bras, mais aussi cette impression de cauchemar qui succédait à des circonstances invraisemblables avaient largement perturbé mon sommeil.

Des images étranges restaient accrochées à ma mémoire au moment du réveil. Je revoyais mentalement la représentation d'une scène de bataille sous le premier Empire, une charge de cavalerie au milieu d'une canonnade assourdissante et la fureur des combats...

Ma petite sœur se précipita vers moi, m'arrachant un gémissement.

- Attention au bras. Ils m'ont mis une quinzaine de points de suture... Ça fait longtemps que vous êtes là?

- Non. J'ai accouru cette nuit dès que la police m'a alertée. Tu dormais. Papa doit venir te voir ce matin. Mais qu'est-il arrivé? Que voulait ton agresseur? L'as-tu reconnu?...

Pendant cette avalanche de questions, Anna me dévisageait.

- Doucement, Hélène, le plus important est qu'il soit sain et sauf. Le reste viendra plus tard.

Après un court silence, elle ajouta:

- Mais ta mésaventure est peu banale. Sais-tu seulement si quelqu'un pouvait t'en vouloir à ce point?

- Au moins, dit Hélène, peux-tu essayer de nous raconter ce qu'il s'est réellement passé?

La conversation fut interrompue par l'entrée d'une grande quantité de blouses blanches. Après l'examen de ma blessure, un médecin prit la parole:

- Vous avez eu de la chance que votre manteau ait amorti le choc. La lame était visiblement bien affûtée. Avec un coup porté de haut en bas sur le crâne, votre agresseur aurait pu provoquer une lésion bien plus grave ou vous tuer très probablement.

Hélène eut un geste d'horreur. Anna demanda:

- Peut-il bientôt sortir, docteur?

- Dès cette après-midi. J'établis une ordonnance pour qu'une infirmière vienne quotidiennement refaire votre pansement. De toute façon, je vous impose du repos; d'ailleurs les fêtes sont bientôt là. Enfin je rajoute un anxiolytique qui vous aidera un peu à évacuer le stress.

Après le passage du groupe, Anna me dit:

- Nous revenons en début d'après-midi pour ta sortie. D'ici là repose-toi.

Me reposer! Les deux femmes parties, je tentai de remettre un peu d'ordre dans mes idées. Deux questions m'obsédaient: pourquoi une attaque au sabre? Pourquoi l'agresseur n'avait tiré qu'un seul coup de feu?

Comme promis, Hélène et Anna se présentèrent à quatorze heures.

- Tiens. Hélène me tendis des vêtements propres. J'ai reçu tout à l'heure un appel du commissariat. Celui où tu t'es réfugié hier au moment de ton agression. Un inspecteur souhaite te rencontrer dès cette après-midi si possible.

- Tu n'es pas obligé de t'y rendre tout de suite, dit Anna, je peux leur expliquer... Pourtant, l'inspecteur avait l'air pressé. Et puis, le mieux serait qu'ils mettent la main au plus vite sur ce détraqué!

Après des formalités de sortie menées tambour battant grâce à l'aide des deux femmes, nous nous dirigeâmes en voiture au commissariat.

Ce n'était pas un endroit où je me retrouvais aujourd'hui avec plaisir après l'épreuve de la nuit dernière.

A l'intérieur, l'activité fiévreuse qui régnait dans les locaux pendant la journée rectifiait l'atmosphère apathique de la nuit précédente.

Derrière un comptoir, un policier en tenue vérifia nos identités. Manifestement prévenu, il nous demanda de patienter quelques instants. Effectivement, un jeune inspecteur vint rapidement nous chercher et nous invita à le suivre.

Il nous fit entrer dans un bureau et pria de nous asseoir.

- Comment vous sentez-vous, Monsieur Castel?

- Comme quelqu'un qui a failli terminer son existence haché menu par un sabreur forcené et sur qui on a ensuite tiré comme un lapin!

Ma franchise le fit sourire. Le personnage assis en face de nous était un homme grand et élancé, des cheveux bruns coupés courts et en brosse, des yeux noirs scrutateurs.

- Je suis l'inspecteur Richard Bergerac. C'est moi qui suis chargé de l'enquête.

- Vous avez du nouveau?

- Non, hélas. Les témoignages des personnes qui ont tenté de vous venir en aide sont pour l'instant les seuls éléments concrets en notre possession. C'est-à-dire pas grand-chose! Je vous demanderai de me relater les événements de la nuit en apportant un maximum de précisions.

- Vous savez, quand on est poursuivi par un fou furieux qui brandit une arme blanche pour vous occire, on pense d'abord à prendre ses jambes à son cou.

- C'est bien normal. Pourtant racontez-moi consciencieusement toute votre histoire.

Je rassemblai mes souvenirs et entrepris de rapporter les faits le plus fidèlement possible.

- Deux choses m'étonnent. D'abord, visiblement, cet

énergumène n'en voulait qu'à moi. Car même l'intervention des passants ne l'a pas détourné de sa cible. Ensuite, après l'attaque au sabre, il n'a tiré qu'une seule fois. Avec la détermination dont il semblait faire preuve, il aurait dû vider un chargeur.

- Son arme s'est enrayée! s'exclama Anna.

- Peut-être, fit l'inspecteur. Mais les armes modernes sont terriblement efficaces. Ça reste pour l'instant un mystère. En tout cas, vous avez eu de la chance. Je suis obligé de vous poser une question très personnelle: pensez-vous à des personnes autour de vous susceptibles de vous détester suffisamment pour accomplir un tel acte ?

La question me coupa le souffle.

- La vie que je mène est d'une simplicité absolue. Je suis enseignant en histoire dans un lycée. A moins que l'un de mes élèves ait été déçu par une mauvaise note... Non, franchement je ne vois pas!

- D'accord. Pourtant l'agression a bien eu lieu. Je tiens quand même à vous alerter sur certaines précautions à prendre à l'avenir en attendant d'y voir plus clair. Plus de balade nocturne; restez sagement chez vous la nuit avec la porte close; enfin soyez prudent dans tous vos déplacements.

J'étais abasourdi d'entendre de tels propos même si j'en concevais le bien-fondé.

Une question me brûlait les lèvres:

- J'espère que la personne qui a essayé de s'interposer s'en est sortie sans trop de dommages.

Un silence lourd s'abattit dans le bureau. Brutalement je ressentis une boule à l'estomac et je ne fus qu'à moitié surpris par les paroles terribles qui suivirent ma remarque.

- Cette personne est décédée ce matin, des suites de ses blessures. Je suis désolé.

## Chapitre 2

De retour chez moi, le choc provoqué par l'affreuse nouvelle, la mort de ce passant, est loin d'être atténué. Anna et ma sœur voulurent absolument passer la fin de la journée en me tenant compagnie.

J'avais complètement oublié de m'informer auprès d'Hélène!

- Comment va Alexandre, toujours par monts et par vaux?

Entre les entraînements et ses départs en opération à l'étranger, Alexandre, son mari, jeune et brillant Officier actuellement en garnison en Alsace, partait souvent loin du domicile conjugal. Hélène en profitait pour séjourner chez notre père dans la vieille demeure familiale située au cœur d'un paisible village, pas très loin de Troyes.

En milieu d'après-midi, mon père et Alexandre me téléphonèrent pour prendre des nouvelles. Me sachant bien entouré, mon père, médecin de campagne, sollicité en permanence par tous ses patients, annonça sa visite seulement dans la soirée.

Un moment je dis à Anna:

- Tu ferais mieux de rentrer chez toi; on est samedi et tu as autre chose à faire.

Le hasard des mutations nous avaient réunis depuis plus d'un an maintenant. Nous avons toujours entretenu des rapports professionnels très cordiaux. D'aucuns dans notre entourage avaient même supposé l'existence entre nous d'une relation plus approfondie, mais ce n'était pas le cas.

J'ajoutai gentiment:

- Une femme seule et aussi jolie que toi devrait songer à s'apprêter le reste de l'après-midi pour faire ensuite tourner les têtes !

- Mais, mon cher Guillaume, d'abord je ne te demande pas ton avis. Et à moins que tu sois suffisamment goujat pour me mettre dehors, je trouve très agréable de me retrouver dans ton antre de vieux garçon casanier et de palabrer avec Hélène.

Puis, regardant autour d'elle:

- Le rangement des lieux souligne qu'ils ne sont manifestement pas habitués à la présence d'une femme. Ordonnés certes, voire avec un peu de maniaquerie, mais tout cela dénote l'absence totale d'une touche féminine! Ma sœur, ravie, éclata de rire.

Mon père m'a rendu visite tard dans la soirée. Il est reparti avec Hélène. Anna, rassurée sur mon état moral, me quitta peu de temps après, non sans avoir vérifié que je fermais la porte à double tour.

J'avais besoin de calme. Dans l'après-midi, un détail était revenu plusieurs fois à mon esprit sans que j'y prête vraiment attention. Pourtant une voix intérieure me conseillait d'en faire part à la police.

Malgré son caractère insignifiant et sans rapport visible avec les circonstances de l'affaire, je décidai d'en parler à l'inspecteur de police dès le lendemain matin.

Au téléphone, après une brève présentation, j'obtins rapidement mon interlocuteur.

- Voilà inspecteur. Il y a un fait que je n'ai pas mentionné hier en raison de l'absence de lien apparent avec ce qui m'est arrivé. Il y a deux semaines, mon père m'a prié de venir le voir dans notre maison familiale, pour me montrer quelque chose.

Il avait entrepris d'effectuer des travaux de restauration dans certaines parties de l'habitation. Un jour, au moment où l'ouvrier rénoverait l'une des chambres de l'étage, un vieux morceau de cuir enroulé et ficelé est tombé sur le sol.

Au lieu de le jeter dans les gravats, l'artisan l'a amené à mon père qui a coupé la ficelle et a délicatement déroulé le cuir. A l'intérieur, il a trouvé un manuscrit ancien comportant de nombreuses pages. Intrigué, mon père m'a appelé, probablement en songeant à ma qualité d'enseignant en histoire.

- Vous l'avez chez vous?

- Oui. Il m'a permis de l'emmener. Pour lui, c'est sans intérêt.

- Je suppose que vous l'avez étudié sous toutes les coutures.

- En effet. Il s'agit d'un manuscrit vieux de deux cents ans. Je ne l'ai pas encore fait authentifier par un spécialiste. En le parcourant, j'ai réussi à lire une date qui prouverait que son auteur était contemporain du premier Empire.

- Vous avez commencé à le lire?

- Oui, malgré une écriture fine et pas toujours facile à déchiffrer, j'ai lu de nombreux passages. C'est un document qui compte tenu de son ancienneté et des faits qu'il relate possède une valeur purement historique. D'ailleurs, un bref article a été publié à son sujet dans la presse locale.

- Pouvez-vous m'indiquer l'objet principal dont il traite?

- Si vous voulez, mais franchement, je ne vois aucun lien avec l'agression d'avant-hier. Il s'agit d'événements criminels qui se sont déroulés sous le premier Empire. Une série de crimes assez sordides dont l'auteur n'aurait pas été retrouvé.

Je me rendis au lycée l'après-midi même. Je rongais mon frein à rester ainsi cloîtré dans mon appartement. De plus, malgré l'avertissement de l'inspecteur sur ma sécurité, je voulais parcourir le trajet emprunté le soir de l'attaque. Je me gardai bien d'en parler à Anna. J'avais une bonne excuse pour cela, celle de récupérer des copies pour en terminer la correction.

Dans la salle des profs, j'ai retrouvé Savigny ainsi que plusieurs de mes collègues. Tous me manifestèrent des

marques de sympathie mais celles du proviseur furent particulièrement inopportunes!

- Figurez-vous qu'un de vos élèves, sans savoir ce qui vous était arrivé, s'est plaint auprès de moi pour une note fantaisiste que vous lui auriez attribuée et qui ne correspondrait pas, selon lui, à la qualité de sa prestation. Je lui ai dit de vous provoquer en duel dès votre retour!

Le pire, c'est qu'il pouffa de rire, espérant observer chez moi la trace d'une hilarité incompressible. Mais devant le silence gêné des autres, il comprit sa bévue. Sa longue carcasse adopta la forme d'un gigantesque point d'interrogation. Il se demandait bien à présent comment rompre la glace.

- Seulement à la condition que vous acceptiez de me servir de témoin.

Pour le coup, ma réplique suscita une réaction générale de gaieté dans l'assistance. Le pauvre homme, défait, prétexta un vague rendez-vous et sortit piteusement.

- Décidément, dit Anna, son humour nous échappera toujours. Mais toi, comment te sens-tu?

- Bien, mieux en tout cas. Mais j'en avais assez de rester enfermé chez moi.

- D'accord; mais tu te souviens des conseils de prudence donnés par l'inspecteur.

- Je te remercie. Pour l'instant, mon seul risque de perturbation, c'est toi!

- Très drôle. Sais-tu que tes élèves ont demandé de tes nouvelles?

- Dis-leur que je suis touché de leur sollicitude et que j'espère être bientôt de retour parmi eux.

- Tu retournes chez toi? Veux-tu que je te raccompagne?

- Non. Je compte rentrer tout de suite. Ne crains rien, je ne vais pas attendre le milieu de la nuit!

J'étais fermement résolu à refaire le trajet de l'autre soir. L'obscurité tombait déjà. Mais à l'inverse de cette affreuse nuit, les rues étroites étaient bondées. Les gens se précipitaient dans les boutiques pour acheter les ultimes

cadeaux de Noël. Je repris exactement le même chemin que le soir de l'agression.

Tout à coup, j'eus la ferme conviction que mon assaillant avait prémédité un véritable guet-apens!

D'abord, il connaissait par avance l'itinéraire que j'allais parcourir pour rentrer chez moi. Il avait certainement épié mon départ. Il s'était posté à la périphérie du quartier historique de la cité, à l'entrée de la ruelle que je devais obligatoirement emprunter pour rejoindre mon appartement. Puis, patiemment, il avait guetté mon retour.

L'heure tardive et la solitude des lieux l'avaient incité à agir.

Il était évident qu'une fois dans la ruelle, je n'avais que très peu de chances de parvenir à m'enfuir. Seul l'intervention de ce passant qui y avait laissé la vie, m'avait permis d'en réchapper...

Je fus terrifié de découvrir qu'un homme m'avait surveillé, moi et nul autre, dans le seul but de m'éliminer sauvagement.

En fin d'après-midi, mon père me rendit à nouveau visite. Il remarqua mon état d'anxiété. Pour modifier le cours de mes pensées, il me donna des nouvelles d'Hélène et de son mari.

- Au fait, ne parvenant pas à te joindre, Vincent m'a appelé tout à l'heure. Il rentre demain soir. Je l'ai mis au courant. S'il ne t'a pas déjà téléphoné, il ne devrait pas tarder à le faire.

Je fus heureux d'apprendre que nous allions revoir, Hélène et moi, notre ami d'enfance le plus cher, souvent éloigné de la France en raison de son métier.

- L'inspecteur Bergerac veut passer demain matin. Il désire absolument me parler. Si je n'ai pas de nouvelle de Vincent d'ici là, c'est moi qui l'appellerai.

Je ne fis aucune allusion au manuscrit que Bergerac souhaitait si ardemment examiner.

L'inspecteur arriva en milieu de matinée. Une bonne tasse de café et quelques futilités plus tard, il vint à l'essentiel.

- Vous avez le manuscrit?

Deux gros ouvrages étaient posés sur la table.

- Je l'ai mis entre ces volumes pour lui ôter sa courbure. Il a été conservé enroulé dans son étui de cuir pendant très longtemps. C'est probablement cette enveloppe qui l'a préservé des dommages du temps.

Avec précaution, je disposai sur la table une épaisse liasse de feuilles jaunies, remplies d'une écriture fine et penchée. Même pour un néophyte, il s'agissait à l'évidence d'un document très ancien.

- Vous m'avez affirmé que vous aviez commencé à déchiffrer le texte.

- Effectivement. Il relate une série de crimes qui ont été commis entre 1810 et 1811 en Champagne. Le narrateur, un certain Étienne Ségur, était un médecin. Il a aidé un policier, nommé Valmont, envoyé sur place par les autorités de Paris pour retrouver le meurtrier. En vain. Celui-ci n'a jamais été attrapé. Mais je tiens à vous avertir. Je ne peux pas vous certifier de manière catégorique l'authenticité du document. De plus, je suis loin d'avoir décrypté l'ensemble du texte.

- Pouvez-vous vous remettre à l'ouvrage et achever la lecture du manuscrit?

- Je pense que c'est réalisable. Mais je ne comprends pas bien en quoi cela a de l'importance pour l'affaire qui nous occupe?

- Il ne faut rien négliger. Vous avez évoqué dans la presse l'existence de ce manuscrit. Peut-être a-t-il de la valeur aux yeux d'une certaine personne? De toute façon, nous avons si peu d'éléments!

- Peu n'est pas rien! Qu'est-ce que vous avez?

L'inspecteur mit du temps pour répondre comme s'il redoutait l'incongruité de sa réponse.

- Nous sommes retournés à l'endroit où votre agresseur vous a tiré dessus. Nous avons minutieusement fouillé les alentours pour retrouver éventuellement une douille ...

- Alors?

- En cherchant bien, nous sommes tombés sur quelque

chose. Une balle sphérique enfoncée dans une porte en bois. Selon l'avis d'un expert balistique, elle proviendrait d'un modèle utilisé par les amateurs d'armes anciennes, un pistolet à un coup, exactement du type qui était utilisé au XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple à l'époque du premier Empire!

Anna est passée en fin d'après-midi.

C'était à chaque fois un plaisir renouvelé de contempler les traits fins de son beau visage. Une physionomie espiègle trahissait un caractère rarement enclin à la morosité. En plus de leur charme, ses grands yeux verts pétillaient d'intelligence.

- La police a-t-elle du nouveau?

- Non ou si peu! Les policiers ont refait le même trajet que j'ai suivi l'autre soir. Ils ont quand même trouvé une balle ronde écrasée contre une porte. Il y a une forte probabilité qu'il s'agisse du coup tiré par mon agresseur.

- Avec ça, ils ne vont pas aller loin. Aucun autre témoin ne s'est manifesté?

- Non. Les seuls témoins de la scène sont les trois passants survivants. Mais ils étaient tellement terrorisés et soucieux d'aider leur ami à terre qu'ils n'ont pas observé correctement le meurtrier.

- On peut les comprendre!

Sur la table, j'avais étalé de nombreuses feuilles du manuscrit pour mieux les étudier. Anna s'en aperçut.

- Tu travailles?

- Non... Enfin oui. Écoute, ça ne semble pas très sérieux mais j'ai informé l'inspecteur de l'existence du document qui a été découvert chez mon père. Souviens-toi, j'en ai parlé au lycée. Un article a même été publié. Eh bien, Bergerac souhaite en savoir plus. J'ai consacré une partie de l'après-midi au déchiffrement du texte. Il reste pas mal de trous mais j'espère en venir bientôt à bout. Il s'agit d'une histoire vraiment sordide!

- Oui, je me souviens. Tous ces meurtres abominables en Champagne, il y a longtemps.

- Environ deux siècles. L'affaire s'est déroulée entre 1810

et 1811. Le tueur ne fut pas retrouvé.

- C'est peut-être lui qui est réapparu... Non, évidemment, je me moque de toi!

Après un moment de silence, elle ajouta:

- Pourtant, que penses-tu de ceci? Un individu bien réel, de chair et d'os, subit une dissociation de sa personnalité. Sais-tu que certains sujets aux facultés psychiques très développées peuvent manifester un comportement totalement étranger à leur nature profonde. Le criminel revivrait une deuxième vie à travers ton agresseur.

- Je ne savais pas que tu pouvais prêter l'oreille à ce type de balivernes.

- Mon cher, tu sais ce que William Shakespeare fait dire à Hamlet: «Il y a plus de mystères au ciel et sur terre que dans toute notre philosophie.»

Devant mon attitude franchement ironique, elle n'osa pas continuer.

- Un jour, cependant, il faudra vraiment que je t'explique quelque chose..., conclut-elle.

### Chapitre 3

Une semaine s'était écoulée depuis mon agression.

Le lendemain de Noël, Vincent a téléphoné. Il nous a proposé, à Hélène et à moi, de nous retrouver dans la ferme de ses parents pour évoquer nos innombrables souvenirs d'enfance. Il a rajouté:

- Naturellement, j'ai dit à Hélène de venir avec son mari. Mais elle sera seule car Alexandre devrait être de retour juste à temps pour le réveillon du jour de l'an. Quant à toi, vieux célibataire endurci, si tu es accompagné, cela me fera le plus grand plaisir. Par exemple un charmant professeur de lettres ...

- Je vois que les nouvelles vont vite. Ma sœur a vendu la mèche. Mais cher ami, je tiens à te préciser qu'il s'agit seulement d'une relation de travail, amicale certes, mais pas au-delà.

- Bon, c'est toi qui vois. Hélène est partante pour après-demain, si tu es d'accord?

- Ça marche. A bientôt.

Au fil des jours, mon anxiété diminuait mais ma volonté de comprendre restait intacte. On ne subit pas une tentative d'assassinat préméditée, d'un caractère aussi sauvage, sans en conserver une trace morale. Et puis surtout, l'agresseur, toujours insaisissable, constituait une menace vitale que je ne pouvais négliger et qui perturbait ma vie quotidienne.

J'étais décidé à faire pression sur l'inspecteur Bergerac pour être tenu informé des moindres détails concernant le déroulement de l'enquête. C'est ce que je lui fis savoir ce matin-là, en arrivant à l'improviste au commissariat.

- Bonjour Monsieur Castel. Comment va votre bras?
- Mieux, toujours rien?
- Rien de vraiment nouveau pour le moment. Avant de vous faire part des maigres indices en notre possession, je vous renouvelle mes conseils de prudence. Si vous sortez la journée, soyez vigilant, regardez autour de vous. Évitez les sorties non indispensables, en tout cas pas la nuit. Fermez bien votre porte à clef...

Il remarqua mon énervement.

- Je sais tout cela! Mais ma meilleure protection serait encore de mettre rapidement la main sur ce fou dangereux.

Ma colère était visible. Bergerac conserva son calme.

- Soyez persuadé que nous faisons tout notre possible. Nous avons mis sur pied une cellule pour suivre cette délicate affaire. Je vous propose même de m'accompagner dans certaines vérifications que j'entreprends. Je m'apprête à me rendre chez un collectionneur d'armes anciennes qui pratique aussi le tir au pistolet de collection. Si vous désirez venir avec moi...

Après un instant de réflexion, il ajouta:

- Une autopsie a été pratiquée sur le corps du passant. Les causes de la mort sont claires. Un coup d'une rare violence porté avec un objet tranchant, un sabre parfaitement affûté. Il s'est acharné sur la victime, ce qui vous a laissé quelques secondes pour fuir. Mais ce qui montre également son absence complète de compassion. Un tueur déterminé, froid et... original!

Je mesurai la gravité des propos. Bergerac poursuivit:

- Avez-vous procédé à la transcription complète du manuscrit?

- Oui. A quelques mots près. Le texte est très explicite. Il s'agit bien de la relation d'une enquête menée au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour arrêter l'auteur de crimes particulièrement horribles. Pendant deux ans, plusieurs cadavres de jeunes femmes assassinées et affreusement mutilées ont été retrouvés en Champagne. Le tueur abandonnait ses victimes dans des bois isolés, pas très éloignés de leur lieu d'habitation. La mise en scène était particulièrement

macabre... Je n'ai pas apporté la copie avec moi. On peut passer chez moi pour l'étudier.

J'avais jusqu'ici omis de faire part à Bergerac d'un détail accessoire au sujet du manuscrit.

- Je ne vous ai pas tout dit. Une lettre à demi brûlée était jointe au document. Toutes les lignes sont quasiment indéchiffrables; seuls, quelques mots qui sont encore lisibles tendraient à prouver que l'assassin a continué à sévir bien au-delà de 1811.

- Bon. On regardera ça plus tard. Je vous emmène chez le collectionneur?

Cet homme résidait dans un village situé à une vingtaine de kilomètres de Troyes. Pendant le trajet, l'inspecteur m'expliqua que nous avions affaire à la fois au maire de la commune et à un important propriétaire foncier de la région. Bref un notable.

Nous arrivâmes bientôt dans la petite localité.

Le premier magistrat habitait à la sortie du bourg, un pavillon cossu haut de deux étages.

L'homme qui nous accueillit respirait la bienséance: la cinquantaine, grand, fort et une superbe moustache conquérante. La tenue vestimentaire était à l'image du personnage : veste de tweed, chemise à carreaux et un pantalon de velours à côtes marron sombre.

L'inspecteur me guettait du coin de l'œil pour surprendre une manifestation quelconque de surprise, voire de peur. J'eus peine à contenir un fou rire tant il semblait inconcevable que cet homme puisse être mon agresseur.

- Je vous remercie de nous accueillir. Vous avez certainement appris par la presse l'agression dont ont été victimes à Troyes plusieurs personnes il y a quelques jours. Se tournant vers moi, Bergerac ajouta:

- Monsieur Castel est l'une d'entre elles. Le criminel s'est servi de deux armes: un sabre et un pistolet à un coup. Connaissant votre compétence dans ce domaine, nous souhaiterions avoir votre éclairage.

- Merci pour votre confiance, mais je reste un amateur. Puis en me dévisageant: je ferai tout mon possible.

Il nous conduisit dans une pièce spacieuse située au rez-de-chaussée. Outre des étagères supportant une quantité impressionnante d'ouvrages, sur les murs recouverts de boiseries étaient suspendus un grand nombre de sabres. Une large armoire vitrée abritait des pistolets de collection admirablement entretenus.

- C'est mon repaire, nous dit-il en souriant. Même la femme de ménage n'entre pas ici. Je fais moi-même la poussière. Que voulez-vous savoir exactement?

- D'abord, ce type de pistolet est-il encore fréquemment utilisé, je veux dire sous l'angle du tir amateur?

- Bien entendu! Savez-vous qu'il existe même un championnat de France de tir aux armes anciennes? Sur le secteur, nous sommes un certain nombre de passionnés à nous entraîner régulièrement. Mais nous sommes plus devenus un club d'amis, mordus par l'esthétisme de ces objets, plutôt qu'un noyau de compétiteurs avides de résultats.

- Comment procédez-vous pour vos cartouches?

- Plusieurs tireurs très puristes les confectionnent eux-mêmes avec beaucoup de précaution. La cartouche en papier contient la balle de plomb sphérique et de la poudre noire trouvée dans le commerce.

- Et pour le tir, comment pratiquez-vous?

- Une petite quantité de poudre servant d'amorce est déposée dans le bassinet. Le reste est versé dans le canon, suivie de la balle et de l'emballage en papier de la cartouche. On bourre le tout avec la baguette.

Notre hôte se répandit en considérations techniques. Bergerac prenait des notes.

- Et je suppose que la plupart des armureries fournissent ce genre de composants?

- En effet. En ce qui nous concerne, nous avons quelques fournisseurs privilégiés.

Je montrai les sabres accrochés aux murs.

- Vous avez plusieurs panoplies très intéressantes.

- Je vous remercie. Il y a là des sabres de cavalerie, de cuirassiers et de hussards, des sabres d'officiers et des sabres de grenadiers d'infanterie, des sabres d'artillerie...

Le maire semblait très fier de sa collection. Ma remarque suivante le désarçonna quelque peu.

- De telles armes brandies avec énergie doivent causer de sérieux dégâts.

- C'est exact. Surtout si elles sont bien affûtées.

Il entreprit de nous faire un petit cours.

- Ces armes peuvent occasionner des blessures mortelles. Maniées par une poigne vigoureuse, un coup asséné avec le tranchant et violemment appliqué de haut en bas tranchera n'importe quoi, poignet, avant-bras et défoncera aisément un crâne. Un coup porté horizontalement parviendra facilement à décapiter l'adversaire ou au moins, à le défigurer complètement. Enfin, en frappant d'estoc, c'est à dire la lame pointée en avant, le coup transpercera le torse tout entier, sans être nullement gêné par la cage thoracique. Après ce discours très imagé, l'inspecteur reprit la parole.

- Les adeptes du tir au pistolet ne doivent pas être très nombreux dans la région? Vous avez fait allusion à un club d'amis.

- Nous sommes en effet une poignée d'amateurs à pratiquer assidûment. Nous nous connaissons tous.

- Pouvez-vous me donner leur nom? Et me communiquer également la liste des armuriers de la région auprès desquels vous vous fournissez... Je vous rassure: il s'agit évidemment d'une simple vérification.

Un moment plus tard, nous prîmes congé de notre hôte.

Nous sommes restés silencieux sur le chemin du retour. Ce n'est qu'une fois en ville que l'inspecteur me demanda:

- Dans le manuscrit, hormis le compte rendu des faits, figurent-ils des noms ou des précisions sur l'environnement des meurtres? Vous m'avez déjà donné le nom de son auteur, un médecin, Étienne Ségur. Mais cite-t-il d'autres personnages? Livre-t-il des détails sur les crimes?

- En effet, Ségur a transcrit de nombreuses précisions. Il mentionne souvent une sœur prénommée Marie. Mais il faudrait m'expliquer un peu plus le fond de votre pensée.

- Eh bien, imaginons qu'un individu, d'une façon ou d'une autre, ait eu connaissance des crimes commis il y a deux cents ans et des circonstances exactes dans lesquelles ils auraient été perpétrés. On peut imaginer, à condition bien entendu qu'il soit cinglé, qu'il veuille reproduire les mêmes méfaits. Le mode de votre agression est déjà révélateur.

- D'accord, mais pourquoi moi?

- Il n'aime peut-être pas les profs d'histoire!

Devant ma mine déconfite, il ajouta:

- Non, sérieusement, je ne sais pas. Il est possible qu'une raison apparaisse dans ce fichu document.

Arrivés à mon appartement, deux bonnes tasses de café nous réchauffèrent.

Quelques feuilles du manuscrit étaient éparpillées sur la table.

- Je m'excuse du désordre mais j'ai beaucoup travaillé dessus ces deux derniers jours.

Délicatement, je les lui tendis l'une après l'autre. Quand j'avais rencontré Bergerac pour la première fois, j'avais été impressionné par son regard inquisiteur qui paraissait capable de percer tous mes petits secrets.

- De toute évidence, la couleur jaunie des feuilles atteste de l'ancienneté du document. Mais seul un spécialiste pourrait véritablement certifier si son âge correspond aux dates figurant dans le texte.

- Franchement, je ne crois pas à un faux. Rappelez-vous les conditions dans lesquelles il a été retrouvé.

- Vous avez la lettre?

Je retirai d'une chemise cartonnée une feuille du même format que le manuscrit. Ses bords étaient calcinés. On distinguait une pliure au milieu.

- Quelqu'un a voulu la brûler. Elle a beaucoup souffert. Très peu de mots sont lisibles. Peut-être a-t-elle été rédigée avec une encre de qualité inférieure à celle du manuscrit? J'ai commencé par déchiffrer celui-ci. Mais retirer quelque

chose de la lettre me semble peu probable. J'ai songé aussi à effectuer des recherches dans les archives municipales à Troyes et dans celles de notre village, berceau de la famille. Il serait étonnant que je ne découvre pas un indice quelconque sur les événements retracés dans ces pages. Comme prof d'histoire il ne me sera pas trop difficile d'y avoir accès.

- Très bien. Vous m'autorisez à emmener la transcription du texte? Je fais une photocopie et je vous la rapporte.

Comme à son habitude depuis une semaine, Anna est venue en fin d'après-midi.

Je lui fis part de notre visite chez le collectionneur ainsi que des convictions de l'inspecteur.

- Un tueur qui reproduirait des actes odieux accomplis deux siècles en arrière. Finalement, il n'est pas si éloigné de mes arguments d'hier. Des copies conformes aux meurtres exécutés autrefois, par un individu à la personnalité dédoublée.... C'est le fameux manuscrit?

- Oui. L'inspecteur a un doute sur son authenticité.

- Écoute. Si tu veux bien, je peux faire appel à un paléographe que je connais. Si tu as complètement éclairci la teneur du document, en revanche je suis presque sûre de sa capacité à lever définitivement le doute concernant sa datation. J'ai eu l'occasion de le consulter au sujet de recherches généalogiques et il est vraiment très fort.

- Pourquoi pas. Mais tu te passionnes donc pour ce genre de chose?

- Tu n'as pas tout vu! j'ai bien d'autres dons cachés.

- Ah bon. Qui peuvent m'intéresser?

- Idiot; je vois que tu vas beaucoup mieux.

- C'est vrai. D'ailleurs, après-demain mercredi, je suis invité chez les parents de Vincent Duvernes. Je t'en ai déjà parlé. Vincent est un ami d'enfance. Il est en France en ce moment. Il nous a conviés, Hélène et moi, à passer une journée dans la ferme familiale. Il a précisé qu'il serait enchanté de me voir accompagné. Si ça te dis?

Après une brève réflexion, en me regardant droit dans les yeux, Anna me répondit :

- Je n'ai rien de prévu ce jour-là. Allons-y pour une escapade campagnarde.

L'exploitation des parents de Vincent, Bernard et Suzanne Duvernes, est située à mi-chemin entre Troyes et Châlons-en-Champagne, au milieu des immenses plaines betteravières, pas très éloignée de l'axe séculaire qui relie ces deux cités en passant par la petite ville d'Arcis-sur-Aube.

Au cours du trajet, j'expliquai à Anna les liens noués avec la famille Duvernes. Ma sœur et moi avons perdu très jeunes notre mère. Suzanne avait pris un peu sa place dans nos cœurs et Vincent était devenu pour nous comme un grand frère.

Hélène était déjà arrivée et nous attendait en compagnie de Vincent.

Malgré la tristesse d'une journée d'hiver grise et venteuse, nous avons savouré ces délicieux moments de retrouvailles. A son habitude, Vincent était plein de verve et la présence d'Anna ne lui était manifestement pas désagréable.

Les grandes plaines de la Champagne sont constamment en effervescence. Après la récolte viennent les labours, le cycle recommence. Aussi, nous avons seulement entraperçu Bernard Duvernes qui nous a salués en coup de vent. Suzanne, une petite femme discrète et d'une grande douceur, avait été certainement très jolie dans sa jeunesse. Mère et fils nous réservèrent un accueil chaleureux. Le déjeuner, préparé avec maestria, fut succulent et dura fort tard dans l'après-midi.

Vincent, Hélène et moi rappelions sans cesse nos souvenirs d'enfance. Nous avons fréquenté la même école puis le même collège avant que la vie nous sépare.

Anna éclata de rire à de nombreuses occasions. Elle voulait absolument connaître tous mes petits travers enfantins.

C'est Vincent qui ramena la conversation sur un sujet plus sombre.

- La police a-t-elle progressé dans la recherche de ton agresseur?

- Pas beaucoup. Mais à son corps défendant, l'enquête n'est pas facile. Elle a seulement une piste très faible du côté des amateurs d'armes anciennes; pas grand-chose!

- Tu oublies le manuscrit, dit Anna. Je suis d'accord avec l'inspecteur, il ne faut pas négliger ce témoignage.

Vincent parut très intrigué.

- De quoi s'agit-il?

Je lui expliquai en quelques mots l'histoire du vieux document découvert chez mon père et ce qu'il racontait.

Anna reprit la parole.

- J'ai ma petite idée sur son assaillant. C'est une possibilité, mais le côté rationnel, voire très terre à terre de Guillaume, a du mal à l'accepter!

Je levai les yeux au ciel.

- Et quelle est cette théorie?

Je répondis à Vincent sur un ton narquois:

- Un individu qui subirait une dissociation de sa personnalité. Le tueur de jadis revivrait une seconde vie à travers mon agresseur.

- Elle n'a peut-être pas complètement tort. Tu ne devrais pas prendre cela à la légère.

- Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi!

- Et pourtant. Je parcours la planète pour mon métier de grand reporter depuis pas mal de temps. Tu n'as pas idée du nombre de choses bizarres dont j'ai pu être le témoin et qui défient le sens pratique et la raison.

Anna prêtait une oreille très attentive au propos de Vincent.

- Le manuscrit retracerait des événements criminels qui se sont déroulés deux siècles en arrière?

- Oui, c'est ça. A l'époque du premier Empire.

- As-tu pensé à faire des recherches dans les archives? Des traces pourraient subsister, par exemple dans les journaux de l'époque. Lors de mes études, puis comme jeune journaliste, j'ai eu l'occasion de consacrer une partie de

mon temps à l'histoire de la presse. Je peux regarder si je trouve quelque chose.

- Je voulais réaliser moi-même ce petit travail. Mais Anna m'a persuadé d'étudier mon arbre généalogique en profitant des vacances de Noël. Vas-y; je ne peux pas tout faire.

La digestion nous imposa une grande promenade autour de la ferme.

Avant de quitter Vincent, je lui demandai :

- Tu comptes rester quelque temps dans la région?

- Oui, car l'un des journaux qui publie mes reportages souhaite que je couvre cette série d'attaques à main armée qui touche l'est de la région parisienne et même au-delà. Tu as probablement dû en entendre parler malgré tes préoccupations?

- Oui. J'ai suivi ça aux informations, comme tout le monde. La police ignorerait tout sur les membres de la bande et sur son chef.

- Comme pour ton affaire. Mais il ne faut pas désespérer.

Hélène fit une proposition qui nous réjouit tous:

- Que pensez-vous de nous retrouver pour le réveillon du jour de l'an?

- A la condition que cela se passe chez moi! Cela m'évitera de revenir en pleine nuit en traversant des rues désertes et dangereuses.

Sur le chemin du retour, Anna me posa des questions sur le métier de Vincent.

- C'est un peu sordide mais après tout, il répond à une attente. Il s'est fait un nom dans le monde de la presse grâce à la couverture d'événements cruels, avec photos à l'appui. Grand reporter et photographe de guerre, il court la planète pour être là au bon moment et saisir avec son appareil les instants où éclate la bestialité des hommes. Il faut en vouloir. Certains dénigreurs ont affirmé dans son milieu qu'il prenait des risques insensés pour obtenir les clichés les plus choquants et y trouvait même un certain plaisir. Pour Hélène et moi, c'est un peu comme un grand frère qui nous a toujours protégés quand nous étions enfants.

## Chapitre 4

Anna respecta sa promesse.

Le lendemain, en ouvrant la porte, je vis ma charmante collègue en compagnie d'un homme qui personnifiait grandeur nature le professeur Tournesol.

- Guillaume, je te présente le professeur Castagnet. Il intervient dans plusieurs disciplines comme maître de conférences à l'École nationale des chartes.

L'enseignant en histoire que je suis ne pouvait pas ignorer l'existence de cet établissement.

Castagnet fournit quelques explications.

- La vocation première de cette école est d'exploiter tous les documents qui peuvent servir à expliquer l'histoire. Nous formons puis aidons les personnels chargés de la conservation des bibliothèques, des archives, des musées, des collections... Loin d'être des rats de bibliothèque, nous sommes à l'affût de trouvailles originales. Aussi comprenez mon intérêt lorsqu'Anna m'a parlé de votre découverte.

- Anna a mentionné la paléographie comme étant l'un des domaines dont vous seriez un éminent spécialiste.

- Vous me faites trop d'honneur. Mais c'est effectivement l'une des disciplines à laquelle je me consacre. Cependant, j'ai cru comprendre que le déchiffrement d'écritures anciennes n'est pas le principal souci qui vous préoccupe aujourd'hui.

- En effet. Nous cherchons à établir l'authenticité d'un manuscrit qui aurait deux siècles d'existence. Des dates inscrites sur certaines feuilles le situeraient vers 1810. Mais nous souhaiterions une confirmation.

- Cela ne devrait pas être excessivement difficile!

Pendant quelques minutes il examina les pages du document. Avec délicatesse, il promenait ses doigts sur le papier, regardait attentivement le texte à l'aide d'une loupe, leva à plusieurs reprises les feuilles à la hauteur des yeux...

- Pour moi, ça ne fait aucun doute, le document est authentique.

- Vous en êtes absolument sûr?

Derrière ses lunettes rondes, les yeux pétillaient de malice.

- D'habitude, je suis confronté à des problèmes bien plus complexes ; feuilles déchirées, encre à moitié effacée, lignes qui se confondent entre le recto et le verso, orthographe approximative, écriture laborieuse à la ponctuation inexistante...

Là, rien de tel, le texte est limpide, le délié de l'écriture et la syntaxe sont bien dans le style de l'époque. L'aspect jauni du document prouve son ancienneté. Mais surtout, sa texture s'apparente bien à celle du papier utilisé au tournant du 19<sup>e</sup> siècle. Avez-vous lu facilement le texte?

- Franchement oui. Au début, je m'attendais à plus de difficultés. Puis progressivement, j'ai de mieux en mieux identifié la façon dont l'auteur écrivait chaque lettre de l'alphabet, quelquefois différemment en fonction de la position de la lettre au début, au milieu ou en fin de mot.

- C'est tout à fait ça. Comme dans les mots croisés, chaque mot se révèle au fur et à mesure. Je ne sais pas si vous avez déjà eu l'occasion de le constater; on parvient aisément à lire l'écriture d'un proche, même s'il écrit très mal.

Jusqu'ici, Anna était restée silencieuse.

- Professeur, est-il possible que l'écriture d'un fils s'apparente à celle de son père? Plus encore, l'atavisme pourrait-il induire des similitudes dans la forme des lettres, écrites par deux personnes d'une même lignée que plusieurs générations séparent?

- Non, je ne le crois pas. Il est possible que la proximité entre père et fils amène des tournures de phrases et un style qui présentent des ressemblances, mais pas plus. C'est plutôt à un graphologue qu'il faudrait poser la question.

Je me demandais bien où Anna voulait en venir.

- Le manuscrit provient de la maison familiale de Monsieur Castel. La facilité avec laquelle le sens du texte lui est apparu venait peut-être d'un lien héréditaire avec l'auteur du document?

- Ça me paraît peu vraisemblable, même en cas de descendance directe. Pour autant, c'est un bon moyen pour vous encourager à effectuer des recherches généalogiques. Après tout, il n'y a rien de plus bénéfique que de connaître ses origines. Ce n'est pas Anna qui va me contredire.

Je repris la parole.

- Avec le manuscrit, nous avons également retrouvé une lettre en partie brûlée, qui, elle, a beaucoup souffert. De nombreux mots sont effacés, d'autres illisibles. Pouvez-vous nous aider à en déchiffrer le contenu?

- Confiez la moi. Je verrai ce que je peux faire. Mais nous approchons des fêtes. A la rentrée, j'ai pas mal de conférences; si vous n'êtes pas pressé...

- Pas du tout, la voici.

- Dernière chose: j'ai apporté un appareil photo. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je souhaite prendre un cliché de chaque page du document. Cela nous aidera probablement pour le déchiffrement de la lettre.

- Bien entendu.

Deux jours seulement après notre visite chez ses parents, Vincent me téléphona pour me révéler le résultat de ses recherches.

- Guillaume, à quelques jours du réveillon, ça n'a pas été facile d'obtenir les autorisations pour consulter les archives départementales. J'admets avoir usé de ma notoriété dans le milieu journalistique. J'ai réussi à dénicher quelque chose. Mais avant, je dois t'apporter un petit éclairage. Sous l'Empire, la presse fut fortement censurée. Napoléon s'en méfiait depuis son avènement et donnait des ordres stricts aux préfets pour qu'elle soit muselée.

Au lendemain du 18 Brumaire, il prit en main le Moniteur qui devint la voix du régime. Par exemple les Bulletins de la Grande Armée y étaient reproduits. Quelques faits divers

émaillaient le journal mais on y chercherait en vain des traces de meurtres ou de brigandages. Il ne saurait être question de laisser entendre que le pays n'était pas sûr. Les faits divers relatés étaient pour l'essentiel des accidents.

J'ai compulsé les exemplaires conservés. Leur examen est facilité grâce aux moyens informatiques. Scannés, ils sont plus faciles à consulter. Je n'ai rien trouvé aux dates qui nous intéressent. Mais je n'ai pas baissé les bras!

Les titres de la presse provinciale se sont multipliés malgré la surveillance préfectorale. De nombreux départements disposaient d'un ou de plusieurs organes même si leur tirage restait faible et ne dépassait pas le plus souvent les mille exemplaires.

J'ai patiemment parcouru tous ceux qui étaient encore disponibles. Bingo!

D'abord, je suis tombé sur un bref article que je te cite intégralement: «Une quatrième victime a été découverte dans un bois qui borde au sud la commune de Châlons-sur-Marne. Il s'agit d'une femme jeune, servante dans une auberge de la ville. La méthode du crime est rigoureusement identique à celle observée lors des dernières attaques. Les blessures affreuses de la femme, provoquées par une lame très aiguisée sont semblables à celles relevées sur les précédentes victimes. La peur s'est installée dans la région. On espère que les limiers dépêchés sur place par la préfecture de police de Paris permettra de capturer rapidement l'infâme criminel.»

L'article est daté du 29 octobre 1810.

- Manifestement un tueur a sévi dans le secteur et les autorités ne souhaitaient pas trop de publicité sur cette histoire.

- Certainement. Mais écoute la relation du second article, daté lui du 12 avril 1812 : «Depuis plusieurs mois maintenant, la population respire. Plus aucun meurtre abominable n'est venu ensanglanter la région. Les autorités supposent que l'assassin serait peut-être un militaire parti pour la Grande Armée qui se prépare à la campagne de Russie. Tout le monde espère qu'il y trouvera un juste

châtiment...» Quand on sait ce qu'il est advenu avec le triste épisode de la retraite de Russie, il y a des chances pour que l'affaire se soit terminée là!

- Je commence à croire qu'Anna pourrait bien avoir raison. Un meurtrier rôde et serait susceptible d'imiter son lointain prédécesseur. Si sa théorie est exacte, cela signifie qu'il pourrait aussi aggraver des femmes pour reproduire à l'identique les actes criminels perpétrés sous l'Empire!

- C'est pour ça que je te recommande la plus grande prudence. Il s'en est pris à toi car tu es détenteur d'un document qui retrace les crimes de son modèle; à coup sûr, il recommencera. Tu dois absolument informer la police. J'ai aussi demandé à un étudiant d'une école de journalisme de poursuivre minutieusement les recherches dans les archives, pendant ses stages; il m'alertera s'il trouve autre chose.

- Je tiens vraiment à te remercier pour ton aide, Vincent. Décidément, tu seras à jamais notre fidèle protecteur, à Hélène et à moi.

- Au fait, Anna est-elle toujours résolue à remonter dans le passé de ta famille?

- Toujours autant! Elle est persuadée qu'Étienne Ségur, l'auteur du manuscrit, serait l'un de mes ancêtres éloignés.

- Bon courage pour vos recherches.

Après avoir raccroché, il me vint subitement à l'esprit que l'un des rares mots que j'avais été capable de lire sur la lettre avant de la confier au professeur Castagnet était en fait une date: 1815.

Les crimes ne s'étaient peut-être pas arrêtés en 1812!

Les raisonnements d'Anna étaient toujours sans faille.

- Tu sais, ce n'est pas nouveau. Les hommes ont toujours éprouvé le besoin de trouver des repères à travers leurs racines, de s'inscrire dans la chaîne des générations, de connaître leurs ancêtres et observer par quels traits leurs aînés revivraient en eux...

- Tu crois vraiment à une telle force de l'atavisme?

- Quand j'ai réalisé mes propres recherches généalogiques, j'ai remarqué à quel point des éléments du caractère d'un ascendant pouvaient réapparaître bien plus tard chez son descendant. Une relation existe entre eux dont la nature héréditaire révèle une étrange alchimie liant les gènes et l'affectif. Et puis, j'ai du sang italien et tu sais combien dans ce pays, les générations restent soudées.

J'étais dubitatif.

- De toute façon, la généalogie est un excellent moyen de pénétrer dans le monde de jadis. Elle va au-delà d'une connaissance simple de la cellule familiale. Elle permet de redécouvrir des coutumes, des métiers, les conditions de la vie quotidienne dans nos provinces. Un prof d'histoire serait insensible à de tels arguments?

Je sentais bien qu'elle avait raison.

- Bon, on commence par quoi?

Nous avons d'abord amorcé une démarche rationnelle, propre à tout bon généalogiste, en constituant un tableau comportant les premières générations: parents, grands-parents, frères et sœurs...; socle indispensable pour remonter la chaîne du temps.

En allant le plus loin possible dans la mémoire familiale, je ne trouvais aucune trace du nom de Ségur. La consultation des archives de maître Taillandier, le notaire de la famille, n'apportèrent pas plus d'informations. Une patiente étude dans les archives départementales ne fut pas plus fructueuse.

Notre objectif aujourd'hui était d'examiner les archives paroissiales du village abritant notre vieille demeure familiale.

Au moment où je fermais la porte de l'appartement, Vincent m'a appelé. Le timbre de sa voix était si bizarre que je lui en fis la remarque.

- Il y a de quoi! Je t'ai parlé de cette mystérieuse bande, aussi infernale qu'insaisissable et de son chef à l'identité inconnue. Eh bien, elle a encore sévi et je me suis trouvé au beau milieu d'un braquage !

- Écoute, nous partons avec Anna pour consulter des documents. Passe chez moi en fin d'après-midi.

- A toute à l'heure.

En fermant la porte à clé, je dis à Anna:

-Pour quelqu'un qui côtoie souvent la barbarie, je suis surpris par l'émotion décelée dans sa voix. Il a l'occasion de prendre en photos des sujets bien plus épouvantables!

Grâce au nom estimé des Castel, nous pûmes sans trop de difficultés éplucher les archives paroissiales de notre commune. Notre recherche butait jusqu'ici sur un ascendant direct qui aurait vécu dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Nous espérions découvrir une trace antérieure à ce maillon. Deux heures d'examen attentif nous livrèrent le secret. En quittant la mairie, Anna et moi étions radieux.

Mon ami était dans un état d'anxiété inquiétant.

Aussitôt, il entreprit de nous raconter toute l'histoire. Il parlait vite, sans interruption, en reprenant plusieurs fois son souffle avec peine.

- Voilà. Lors de votre visite à la ferme, j'ai fait allusion à une bande très bien organisée qui serait à l'origine d'une série d'attaques à main armée dans l'est parisien et au-delà. Son chef a réussi jusqu'ici à passer à travers les mailles du filet et à conserver son anonymat.

J'ai accepté de couvrir cette affaire avant de reprendre mes pérégrinations à travers le monde. Les autorités ont toléré ma présence au sein de la brigade qui gérait cette affaire. La condition sine qua non était de ne pas divulguer d'informations à la presse qui mettraient leur enquête en péril. S'appuyant sur les méthodes de la bande, les policiers ont cerné une zone dans l'est parisien qui pouvait être le théâtre d'une nouvelle attaque.

- C'est vaste. Je ne vois pas par quel hasard tu as pu te retrouver au centre d'une fusillade avec un renseignement si mince?

Vincent me regarda intensément avant de répondre.

- Justement, ce n'est pas un hasard. Avant hier, dans la soirée, je lisais confortablement installé près de la grande cheminée du salon de la ferme. Je me suis assoupi un long moment. Subitement, une représentation mentale s'est imposée à moi. Elle m'est apparue si distinctement que je me suis souvenu de tous les détails après mon réveil. Elle me renvoyait la scène d'un fourgon de convoyeurs de fonds sur le parking d'une grande surface. Je ne voyais pas la foule, pourtant prévisible à la veille de Noël; pas de voiture non plus sur l'immense parking; il faisait nuit. J'en ai déduit que l'argent était ramassé tard le soir après la fermeture, probablement pour mieux maîtriser les problèmes de sécurité liés au transport de fonds. Tu imagines les montants en pleine période de fêtes et leur transfert au milieu de la foule...

Anna le dévisageait, attendant impatiemment la suite. Pour ma part, mon esprit cartésien refusait d'admettre le caractère fantaisiste de son information.

- Attends! Une attaque de cette nature est hélas tout à fait concevable. De plus, une grande surface dans l'est de la région parisienne, c'est pas ce qui manque.

- Certainement. Mais c'est à peine croyable. Le logo de l'enseigne s'affichait dans ma tête, accolé à celui d'une marque automobile. Or, identifier un espace commercial avec à proximité un concessionnaire de cette marque, conviens que ce n'est pas très compliqué! J'ai rapidement localisé le lieu et hier après-midi, j'ai voulu m'y rendre pour vérifier si le site correspondait véritablement à ma vision. Là-bas tout a basculé...

Je suis arrivé sur place un peu avant la fermeture. J'en ai profité pour acheter quelques cadeaux. Puis de retour dans la voiture, j'ai patiemment attendu en me répétant que c'était absurde. Pourtant quelque chose me retenait sur place.

Anna n'en pouvait plus.

- Que s'est-il passé?

- Le parking s'est vidé. Subitement, peu après vingt-deux heures, j'ai repéré un fourgon de convoyage de fonds qui s'approchait. Le choc! Tout est allé très vite.

Immobile dans l'obscurité de la voiture, la vitre baissée, j'ai braqué discrètement l'objectif de mon appareil photo vers la scène. Dans mon métier, j'ai été si souvent confronté à ce genre de situation! Les convoyeurs se sont engouffrés à l'intérieur des bureaux pour ressortir seulement quelques minutes plus tard.

Tout à coup, des hommes cagoulés ont surgi. La fusillade a commencé, intense. J'ai vu un convoyeur tomber. Les malfaiteurs se sont précipités vers une grosse berline avec plusieurs sacoches dans les mains. Un coup de feu a retenti. J'ai entendu un gangster hurler à un complice: «Gaudin, attention! Le convoyeur à côté du fourgon». L'homme a fait feu. Le convoyeur s'est effondré.

«Il m'a effleuré la tête, je crois que je n'ai rien». Il a arraché sa cagoule. A cet instant précis, le flash a éclairé la scène. J'ai pris la photo à trente mètres à peine. Puis instinctivement, j'ai lâché l'appareil, tourné la clé et démarré en trombe. Surpris, ils ont perdu plusieurs précieuses secondes qui m'ont sauvé la vie.

Un long silence suivit sa relation des faits.

- Te rends-tu compte, Guillaume? J'ai le nom et le portrait de l'homme que toutes les polices recherchent! L'impact médiatique est immense.

- Avant de penser à ça, réfléchis au risque que tu encours; qui te dit qu'ils n'ont pas eu le temps de noter ton numéro de plaque minéralogique?... Tu dois immédiatement avertir la police. Tu m'as prodigué des conseils de prudence concernant mon affaire, me semble-t-il, eh bien à mon tour!

- Je sais tout cela. C'est sans doute ce que je vais faire; mais avant...

- Avant?

- Avant, j'ai intérêt de trouver une bonne raison pour justifier vis à vis des autorités ma présence lors de l'attaque. La vision préalable d'un lieu comportant des précisions si détaillées, avouez qu'ils seront peu enclins à me croire. Ils

vont penser que j'ai mené mon enquête personnelle sans les en tenir informés.

Anna prit la parole.

- Et pourtant ils devraient!

Déconcertés, nous fixions ma collègue.

- Ce que tu appelles vision s'apparente à un phénomène de clairvoyance. Certaines informations sont quelquefois obtenues en dehors des cinq sens habituels : une intuition, la représentation mentale d'une scène, une impression de déjà-vu... Elles arrivent spontanément.

La clairvoyance abolit les notions de temps et d'espace en captant par exemple des événements qui ne se sont pas encore produits. Nous pouvons vivre des prémonitions, acquérir des indications plus ou moins lointaines sur notre avenir, surtout sur un sujet qui nous tient ponctuellement très à cœur comme pour toi dans ton enquête sur cette bande! Nombreux sont les témoignages qui suggèrent que notre inconscient serait capable de scanner notre existence future.

J'étais abasourdi d'entendre un tel discours. Pourtant l'essentiel n'était pas là.

- Convaincre la police vient après. Donne-leur tout de suite la photo. Ne rien divulguer t'expose à un danger bien trop grand. Au diable des facultés extraordinaires ou pas!

Vincent réfléchit un instant.

- Tu as raison. C'est ce que je vais faire. Pourtant, je ne crois pas que ces malfaiteurs aient pu noter la plaque, c'est allé si vite! Mais c'est la sagesse. Et puis les policiers de cette brigade m'ont intégré dans leur équipe. En retour, je leur dois bien ça!

Juste avant son départ, je lui fis part du résultat de nos recherches généalogiques.

- Un maillon qui a vécu au dix-neuvième siècle nous a donné du fil à retordre. Nous étions dans l'incapacité de découvrir une trace quelconque sur sa parenté. A la mairie, nous avons eu accès aux archives paroissiales. Il se trouve que le maillon en question est le fils d'une Bernadette Castel née Ségur, elle-même la fille d'une Antoinette et

d'un dénommé Étienne Ségur. On y arrive! Ce Ségur là avait aussi une sœur, Marie. On le savait déjà grâce au document.

Il semblerait que je sois effectivement le descendant direct de l'auteur du manuscrit.

## Chapitre 5

Un peu plus tard, Anna s'apprêtait à partir. J'étais trop perturbé pour la laisser s'en aller tout de suite.

- Tu crois vraiment à ce genre de phénomène que tu as évoqué avec Vincent? Une clairvoyance qui aurait eu pour effet de propulser notre ami au cœur d'un braquage?

- Je m'attendais à ta question! Avant de te répondre, je prépare l'apéro, si bien sûr, tu m'autorises à fouiller dans ta cuisine?

De loin, je la regardai s'activer. Elle portait un long pull noir à col roulé au-dessus d'un pantalon fuseau de la même couleur qui mettait en valeur sa gracieuse silhouette. J'appréciais sa gentillesse. Aujourd'hui, en dehors du lycée, je la découvrais sous un jour nouveau, pleine de sensibilité et, si j'en juge par son interprétation des faits, avec une dose de mystère qui m'échappait encore...

Quelques minutes plus tard, elle revint dans le salon portant un plateau avec deux verres et une poignée de cacahuètes.

- Il est vraiment surprenant de constater combien les facettes d'une personne sont méconnues, même par ceux qui ont l'occasion de la côtoyer tous les jours du fait de leurs activités professionnelles. Eh bien oui! J'avoue être fascinée par les énigmes que la science ne parvient pas encore à expliquer. Je ne suis ni une spécialiste, ni une passionnée des phénomènes paranormaux, mais ma curiosité pour ces mystères m'a incité à me documenter.

- Je n'ai pas l'intention de me moquer de toi. Je ne conteste pas que l'expérience de Vincent soit particulièrement troublante. Pourtant je crois que sa mésaventure relève des fruits du hasard ou plus vraisemblablement de la loi des

probabilités. Il avait une chance sur plusieurs milliers de se trouver à cet endroit précis, à ce moment-là ; et c'est ce qui est arrivé!

Mon argumentation ne parut pas convaincre Anna. Malgré mon attitude franchement réticente, elle décida de poursuivre quand même son raisonnement.

- Peut-être te souviens-tu de la prise d'otages en décembre 1994, à bord d'un avion d'Air France, à Alger? Sais-tu que sur 271 personnes qui avaient réservé une place, une quarantaine de passagers ne se sont pas présentés à l'embarquement. Circonstance d'autant plus troublante à la veille de fêtes! Ces derniers ont-ils pressenti le drame et donc préféré annuler leur réservation au dernier moment? Des compagnies aériennes auraient même mené des études statistiques sur les défections pour les vols ayant connu des accidents. Les conclusions démontreraient une augmentation significative d'annulations concernant les vols à problème par rapport aux vols normaux.

Je pourrais te citer des exemples à foison. Notre subconscient percevrait intuitivement des informations en dehors de toute notion de temps et d'espace. Ainsi nous serions capables de projeter notre esprit en avant pour capter une situation inscrite dans le futur.

La sonnerie du téléphone interrompit notre conversation.

- C'est peut-être Vincent, fit Anna en souriant?

En entendant la voix, je fus stupéfait.

- Guillaume, tu es là?

- Oui, je t'écoute Vincent.

- J'ai pris rapidement ma décision. Demain, je m'envole pour Manille. Dommage, j'aurais tant aimé être parmi vous pour le réveillon. Tu m'excuseras auprès d'Anna, d'Hélène et de son mari. Mais je pense qu'il est préférable de m'éloigner quelque temps. De toute façon, j'avais prévu de repartir dès le lendemain du jour de l'an. Je commence une série de reportages dans le sud-est asiatique.

- Tu as prévenu la police?

Un silence pesant suivit ma question.

- J'ai averti les enquêteurs que je ne couvrais plus l'affaire.

Pour eux, c'est un journaliste de moins dans leurs pattes. Je n'ai pas abordé ces étranges circonstances. Ils ne m'auraient pas cru et la conséquence prévisible de mon témoignage aurait été de ternir ma réputation et de nuire au magazine pour lequel j'assurais cette mission. Je t'envoie par la poste la photo prise ce fameux soir. Avec le nom du chef, Gaudin, et son visage, c'est un peu comme une assurance sur la vie que je confie délibérément à mon meilleur ami.

Je voulus tenter un ultime effort pour le persuader de s'en remettre aux autorités. Mais, après un bref au revoir, il raccrocha sans m'en laisser le temps.

- Il te met dans une situation délicate.

- Oui, mais c'est son choix. Même si je ne suis pas d'accord, je le respecte. Je conserverai donc la photo pour lui.

En me quittant, Anna me dit:

- Si tu le souhaites, demain je t'aiderai à préparer le réveillon.

Le lendemain matin, dans la boîte aux lettres, parmi les publicités habituelles, je récupérai une grande enveloppe marron et une autre, blanche, plus petite.

Dès la porte de l'appartement refermée, je déchirai nerveusement l'enveloppe kraft. Vincent ne s'était pas trompé. L'agrandissement révélait un visage parfaitement reconnaissable.

Je plaçai le cliché au milieu d'un gros volume saisi au hasard dans la bibliothèque.

Mon regard s'attarda sur la table et je remarquai la petite enveloppe blanche sur les prospectus publicitaires...

Une minute plus tard, je composai mécaniquement le numéro de téléphone d'Anna. Elle répondit aussitôt. Au son de ma voix, elle comprit immédiatement que quelque chose ne collait pas.

- Que se passe-t-il, Guillaume?

- Viens vite, le cauchemar continue!

Anna s'était précipitée.

Maintenant, elle prenait connaissance du courrier que je lui avais tendu dès son arrivée sans prononcer un mot. Elle relut le texte une nouvelle fois, à voix haute.

«Prends garde...

Il est en moi! Je ne peux rien faire.

Je suis guidé par sa force irrésistible qui s'exerce contre ma propre volonté et qui m'ordonne de t'éliminer.

C'est lui le responsable de ton agression. Moi, je n'y suis pour rien. Tu as vu de quoi il est capable. Le passant qui tentait de s'interposer est mort. Un seul coup de haut en bas a suffi. Il a déjà tant sévi deux siècles en arrière.

Je sens qu'il est tapi au fond de moi. Aujourd'hui, je suis complètement sous sa domination.

Quelquefois il s'absente. J'ai profité d'un de ces moments-là pour t'écrire.

Détruis ce manuscrit que tu possèdes. Cela le calmera peut-être.

Il sait que tu es le descendant de cet infâme Ségur qui fut jadis, pendant si longtemps, son ennemi mortel. Il le sait depuis le jour où il a appris par la presse que tu détenais ce maudit manuscrit. Depuis, il te traque.

Il m'a tout raconté.

Après la bataille de Wagram, toutes ces années pendant lesquelles Ségur et son acolyte de la police n'ont cessé de le pourchasser...

Aujourd'hui, ça recommence!

Alors, fais attention, je te le répète. Il ne te manquera pas deux fois!»

Prévenu par Anna, Bergerac était en route.

Par téléphone, il nous avait recommandé de ne plus manipuler la lettre ainsi que l'enveloppe. A présent, il observait attentivement la feuille en se penchant sur la table du salon.

- Vous l'avez reçue ce matin, je présume?

- Oui, le facteur est passé vers dix heures.

- Le cachet de la poste indique que le dépôt de la lettre a été effectué à Troyes hier après-midi; avec ça, on n'est pas beaucoup avancé! Manifestement, la même imprimante a servi pour le texte du courrier et pour l'adresse.

Il avait enfilé une paire de gants en caoutchouc et retournait le papier avec d'innombrables précautions.

- Votre mystérieux correspondant était présent le soir de votre agression. Le coup de sabre porté de haut en bas n'a jamais été évoqué dans la presse. Pour moi, il peut bel et bien s'agir de votre assaillant. Il tente aujourd'hui de se disculper et de faire porter le chapeau à un esprit hypothétique qui le posséderait. C'est inconcevable!

J'approuvai son interprétation. L'inspecteur déposa la lettre et l'enveloppe dans deux pochettes plastiques.

- Bon, j'emmène le tout. La police scientifique découvrira peut-être quelque chose.

Après un bref instant de réflexion, il ajouta:

- J'ai demandé l'aide d'une psychologue de la police à qui j'ai transmis le dossier. C'est une spécialiste du comportement individuel. Elle vient à Troyes le lendemain du jour de l'an pour me donner son avis. Vous serez le bienvenu à cette réunion. Ah, je tiens à vous prévenir. J'organise une surveillance discrète au pied de votre appartement. Je sais que ça vous exaspère mais je réitère quand même mes conseils de prudence, notamment concernant vos déplacements. Voici le numéro de mon portable. N'hésitez pas à m'appeler si vous remarquez quelque chose d'inhabituel.

Après le départ de Bergerac, Anna ne perdit pas de temps pour m'exposer son opinion.

- Tous les deux, vous semblez persuadés que l'auteur de la lettre, le même vraisemblablement qui t'a attaqué, est un dément excusant ensuite son geste d'une façon complètement farfelue. Je ne suis pas aussi catégorique.

- Que veux-tu dire?

- Existe-t-il un seul motif valable pour t'en vouloir au point de t'éliminer? A moins effectivement d'être un pur cinglé.

- C'est ce que je pense!

- Pourtant si on considère que ton agresseur et celui qui t'a envoyé cette lettre sont une seule et même personne, quelle est la raison qui le pousserait à t'écrire après avoir essayé de t'assassiner? Et en plus pour te dire de faire attention! Il te met en garde à deux reprises. Pourquoi refuser de reconnaître la sincérité de son message? Pourquoi croire au mensonge lorsqu'il affirme être incapable de maîtriser ses actes?

- Un peu comme docteur Jekyll et Mister Hyde! Tu ne crois pas que tu vas trop loin?

- Il affirme lutter en vain contre quelqu'un qui exerce sur lui une influence psychique néfaste. J'ai déjà fait allusion à une piste qui te laisse sceptique. Certaines personnes manifestent parfois des singularités dont elles n'auraient en aucun cas soupçonné en elles l'existence. Chez les unes, ces facultés se traduisent par l'utilisation d'une langue leur étant totalement inconnue. D'autres se découvrent des dons exceptionnels dans des domaines qu'elles n'avaient jamais étudiés auparavant.

J'étais stupéfait d'entendre de tels propos. Pourtant un étrange pressentiment m'interdisait pour le moment de la contredire.

Face à mon silence, Anna poursuit son raisonnement.

- Peux-tu me fournir une explication plausible à de tels phénomènes? Eh bien chez ton agresseur, les caractéristiques mentales d'un aïeul éloigné réapparaissent brutalement pour forger un être ayant des traits similaires à ceux d'un lointain et sauvage prédécesseur. A en croire le nom de Wagram qui figure dans la lettre, on peut supposer que l'ancêtre qui l'asservit est contemporain du premier Empire.

Anna ouvrait des perspectives ahurissantes qui me laissèrent pantois. Certes, plusieurs faits corroboraient sa théorie: l'attaque au sabre, le pistolet à un coup, la lettre... Pourtant, c'était aller un peu trop vite en besogne.

- Pourquoi cette explosion de violence seulement aujourd'hui? Faut-il partir de l'hypothèse que ce criminel descende en droite ligne d'un aïeul pervers? Quel lien aurait

permis le rapprochement de ces deux êtres, en abolissant le temps, au point que l'un devienne le guide spirituel de l'autre?

- Je te concède que trop de questions restent encore sans réponse.

- Et un jour ça lui prend! Les particularités maléfiques de son ascendant se réveillent en lui et hop, il se met à courser les honnêtes gens dans les rues de Troyes avec un sabre à la main...

Anna éclata de rire.

- Allons, oublions tout ceci pour l'instant. Nous avons du pain sur la planche pour que tout soit prêt à l'arrivée de nos invités.

Une soirée exquise atténua les soucis des jours derniers.

Autour de la table, des êtres proches, mon père, ma sœur Hélène et Alexandre, deux collègues du lycée et leurs conjoints, Anna enfin...

En début de soirée, le téléphone a sonné. C'était Vincent. Avec le décalage horaire, à Manille, la nouvelle année était déjà entamée depuis plusieurs heures. Derrière sa voix, j'entendis nettement des bruits de musique et du brouhaha.

- Mais il n'y a pas qu'en France qu'on s'amuse ! Je suis au milieu de l'équipe qui prépare mes reportages. Mon assistante, Lou, à côté de moi, me tend une coupe de champagne. Je pense bien à vous tous. J'espère, Guillaume que tu es prudent et que tu suis les conseils avisés d'Anna....

Mes amis nous ont quittés vers quatre heures du matin. Mon père nous a conviés, Anna et moi, à passer le jour de l'an chez lui. Déjà invitée chez des amis, elle a décliné son offre. Elle m'a proposé de rester un moment pour s'occuper du rangement.

- Non. La table est débarrassée. Je finirai tranquillement demain matin.

En arrivant chez mon père un peu avant midi, en poussant la grille, je contemplai l'univers de mon enfance. Malgré

une température froide, un beau soleil d'hiver inondait la maison familiale.

Dans un recoin au fond du parc s'élevait une tonnelle qui abritait une statue de chérubin, taillée dans le marbre il y a longtemps, à en juger par les pierres disjointes qui soutenaient son socle vert-de-grisé.

La vieille demeure offrait une façade habillée de lierre. Un œil-de-bœuf perçait en son milieu le grand toit pentu fait d'une multitude de petites tuiles rouges, certaines couvertes de mousse. La lumière du jour passait par là et éclairait l'immense grenier qui, pour les enfants que nous avons été, Hélène et moi, renfermait plein de secrets. Avant d'y pénétrer, sur le dernier palier, le portrait peint d'un homme jeune donnait un visage à nos terreurs enfantines. Tremblant, nous imaginions, en franchissant la porte, nous retrouver face à cet étrange personnage surgi tout à coup du passé...

Nous avons consacré la journée à évoquer les souvenirs familiaux. Vers la fin de l'après-midi, Alexandre proposa une promenade dans le parc, malgré le froid. Officier sorti de Saint-Cyr, promis à un bel avenir, c'était un homme nerveux, avec un profil d'aigle. Sa nature active l'empêchait de rester assis plusieurs heures à la même place.

Je n'ai pas souhaité les accompagner. Bien installé dans un fauteuil près du feu de cheminée, j'ai parcouru les nombreux magazines scientifiques et médicaux de mon père. Un article a retenu mon attention. Il parlait de mémoire de l'eau et de psychométrie...

J'ai téléphoné à Anna sur son portable.

- J'attendais de tes nouvelles, me dit-elle, c'est gentil de m'appeler.

- Hier, après tes commentaires sur les motivations de mon agresseur, j'ai posé plusieurs questions dont l'une concernait le trait d'union qui aurait permis une connexion entre lui et son aïeul en comblant le fossé des générations? J'ai peut-être une réponse. Si tu n'es pas trop fatiguée, passe me voir chez moi; je serai de retour à vingt heures.

## Chapitre 6

Encore à moitié endormi, je collai mon corps contre le sien. Elle poussa un petit soupir de satisfaction. La lumière blafarde d'un jour d'hiver perçait à travers les volets indiquant qu'il était temps de sortir du lit pour ne pas manquer notre rendez-vous avec Bergerac.

- Je prépare le petit déjeuner, je t'appelle quand c'est chaud. Dans la cuisine, je me remémorais mes relations féminines passées. Je souris en me faisant la réflexion que je serai éternellement abonné à la préparation du petit-déjeuner.

Je repensai à la soirée d'hier en frissonnant de plaisir.

Anna m'attendait depuis quelques minutes en bas de mon appartement. Dans le salon, j'avais aussitôt entamé la lecture de l'article extrait du magazine récupéré chez mon père. Mais je sentis que mon esprit était ailleurs et que l'essentiel n'était pas là! Un moment, Anna s'approcha de moi et se blottit dans mes bras. Après un long baiser, nos corps mêlés s'effondrèrent sur le canapé. Puis en un éclair, sans presque nous en rendre compte, nous passâmes du sofa au lit de la chambre pour savourer une longue nuit, houleuse et enchevêtrée...

Je n'avais pas eu de rapports amoureux depuis quelque temps déjà et par un réflexe typiquement masculin, je me posai la question de savoir si j'avais été à la hauteur. Je fus bientôt rassuré. Alléchée par l'odeur de café, Anna surgit dans la cuisine. Elle avait enfilé ma chemise qui laissait apparaître ses jambes magnifiquement galbées. Son grand

sourire sous un flot de cheveux blonds m'émut au point de la saisir énergiquement dans mes bras.

- Un peu de calme... C'était vraiment pas mal, me dit-elle avec un sourire narquois, mais laisse-moi souffler et reprendre mes esprits.

Pour me redonner une contenance et cacher le trouble provoqué par son charme, je retrouvai le magazine abandonné sur le sol du salon. Le nez au-dessus du bol de café, je lus à Anna des passages de l'article qui avait retenu mon attention.

- Son titre est évocateur: La mémoire de l'eau. «Des chercheurs ont établi que l'eau garderait en mémoire les informations biochimiques d'une substance liquide préalablement incorporée, malgré de multiples dilutions qui normalement auraient dû effacer toute trace moléculaire de cette substance. Il existerait une véritable mémoire au niveau atomique. Deux particules, même en s'éloignant l'une de l'autre, continueraient à être connectées malgré la distance ou le temps qui les sépare.»

Anna me dévisageait avec de grands yeux interrogateurs.

- Attends la suite. «Cette mémoire moléculaire présente un intérêt car elle pourrait expliquer certains phénomènes appelés mémoire des choses. Un objet ne serait plus seulement une chose parfaitement inerte mais la matière qui le compose serait en mesure de receler les émotions de la personne à qui il aurait appartenu. Des personnes hyper sensibles réussiraient à capter ces empreintes émotionnelles venues du passé. »

- Pourquoi pas! Mais tu as parlé d'un lien hypothétique qui aurait mis en contact ton agresseur avec un aïeul.

- Ces derniers temps, je me surprends à palper le manuscrit et à en relire certains passages. A ces moments-là, les images et les décors qui germent dans ma tête pourraient tout à fait illustrer des actions décrites dans le document. Elles se sont pourtant déroulées deux cents ans en arrière!

Tout comme moi, mon assaillant aurait pu découvrir un objet du passé imbibé par les émotions de son aïeul, lui permettant de transcender le temps et de le relier à son

ancêtre. Cet objet constituerait ce lien, susceptible par moment de brouiller sa propre personnalité.

- Il n'y a pas que moi qui échafaude des petites théories. Mais nous devons en reparler plus tard! On risque d'être vraiment en retard.

Au commissariat, dès l'annonce de notre arrivée, l'inspecteur Bergerac vint à notre rencontre et nous emmena dans une petite salle de réunion. Plusieurs personnes étaient présentes. Je reconnus immédiatement l'une d'entre elles.

L'inspecteur fit les présentations.

- Voici le commissaire Valentin, Madame Léa Vernet, une psychologue spécialisée dans les cas de pathologie criminelle très particulière, enfin mon adjoint Alain Kerbel. Évidemment, vous connaissez Monsieur Armand Savigny, le proviseur de votre lycée.

Ce dernier nous fit un petit salut amical. Le commissaire prit la parole.

- Monsieur Castel, j'ai souhaité la présence de Monsieur Savigny car il est fort probable que vous ne reprendrez pas votre poste à la rentrée des vacances, au moins tant que le meurtrier ne sera pas appréhendé.

Comme d'habitude, Savigny mit les pieds dans le plat.

- Vous vous rendez compte! Je connais tellement de prétextes qui motivent l'absentéisme des enseignants: les stages, les maladies dues au stress, les grèves... Mais franchement Castel, là, vous êtes un cas! La cible d'un assassin qui manie des armes anciennes. Convenez que pour un prof d'histoire, c'est quelque chose!

Son hilarité provoqua un étonnement général. Au lycée, nous étions accoutumés à ses sorties délirantes.

- Pour un peu, vous sembleriez jaloux, lui dit Anna. Méfiez-vous, s'il a raté le prof, il peut s'en prendre à son chef!

Savigny se tint coi un bon moment.

- Nous avons convenu de vous mêler étroitement à l'enquête, dit Bergerac. Pas uniquement parce que vous êtes la cible du meurtrier, mais vous seriez devenu aussi son

interlocuteur. Je remercie votre collègue pour sa présence à vos côtés.

- Je suis son garde du corps, fit Anna sans sourciller.

Une rougeur subite dut me trahir. Je sus gré à Bergerac d'enchaîner immédiatement.

- Hormis le courrier expédié par le criminel, nous vous concédons que nous n'avons pas grand-chose. Les recherches effectuées dans le milieu des collectionneurs et des tireurs aux armes anciennes n'ont rien donné. La police scientifique a détecté uniquement vos empreintes sur la lettre. Le tueur portait des gants et a manipulé papier et enveloppe avec la plus grande précaution. Le texte a été imprimé à l'aide d'une imprimante courante et une police de caractères fréquemment utilisée.

- Monsieur Castel, dit Valentin, c'est l'inspecteur Kerbel qui, depuis la réception du courrier, réalise une surveillance autour de vous qui se veut la plus discrète possible.

Léa Vernet ne me laissa pas le temps de répondre:

-C'est moi qui ai insisté, dit-elle. Je suis persuadée qu'il faut prendre très au sérieux la mise en garde adressée par votre agresseur et qu'il renouvellera son acte avorté.

Plusieurs fois, j'avais observé la psychologue et à aucun moment de la discussion, je n'avais relevé chez elle la manifestation d'une quelconque émotion. La trentaine, belle, impassible, c'était de toute évidence une personne que son métier avait endurci. Sa froideur volontaire était une arme qui l'isolait et la protégeait autant du monde masculin que des atrocités les plus infâmes.

- S'il y a un mot qui qualifie pleinement l'acte de votre agresseur, c'est celui de détermination. Le fait qu'il vous ait guetté, l'heure, le lieu et les moyens de l'attaque témoignent à la fois d'une organisation réfléchie et d'une volonté peu commune. Venons-en maintenant au courrier. Il affirme être sous le contrôle absolu d'un mentor qui lui dicterait sa conduite. Manifestement, il cherche à se dédouaner. Il parle de lui à la troisième personne. Cas typique de l'assassin qui refuse après coup de reconnaître son acte, qui éprouve du remords et qui veut nous

convaincre de son innocence.

- Et si pourtant il disait la vérité! Vous ne nous avez pas pour l'instant clairement désigné un mobile.

Léa Vernet, à la fois surprise et vexée par la contradiction, se retourna vers Anna.

- Que voulez-vous dire?

- Anna pense qu'il pourrait s'agir d'un phénomène de dissociation de personnalité, expliqua Bergerac à la psychologue.

- Oui. Une personnalité étrangère au criminel qui obnubilerait complètement son esprit et qui influencerait sur ses actes. Cet homme aurait véritablement existé il y a deux siècles et revivrait aujourd'hui à travers l'agresseur de Guillaume.

- Une réincarnation en quelque sorte, répondit avec ironie Léa Vernet.

Sans relever le ton mordant de la psychologue, Anna renchérit:

- Il s'agirait de caractéristiques psychiques appartenant à un ancêtre qui réapparaîtraient aujourd'hui chez son descendant. Mais cette résurgence serait si forte qu'il serait sous l'influence totale de son aïeul. Dans sa lettre, il désigne franchement son adversaire potentiel: «Il sait que c'est toi le descendant de cet infâme Étienne Ségur qui fut autrefois pendant si longtemps son ennemi mortel....»

J'intervins à ce moment:

- J'ai procédé à des recherches généalogiques. Ce que l'auteur de la lettre annonce est vrai, je suis bien le descendant d'Étienne Ségur.

Ma déclaration troubla Léa Vernet un court instant.

- On peut imaginer que le tueur est tout simplement un malade, féru de l'histoire du premier Empire et nostalgique farouche de cette époque. A l'annonce de la découverte du document dans la presse, il est animé d'une jalousie excessive, opère une enquête pointue sur votre personne et tente enfin de vous éliminer.

Valentin, Kerbel et Savigny acquiescèrent de la tête. Bergerac semblait plus dubitatif. Anna reprit la parole.

- On peut aussi imaginer que le criminel soit en possession d'un objet le reliant à son guide spirituel qui aurait suscité un contact étroit entre les deux hommes malgré l'éloignement du temps. Guillaume a une théorie là-dessus. J'évoquai l'article sur la mémoire des choses. J'expliquai que, selon l'auteur, la matière servirait de support à un transfert d'émotions entre deux personnes ayant possédé à tour de rôle le même objet.

Bergerac tenta de faire une synthèse.

- Donc le tueur de l'époque Empire revit une seconde existence à travers votre agresseur. Le déclencheur de cette résurrection serait la révélation dans la presse de l'existence du manuscrit. Il reprend la lutte contre son ennemi Étienne Ségur ou plutôt contre son descendant Guillaume Castel. La question est de savoir si son successeur s'apprête à perpétrer les mêmes crimes. Dans ce cas, il faut peut-être s'attendre à un bain de sang, si on retient pour preuve les agissements révélés dans le manuscrit.

Valentin coupa court à la discussion.

- Bon, pour l'instant la cellule continue son travail. La surveillance exercée sur Monsieur Castel est évidemment maintenue. Vous êtes hélas la seule piste sérieuse que nous ayons.

En quittant la salle, Bergerac me fit un petit signe et me conduisit dans son bureau.

- Je tenais à vous informer en aparté. Nous avons aussi mené une enquête de proximité sur votre entourage immédiat, famille, collègues, amis. Ne soyez pas vexé mais c'est une procédure normale. De plus, nous avons appris grâce à votre ami d'enfance, Vincent Duvernes, que les faits relatés dans le manuscrit sont bien réels. Il a retrouvé dans des archives de l'époque, les traces des crimes cités dans le document. A partir de celui-ci, nous avons effectué avec Léa Vernet un travail de profilage sur le tueur qui a jadis terrorisé la région. Si, comme le pense Anna, votre agresseur s'en inspire, nous n'avons peut-être pas perdu notre temps.

Il me revint brusquement en mémoire l'expérience malheureuse de Vincent.

- Ne me dites pas que vous avez aussi enquêté sur Vincent Duvernes?

- Nous savons que pendant son séjour en France, votre ami couvrait l'affaire de la bande redoutable qui sévit dans l'est parisien. Comme pour vos proches, nous avons simplement procédé à une petite vérification. Il a atterri à Roissy le lendemain de votre agression. Voilà tout.

Je fus soulagé d'apprendre que la police ne se doutait de rien concernant le départ précipité de Vincent. J'étais à deux doigts de dévoiler un secret trop lourd à porter. Mais Vincent n'avait rien dit et je ne voulais pas le trahir.

Bergerac appela Kerbel.

- Je raccompagne Monsieur Castel chez sa collègue. Je vous préviendrai quand je les quitte.

Chez Anna, dès qu'on a franchi sa porte, on oublie les rigueurs de l'hiver grâce aux teintes chaleureuses de son intérieur : jaune, ocre, rouge.... La lumière de nombreuses lampes, tamisée par des abat-jour dans les mêmes tons, rehausse les nuances chaudes des meubles en merisier. Et des livres partout, sur des étagères, sur les radiateurs, entre chaque bibelot, au sol, dans les moindres recoins !

Elle nous proposa un café.

- Je comprends vos doutes quant à des explications de prime abord farfelues qui heurtent profondément l'esprit rationnel de la plupart d'entre nous. La communauté scientifique dans son ensemble fait preuve d'un grand scepticisme sur le domaine controversé des sciences paranormales. Elle souligne par exemple l'aspect non reproductible des phénomènes en laboratoire, les tricheries qui jettent la suspicion sur des réalités encore inexplicables. Pourtant des phénomènes comme la télépathie, la clairvoyance, la précognition, la psychokinésie, existent bel et bien. Nier en bloc des faits incontestables, avérés par de multiples témoignages, confinent à l'aveuglement...

Je n'étais pas complètement ignare en la matière même si je

n'avais jamais creusé avec une curiosité avide le monde des sciences parallèles. En revanche, l'univers paranormal était à mille lieues des préoccupations quotidiennes de Bergerac. Il regardait béatement Anna qui voulut poursuivre sa dialectique en reprenant sa théorie sur les cas de dissociation de personnalité.

- S'il vous plait, dit l'inspecteur. Je vous promets que nous en reparlerons plus tard. Mais je souhaiterais revenir sur le contenu du manuscrit. Je résume l'ensemble du document.

Il met en scène plusieurs personnages. Je condense les événements au maximum.

Dix ans avant la révolution, très jeune, Jean-Baptiste Ségur monte à Paris pour entamer des études médicales. Il y restera pour pratiquer.

Son fils Étienne naît en 1784. Sa sœur Marie vient au monde deux ans plus tard. Leur mère décède en 1793. Le père fuit la capitale au moment de la convention et revient dans sa province.

Les deux enfants se lient d'amitié avec un petit camarade, Nicolas Chambelland. Ce garçon connaît une enfance difficile dans la ferme familiale. Nicolas, maltraité, n'est pas aimé par son père, Louis. La mère est sous le joug du mari, effacée et battue. Attelé aux rudes tâches de la ferme, le gamin se renferme. Puis intervient la rencontre avec Étienne et Marie en 1794 qui vont devenir peu à peu son seul univers.

Les années s'écoulent. Nicolas semble éprouver un tendre sentiment pour la jeune Marie. Étienne se moque même de lui. Un jour, une troupe de théâtre de passage à Arcis-sur-Aube donne une représentation. Nicolas tombe sous le charme de ce monde imaginaire. Les enfants Ségur raillent leur petit camarade mais décident de lui apprendre à lire et à écrire. Nicolas débute même la rédaction d'un journal...

Anna nous fit sursauter en s'écriant:

- Mais le voilà le lien! Ton agresseur a certainement mis la main sur ce journal. C'est ça cet objet qui sert de tremplin entre les deux époques. Vous ne croyez pas?

- C'est possible, mais laissez-moi poursuivre.

En 1804, Étienne suit les traces de son père et part étudier la médecine à Paris.

Début 1810, il revient dans la demeure familiale. Son enseignement de base étant terminé, il veut enrichir son savoir en pratiquant auprès de son père. Marie fait part à son frère de la déclaration d'amour de Nicolas à laquelle elle a opposé un refus catégorique. Dépité, Nicolas avait quitté la Champagne pour participer à la campagne d'Autriche.

En novembre 1809, Marie avait reçu une lettre de Nicolas. Dans cette lettre, il dévoile à la jeune femme un terrible secret. Juste avant son départ, sa mère lui aurait avoué que son véritable père ne serait pas Louis Chambelland mais un brillant officier de l'armée de Napoléon nommé Victor Chassagne. Juste avant la bataille de Wagram, les deux hommes se rencontrent mais après explication, Chassagne refuse catégoriquement de reconnaître Nicolas; il a un autre fils prénommé François qui sert comme officier d'ordonnance proche de l'empereur.

Dans sa lettre, Nicolas évoque également un dénommé Gaudin. Ce dernier a une compagne, vivandière dans l'armée impériale. Le couple constitue bientôt la seule véritable famille de Nicolas.

A l'évocation de ce nom, Anna interrompt brutalement Bergerac.

- Mais c'est incroyable!

- Qu'est-ce qu'il y a, fit l'inspecteur?

Je m'empressai de répondre avant Anna.

- Le nom de Gaudin est décrit plus loin dans le document comme étant une fieffée crapule. Il s'agirait peut-être du coupable.

Anna comprit sa gaffe d'avoir été à deux doigts de divulguer le secret de Vincent. Elle se tint coi et Bergerac reprit son récit.

- La lettre s'achève avec l'annonce de son retour en champagne pour la fin de l'année afin d'aider ses parents à tenir la ferme.

Le retour d'Étienne en Champagne coïncide avec le premier meurtre. La victime, une femme jeune, est retrouvée entre Arcis-sur-Aube et Troyes en février 1810. En qualité de médecin, Ségur est appelé sur les lieux par les autorités pour établir les constatations. Il souligne l'atrocité du meurtre et décrit minutieusement la scène du crime. Étrangement, il note une vague ressemblance entre sa sœur et la victime. La gendarmerie enquête, sans résultat; puis nouvelle abomination en mai. La population est bouleversée et réclame aide et protection.

Un inspecteur, Bertrand Valmont, un des meilleurs limiers de la préfecture de police de Paris, est envoyé sur place. Étienne fait sa connaissance et joue auprès de lui le rôle d'un médecin légiste.

Les deux hommes tentent de comprendre, analysent les scènes de crime, déterminent le mode opératoire, pensent aux liens éventuels. Malgré la mobilisation des autorités, l'assassin frappera trois fois au total en 1810.

Un officier de gendarmerie nommé Louis Valberg les rejoint et leur explique que plusieurs crimes très ressemblants ont été commis pendant la campagne d'Autriche. En comparant le type de victimes et les blessures, pour lui, ça ne fait aucun doute, il s'agit du même auteur. La responsabilité d'un militaire serait donc avérée. Le nom d'un cavalier et duelliste redoutable, Gaudin, est un moment cité comme un coupable possible.

Avec les moyens limités de l'époque, Valmont et Ségur ne progressent que très lentement ; à leur disposition, ils n'ont que l'observation et la déduction à partir de faits. Ils cernent le modèle idéal d'une victime potentielle.

En janvier 1811, par un appât répondant aux critères de sélection du meurtrier, les autorités lui tendent un piège mais le manquent. L'assassin parvient de justesse à éviter la capture et des traces de sang indiquent qu'il a été blessé dans la tentative d'arrestation.

Les six mois suivants, la région ne déplore aucun autre meurtre. La confiance revient, on pense que le criminel a

trouvé la mort suite à sa blessure. L'inspecteur repart à Paris, Étienne retrouve ses patients.

Entre temps, Marie a épousé François Chassagne. Après la campagne d'Autriche, son père et lui ont séjourné à Arcis-sur-Aube. Victor Chassagne désirait connaître la vérité sur sa responsabilité dans la paternité que Nicolas lui avait avoué. Marie a soigné François, blessé à un bras pendant Wagram. Finalement, les deux hommes sont restés plusieurs mois chez les Ségur.

En août, une victime est découverte plus au nord, la mise en scène est identique. Un témoin aperçoit l'agresseur mais y perd la vie. La psychose se réinstalle. Valmont revient dans la région, l'enquête recommence. Pour forcer le tueur à commettre une erreur, la police fait croire que le témoin, laissé pour mort sur le terrain, est encore vivant et sera bientôt en mesure de témoigner.

De septembre 1811 à mai 1812, plus aucune victime. Valmont et Ségur tirent la conclusion que l'auteur du massacre serait effectivement un militaire ayant rejoint la Grande Armée. En raison des événements politiques avec l'ouverture de la campagne de Russie, l'affaire est bouclée...

Étienne arrête sa narration. Son manuscrit restera caché dans la maison familiale des Ségur puis des Castel.

- Vous avez bien résumé le contenu du manuscrit, inspecteur. Mais vous constaterez que le meurtrier n'a pas été appréhendé et que la police à l'époque n'a même jamais soupçonné son identité. En fait, on ne sait pas si l'affaire a cessé avec la campagne de Russie...

- Peut-être, mais de toute façon, il est mort depuis longtemps! En revanche, Guillaume, si votre assaillant suit les traces d'un ancien tueur en série, il s'agit de savoir ce à quoi on pourrait s'attendre. Grâce à une interprétation méthodique des faits relatés dans le document, Léa Vernet accomplit une étude soignée sur un plan purement psychologique. C'est un travail long et méticuleux. Comme nous avons convenu de vous communiquer tous les éléments de l'enquête, je vous livrerai ses conclusions dès

leur parution.

Je m'apprêtais à revenir sur certains épisodes révélés dans le manuscrit lorsque la sonnerie du portable de Bergerac retentit. Au bout de quelques secondes, je vis ses traits se durcir. Il écouta son interlocuteur une minute à peine et dit simplement:

- J'arrive.

Se tournant vers nous, il déclara:

- On vient de découvrir le corps d'un homme dans un bois qui borde la Seine au nord de Troyes. Vous venez tous les deux avec moi. Vous resterez dans la voiture.

Puis il ajouta:

- L'homme a été lacéré avec une lame tranchante, comme déchiqueté par de violents coups de sabre!

## Chapitre 7

L'endroit était situé loin de la route. Seul un mauvais chemin nous avait amené à proximité de la rivière. Autour, des plantations clairsemées de peupliers donnaient refuge à des volées de corbeaux innombrables. Les grands arbres cédaient la place par endroits à de larges fourrés impénétrables au milieu desquels devait se complaire toute une faune de volatiles et de mammifères. Le lieu était à coup sûr le paradis des chasseurs.

A travers la vitre de la voiture, je regardais les policiers s'affairer. La lumière du jour déclinait. Une zone de terrain était délimitée par une tresse jaune qui courait d'arbres en arbres pour former un périmètre de plusieurs dizaines de mètres. A l'extérieur stationnaient des véhicules de police et une ambulance. A l'intérieur, trois personnes à quatre pattes, accoutrées chacune d'une combinaison blanche scrutaient le sol avec une minutie méthodique. Au centre deux policiers étaient penchés au-dessus d'une forme que je distinguais mal. Des flashes crépitaient.

J'aperçus Bergerac qui parlait avec un homme vêtu de vert, portant un fusil sur l'épaule.

L'inspecteur s'approcha de la voiture.

- C'est ce chasseur qui a découvert le corps et qui a alerté la police. La victime est un homme d'une quarantaine d'années. Aucun papier sur lui. A priori, le corps a été transporté jusqu'ici. Nous aurons demain le rapport du légiste mais selon les premières constatations, l'individu a été véritablement haché par une multitude de coups portés avec une lame très affûtée.

Il parut hésiter puis ajouta:

- C'est pas beau à voir. Pourtant Guillaume, je souhaite que vous examiniez son visage. Il y a trop de similitudes avec l'attaque que vous avez subie. Peut-être reconnaîtrez-vous la personne?

Juste avant de sortir de la voiture, je sentis la douce pression des doigts d'Anna sur ma main. Les personnes qui faisaient cercle autour de la forme allongée s'écartèrent.

Sous la lumière des projecteurs, je pus distinctement observer les traits de l'homme. J'agrippai Bergerac à l'épaule.

- Vous le reconnaissez?

Je mis quelques secondes à répondre.

Les vêtements étaient en lambeaux. Ils n'ont pas résisté longtemps à la fureur de l'assassin. Le torse tout entier était tailladé par un nombre incalculable d'estafilades montrant que le meurtrier s'était abominablement acharné sur sa victime. La mort résultait vraisemblablement d'une blessure profonde bien apparente à l'abdomen. En revanche, la tête de l'individu était intacte comme si le tueur avait voulu faciliter son identification.

- Pardonnez mon émotion. Mais le spectacle est si atroce. Non; je ne connais pas cet homme.

- Je comprends. Je demande à Kerbel de vous raccompagner chez vous. Inutile de vous rappeler la plus extrême prudence. Votre agresseur court toujours. Restez chez vous et si vous devez sortir, nous vous ferons escorter. Je passerai vous voir demain.

Sur le trajet retour, Anna respecta mon silence. Ce n'est qu'après avoir refermé la porte de l'appartement derrière l'adjoint de Bergerac que je retrouvai la parole:

- Ce n'est pas uniquement la vision de ce corps lacéré qui m'a choqué. Mais je l'ai parfaitement reconnu. C'est l'homme que Vincent a photographié le soir du braquage. C'est Gaudin, le chef de cette bande insaisissable!

Malgré sa promesse, Bergerac ne vint pas me voir le lendemain, ni le jour suivant. Anna avait repris les cours. Quant à moi, je tournais en rond dans l'appartement. Avant

chaque déplacement, j'avais l'obligation d'avertir le commissariat. Dès que je mettais le pied dehors, aussitôt deux hommes m'emboîtaient le pas. Je rêvais d'aller acheter ma baguette de pain à la boulangerie, située pourtant presque en face de ma porte, sans pour cela être encadré par deux énergumènes silencieux qui glaçaient d'effroi la boulangère.

Mon seul rayon de soleil coïncidait avec l'arrivée en fin d'après-midi de mon adorable collègue professeur de lettres et spécialiste en sciences parallèles.

Ce soir-là, Anna ne me laissa même pas le temps de l'embrasser tendrement.

- Tu sais ce que je viens d'entendre à la radio aux infos de dix-huit heures? La victime retrouvée sauvagement assassinée en bordure de la Seine a été identifiée. Au départ, elle était totalement inconnue des services de police. Mais des investigations serrées ont permis de découvrir sa véritable personnalité.

- Les enquêteurs auraient-ils percé le mystère Gaudin?

- Exactement. Il s'agirait d'un individu sordide qui menait une double vie. La police précise que cet homme serait le chef d'un noyau de crapules, le cerveau d'une bande responsable de nombreuses attaques à main armée et... notamment celle où deux convoyeurs de fonds ont été tués. Les derniers éléments de l'enquête indiquent en outre que le criminel et sa bande s'apprêtaient à commettre un nouveau méfait.

Me regardant fixement, elle conclut:

- Tu ne t'es pas trompé, ils ont donné un nom; c'est bien celui de Gaudin.

- Cette fois, je dois prévenir Vincent. Avant de partir, il m'a confié un numéro de téléphone permettant de le joindre aux Philippines. Compte tenu du décalage horaire, je l'appellerai demain matin.

Dans la soirée, Bergerac donna enfin signe de vie.

- Vous avez probablement écouté les informations. Pardonnez-moi, Guillaume, mais cette affaire m'a si accaparé que je n'ai pas eu le temps de passer vous voir. De

toute façon, les recherches effectuées sur cette nouvelle victime ne peuvent que nous rapprocher de votre agresseur. Certes l'homme a été identifié, mais cela ne nous donne pas pour autant le nom de son assassin ! Je viendrai demain matin vous faire part des derniers développements de l'enquête.

Tôt dans la matinée, je n'eus aucune peine à entrer en contact avec Vincent. A Manille, il était dix-huit heures environ. Une voix charmante répondit en anglais à mon appel. Dès les présentations faites, mon interlocutrice passa sans peine de la langue de Shakespeare à celle de Molière tout en conservant une tonalité anglo-saxonne qui accentuait son charme.

- Ah, bonjour Monsieur Castel. Je suis Lou, l'assistante de Monsieur Duvernes. Je vous passe Vincent. Vous savez, si vous êtes équipé d'une Webcam, nous pourrions dialoguer en nous regardant? Bon, je transfère la ligne sur son portable.

Je me fis la réflexion que si le visage était aussi radieux que la voix était suave, l'expérience numérique méritait d'être tentée! La voix de Vincent me sembla étonnamment proche.

- Avec le satellite, on fait des merveilles. Comment vas-tu? La police a-t-elle progressé dans son enquête?

Je lui exposai l'évolution de l'affaire. Il fut abasourdi.

- Manifestement, en se référant à la méthode utilisée, l'assassin du truand et ton agresseur serait la même personne. Mais je n'arrive pas à comprendre le lien qui te relie à Gaudin?

- Il y a encore trop de zones d'ombre. Je fais confiance à Bergerac. Pourtant une chose est sûre: l'homme que tu as photographié est bel et bien mort. Tu n'as plus rien à craindre!

- Pour ça, d'accord. Mais dis-moi, tu n'as rien révélé à la police?

Je fus étonné par sa réaction.

- Même si ce secret a pesé sur ma conscience, j'ai respecté ton souhait. Posséder la photo ainsi que le nom d'un malfaiteur inconnu, recherché pour des actes criminels, et ne rien divulguer aux autorités n'a pas été chose facile pour moi.

- Je te remercie pour ta loyauté. Finalement, la mort de Gaudin clôt mon histoire. Tu peux détruire le cliché; je l'ai conservé sur mon ordinateur. Dès mon retour, j'irai voir la police.

Avant de raccrocher, Vincent promit de revenir très vite parmi nous.

Bergerac me rendit visite un peu plus tard. Au moment même où je descendais pour récupérer mon courrier après le passage du facteur, il sonna à la porte d'entrée qui donnait sur la rue. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il me vit, face à la boîte aux lettres, reculer d'effroi et m'adosser au mur.

- Qu'y a-t-il?

Sans répondre, je lui montrai une petite enveloppe blanche portant mon nom imprimé avec des caractères semblables à ceux de la lettre si déroutante reçue quelques jours auparavant. Bergerac me mit doucement la main sur l'épaule.

- Ça va aller?

L'inspecteur retira de sa poche une paire de gants en caoutchouc qu'il enfila et se saisit de l'enveloppe. Dans le salon, il la déchira méticuleusement avec un couteau puis déplia la feuille qu'elle contenait sur la table.

L'origine ne faisait pas de doute. Très lentement, je lus à voix haute.

«Cet infâme Gaudin ressemble tellement à celui que Nicolas a connu qu'il devait mourir.

C'est bien le même sang, aussi mauvais, comme tu vas le voir.

Alors aujourd'hui je l'ai tué tout comme Chambelland a tué autrefois la même crapule: taillé en pièces à coups de sabre!

Apprends ceci.

En janvier 1814, Gaudin et sa compagne sont venus jusqu'en Champagne chercher Nicolas pour le convaincre de rejoindre l'armée. L'Empereur tentait un dernier coup sur les armées alliées qui déferlaient sur la France. Mais Nicolas n'a pas souhaité s'éloigner de Marie. Alors, pour rompre le lien qui retenait son protégé, Gaudin a voulu la supprimer. Heureusement Nicolas est intervenu à temps. C'est l'autre qui y a laissé la vie. Sa compagne s'est enfuie à Montereau.

Sais-tu, Castel, que tu es le lointain petit frère de Marie ?

Mais aujourd'hui, j'ai eu une vision. Tout recommence, comme jadis.

Gaudin le jeune a préparé son mauvais coup à Troyes, au deuxième jour de l'exposition de ces magnifiques collections de pièces de monnaie. Hélas, Hélène verra son visage au cours du casse. Il doit l'éliminer.

Je ne le tolérerai pas. Tant pis pour lui. De toute façon, c'est pas une grande perte; la police devrait plutôt me remercier. J'ai abandonné son corps déchiqueté près de la Seine, la face contre le sol et les bras écartés, comme un pénitent; j'espérais que les sangliers dévoreraient ce salopard! Mais maintenant, je ne sais pas si ses sbires tenteront le coup et s'en prendront à Hélène, alors suis la pendant la visite (ces derniers mots sont soulignés).

Fais attention. Il est toujours en moi. Jusqu'ici il t'a épargné mais pour combien de temps?»

- C'est bien l'assassin, dit Bergerac. Le corps près de la rivière, face contre terre, les bras en croix... Seul le meurtrier pouvait le savoir. J'emmène la lettre pour vérifications.

Il se retourna vers moi et remarqua mon visage décomposé. Rapidement, je lui expliquai la situation.

- Hélène... Je devais me rendre à cette exposition numismatique avec mes élèves. J'en avais parlé à ma sœur. Elle souhaitait venir. Tout de suite après les fêtes, Alexandre est parti pour un entraînement. Ma sœur est

restée chez mon père. Mais dans mon impossibilité à m'y rendre, elle l'a persuadé de l'accompagner. Or nous sommes au deuxième jour de l'exposition!

Je me précipitai vers le téléphone. A la troisième sonnerie, j'entendis la voix de mon père enregistrée sur un répondeur qui annonçait de s'adresser en cas d'urgence à un confrère dont il donnait le numéro.

- Personne. Il est plus de midi. Ils déjeunent probablement en ville.

- Vite. Suivez-moi. Où a lieu l'exposition?

Je lui indiquai le musée.

- A pied, c'est à moins d'un kilomètre par les rues du centre-ville.

- On prend la voiture. J'ai besoin de la radio. Je suis garé sur le boulevard Victor Hugo. Dépêchons-nous.

Gyrophare sur le toit et sirène hurlante, la voiture fonçait à travers la circulation des boulevards qui délimitent le centre-ville et qui lui donnent cette forme si particulière d'un bouchon de Champagne. Enfoncé dans mon siège, j'admirai la dextérité de Bergerac qui, tout en tenant fermement le volant, donnait ses consignes à Kerbel.

- Ces collections ont-elles vraiment un intérêt pour des cambrioleurs?

- Les pièces qui sont exposées ont circulé dans toute l'Europe à travers l'histoire. Certaines ont une valeur inestimable.

- Chez Gaudin, nous avons trouvé le plan d'un bâtiment. Je pense que c'est le musée. Leur coup concerne sûrement le vol des pièces.

- D'accord. Mais dans ce cas, comment mon mystérieux indicateur connaît-il par anticipation la présence d'Hélène sur les lieux?

Bergerac, concentré sur sa conduite, ne répondit pas. D'ailleurs quelques secondes plus tard, il freinait vigoureusement devant l'entrée du musée. Peu de temps après, deux voitures de police débouchèrent. Kerbel jaillit de la première et s'approcha de l'inspecteur.

- Avec un peu plus de discrétion, on aurait peut-être pu coincer des membres de la bande?

- Non. Ce qui prévaut, c'est la sécurité de la famille Castel. Il est bientôt treize heures. L'ouverture du musée est prévue pour quatorze heures. Vous vous éparpillez tout autour pour rechercher Georges Castel et sa fille qui déjeunent vraisemblablement dans un restaurant avoisinant. Nous restons tous en contact radio.

Au bout d'un moment, le talkie-walkie de Bergerac crépita.

- On vient de les retrouver attablés pas très loin d'ici.

Mon père ne décolerait pas. Le danger auquel il avait échappé avec Hélène le mettait au comble de l'exaspération. Bergerac tentait de le calmer.

- Monsieur Castel, nous faisons tout notre possible. C'est une histoire de fou. La situation est complexe. Pour l'instant, nous n'avons pas même l'ombre d'une piste.

- Si je comprends bien, me dit Hélène, ton informateur anonyme a dévoilé dans son dernier courrier une menace qui pesait sur moi?

- Nous arrivons. Je vais te montrer la lettre.

- Je souhaite l'emmener pour les besoins de l'enquête, dit l'inspecteur.

- Évidemment; mais avant, laissez-moi quelques minutes pour recopier le texte. J'aimerais aussi l'étudier de mon côté.

Dans la rue, Bergerac examina attentivement la porte qui donnait accès à l'escalier montant jusqu'à mon appartement.

- Pour plus de sécurité, il est impératif de fermer cette porte à clé. Redoublez de vigilance. Alertez-nous avant de sortir de manière à être systématiquement escorté.

- Combien de temps cela va-t-il durer? Mes élèves m'attendent. Je ne peux pas rester cloîtré indéfiniment!

- Je suis désolé mais je n'ai pas de réponse. La prudence s'impose plus que jamais. Vous n'avez peut-être pas remarqué mais l'enveloppe... Elle ne comporte pas le

cachet de la poste. Elle a été directement déposée dans votre boîte aux lettres, sans doute par le criminel!

Puis, d'un air inquiet, il ajouta:

- Je monte avec vous.

Arrivés sur le palier, nous constatâmes immédiatement que quelque chose ne collait pas. La porte de l'appartement avait manifestement été forcée. violemment, Bergerac dégaina son arme et nous ordonna de redescendre.

Trois minutes plus tard, on entendit la voix de l'inspecteur.

- C'est bon; vous pouvez monter. Il n'y a plus personne.

A l'intérieur, tout était retourné, saccagé; bibelots, livres et même meubles renversés. Une odeur indéfinissable flottait encore dans le salon.

Un état catatonique m'interdisait tout mouvement coordonné. Puis subitement une pensée s'imposa à moi. J'allai vérifier sur-le-champ.

- La lettre apportée ce matin est toujours là. Mais j'avais placé le manuscrit sous ce gros volume encyclopédique. Il n'y est plus!

## Chapitre 8

- Vous ne pouvez pas rester ici. Vous n'y êtes plus en sûreté. Vous avez un endroit où aller?

Je ne laissai ni à Hélène ni à mon père le temps d'intervenir. En espérant ne pas trop rougir, je répondis que, sans aucun doute, Anna m'offrirait volontiers l'hospitalité pour un jour ou deux.

Bergerac précisa:

- En faisant allusion dans sa lettre à une menace envers votre sœur lors de sa visite à l'exposition, votre agresseur voulait vous éloigner de chez vous. C'était un prétexte. Il a probablement guetté notre départ et a profité de votre absence pour mener à bien la fouille de votre appartement.

Je pris le temps de recopier le texte de la lettre.

- Votre père et votre sœur peuvent vous déposer chez Anna. Je contacte un serrurier pour la réparation de votre porte. Prudence plus que jamais. Dès que vous sortez, prévenez-nous.

Je savais qu'Anna terminait ses cours en milieu d'après-midi. Hélène avait retrouvé le sourire.

- Tu as l'air bien sûr de toi pour ton futur hébergement! Tu n'as même pas appelé Anna pour la prévenir.

- Oh, ça va! Compte tenu de la situation, je pense tout simplement qu'elle m'accueillera avec plaisir.

- Je n'en doute pas.

Anna habitait en périphérie du centre-ville. Sur le pas de sa porte, je lui effleurai les joues de mes lèvres sous le regard moqueur d'Hélène.

- Il ne savait pas où aller. Il a pensé à toi, dit ma sœur.

Je fronçai les sourcils pour la faire taire. Devant la mine interrogative d'Anna, je lui révélai en quelques mots les événements des dernières heures jusqu'au choix de son domicile pour y trouver refuge.

Anna éclata de rire.

- Ne vous inquiétez pas, Hélène, il sera comme un coq en pâte.

Mon père désirait nous quitter. Anna se retourna vers lui.

- Monsieur Castel, si votre fille souhaite rester ce soir avec nous, elle le peut; j'ai suffisamment de place. Je la ramènerai demain après-midi chez vous; je n'ai pas cours.

Peu après le départ de mon père, Anna aborda directement le sujet de nos préoccupations.

- J'ai peut-être trouvé une explication. Elle en vaut une autre! Guillaume, te souviens-tu d'une phrase écrite dans la première lettre: «Il m'a tout raconté». Partons de l'hypothèse qu'un individu ayant vécu à l'époque du premier Empire ressuscite à travers ton agresseur.

- Toujours ta conviction d'une dissociation de personnalité!

- Exactement. Le lien qui les relierait dont tu as pressenti l'existence serait quelque chose comme un texte racontant une histoire ou bien une biographie qui relaterait les faits marquants de la vie du meurtrier ayant autrefois opéré dans la région. Cet ouvrage servirait de passerelle, de trait d'union facilitant leur rapprochement. Il aurait déclenché une véritable connexion entre les deux personnages.

Hélène et moi écoutions Anna avec attention.

- Ce qui m'a troublé dans ces deux lettres est qu'il paraît bien me connaître. Il me tutoie, appelle ma sœur par son prénom.

Anna poursuivit son interprétation.

- Il a sûrement enquêté sur toi. Qu'apprend-on grâce au deuxième courrier? Ce criminel a éliminé Gaudin de la même façon que son ancêtre, nommé Nicolas Chambelland, a tué un vaurien du même nom. Chambelland est le petit camarade d'enfance d'Étienne Ségur et de sa sœur Marie; on le sait grâce au manuscrit.

- Ce qui tendrait à prouver que Chambelland pourrait être le fameux tueur en série ayant sévi en Champagne sous l'Empire.

- Guillaume, te rends-tu compte? Hélène et toi, vous êtes les descendants des Ségur. Quant au tueur, il serait le lointain rejeton de Chambelland, l'ennemi mortel d'Étienne Ségur!

- Tu sous-entends qu'il chercherait à venger son aïeul en s'en prenant à présent à moi ?

- Ou même que la lutte mortelle commencée deux siècles auparavant se prolonge de nos jours.

Éberluée, Hélène ne pipait pas un mot. Anna continua.

- Ce qui est encore plus extraordinaire est la suite! En janvier 1814, pour attirer Chambelland, Gaudin - on va dire l'ancien - veut éliminer Marie qui constitue pour Nicolas la seule raison valable le retenant encore en Champagne. Mais c'est au contraire Gaudin qui perd la vie.

Et bien aujourd'hui, c'est la répétition exacte des situations. Gaudin le jeune est assassiné par ton agresseur qui a eu une prémonition. Au moment du vol des pièces, Hélène aurait vraisemblablement contemplé le visage de Gaudin qui se trouve désormais dans l'obligation de faire disparaître un témoin gênant, capable de l'identifier.

Hélène intervint:

- Pourtant l'auteur du courrier a toujours un doute sur ma sécurité. C'est bien le sens de la phrase soulignée! Il dépose directement la lettre pour être sûr qu'elle sera lue à temps. Mon grand frère accourt alors à l'exposition pour me protéger.

Anna secoua la tête.

- Je ne crois pas Hélène. Je pense que Bergerac a raison. En éloignant Guillaume de son appartement, c'est le manuscrit que le tueur recherchait, probablement téléguidé par son aïeul. Pour lui, ton frère n'est pas seulement Guillaume Castel mais surtout, il est le descendant de Ségur, l'ennemi juré. Il détient avec ce document une trace qui fait état d'actes criminels horribles, susceptibles d'être reproduits

par le successeur de Chambelland. Sa destruction est essentielle.

- Tu considères vraiment qu'en tuant Gaudin, l'assassin a écarté le risque qui pesait sur moi? dit Hélène.

- J'en suis persuadée. La similitude des circonstances est réellement troublante. Jusqu'aux deux noms, passé et présent de Gaudin! Saurons-nous un jour si ces deux hommes sont liés par le sang ? Ou est-ce un pur hasard? Tout est possible....

Depuis le début de la conversation, une idée me tarabustait.

- Ce qui m'interpelle vraiment dans le courrier, c'est la phrase: «J'ai eu une vision.» Celui qui a tué Gaudin connaissait-il la tentative de vol des pièces ? Comment a-t-il appris que c'est au second jour de l'exposition que le braquage aurait lieu et surtout, comment savait-il que c'est précisément ce jour-là qu'Hélène choisirait pour s'y rendre?

- Il existe peut-être une relation que nous ignorons pour le moment entre cette fameuse bande et lui. Quant à ta dernière question, j'ai déjà évoqué avec toi la capacité que nous possédons de catapulter notre esprit en dehors du temps et de l'espace sans nous en rendre compte systématiquement. Certains sont très forts à ce petit jeu.

Le téléphone sonna; Anna me tendit le combiné. C'était Bergerac.

- Je voulais savoir si tout allait bien. Demain en fin d'après-midi, Léa Vernet est au commissariat. Je souhaite votre présence. Je dois vous dire, Guillaume; j'ai fait réparer votre porte mais... auparavant la police scientifique est restée un bon moment chez vous pour tenter de récolter des indices. Nous aurons leur conclusion demain.

Je lui fis part de notre souhait, avec Anna, de raccompagner Hélène chez mon père.

- Très bien Guillaume. Mais pas de ballade intempestive. Vous ramenez votre sœur puis vous venez directement me voir tous les deux ensembles.

Nous regardions la télé tous les trois silencieusement. Mais on sentait bien que chacun d'entre nous avait la tête

ailleurs. Sans nous concerter, nous avons pris le parti de ne plus reparler de toute cette affaire. En milieu de soirée, Anna s'absenta brièvement du salon, prétextant un appel téléphonique.

Un peu plus tard, après avoir installé Hélène le plus confortablement possible sur le canapé, je me glissai entre les draps du lit.

- C'était important tout à l'heure, au téléphone ?

Devant mon expression boudeuse, elle éclata de rire.

- Pas vraiment. Tu verras demain. Mais dis-moi, tu ne serais pas un peu jaloux par hasard ?

Comme je ne répondais pas, elle ajouta tout en plaquant son corps sur le mien :

- Laisse-toi faire, andouille ?

Je compris qu'aucun obstacle ne se dressait entre nous et que nous étions seuls au monde.

Anna était partie de bonne heure pour assurer ses cours. Elle devait nous rejoindre à midi.

Dans la matinée, je téléphonai aux parents de Vincent. Pour ramener Hélène, nous passions à proximité de leur ferme et malgré les conseils de prudence ressassés par Bergerac, j'avais très envie de faire le crochet. Nous y avons connu, Hélène, Vincent et moi, de telles joies étant enfant ! Et puis, j'avais besoin de changer...

Alexandre annonça son arrivée pour la fin de la journée. Aussi nous déposâmes d'abord ma sœur avant de nous rendre chez Bernard et Suzanne Duvernes.

De loin, leur propriété se dressait comme une île au milieu des immenses étendues ondulantes de la Champagne. En pénétrant dans la cour, nous aperçûmes Bernard Duvernes qui s'affairait sur une machine agricole. Il calma deux énormes chiens qui tournaient autour de la voiture.

- Bonjour Anna, bonjour Guillaume, n'ayez pas peur; ils ne sont pas méchants. Mais isolés comme nous le sommes, ils font leur boulot en nous alertant. Vous arrivez au bon moment. Nous avons reçu ce matin une lettre de Vincent. Tout va bien. Sa mère est folle de joie. Il nous propose

même de le rejoindre en Asie pour un voyage d'agrément.  
Mais ça, c'est autre chose!

Solide, bourru, cet homme nous était toujours apparu, depuis notre enfance, d'un tempérament renfermé et peu commode. Mais Vincent tenait souvent à souligner sa générosité sans toutefois trop s'épancher sur le caractère de son père.

- Venez vite à l'intérieur. Suzanne va nous offrir le café et certainement un bout de tarte faite maison.

A son habitude, la mère de Vincent nous accueillit à bras ouverts.

- Vous allez rejoindre Vincent, Madame Duvernes? C'est un beau voyage.

- Nous n'avons pas encore pris de décision. Cela nous ferait évidemment très plaisir. Mais pour nous, quelle aventure ! Et puis nous avons tant de travail ici...

Elle regardait son mari, gênée, guettant son approbation.

- Bon, je dois vous laisser, dit Bernard Duvernes. Je pars en ville pour changer une pièce défectueuse sur le tracteur.

Tous les trois, nous restâmes une bonne heure à bavarder. J'évoquais le passé et nos frasques de jeunesse. Suzanne Duvernes ne tarissait pas sur le sujet. Elle était visiblement enchantée de pouvoir ainsi discuter de choses étrangères à la vie quotidienne de la ferme.

Nous la quittâmes vers dix-sept heures, invoquant notre rendez-vous au commissariat.

Dans la voiture, en repartant vers Troyes, Anna rompit le silence.

- C'est une femme courageuse. Tenir la ferme ne doit pas être une sinécure.

- Pourtant, d'aussi loin que je me souviens, je ne l'ai jamais vue se lamenter sur son sort.

- Je n'ai pas dit ça...

Anna n'eut pas le loisir d'achever sa phrase.

La voiture fit une violente embardée sur le bas-côté. Je redressai le véhicule en donnant un grand coup de volant sur la gauche et parvins à stopper sa course en freinant

brutalement. Par bonheur, en quittant la ferme, nous avons attaché nos ceintures.

- Anna, tu n'as rien?

- Tu me fais pas le coup de la panne, tout de même.

Nous descendîmes ensemble de l'auto pour constater que les deux pneus à l'avant avaient éclaté. La nuit approchait et malheureusement peu de véhicules empruntaient cette voie secondaire qui conduisait à la ferme des Duvernes.

Tout à coup, mon attention fut attirée par un objet bizarre placé sur la chaussée.

Je le ramassai. C'était un vulgaire petit morceau de bois arrondi. Mais plusieurs pointes acérées le traversaient de part en part.

Je regardai alors tout autour, sur le revêtement de la route. Avec terreur, je constatai que le sol était parsemé d'objets identiques sur toute la largeur du macadam et sur quelques mètres.

- Quel est le fou qui a jeté ça là?

En un éclair je compris le piège et l'horreur de la situation.

A cet endroit, la route s'enfonçait dans une déclinaison du terrain pour rejoindre un peu plus bas la départementale qui devait nous ramener directement à Troyes. Ça et là, au milieu des cultures, s'élevaient quelques bosquets d'arbres isolés.

Je regardais sans cesse le paysage alentour.

- Vite, descendons vers la route principale; elle est à cinq cents mètres à peine.

- Mais ne vaudrait-il pas mieux remonter à la ferme des Duvernes pour utiliser leur téléphone?

Je n'eus pas le temps de répondre. Car c'est à ce moment-là que nous l'aperçûmes.

Dans la faible clarté du jour déclinant, je fixai la silhouette surgie d'un taillis, à mi pente, à cinquante mètres légèrement en arrière.

Nous ne distinguons plus maintenant qu'une vague forme humaine complètement immobile. Mais ce que nous remarquâmes parfaitement, Anna et moi, c'est la longue lame que l'homme tenait en main.

Ce qui arriva ensuite relève du miracle. Tout se passa en un clin d'œil.

L'agresseur avait esquissé un mouvement. En une fraction de seconde, l'instinct de survie me poussa à réagir et je hurlai :

- Vite. Courons jusqu'au carrefour.

Courir! Courir pour sauver nos vies.

J'avais le fol espoir qu'une voiture surviendrait au moment où nous déboucherions sur la départementale.

Anna se maintenait aisément à ma hauteur.

Nous étions presque parvenus au croisement de routes. Brusquement, elle glissa sur la chaussée humide. En un clin d'œil, je la relevai: «Pars devant, arrête la première voiture, c'est après moi qu'il en a!».

Je me retournai pour faire face à l'assaillant, avec la certitude que ma dernière heure était venue. Absorbé par la vision de l'homme qui se ruait sur moi en levant son arme, je n'entendis pas les sirènes hurlantes et les sommations hurlées derrière mon dos.

Un coup de feu retentit et l'homme vint s'abattre pratiquement à mes pieds.

Bergerac m'agrippa par les épaules.

- Vous n'avez rien?

Pour la première fois de ma vie mais peut-être pas pour la dernière, je m'affaissai dans les bras d'un inspecteur de police.

Quelques instants plus tard, je reprenais mes esprits dans une voiture de police. A mes côtés, Anna me tenait la main et me dévisageait, la figure encore rougie par la course. Sur le siège avant, Bergerac, retourné vers nous, souriait d'un air satisfait.

- Pouvez-vous me dire par quel prodige, inspecteur, êtes-vous intervenu ici ?

- Ce n'est pas un prodige! Tout à l'heure, nous avons reçu un appel téléphonique au commissariat. Une voix maquillée a prononcé seulement quelques mots. Je vous les répète: « Ecoutez-moi bien. Cette fois je vais le tuer. Castel ne

m'échappera pas!» J'ai immédiatement téléphoné chez Anna. Personne n'a répondu. J'ai appelé votre sœur qui m'a aussitôt expliqué votre escapade chez les Duvernes. Nous sommes arrivés à temps.

- Vous voulez dire que le criminel vous a prévenu?

- En effet. Nous pensons qu'il a agi ainsi par vantardise, pour nous narguer. Pour l'instant, je ne vois pas d'autre explication. Vous sentez-vous suffisamment d'attaque pour examiner votre agresseur? Une balle de gros calibre a stoppé son attaque juste à temps. Pour nous, l'affaire est finie.

Je suivis l'inspecteur près du corps qui gisait dans une mare de sang. L'homme avait reçu la balle en pleine poitrine. Il portait un imperméable. Bergerac s'agenouilla et ôta la cagoule qui couvrait son visage.

- Non. Il m'est parfaitement inconnu.

- Et voici l'arme. Je ne suis pas un spécialiste, mais c'est apparemment une belle réplique d'un modèle du XIX<sup>e</sup> siècle. On n'a retrouvé aucun papier sur lui. En revanche, il portait un pistolet de gros calibre, bien moderne celui-là. Vous avez eu de la chance d'être tombé sur un adepte du sabre.

Déjà, deux brancardiers chargeaient le corps. Au retour, dans la voiture, Bergerac s'adressa à Anna.

- J'ai prévenu Frédéric Dureuil. Je vous remercie pour votre aide, Anna. Je vous propose de venir demain à mon bureau vers dix heures. Dureuil sera là lui aussi. Guillaume, je vous raccompagne chez vous. Pour ce soir, vous avez supporté assez d'émotions.

Bergerac avait bien fait les choses: une serrure neuve, les meubles remis à leur place, mes affaires correctement rangées. Je le remerciai avant qu'il nous quitte.

Enfin, je me retournai vers Anna:

- Peux-tu m'expliquer qui est ce Monsieur Dureuil?

- Il s'agit de la personne à laquelle j'ai téléphoné hier soir. C'est un psychologue de formation qui s'est ensuite passionné pour la parapsychologie et qui donne aujourd'hui un peu partout des conférences dans ce domaine.

- Il y a un monde entre la psychologie et le paranormal. Pourquoi a-t-il bifurqué si radicalement?
- La raison de cette inclination découle d'expériences originales. Dès son enfance, il a lui-même été confronté à des faits extraordinaires qui l'ont touché à titre personnel. Il a la capacité de déshabiller les consciences. J'ai eu l'occasion de l'approcher à plusieurs reprises. Il est étonnant; tu verras. Il met à nu les personnes les plus déterminées à dissimuler leur secret.

## Chapitre 9

Nous avons terminé notre petit déjeuner.

Pendant qu'Anna occupait la salle de bain, je remettais un peu d'ordre dans mes affaires tout en essayant d'établir si un objet quelconque avait été subtilisé par celui qui avait visité mon domicile. La photo de Gaudin que j'avais cachée dans un volume avait disparu.

Je m'habillai rapidement pour aller récupérer mon courrier accumulé depuis trois jours dans la boîte aux lettres.

Peu de temps après, Anna me rejoignit dans la cuisine. Même la vision exquise de son corps vêtu seulement d'une adorable chemise de nuit de soie noire ne modifia pas mon attitude. J'étais prostré devant la table de la cuisine sur laquelle j'avais étalé le courrier.

- Qu'est-ce que tu as?

Je lui montrai l'enveloppe blanche, identique aux deux autres envoyées par mon mystérieux correspondant. Anna s'approcha, regarda attentivement l'enveloppe puis bizarrement se mit à rire.

- Si une forte probabilité existe que l'auteur de cette lettre soit bien ton agresseur, il ne peut alors s'agir que de son testament.

Devant mon regard interrogateur, elle poursuivit:

- Examine le cachet de la poste. Elle a été postée avant-hier. Avant l'élimination de ce dément.

D'un geste brusque et rageur, je déchirai l'enveloppe et lut à voix haute:

«Je vais recommencer.

Décidément, il est plus fort que moi. Je suis à sa merci.

Il m'a forcé à pénétrer chez toi et à rechercher ce maudit manuscrit. Je t'avais pourtant dit de le détruire.

Je subis sa loi depuis le jour terrible où j'ai découvert son journal maléfique. Je suis incapable de m'en détacher. Il me parle à travers ces horribles pages qui transpirent la haine.

Mais il y a peut-être un moyen!

Avant de céder à ses injonctions, je devine où et quand il m'obligera à frapper et aussi qui va supporter sa rage.

Tu es la seule personne qui puisse m'aider. J'ai besoin de toi pour intervenir et entraver ses actes.

Alors, avant de succomber à son emprise, je te révélerai ce que je sais. C'est le seul moyen de contrecarrer ses projets.

Mais si j'ai besoin de ton aide, j'ai aussi besoin de ton silence. S'il apprend que tu en parles autour de toi et surtout à la police, il se déchaînera. Ta famille, les êtres que tu aimes seront en danger. Tu ne pourras pas éternellement tous les protéger.

Quand je saurai, je te préviendrai.»

Au commissariat, Bergerac nous amena tout de suite dans la salle de réunion.

Valentin, Léa Vernet et Kerbel étaient déjà présents. Anna me présenta le quatrième personnage.

- Voici Monsieur Frédéric Dureuil, la personne dont je t'ai parlé.

En lui serrant la main, je fixai dans les yeux cet homme grand, au regard clair, qui me regardait en souriant amicalement derrière une immense paire de lunettes. En observant sa physionomie énergique et ouverte, j'avais du mal à imaginer que cet homme possédait, au dire d'Anna, des facultés paranormales exceptionnelles.

Immédiatement, je fis part du troisième courrier trouvé ce matin dans ma boîte aux lettres et de son envoi avant la disparition du criminel. Valentin poussa un soupir de soulagement.

- L'affaire est donc bouclée avec la mort de votre agresseur, Monsieur Castel. L'identité du meurtrier est connue. Mais je préfère céder la parole à l'inspecteur Bergerac qui a suivi

cette histoire depuis son commencement.

- Il s'agit d'un dénommé Jacques Roulard. Nous avons facilement établi le rapport avec Gaudin; c'était l'un de ses complices. Une querelle a vraisemblablement opposé les deux hommes pour la prééminence au sein de la bande. Ce qui expliquerait la mort de Gaudin. Selon moi, l'assassin s'était identifié à un criminel ayant vécu il y a deux siècles. Grâce au troisième courrier, on sait maintenant qu'il aurait découvert le journal du tueur. Il s'était glissé complètement dans la peau du personnage. Hier, il vous a suivi et observant votre détour par la ferme isolée des Duvernes, il a préparé son guet-apens. A la fois pour nous narguer, par bravade, il a appelé pour nous annoncer sa volonté de s'en prendre à vous Guillaume. C'était sans compter sur notre réactivité. Nous avons stoppé son itinéraire diabolique avant qu'il puisse reproduire d'autres méfaits. Dans votre appartement, la police scientifique n'a découvert aucun indice mais, visiblement, le cambrioleur a pris le temps de brûler le manuscrit dans la poubelle métallique. Nous avons retrouvé des traces infimes du document; c'est ce qui explique l'étrange odeur qui flottait lorsque nous sommes entrés chez vous.

Anna intervint à ce moment-là.

- Le troisième courrier nous indique le lien matériel qui unit l'assassin à son aïeul. Il évoque un ouvrage maléfique dont il est incapable de se détacher. C'est bien ce fameux journal qui a sans doute facilité la communication entre ces deux hommes...

Léa Vernet interrompt brusquement Anna.

- Nous devons d'abord nous féliciter de la disparition de ce criminel. Comme raison officielle, j'invoquerais plutôt les actes d'un déséquilibré. D'accord, il détenait probablement le témoignage de crimes commis par un lointain ascendant sur lequel il s'est appuyé comme modèle. Mais pour ma part, j'écarterais l'idée farfelue d'un contrôle hypothétique de son esprit par un individu ayant vécu deux siècles avant lui.

Sans s'offusquer de la déclaration, Anna poursuit

calmement son raisonnement.

- Le tueur s'apprêtait à copier les crimes de son ancêtre. Mais avant de sombrer dans la folie de ses pulsions meurtrières, il était persuadé d'obtenir des informations prémonitoires sur la victime ainsi que sur le lieu et le moment où celle-ci subirait son attaque. Dans le but de lui interdire la répétition d'actes aussi monstrueux, il aurait alors sollicité l'aide de Guillaume en lui fournissant toutes les indications nécessaires...

- C'est ça, dit Léa. Après le dédoublement de personnalité, la clairvoyance!

Jusqu'ici Frédéric Dureuil n'avait pas prononcé un mot. Il avait écouté attentivement les arguments d'Anna puis ceux de la psychologue. Il fit signe qu'il souhaitait prendre la parole.

- Anna m'a expliqué brièvement l'affaire. Plutôt qu'une longue explication, je préfère citer un exemple. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un peintre français dut sa vocation à une circonstance étrange. Au départ il se destinait au rude métier de mineur. Un jour, au fond d'une galerie, il entendit distinctement une voix lui annonçant qu'il serait peintre. Le phénomène se reproduisit plusieurs fois tant et si bien qu'il acheta le matériel adéquat et qu'il commença à peindre. Pendant quarante ans, il peignit des tableaux inspirés par la civilisation de l'Égypte ancienne, peintures qui reçurent des critiques élogieuses. Il affirmait puiser son inspiration en se laissant simplement guider par un esprit créateur. Lors d'un voyage au pays des pharaons, il fut bouleversé en admirant une fresque réalisée par le peintre Ména, contemporain de Ramsès II, qui avait une ressemblance saisissante avec sa dernière œuvre. Il croyait fermement avoir vécu en Égypte dans une vie antérieure. Ainsi, certains estiment que le sentiment d'un dédoublement de personnalité s'explique par la croyance dans des «vies antérieures».

- Il s'agit là d'une notion de réincarnation dénuée de tout fondement scientifique, répliqua Léa Vernet. La préexistence et la migration de l'âme engendrant un

véritable système de vies successives est une théorie nébuleuse à laquelle tout esprit rationnel ne peut adhérer.

- Je ne nie pas son étrangeté. Beaucoup considèrent que tout en appartenant à une structure unique, notre vie serait fragmentée en plusieurs tronçons. Tel un feuilleton qui développe la même histoire sur plusieurs épisodes, nous serions amenés à reproduire une existence analogue dans le monde réel mais dans un contexte différent, à des époques éloignées l'une de l'autre. Il n'y a qu'un pas à franchir pour parler d'une transmission possible du psychisme d'un individu à un autre.

- Encore une fois, c'est admettre la pérennité d'un esprit qui se répercute à travers plusieurs générations et en l'état actuel de la science, rien n'est prouvé et à mon avis ne le sera jamais en raison de son improbabilité.

- J'amène de l'eau à votre moulin, dit Dureuil. Pour ma part, je ne m'inscris pas dans cette croyance. Plus vraisemblablement, je pense que des éléments provenant d'une personnalité antérieure subsisteraient et entreraient dans la composition d'un nouvel individu. Il s'agirait de résidus psychiques, d'une accumulation d'impressions, d'images, de fragments de rêves, émanant d'une personne ayant déjà vécu, susceptibles de se combiner à la conscience d'un être nouveau pour forger sa mémoire et son imagination.

- Ce que vous appelez résidus psychiques, reprit Léa, s'apparente selon moi au patrimoine génétique de chaque individu. Les gènes fabriquent nos personnalités, y compris les caractéristiques de la violence, puis l'environnement prend le relais et devient prépondérant dans la construction de notre ego.

- Personnellement, je penche pour un apport extérieur, insista Dureuil. Ces lambeaux de conscience s'agrègeraient d'autant plus facilement que l'être qui les reçoit possède des caractéristiques mentales similaires à celles de leur précédent détenteur. Bien entendu la transmission est simplifiée si le donneur et le receveur ont des liens forts de parenté ce qui semble être ici le cas. Hélas, si la nature de

ces fragments chez le donneur recèle une dose d'agressivité, celle-ci se retrouvera évidemment chez le receveur.

La psychologue de la police n'appréciait pas la contradiction.

- Fragments ou gènes, peu importe! En tous cas, la génétique n'explique pas tout! Il faut plutôt parler de prédisposition. L'environnement et l'histoire propre à chaque individu jouent un rôle au moins aussi important que l'atavisme. Incontestablement, la part donnée au milieu de vie reste fondamental. Mais qu'il soit social ou génétique, le déterminisme comportemental laisse peu de place à une hypothétique histoire de l'âme.

Au fur et à mesure de son discours, la voix de Léa Vernet était montée d'un cran. Elle termina son petit exposé sur un ton péremptoire qui laissait peu de place à la contradiction. J'observai Dureuil qui manifestait un calme olympien mais un sourire forcé trahissait son impatience.

Après quelques secondes de silence, il déclara d'une voix claire:

- Votre sentiment vis à vis de l'inspecteur Bergerac s'affermi de jour en jour. Vous le cachez bien. Mais pourquoi ne pas lui dire?

Tous les regards se tournèrent alors vers la jeune femme dont la subite rougeur annonçait visiblement ce qu'elle n'avait pas encore osé avouer. Décontenancée, les seuls mots qu'elle put articuler ne firent qu'alourdir l'atmosphère.

- De quoi vous mêlez-vous?

- Vous avez raison. Mais je trouve dommage de cacher à l'élite de votre cœur le magnifique string de dentelle rouge que vous portez en secret, juste pour lui.

Toute l'assistance était abasourdie. Anna qui n'en manquait pas une, acheva la psychologue.

- Vous pouvez pas m'indiquer votre fournisseur?

Trop émue pour répondre, la psychologue se leva dignement et sans un regard autour d'elle, sortit de la salle. Yeux exorbités et bouche bée, Bergerac était au comble de

la stupeur.

- Allons, inspecteur, poursuivit Anna implacable, ne soyez pas gêné, dites-lui plutôt si la couleur rouge est celle que vous préférez.

Je donnai un coup de coude à Anna pour la faire taire. Valentin avait pris la chose avec humour.

- Monsieur Dureuil, je vous remercie pour votre analyse. Cependant, ne voyez pas un aveuglement de ma part si je souscris aux conclusions de Madame Vernet. La thèse officielle sera celle d'un déséquilibré qui voulait copier des actes criminels semblables à ceux perpétrés autrefois par un meurtrier, allant jusqu'à s'identifier à ce personnage disparu il y a bien longtemps. Je ne retiendrai pas les notions de possession et de relation étroite nouée entre eux en dehors du temps. Après tout, nous nous réjouissons tous de la fin de cette affaire. Ne rajoutons pas une dose supplémentaire de mystère et de paranormal qui aurait comme conséquence de rameuter un trop plein de curieux susceptibles de nuire à votre propre tranquillité.

Après quelques signatures en bas de plusieurs procès-verbaux, nous sortîmes tous du commissariat.

- Anna, ne m'en veux pas. Je rentre chez moi à pied, seul, en savourant d'avance ma promenade. Je respire enfin à l'idée qu'aucun danger ne plane plus sur moi. Je passerai au lycée dès cette après-midi pour dire à Savigny que je reprends les cours.

Nous étions le 29 janvier, une froide et grise journée d'hiver.

Pourtant, j'appréciais pleinement ma petite flânerie à travers les rues pittoresques du vieux Troyes en me répétant sans cesse que le calme était enfin revenu dans mon existence. A midi, j'arrivai finalement devant mon appartement. Je poussai la porte et machinalement, j'ouvris ma boîte aux lettres.

Tout bascula.

Mon cœur fit un bond dans la poitrine. Je faillis hurler de rage en apercevant la petite enveloppe blanche, bien

connue, posée au-dessus des nombreuses publicités habituelles. L'enveloppe ne portait pas de timbre. En partant ce matin avec Anna, je n'avais pas fermé à clé la porte donnant sur la rue. Avec la mort du criminel, toute prudence excessive était apparue superflue. «Il est passé en plein jour, quel culot!» me dis-je.

Une inspiration m'incita à traverser la rue pour questionner la boulangère.

- Alors, Monsieur Castel, tout va bien aujourd'hui?

Les traits fins, le corps aussi rond et appétissant que son pain de campagne, la boulangère me fixait avec ses grands yeux bleus. Ces derniers temps, elle n'avait pas manqué de constater les désordres dans ma vie ordinairement si bien réglée. J'ignorai ses minauderies coutumières.

- Une lettre non timbrée a été déposée dans ma boîte. Vous avez aperçu quelqu'un qui aurait franchi ma porte, par hasard?

- Non. Hormis un distributeur de prospectus; mais je n'y ai pas prêté attention, il y en a tellement! J'ai simplement remarqué un homme grand qui portait un imperméable, avec de longs cheveux blonds et un foulard qui lui mangeait la moitié du visage.

Pour quelqu'un qui n'avait pas vu grand-chose, c'était déjà pas mal! Le déguisement de l'homme montrait en tout cas qu'il souhaitait conserver son anonymat. Une boule au creux de l'estomac m'avertit que rien n'était fini.

Je remontai chez moi à toute allure et j'ouvris l'enveloppe sans précaution particulière car je savais bien maintenant qu'aucune trace ne serait décelée sur le papier.

«Bravo pour la mort de Roulard.

Il devenait encombrant.

Alors Chambelland lui a donné l'ordre de s'en prendre à toi, prétextant l'élimination d'un témoin gênant.

Il m'a poussé à alerter la police avec l'espoir que l'autre serait éliminé. De toute façon, Roulard avait tant de sang sur les mains qu'il ne se serait pas laissé prendre vivant.

Son plan a bien fonctionné.

Maintenant tout le monde est convaincu qu'il est mort, y compris la police.

Tout le monde sauf toi...

Il me charge de te prévenir: Il est déterminé à te faire payer le prix fort si tu le trahis et si tu ne gardes pas le silence. Il en va de la sécurité des personnes qui te sont chères. A moins de mettre un flic derrière chacune d'elles...

Il m'oblige à frapper ce soir, à Brienne, où autrefois il a lui-même opéré.

C'est une bien belle jeune fille. Elle va mourir. Je connais son prénom, Christelle. Pour son nom, je n'en suis pas sûr, je ne sais pas si ça signifie quelque chose mais j'ai vu l'image d'un oiseau.

Active-toi, va à Brienne, sauve cette fille.

Je t'en conjure, tu es ma dernière chance.»

## Chapitre 10

«Non. C'est impossible.»

Et pourtant la lettre est là, dans ma main, bien réelle. Que faire?

Ma première réaction fut d'attraper le téléphone et d'appeler Anna et Bergerac. Mais je sentis cette fois que l'avertissement de mon mystérieux indicateur sur les risques encourus par mon entourage ne serait pas vain. Pour l'instant, mieux valait me taire. Je m'efforçai de réfléchir calmement.

Tout ramenait à l'Empire encore une fois: Brienne, évidemment Brienne-le-Chateau, haut lieu de l'épopée napoléonienne. Les informations apportées dans le courrier laissent penser qu'il va frapper là-bas, comme l'a fait son ancêtre il y a longtemps. Il s'agit probablement du même type de victime: une belle jeune fille, prénommée aujourd'hui Christelle. Mais y aurait-il réellement un lien entre le nom de famille de cette femme et l'oiseau évoqué dans le courrier?

Je saisis l'annuaire téléphonique. A Brienne, je vérifie à Oiseau puis Loiseau, rien! Avec l'aide du dictionnaire, je passai en revue les espèces d'oiseaux parmi les plus communes. Enfin! Un Martinet figurait dans l'annuaire ; mais pas cependant avec le prénom de Christelle.

En regardant les publicités jetées directement dans la poubelle, une idée me traversa l'esprit. Je composai le numéro; à la troisième sonnerie une voix féminine, presque enfantine, me répondit.

- Bonjour. Je suis le responsable du département jeu d'une grande marque automobile. Je souhaiterais parler à Madame Christelle Martinet s'il vous plaît.

- C'est ma sœur. Que lui voulez-vous?

- Elle a rempli l'un de nos tickets de jeu mais l'adresse inscrite sur le bon est difficilement lisible. Simplement, je vérifie si c'est la bonne personne avant de lui faire parvenir son cadeau. Savez-vous quand pourrai-je lui parler?

- Vous pouvez la joindre uniquement le soir.

Je la remerciai avant de raccrocher. «Ce soir, ça sera peut-être trop tard.» Je consulte ma montre: treize heures. Ma décision fut vite prise. Je relevai l'adresse des sœurs Martinet dans l'annuaire. Avant de claquer la porte, j'eus le réflexe d'emporter un grand tisonnier, arme bien dérisoire face à la dextérité au sabre de mon adversaire, mais je n'avais que ça sous la main.

Une quarantaine de kilomètres sépare Troyes de la petite cité située dans la plaine de l'Aube. En approchant, je distinguais nettement le château qui couronne la colline et domine Brienne. Mais beaucoup plus que cette imposante construction, Brienne doit sa renommée à Napoléon. J'accompagnais quelquefois des groupes d'élèves visiter le musée qui porte son nom implanté dans l'ancienne école militaire où le futur Empereur avait jadis fourbi ses premières armes.

Je retrouvai sans trop de difficultés le domicile où habitaient les deux sœurs. Personne ne répondit à mon coup de sonnette. Je garai la voiture à proximité de la porte d'entrée, fermement décidé à attendre tout le temps nécessaire l'arrivée de l'une des occupantes de la maison. Vers dix-sept heures, je vis s'approcher une très jeune fille qui s'arrêta devant la porte. Je sortis immédiatement de la voiture.

- Mademoiselle Christelle Martinet?

J'avais devant moi presque une enfant.

- Non. Moi c'est Virginie Martinet.

- Je m'appelle Guillaume Castel. Je suis professeur

d'histoire à Troyes. Vous avez bien une sœur prénommée Christelle, n'est-ce pas?

Il fallait faire vite. Je redoutais d'effaroucher l'adolescente en utilisant un ton trop persuasif mais je n'avais pas le choix.

- Il est primordial que vous me conduisiez à votre sœur le plus vite possible. A cet instant, elle est peut-être en danger. Je n'ai pas le temps de tout vous expliquer maintenant mais je vous supplie de me croire.

Malgré la bizarrerie de la situation, une confiance immédiate s'instaura entre nous. La lucidité de cet enfant me stupéfia.

- Je reconnais votre voix. C'est vous qui m'avez téléphoné en début d'après-midi. Je n'ai pas cru à votre prétexte de jeu. Pourtant cette fois, je sens que vous dîtes la vérité. Dépêchons-nous! Ma sœur travaille comme vendeuse à deux pas d'ici.

Une marche accélérée nous amena face à la devanture d'une petite boutique de prêt à porter dont Virginie poussa vigoureusement la porte.

- Ma sœur est là?

Notre brusque intrusion fit sursauter la femme derrière le comptoir qui mit quelques secondes à répondre. Éberluée, elle fixait la jeune fille.

- Je ne comprends pas, Virginie. Quelqu'un vient d'appeler votre sœur sur le téléphone du magasin en affirmant que vous aviez été victime d'un accident près du château.

- Christelle vous a-t-elle précisé l'endroit?

- Son interlocuteur aurait mentionné l'allée forestière, de l'autre côté du château. Vous savez, le chemin de randonnée... L'information lui a paru bizarre mais elle s'est précipitée.

J'agrippai Virginie par le bras.

- Vite! A ma voiture.

- Un centre fermé occupe toute la colline. On est obligés d'en faire le tour.

En anticipant sur ma conduite, la jeune fille m'indiqua le trajet le plus direct qui contournait la hauteur dominée par l'édifice monumental.

Rapidement, nous nous retrouvâmes en dehors de la ville, le château derrière nous. Effectivement, une allée s'enfonçait vers la forêt. J'avancai la voiture le plus possible, jusqu'à un petit pont en pierre.

Une brume froide était tombée, transformant tous les objets en formes indéfinissables, inquiétantes.

Un peu plus loin, j'aperçus la silhouette d'une femme avant qu'elle ne soit happée par le brouillard.

Déjà bien engagée dans l'allée, elle s'éloignait de nous en hâtant le pas et en regardant tout autour d'elle.

Virginie la reconnut aussitôt: «c'est ma sœur».

J'actionnai le klaxon plusieurs secondes. J'eus la présence d'esprit de saisir le lourd tisonnier avant de bondir hors du véhicule.

Là-bas, Christelle Martinet s'était retournée vers nous.

Elle ne vit pas la forme humaine enveloppée de brouillard qui, tout à coup, surgit dans la pénombre. Caché et parfaitement immobile derrière un tronc d'arbre, l'homme avait rendu sa présence absolument indétectable.

Son bras droit, écarté du corps, était prolongé par une longue lame !

Heureusement, nos cris avaient cloué Christelle sur place, plusieurs mètres avant qu'elle ne soit parvenue au niveau de son agresseur.

Je fonçai vers la jeune femme avec Virginie sur mes talons. Tout en courant, nous hurlions avec l'espoir d'attirer l'attention d'hypothétiques passants.

Arrivé enfin auprès de la fille, je levai le tisonnier et courageusement, je fis face au tueur.

Pendant ce temps, Virginie tirait sa sœur en arrière.

La silhouette était demeurée complètement figée, scrutant notre approche derrière sa cagoule, probablement surpris par notre détermination.

Plus fort que la peur, un sentiment de haine tenaillait tout mon être. Un instant plus tard, à l'abri avec sa sœur dans la

voiture, Virginie appuya à nouveau longuement sur le klaxon.

Tranquillement, l'homme esquissa un mouvement et se fondit dans l'obscurité.

Il était hors de question pour moi de tenter de le poursuivre. Je rejoignis les deux sœurs à l'intérieur du véhicule.

Je roulais à faible allure en direction de Troyes en remettant un peu d'ordre dans mes idées.

J'avais ramené les deux sœurs chez elles. En quelques mots, j'avais mis Christelle au courant de la situation. Se rendant compte du sort affreux auquel elle avait échappé, elle était terrorisée et tremblait de tous ses membres.

Virginie s'était réfugiée dans ses bras. La sœur aînée m'expliqua leur situation. Elles vivaient toutes les deux dans la maison de leurs parents, décédés violemment lors d'un accident de la circulation un an auparavant. Christelle avait arrêté ses études et s'occupait à présent de sa jeune sœur.

Je décidai de ne rien leur cacher. Je mis un long moment à leur raconter toute l'histoire.

- Si j'ai bien compris, dit Virginie, le tueur serait téléguidé par un lointain parent mais avant d'être complètement sous l'emprise de son maître et d'obéir aveuglément à ses ordres, conscient de l'atrocité de son geste, il fait appel à vous pour que vous tentiez d'intervenir et l'empêchiez d'accomplir son horrible forfait.

- C'est assez bien résumé!

- Bon admettons, reprit Virginie, mais pourquoi Christelle?

- Il reproduit la série de meurtres commis sur des jeunes femmes il y a deux siècles environ.

- D'accord! Mais pourquoi elle et comment connaissait-il son existence de manière à vous en faire part?

Après un court instant de silence, elle ajouta:

- Il se peut qu'une femme ressemblant à ma grande sœur ait autrefois repoussé son amour et qu'il cherche à se venger.

- Quant à connaître son existence, une amie qui s'appelle Anna, pense que le tueur aurait la faculté d'entrevoir les événements futurs et de les anticiper.

- Comme un voyant.

- En quelque sorte. Mais je ne suis pas totalement convaincu. Il a pu tout aussi bien rechercher dans les environs une personne répondant par des similitudes physiques à son modèle féminin idéal, comme Christelle, pour s'en prendre à elle un peu plus tard.

Virginie ne répliqua pas. Christelle semblait avoir repris le dessus.

- Que dois-je faire? Prévenir la police?

- Je le comprendrais tout à fait. Pour ma part, c'est impossible et je nierais mon intervention. Il a menacé de s'en prendre aux miens. Certes, il me manipule et se sert de moi. Mais pour le moment je n'ai pas le choix car je sais de quoi il est capable.

J'avais quitté les deux sœurs en début de soirée. Nous avions convenu de nous donner mutuellement des nouvelles. A peine une heure plus tard, je poussai avec soulagement la porte de mon appartement. Le voyant rouge qui clignotait sur le téléphone m'informa de la présence de plusieurs messages. Anna avait appelé à maintes reprises, inquiète de ne pas me voir au lycée.

Je la rassurai aussitôt.

- Eh bien alors, tu me fais des infidélités! On t'a pas vu au lycée. J'ai vainement essayé de te joindre sur ton portable toute l'après-midi.

Je m'excusai et lui mentis.

- J'ai fait une grande balade. Après ça, j'ai parcouru les librairies du centre-ville à la recherche d'ouvrages de vulgarisation sur la parapsychologie. Si heureux de n'être plus soumis à des contraintes de sécurité, je n'ai pas pensé un seul instant que tu aies pu t'inquiéter. Je n'ai même pas branché mon portable.

- Ben voyons! Enfin, tu as bien fait d'en profiter. Notre cher proviseur t'attend de pied ferme.

- Je souhaite vraiment reprendre les cours le plus vite possible. Mais j'ai encore une chose à te demander. Peux-tu me donner le numéro de téléphone de Dureuil? S'il peut me recevoir, je passerai le consulter demain matin... Dis à Savigny que je le verrai sans faute demain après-midi.

Je poussai la porte de la grille. Dureuil habitait une grande maison dans la banlieue troyenne. Je gravis les quelques marches du perron pour accéder à la large porte d'entrée au centre de la façade. Le parapsychologue m'attendait.

Me regardant fixement derrière ses lunettes, il dit sans préambule:

- Vous l'avez encore échappé belle, n'est-ce pas!

Sans me laisser le temps de lui fournir une explication, Dureuil m'emmena dans une pièce qui comportait comme seul ameublement un grand bureau et dans un coin, une table ronde et deux chaises. Il m'invita à m'asseoir en face de lui.

- Tout à l'heure, qu'avez-vous voulu dire?

- Eh bien, vous êtes courageusement intervenu pour défendre cette femme malgré les risques et vous avez réussi à empêcher de justesse un nouveau crime.

Anna m'avait prévenu. Toutes mes convictions, fondées sur des principes rationnels, en prenaient un sérieux coup. Je ne répondis pas tout de suite, d'ailleurs Dureuil enchaîna.

- Hélas, ce n'est pas fini; dans votre lutte contre votre agresseur, je crains que vous ne soyez confronté bientôt à un paroxysme suivi d'une brève accalmie.

Je ne tenais pas à épiloguer. Rapidement, je le mis au courant des derniers développements de l'affaire.

- Vous avez apporté la lettre?

Je lui tendis le dernier courrier déposé directement par le tueur dans ma boîte aux lettres.

Dureuil lut attentivement.

- Je retiens deux éléments majeurs: D'abord l'étroite communion, presque fusionnelle, du criminel avec son prédécesseur; ensuite la clairvoyance dont il fait preuve en soulignant certains éléments sur la future victime, un lieu,

un moment, jusqu'à des parcelles de connaissance sur la personne elle-même.

Quelque chose paraît incontestable. Les deux personnages sont tous deux d'exceptionnels sujets «psi», capables de se rejoindre malgré la barrière du temps pour modeler un individu unique. Le journal constitue le lien matériel qui a permis la réunion de ces deux êtres au-delà des générations écoulées. Ils manifesteraient une incroyable harmonie intellectuelle, poussée au plus haut degré, à un point tel que l'esprit du premier annihilerait carrément la volonté du second.

- Sincèrement, vous croyez aux thèses réincarnationnistes?

- Non, pas vraiment, comme j'ai eu l'occasion de le dire au commissariat. En revanche, je pense qu'il est tout à fait possible que des lambeaux de vies qui ont été vécues, circulent dans une dimension inaccessible à la plupart d'entre nous, sauf à certains hommes extraordinairement réceptifs. Ces vestiges psychiques émanant d'une individualité précédente s'agrègeraient à la conscience d'une nouvelle personne. L'héritage mental ainsi transmis serait bénéfique ou maléfique suivant les particularités psychologiques bonnes ou mauvaises du prédécesseur.

Dans votre affaire, inutile de préciser la nature profondément nuisible du tueur contemporain de l'époque Empire. Elle se retrouve chez son successeur sans avoir subi de déformation. L'esprit du premier imprègne complètement le cerveau du second qui obéit alors servilement à son aïeul pour exécuter ses forfaits. On en revient à une forme de réincarnation.

- Bon, admettons l'existence de cette soumission qui unit l'un à l'autre. Mais concernant sa prétendue vision sur la prochaine victime, il a très bien pu choisir sa proie au préalable selon des critères physiques précis. Il sait parfaitement à qui il va s'en prendre.

- Je ne crois pas. Il est réellement doué d'un don de voyance! Les jours précédant le passage à l'acte, il est capable de percevoir où, quand et surtout qui il va attaquer, sans pour cela avoir prémédité son crime. Ensuite, l'esprit

de son aïeul envahit sa personnalité et lui dicte sa conduite. Il obéit mécaniquement, sans pouvoir lutter, déconnecté des réalités.

Dureuil eut un sursaut et m'annonça quelque chose qui ne me fit pas du tout plaisir.

- Vos problèmes ne font que commencer et vont durer plusieurs mois.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

Il ne répondit pas immédiatement et sourit.

- Je dois vous expliquer. La clairvoyance est la perception directe de faits éloignés dans l'espace ou le temps. Elle donne par exemple la faculté de discerner des événements futurs imperceptibles à l'être humain ordinaire et de capter des circonstances qui ne se sont pas encore produites.

Je me souvins tout à coup de l'exemple évoqué par Anna au sujet du fameux vol d'Air France en 1994 et la prise d'otages. J'en parlai à Dureuil.

- Une personne rêve qu'elle prend l'avion. Celui-ci s'écrase et elle périt dans l'accident. Au réveil, elle annule son voyage. La catastrophe aérienne a bien lieu. La personne en réchappe, malgré sa mort programmée dans son rêve prémonitoire. Certains scientifiques ont émis l'idée que le futur existerait déjà. En fait, les événements ne surviennent pas; ils sont déjà tracés et nous les rencontrons sur notre trajectoire.

A nouveau, il interrompit brusquement son explication.

- Bon sang, c'est incroyable! Vous allez peut-être tous nous sauver en vous opposant à une nouvelle écriture de l'histoire.

Je ne comprenais pas son trouble. Et d'ailleurs lui-même aurait-il été en mesure d'expliciter sa pensée?

Il poursuivit, visiblement très troublé.

- La prémonition serait peut-être élucidée à partir de l'hypothèse des fractales temporelles. Notre vie serait fragmentée en plusieurs phases, échelonnées dans le temps, à des moments différents, tout en appartenant à la même structure. Une autre théorie développe l'existence de mondes multiples divergents. Dans un univers, la personne

aurait quand même pris l'avion malgré son rêve inquiétant et aurait été tuée dans l'accident. Dans un autre univers, elle aurait renoncé à son voyage et serait restée en vie. De rares personnes détiendraient la faculté d'établir une passerelle entre ces mondes...

Un léger geste de recul de sa part annonçait-il une nouvelle révélation?

- Dans douze jours, vous recevrez un nouveau courrier émanant de votre correspondant énigmatique.

Je repris les cours.

Désormais ma conduite résultait d'une double décision.

D'abord me taire. Pour le moment, personne autour de moi ne devait savoir que le tueur était toujours vivant, prêt à frapper. A l'évidence, j'étais devenu son jouet, peut-être son seul interlocuteur. Mais dévoiler sa survie aboutirait à décupler sa haine et ferait peser sur mes proches un danger beaucoup trop grand.

Je me doutais que préserver un tel secret vis-à-vis d'Anna ne serait pas facile. Effectivement, les jours suivants, elle ressentit une certaine froideur de ma part. Notre relation en pâtit; elle dut en souffrir et je m'en voulais. Mais avais-je le choix face à cette formidable menace qui planait au-dessus des êtres que j'aimais!

Ma deuxième résolution fut de ne plus m'entourer d'un luxe de précautions. Un étrange pressentiment me révélait que je ne risquais pas grand-chose. Dureuil paraissait convaincu de la poursuite du dialogue épistolaire avec le criminel. Celui-ci aurait donc à cœur de maintenir en vie le seul homme avec lequel il pouvait encore entretenir une relation. Et puis, incarnant à ses yeux son ennemi mortel d'autrefois, Étienne Ségur, probablement prenait-il aujourd'hui un plaisir sadique à me prouver sa supériorité.

Onze jours s'écoulèrent.

Le matin du douzième, je quittai mon appartement sans fermer à clé la porte donnant accès sur la rue, comme pour

faciliter la tâche de mon abominable correspondant. Ce jour-là, j'assurais des cours jusqu'en fin de matinée.

Au retour, j'éprouvai une sensation bizarre, la quasi-certitude que la fameuse petite enveloppe blanche m'attendait. Fébrilement, j'ouvris la boîte aux lettres avec l'espoir absurde de ne rien trouver. Hélas!

«Bravo.

Christelle est bien belle et beaucoup trop jeune pour mourir. Tu nous as sauvé la mise à tous les deux. En te voyant si déterminé, il a fait demi-tour.

Mais je sens qu'il est fou de rage.

Tellement que cette fois le mal est fait avant d'avoir pu te prévenir.

Au moment où tu liras ces lignes, il aura déjà réussi à l'attraper.

Elle est ficelée mais bien vivante. Il joue avec elle.

Fais vite, tu peux encore la sauver.

Autrefois, il a fêté dignement la belle victoire de l'Empereur. Et aujourd'hui, il recommence.

Je vois un aigle d'or. Il a emmené sa proie non loin de là, dans un endroit calme comme d'habitude, là où le soleil se couche.

Elle bouge encore. Il ne la tuera pas. Il va simplement l'abandonner à son triste sort. Le froid fera le reste. Il veut te prouver que c'est lui, bien plus qu'Étienne, qui est le plus fort.

Rappelle-toi ce que je t'ai dit. Garde le silence, sinon sa haine se retournera directement contre les gens que tu aimes.

A toi de jouer.»

## Chapitre 11

«Elle est vivante!»

Je suis complètement affolé. Je sais qu'il ne ment pas.

L'analyse du courrier ne me prit pas beaucoup de temps.

Ce dément a sûrement été pris d'une rage folle d'avoir échoué à cause de moi dans sa tentative de meurtre contre Christelle. Sa haine a dû monter d'un cran dans les jours qui ont suivi l'agression ratée.

Aujourd'hui, il a déjà opéré avant de m'écrire. Ligotée dans la nuit hivernale, sa victime est irrémédiablement condamnée. Et puis toujours son odieuse menace sur les personnes de mon entourage! Il m'impose la rapidité et le silence. A coup sûr il se délecte de me voir à sa merci.

Rapidement, je perçai le mystère de la localisation de son attaque. L'évocation d'une victoire de Napoléon et d'un aigle d'or m'avait immédiatement mis sur la piste. Je n'étais pas prof d'histoire pour rien!

Et en ce qui concerne les sites historiques, la Champagne n'en manque pas. Certains lieux de la région ont même vécu plusieurs événements marquants au cours des siècles. C'est le cas de Montmirail. La cité qui domine la vallée du petit Morin, aujourd'hui si paisible, a connu deux épisodes majeurs. En 1914, les soldats français y chassèrent les armées allemandes. Mais exactement un siècle plus tôt, Napoléon remporta une éclatante victoire sur les Prussiens pendant la campagne de France.

A quelques kilomètres au nord de la ville est érigée une colonne surmontée d'un aigle doré qui commémore la bataille remportée par l'Empereur en février 1814. Il s'agit très vraisemblablement de l'endroit dont parle le tueur;

quatre-vingts kilomètres au nord-ouest de Troyes, environ une heure de voiture.

Avant de partir, je ressentis l'impression confuse mais bien réelle qu'il me tendait un piège. Mais ne rien tenter aurait été la pire des lâchetés. Bizarrement, je me sentais prêt à affronter le danger comme autrefois mon lointain aïeul, Étienne Ségur, avait été contraint de le faire.

Je remontai la vallée de la Seine, puis suivis la direction de Sézanne et enfin de Montmirail. Je traversai la ville en direction du nord.

Durant le parcours, je repassai dans la tête les mots du criminel: «un endroit calme comme d'habitude, là où le soleil se couche.» Comme pour Gaudin, ou même l'attaque qu'Anna et moi avons subie, il privilégiait les lieux isolés, boisés de préférence; et en l'occurrence, l'endroit était situé à l'ouest du monument dédié à la victoire de Napoléon.

J'avais l'espoir insensé que la victime était sauvée. Mais pouvais-je vraiment faire confiance à ce cinglé? Si tel était le cas, le terme «pas très loin» m'incitait à retrouver vite la victime avant que le froid fasse son effet.

Vers trois heures de l'après-midi, j'arrêtai la voiture au pied de la colonne.

Une légère bruine glaciale tombait au sol.

De l'autre côté de la route, à cinquante mètres environ, en plein dans les cultures, s'étendait une langue boisée étirée, orientée nord sud.

Soudain des traces attirèrent mon attention. Des pas quittaient la zone goudronnée en direction des arbres. Manifestement, les empreintes, nettement enfoncées dans la terre meuble, révélaient que l'homme portait un lourd fardeau.

Puis les traces disparaissaient dans la large bande touffue. Je ne distinguai rien de suspect au milieu de la végétation dépouillée par l'hiver. De l'autre côté, les pas redevenaient à nouveau bien visibles sur le sol labouré et se dirigeaient

droit vers un secteur boisé beaucoup plus vaste, à trois cents mètres environ.

Quelques dizaines de mètres avant la lisière apparurent deux sillons qui accompagnaient les empreintes de pas. Avec terreur, je constatai qu'il pouvait s'agir des talons d'une personne dont on tirait le corps.

Les marques s'enfonçaient droit dans un taillis assez dense. La piste n'était pas difficile à suivre. Au fur et à mesure que j'avançais, je ne pouvais m'empêcher de me remémorer les mises en scène macabres et les détails évoqués dans le manuscrit d'Étienne Ségur lors de la découverte des victimes...

Tout à coup, l'horreur!

C'est une femme jeune.

Pour tout vêtement, elle ne portait plus qu'une jupe sur des collants déchirés. Le fin chemisier imbibé de sang était en lambeaux. Il laissait apparaître le buste qui portait de longues estafilades. Telle une crucifixion, son corps était maintenu à la verticale par deux tronçons de corde, chacun avec une extrémité attachée à un poignet et l'autre à une branche d'arbre.

Terrifié mais inconscient du danger, je me précipitai vers elle.

Je relevai sa tête effondrée sur la poitrine. Les yeux étaient mi-clos. Je lui ôtai un ruban adhésif collé sur la bouche.

Brusquement, un faible râle attesta qu'elle était bien vivante.

Je pleurais de rage en même temps que j'essayais de défaire les liens. J'entendis un craquement derrière moi.

Ce bruit retentira toute ma vie dans les oreilles. Brutalement, le visage congestionné par la peur et la haine, je me retournai pour affronter enfin cet être abject et... je tombai nez à nez avec quatre gendarmes!

Ils ne me laissèrent pas le temps de m'expliquer.

En un instant, je me retrouvai menottes aux poignets. Deux hommes restèrent sur place pour s'occuper de la fille. Les

deux autres me ramenèrent à la route où stationnait un véhicule de la gendarmerie.

D'autres voitures bleues arrivaient.

- Quel est votre nom?

- Guillaume Castel.

Les hommes se regardèrent.

- Écoutez. Je sais que la situation est équivoque. Mais si je suis là, c'est pour porter assistance à cette fille.

Un gendarme me présenta un sac.

- Ce sac vous appartient-il?

Le choc que je ressentis fut perceptible et accrut la défiance des personnes qui m'entouraient, de plus en plus nombreuses. Je ne pouvais pas nier.

- En effet. Je ne l'ai pas revu depuis que mon appartement a été cambriolé.

- Et ces objets, vous les reconnaissez?

Muni de gants plastiques, il sortit du sac un long couteau de cuisine, une large bande adhésive, une photo...

- Oui. La photo représente un dénommé Gaudin qui a été tué par le même homme, responsable de l'agression contre cette femme. Il s'agit là d'un cliché qui a aussi disparu lors du cambriolage.

Pendant le trajet vers la gendarmerie, je commençai à entrevoir le piège. Pour le moment, toutes les apparences semblaient contre moi. Quelques minutes plus tard, dans les bureaux de la brigade, plusieurs gendarmes s'assirent face à moi et l'interrogatoire débuta.

- Vous dites que vous êtes intervenu pour sauver la victime! Comment connaissiez-vous à la fois l'endroit et l'heure?

- L'assassin me l'a écrit.

- Il vous a écrit pour vous donner toutes ces précisions? Vous avez le courrier sur vous?

- Non. J'ai laissé la lettre chez moi.

- Et pour le sac, le couteau... Vous admettez que ces objets vous appartiennent?

- Je vous l'ai déjà dit.

- Vous n'êtes pas très convaincant, Monsieur Castel! Vos explications manquent de clarté. Convenez que votre présence près de la victime est pour le moins surprenante.

- La vôtre également. Que faisiez-vous là? Vous courriez après un braconnier?

- C'est nous qui posons les questions, dit mon interlocuteur. Regardant tour à tour ses collègues, il poursuivit.

- Je vais vous le dire. Il y a une heure, nous avons reçu un étrange appel téléphonique à la brigade. La personne a donné son nom: Guillaume Castel. Elle a prétendu apercevoir quelqu'un, traînant un corps, qui s'enfonçait dans un bois, à l'ouest du monument.

- J'étais encore sur la route à ce moment-là. Et puis réfléchissez, si je suis réellement l'agresseur, aurais-je décliné mon identité? C'est un piège que l'assassin m'a tendu; j'en suis maintenant persuadé. Bon sang, vous avez sûrement entendu parler du tueur au sabre. Le nom de Gaudin ne vous est certainement pas inconnu! Appelez l'inspecteur Bergerac de la police de Troyes. Lui pourra se porter garant de mes déclarations.

- Nous allons le faire. En tout cas, nous sommes dans l'obligation de vous garder chez nous en attendant d'y voir plus clair.

- Comment va la jeune femme?

- Elle a été transportée à l'hôpital. A priori, ses jours ne sont plus en danger.

Moins de deux heures après, Bergerac pénétrait dans ma cellule.

- Décidément, vous êtes mon sauveur, inspecteur. Je sais bien que les preuves sont accablantes mais je peux tout expliquer.

Brièvement, je lui exposai la réception du dernier courrier, les principaux termes de son contenu et mon empressement à me rendre sur les lieux pour essayer d'empêcher une nouvelle atrocité.

Bergerac me regarda fixement, sans répondre immédiatement.

- Tout n'est pas si simple Guillaume. Juste avant de venir, j'ai vu la victime. Elle s'en sortira. Les entailles sont superficielles. Elle affirme avoir été agressée hier, dans la nuit, en rentrant chez elle. Elle a ensuite été droguée. Elle se souvient seulement s'être réveillée un moment dans la journée à cause de la douleur qu'elle éprouvait, notamment aux membres supérieurs. Elle était déjà attachée à l'endroit où vous l'avez retrouvée. Pendant cette brève période de lucidité, elle a aperçu une silhouette qui lui a glissé ces seuls mots à l'oreille: «Je te donne mon nom puisque tu vas mourir: Guillaume Castel!»

Le gradé qui m'avait interrogé entra dans la cellule.

- Le juge d'instruction est en route. A partir de cet instant, considérez-vous en garde à vue, Monsieur Castel.

- Guillaume, il faut nous laisser faire notre travail. Si vous n'avez rien à vous reprocher, on le saura vite.

Soirée exécrable.

La veille au soir, le juge d'instruction avait entériné ma garde à vue. On avait pris mes empreintes.

Je souffris d'insomnie une grande partie de la nuit, non pas tant provoquée par les bruits de la brigade, la lumière, les rondes, l'inconfort de la cellule, mais bien par l'angoisse d'être soupçonné des pires méfaits. Je me creusai la tête pour trouver un moyen efficace de sortir de ce piège abominable et prouver mon innocence. Je songeai à Christelle et Virginie Martinet.

Je ne revis pas Bergerac jusqu'au lendemain après-midi. Le matin, un gendarme avait relu devant moi ma déposition. Il m'avait demandé de répéter ma version des faits en veillant à n'omettre aucun détail. Je décrivis calmement toute l'histoire depuis son début. Le seul épisode que je gardai secret était mon périple à Brienne et mon intervention auprès des sœurs Martinet. Témoigner en ma faveur pouvait leur faire courir un risque énorme si l'assassin l'apprenait. Elles constitueraient mon ultime recours.

Après le déjeuner, on m'emmena dans un bureau où me rejoignit Bergerac, accompagné de plusieurs personnes

parmi lesquelles je reconnus le commissaire Valentin et Léa Vernet.

C'est Bergerac qui mena l'entretien.

- En dehors des informations fournies hier, j'ai une autre mauvaise nouvelle. La police scientifique a rapidement opéré. Les seules empreintes qui ont été relevées sur les objets trouvés dans le sac sont les vôtres.

- Inspecteur, c'est un piège tendu par le meurtrier et vous êtes en train de tomber dedans! Analysez la situation, ça saute aux yeux.

- Ce qui saute aux yeux, s'exclama Léa Vernet, c'est qu'on vous a surpris auprès de cette femme. De plus, un certain nombre de preuves retrouvées sur le site vous accablent.

- C'est aberrant! Je suis accouru immédiatement pour secourir la victime dès que j'ai pris connaissance du dernier courrier du tueur.

- Ou bien vous étiez sur le point de commettre votre forfait et c'est vous-même qui avez rédigé cette lettre pour détourner les soupçons, comme tous les autres courriers d'ailleurs...

- Quoi, vous sous-entendez que c'est moi le meurtrier?

Valentin intervint.

- Calmons-nous. Je vous prie, Madame Vernet, de présenter clairement votre théorie.

- Je crois en fait que c'est Monsieur Castel qui, après la découverte du manuscrit chez son père, bascule dans la folie criminelle. Les événements retracés dans le document le bouleversent. Au fil du temps, il imagine un scénario qui reproduirait ce qui est arrivé à l'époque du premier Empire. Mais pour ça, il faut qu'il soit inattaquable. Alors, il crée de toutes pièces le personnage du tueur au sabre. Je ne sais pas encore comment il est parvenu à approcher cette terrible bande de braqueurs. Il utilise d'abord Jacques Roulard pour simuler une agression contre lui-même dans les rues de Troyes. Il élimine ensuite Gaudin qui a peut-être jeté son dévolu sur sa sœur. Dans un courrier, il affirme d'ailleurs que Gaudin va s'en prendre à Hélène. Puis, il planifie la mort de Roulard faisant croire ainsi à la fin de l'affaire.

C'est lui en réalité qui a écrit toutes ces lettres. Il a échafaudé ce plan diabolique pour ne pas éveiller les soupçons et mener à bien son scénario criminel, sans être inquiété. L'appel téléphonique à la gendarmerie satisfait son besoin de narguer les forces de l'ordre. Mais peut-être aussi souhaite-t-il au fond se faire prendre! Par moments, il perçoit son impuissance à contrôler ses pulsions. Il est soulagé d'être appréhendé pour que cesse enfin sa course folle vers la mort.

Un long silence suivit son explication. Valentin tourna son regard vers moi.

- Pouvez-vous répondre à ces accusations?

- Dans ce que vient de dire Madame Vernet, il y a une seule chose exacte. Le criminel a programmé la mort de Roulard et a mis au point son élimination pour influencer la police. En procédant ainsi, il avait désormais les coudées franches pour poursuivre ses projets. Il est très fort. Il s'amuse avec moi pour une seule raison: il veut me prouver sa supériorité; c'est la revanche du criminel qui a sévi il y a deux siècles et contre lequel a combattu mon aïeul, Étienne Ségur.

Visiblement, tout le monde ne semblait pas disposé à adhérer à ma théorie. Je sentis que Bergerac ne souscrivait pas entièrement à la thèse de la psychologue. Mais j'étais conscient que trop de faits jouaient en ma défaveur.

- Pour l'instant, la garde à vue continue, dit Valentin. Nous allons éplucher tous les éléments en notre possession.

Avant de réintégrer ma cellule, je présentai une requête à Bergerac qui acquiesça.

Vers la fin de la journée, la porte s'ouvrit et une silhouette blonde, bien connue, se glissa dans la cellule. J'avais tant besoin de réconfort que je bénis intérieurement l'inspecteur d'avoir accédé à ma requête.

Anna me devisagea longuement, sans prononcer un mot.

A mon tour, je la fixai avec toute la conviction de mon innocence. Ses traits immobiles s'adoucirent et je vis éclore

sur ses lèvres ce sourire espiègle qui me faisait fondre invariablement.

- Alors, il paraît que tu es un tueur en série! J'ai eu du mal à te voir. Heureusement, Bergerac s'est montré compréhensif, beaucoup plus que cette mijaurée de psychologue qui porte des sous-vêtements de feu sous une carapace de glace.

J'éclatai de rire. Mon hilarité me donna l'occasion d'évacuer une partie de la tension qui pesait atrocement sur mes épaules depuis vingt-quatre heures.

- Tu ne me crois donc pas coupable?

- Je te connais bien, Guillaume. Évidemment, j'ai senti ton éloignement ces jours derniers. J'ai deviné que tu cachais un lourd secret mais qui n'avait rien à voir avec une conduite criminelle. Je suis certaine que tu dis la vérité en affirmant que le tueur t'a piégé, et il a bien réussi d'ailleurs!

- Anna, il y a peut-être un moyen de me tirer rapidement d'affaire.

- Quoi? Te faire évader?

- Tu peux être sérieuse un moment. Voilà....

Je lui rapportai en détail ma mésaventure à Brienne et son heureux dénouement lors de la tentative d'agression contre Christelle Martinet.

- Je n'ai pas voulu révéler l'existence des deux sœurs : d'abord pour leur sécurité mais surtout en raison de la menace, répétée par ce fou dans chacune de ses lettres, de s'en prendre à tous ceux que j'aime... Et à toi par conséquent! Je suis sûr que Christelle acceptera de témoigner.

- Et tu m'as caché ça, à moi! Tu mériterais que je te laisse moisir dans ta cellule. Bon, et où habitent ces charmantes demoiselles?...

Elles avaient été formidables. Elles avaient raconté toute l'histoire, notamment mon intervention courageuse qui avait probablement sauvé la vie à Christelle. En quittant Montmirail, j'avais insisté pour les ramener moi-même à Brienne. Bergerac nous accompagnait.

- Il ne faut pas en vouloir à Léa Vernet. Elle a une sacrée réputation chez nous. C'est une grande professionnelle. Et puis avouez Guillaume, que sa théorie tenait la route, surtout après l'astucieux traquenard manigancé par le tueur. En tout cas, ce salopard court toujours! Je sens que vous allez me maudire mais la surveillance rapprochée reprend.

L'inspecteur s'adressa aux deux sœurs.

- Quant à vous Mesdemoiselles, au moindre signe suspect, vous m'appellez. Il tendit une carte à Christelle.

- Voici le numéro de mon portable.

A proximité de Brienne, Virginie s'exclama.

- Que c'est beau! Christelle, on rentre chez nous après avoir accompli une bonne action. On a rendu à Guillaume le bien que nous lui devons après cette triste journée du 29 janvier. Tout à coup, une idée germa dans mon cerveau.

- Inspecteur, le jour de l'agression contre la dernière victime, à Montmirail, c'était quelle date exactement?

- Dans la nuit du 11 février.

Bouleversé, je compris l'effroyable enchaînement des dates. J'essayai de me convaincre qu'il s'agissait d'une pure coïncidence.

## Chapitre 12

J'avais besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Dès le lendemain matin, j'appelai Bergerac et lui demandai de venir me voir. Sur la table, un ouvrage encyclopédique consacré au premier Empire était ouvert à la page qui détaillait la chronologie de la campagne de France de 1814.

- Il y a peut-être un moyen d'entraver les actes du criminel. Je sais où et quand il frappera à nouveau!

Bergerac sursauta.

- Il vous a adressé un autre courrier?

- Pas du tout. Après mon arrestation intervenue à Montmirail, ce qui d'ailleurs a dû fortement le réjouir, ça m'étonnerait qu'il m'écrive à nouveau. Il sait maintenant que la police poursuit activement ses recherches et il se gardera bien de prendre des risques inconsidérés.

- Cette étrange relation nouée entre vous était pourtant l'unique moyen de recueillir des informations sur ses prochains crimes.

- Non, ce n'est pas le seul. Je pense avoir décelé un facteur déterminant dans sa conduite. Je suis persuadé que son aïeul a participé à la campagne de France. A mon avis, le tueur reproduit des crimes qui ont été perpétrés deux siècles en arrière, à des dates qui correspondraient exactement aux dates des batailles livrées par Napoléon pendant cette campagne.

C'est le cas pour la tentative contre Christelle Martinet le 29 janvier à Brienne. Puis le 11 février à Montmirail. Et si je ne me trompe pas, hélas, ce n'est pas fini!

- Historiquement, que s'est-il passé? dit Bergerac, à la fois de plus en plus étonné et inquiet.

- Je vous retrace brièvement les principaux aspects de cette campagne.

En janvier 1814, plusieurs centaines de milliers d'hommes, Prussiens, Autrichiens, Russes, envahissent la France.

Disposant de faibles forces, Napoléon décide alors d'entamer une guerre de harcèlement.

Le 25 janvier, à l'aube, Napoléon quitte les Tuileries. La campagne de France commence. Le lendemain, il rejette les Russes de Saint-Dizier. Le 29 janvier, il reprend Brienne. Trois jours après, sous la pression des alliés, Napoléon subit un revers à la bataille de La Rothière.

L'inspecteur m'interrompt.

- Que je sache, il n'y a pas eu de tentative criminelle le jour qui correspondrait à cette bataille.

- Non, en effet. Mais on peut supposer que l'assassin n'a pas opéré lors de toutes les batailles conduites par l'Empereur. Je continue.

Après le combat de La Rothière, la Grande Armée bat en retraite. Mais, l'ennemi commet une faute tactique grave. Blücher, le Prussien, et Schwarzenberg, l'Autrichien, estimant leurs armées respectives suffisamment fortes, font route vers Paris en progression séparée. Le premier suit la Marne, le second descend par les bords de la Seine.

Entre le 10 et le 14 février, Napoléon est vainqueur à quatre reprises, notamment le 11 février à Montmirail. L'armée Prussienne, démantelée, fuit vers Chalons sur Marne. L'Empereur se porte alors contre la seconde armée d'invasion, qui longeait la Seine. Recommençant la guerre de harcèlement, il bat les Russes à Mormant et Nangis le 17 février puis les Autrichiens à Montereau le lendemain et encore le 23 à Méry. Les coalisés se retirent de Troyes où Napoléon entre le 24.

Mais Blücher reçoit de nouveaux renforts. Vainqueur à Craonne le 7 mars, Napoléon attaque le Prussien sans succès à Laon les 9 et 10 mars. Le 13 mars, il parvient encore à vaincre les Russes à Reims, puis redescend vers Arcis-sur-Aube. Il y affronte le 20 mars les troupes de

Schwarzenberg, quatre fois supérieures en nombre. Napoléon abandonne la ville le lendemain.

Sans plus attendre, les coalisés décident de marcher sur Paris au lieu d'accepter le combat. L'Empereur reprend la direction de Paris, exhortant la ville à résister.

Marmont et Mortier, bousculés à la Fère-Champenoise le 25 mars, arrivent sur la capitale. Des combats acharnés s'engagent à Belleville et à Clichy. Paris est informé que la ville sera sauvée si elle se rend sans combat. La capitulation de Paris est signée dans la nuit du 30 mars.

Napoléon veut encore attaquer. Mais ses maréchaux exigent son abdication. Le 6 avril, il abdique sans condition. Les Alliés accordent à l'ex-empereur la souveraineté de l'île d'Elbe.

Pendant mon exposé, l'inspecteur avait pris quelques notes. Il y a fort à parier qu'il inscrivait les dates en particulier.

- Nous sommes le 14 février. Les combats de Mormant et de Montereau se sont déroulés les 17 et 18 février. Considérez que vous disposez de trois jours pour alerter la population, prodiguer les conseils de prudence et mettre en place un dispositif de sécurité.

- Vous n'y songez pas! s'écria Bergerac. Vous vous rendez compte de l'impact sur le public. Ce que vous demandez, c'est d'intervenir dans les médias pour expliquer qu'un tueur rôde et qu'il va sévir à des dates et sur des secteurs définis. Ce n'est pas concevable. Je doute que les autorités acceptent une telle éventualité.

- Écoutez, inspecteur. J'émetts seulement une hypothèse. Pour moi elle est parfaitement fondée. A mon sens, il faut prendre toutes les précautions nécessaires et tant pis si vous affolez la population. Le jeu en vaut la chandelle. J'ai peut-être tort. Si rien ne se passe, eh bien, tant mieux! De toute façon, avez-vous autre chose à proposer?

- Je n'ai pas le choix. Votre interprétation est le seul élément tangible à notre disposition. J'en parle à ma hiérarchie et je vous tiens au courant.

Bergerac parti, j'appelai Savigny pour l'informer que je comptais reprendre les cours. Finalement, malgré ses gaffes verbales, il fit preuve d'une réelle manifestation de sympathie et de compréhension.

- Je suis ravi de vous entendre. J'ai prévenu vos élèves qui vous attendent avec impatience. J'ai téléphoné à l'inspection académique pour leur faire part de toute ma confiance vis-à-vis de vous. Ils se sont montrés bienveillants. Si vous souhaitez prendre encore quelques jours de recul, n'hésitez pas. Deux de vos collègues assurent l'intérim pour ne pas prendre trop de retard sur le programme.

Ce jour-là, j'ai également reçu un appel téléphonique du professeur Castagnet.

Je me suis alors souvenu avoir sollicité son aide pour éclaircir le texte d'une lettre qui accompagnait le manuscrit découvert chez mon père. Manifestement, il avait enfin accompli sa tâche. Il souhaitait me restituer le document.

- Je me rends à Troyes dans un mois pour donner une conférence. Il m'est difficile de vous voir avant. Si vraiment vous désirez récupérer la lettre tout de suite, je peux l'envoyer par la poste...

- Non professeur, il n'y a pas d'urgence. Rappelez-moi lors de votre passage.

Quatre jours s'écoulèrent pendant lesquels je n'eus aucune nouvelle de Bergerac.

Je repris presque le fil d'une vie normale. Seule contrainte, aucune sortie n'était tolérée en dehors de mes déplacements quotidiens au lycée.

Anna me rejoignait le soir dans mon appartement où nous passions ensemble de charmantes soirées. Elle se moquait gentiment de moi en me forçant à admettre que pour un vieux célibataire endurci, je succombais facilement aux charmes d'une vie commune.

Un matin, entre deux cours, Savigny vint m'alerter que Bergerac cherchait à me joindre. Je l'appelai immédiatement.

- Pardonnez-moi Guillaume. Mais comme vous pouvez vous en douter je n'ai pas eu un instant à moi. Nous repassons au crible tous les éléments de l'enquête pour aboutir toujours au même constat, nous n'avons pas l'ombre d'une piste!

- Je n'ai rien entendu dans les médias qui ressemble de près ou de loin à une mise en garde communiquée notamment aux habitants des villes concernées.

- Il ne faut pas m'en vouloir. J'ai pourtant soumis à ma hiérarchie votre hypothèse selon laquelle les crimes suivraient chronologiquement les batailles de la campagne de 1814. Comme je m'y attendais, les autorités n'ont pas voulu effrayer la population. Par contre, des mesures de sécurité draconiennes ont été prises avec un maximum de discrétion. Toutes les forces de l'ordre sont sous pression. Il n'y a plus qu'à patienter. Je passerai vous voir ce soir. A partir de votre manuscrit, Léa Vernet a effectué un travail de profilage que j'aimerais vous présenter.

Vers vingt heures, le coup de sonnette annonça la visite de l'inspecteur. Anna lui ouvrit.

- Nous sommes le 18 février. Si j'ai bien retenu la leçon et si rien ne se produit jusqu'à demain, nous pouvons considérer que nous sommes tranquilles jusqu'au 23, date de la prochaine bataille livrée par Napoléon contre les Autrichiens.

- En effet. Après la victoire de Montereau, l'Empereur livre un nouveau combat victorieux contre Schwarzenberg le 23 février à Méry, avant de faire son entrée à Troyes.

- Il paraît que Léa Vernet a fait quelque chose d'intéressant? fit Anna mielleusement.

- Oui. C'est un travail méticuleux réalisé à partir du document d'Étienne Ségur. Votre ancêtre fournit un certain nombre de précisions et met en scène plusieurs personnages qui ont été mêlés à l'affaire d'une manière ou d'une autre. Elle est partie de l'hypothèse que le tueur à l'époque du premier Empire ne serait autre que Nicolas Chambelland.

- Nous y avons nous-mêmes songé. D'ailleurs, dans son deuxième courrier, le tueur dévoile clairement la responsabilité de Chambelland dans le meurtre de Gaudin, l'ancien.

- Léa explique son choix en analysant les causes dans l'environnement de cet homme, depuis sa plus tendre enfance, qui auraient pu le faire basculer dans le crime. Elles sont nombreuses: un père brutal qui ne l'aime pas, une mère effacée et battue.... Très tôt, il connaît de profondes carences affectives qui le conduisent à se couper progressivement du monde exécrationnel qui l'entoure. Une autre motivation qui a incité Léa à retenir Chambelland résiderait dans le rejet de son amour par Marie. L'univers artificiel que Nicolas s'était fabriqué grâce à elle, en opposition à sa misérable existence, s'écroule tout d'un coup.

Tout est discutable. Mais sa thèse a le mérite d'essayer de percer un mystère vieux de deux siècles et de bâtir une passerelle avec l'affaire qui nous occupe aujourd'hui. J'ai extrait de son rapport les passages les plus intéressants. Je vous propose de lire ces pages avant de les commenter.

La sonnerie du portable de Bergerac retentit. Je vis son visage se décomposer en quelques secondes.

- Je parie qu'en 1814, au soir de la bataille de Montereau, le meurtrier a encore frappé, dit Anna.

- Vous ne vous trompez pas. Hélas, l'histoire se répète. On a retrouvé une femme à l'est de cette ville, en bord de Seine. Je dois vous quitter. Méditez sur le rapport, Guillaume, et en attendant que je vous appelle, creusez-vous la cervelle.

Nous nous sommes penchés attentivement sur le travail de profilage réalisé par la psychologue à partir du manuscrit.

- Bergerac s'est obstiné à me vanter le professionnalisme de Léa Vernet. Ne t'en déplaît, cette fois, je suis convaincu.

- C'est parce qu'il n'est pas insensible à son charme depuis l'anecdote portant sur un morceau de tissu microscopique de couleur rouge, dit Anna avec une moue dubitative.

Je ne poursuivis pas la polémique et entrepris de relire à voix haute les passages sélectionnés par Bergerac dans le fameux rapport.

...

«En l'absence de preuves et d'éléments tangibles, le manuscrit d'Étienne Ségur est le seul moyen actuellement à notre disposition pour analyser le comportement du meurtrier et nous rapprocher de lui. Il s'agit en quelque sorte d'établir un tremplin entre ce qui s'est produit au début du XIX<sup>e</sup> siècle et ce qui se passe aujourd'hui. Je construis ma théorie sur le fait que le tueur, à l'époque du premier Empire, serait Nicolas Chambelland.

....

Analyse psychologique du personnage.

Chambelland est intelligent. Pour preuve, sa capacité à apprendre à lire et à écrire avec l'aide seulement de deux enfants. Il s'adapte mal aux rudes tâches de la ferme. Enfant unique, son père est violent, sa mère est sous le joug du mari qui la bat. Très jeune, pour échapper à une enfance lamentable au sein de la cellule familiale, il s'immerge dans une intense vie fantasmatique, virtuelle, d'où son attirance pour le théâtre dont le monde imaginaire le fascine. Très tôt, il tombe profondément amoureux de Marie. Son unique lien social est le petit groupe qu'il forme avec le frère et la sœur. Malheureusement, le trio se brise à l'adolescence avec le départ d'Étienne mais surtout après le rejet de son amour par la jeune fille. Il fait preuve d'un tempérament renfermé et impulsif. Dans le sillage de la Grande Armée, il découvre d'autres horizons, tous plus sordides les uns que les autres, ce qui augmente son instabilité. A la fois le caractère brutal des combats ainsi que son rêve perpétuel mais illusoire d'être un jour aimé de Marie, provoquent des poussées de haine et le conduisent inexorablement au meurtre.

...

Les victimes sont des femmes jeunes, dotées d'une ressemblance physique avec Marie. Les meurtres résultent

d'un fantasme découlant du désir effréné du tueur de dominer celle qui a repoussé ses avances.

Dans sa tête, Chambelland reproduit la scène des centaines de fois jusqu'à l'obsession. Il tue des inconnues selon un mode opératoire bien rodé. Une période d'accalmie succède aux crimes, d'abord parce que son fantasme est satisfait, ensuite en raison des risques d'arrestation. Car ses ennemis mortels, Bertrand Valmont, le limier de la préfecture de police de Paris, aidé par Étienne Ségur, sont sur sa trace.

Telle une œuvre, il signe ses crimes en organisant une macabre mise en scène, notamment celle de la crucifixion.

...

Enfin, Chambelland se donne pour mission de se venger de Marie qui l'a écarté. Ses pulsions naissent au plus profond de lui-même. Il a l'impression d'être mu par une force intérieure, irrésistible. Cette contrainte interne, alimentée en permanence par son fantasme, aboutit à la mutilation de ses victimes. Il affiche une nette préférence pour les armes blanches, le sabre notamment, qui lui permet un contact rapproché avec sa victime.

Après son retour en Champagne, le fait de revoir périodiquement Marie déclenche une explosion de violence que rien dans son comportement habituel ne permettait de prévoir.

Pour commettre ses crimes, Chambelland adopte toujours une image séduisante. Il inspire une confiance telle que ses proies n'hésitent pas un instant à le suivre, s'apercevant trop tard qu'elles sont tombées dans la gueule du loup.

Sa victime n'est pas choisie au hasard. Les similitudes physiques entre elle et Marie lui permettent de l'identifier à la jeune femme. Pourtant, elle lui est totalement étrangère. Son acte est concentré sur un point particulier, celui de faire sentir le pouvoir qu'il exerce sur celle qu'il a attrapée, domination qu'il n'a pu concrétiser avec Marie.

Le processus est parfaitement planifié. L'acte est réalisé dans un lieu précis, des zones boisées à l'écart des habitations. Pas très loin cependant, car il veut que les victimes soient découvertes. Quand il le peut, il amène sa

proie vivante sur place, l'attache pour monter son abominable mise en scène puis la tue. Sinon, il élimine sa victime au plus vite pour plus de facilité puis la transporte sur le lieu de la mise en scène.

Il abandonne le corps en évidence. Il cherche à échapper à ses poursuivants mais essaie de connaître l'évolution de l'enquête et jubile devant le piétinement de la police. Ami d'enfance d'Étienne Ségur, il n'a aucun mal à être informé.

....

- Parmi tous les personnages qui ressurgissent du passé à partir du manuscrit, dis-je à Anna, la probabilité que Chambelland soit le coupable est vraiment forte. De plus, le profil décrit par la psychologue pourrait tout à fait correspondre à celui de notre adversaire. Reste à connaître celle qui remplace Marie pour avoir une chance de remonter jusqu'à ce dément.

- Te rends-tu compte, Guillaume! C'est comme si les acteurs de cette vieille affaire, ceux notamment qui ont combattu Chambelland, nous aidaient par-delà les barrières du temps à élucider le mystère auquel nous sommes confrontés aujourd'hui. Ce document, que son auteur a rédigé avec la plus grande précision, c'est un peu comme une bouteille jetée à la mer, destinée à une postérité qui se heurterait au même problème...

- Attends. Tu ne crois quand même pas qu'Étienne Ségur a raconté toute cette histoire pour venir en aide à de lointains descendants en lutte contre un alter ego de Chambelland !

- Pas jusque-là, bien entendu. Mais en tout cas, grâce à lui, l'éventualité que le tueur contemporain soit mis hors d'état de nuire est bien réelle.

Plus tard dans la soirée, j'allumai la radio pour écouter les dernières informations de la journée. Dans le flash, en substance, on entendit ceci:

«Le corps d'une femme a été retrouvé dans la région de Montereau-Fault-Yonne. Les premières constatations établies par les gendarmes confirmeraient qu'il s'agit d'une mort violente. Les enquêteurs ont insisté sur l'état particulièrement horrible dans lequel ils ont trouvé la

victime. Nous espérons vous donner demain matin plus de détails sur cette macabre découverte...»

## Chapitre 13

Dès les premières infos du matin, la nouvelle fut largement commentée.

La femme avait été aperçue par des pêcheurs, pas très loin du bord de la Seine, dans une zone boisée difficile d'accès, à l'est de la ville. Le corps était attaché de manière à le maintenir vertical, les bras en croix. Le torse, dénudé, portait un grand nombre de plaies, certaines très profondes, causées par une lame tranchante. Le journaliste fit allusion à d'affreuses mutilations et conclut en indiquant que la police n'avait récupéré aucun papier autour du cadavre et que l'identification de la victime était en cours.

Je n'avais pas besoin d'autres précisions pour me faire une idée exacte de la scène.

Ce matin-là, j'assurais des cours une partie de la matinée. A mon entrée dans la salle des profs, mes collègues vinrent silencieusement me serrer la main.

Anna resta seule avec moi.

- C'est lui! Ça ne fait aucun doute. Le lieu, la mise en scène, la nature de la victime, le rituel, les blessures... Tout rappelle les crimes de l'époque Empire.

- Oui. Malheureusement cette fois, je n'ai rien pu faire.

- Comment peux-tu te reprocher quelque chose? En plus, il semblerait que le meurtrier ait rompu tout contact avec toi. Tu as des nouvelles de Bergerac?

- Aucune. Ils doivent tous être sur les dents. Mais ça m'étonnerait qu'il ne m'appelle pas d'ici peu.

Effectivement, vers midi, la sonnerie de mon portable retentit. La voix de l'inspecteur était fatiguée.

- Je pense que je n'ai pas besoin de vous expliquer la situation. En revanche, je peux vous dévoiler un point qui n'apparaît pas dans les médias. Nous avons identifié très rapidement la victime. C'était la compagne de Gaudin! On dirait que notre homme fait le vide autour de lui.

- Vous avez une piste?

- Rien pour l'instant. Je vous convie à une réunion de crise qui se tient en début d'après-midi à la préfecture, en présence du préfet de région. J'ai insisté pour que vous y participiez. J'ai besoin de vous pour les convaincre que votre hypothèse est la bonne. Car si je ne me trompe pas, la campagne de France ne s'est pas arrêtée à Montereau!

J'attendis Anna à la sortie de son cours.

- On a le temps de déjeuner chez moi. Je dois vérifier quelque chose.

J'avais rassemblé toutes les copies des courriers que le tueur m'avait adressés dans une pochette en carton.

- Bergerac m'a révélé que la victime n'était autre que la petite amie de Gaudin. Je me suis souvenu d'une phrase figurant dans l'une des lettres du criminel. Je crois que c'est dans la deuxième... Voilà, écoute: «... Gaudin a essayé de tuer Marie. Heureusement Nicolas est intervenu à temps. C'est l'autre qui y a laissé la vie. Sa compagne s'est alors enfuie à Montereau....»

Quand tu as annoncé que Chambelland avait commis un nouveau meurtre, au soir de la bataille de Montereau, tu avais sûrement raison. Et je rajouterais que la victime, le 18 février 1814, était probablement la compagne du Gaudin de l'époque.

- Ce qui renforce encore un peu plus tes arguments! Cette fois, il paraît évident que l'assassin suit scrupuleusement la trace de son prédécesseur. J'ai cru comprendre que plusieurs batailles ont encore émaillé la campagne de 1814.

- Très juste.

A la préfecture, on nous emmena immédiatement dans une salle de réunion à l'étage. Outre son directeur de cabinet, le

préfet était entouré d'un officier supérieur de la gendarmerie, du commissaire Valentin et de son homologue de Montereau, ainsi que de Léa Vernet, Bergerac et Kerbel. Le préfet nous fit asseoir autour d'une table ovale et, sans préambule, donna la parole à Bergerac. L'inspecteur fit un résumé minutieux de l'affaire en reprenant les principaux aspects selon son déroulement chronologique. Il conclut ainsi son exposé:

- Nous possédons hélas très peu d'éléments concrets. D'abord, une étude psychologique a été réalisée par Madame Vernet à partir du manuscrit d'Étienne Ségur. Pour elle, Chambelland serait l'assassin qui a sévi sous l'Empire. Cette déduction pourrait nous être utile compte tenu du caractère reproductif des crimes actuels. Ensuite, Monsieur Castel et son amie Anna ont des convictions qu'il ne faut pas négliger. Je cède la parole à Léa Vernet.

- En premier lieu, je voudrais souligner le caractère aléatoire de mon interprétation. Généralement, l'étude du dossier repose sur les premières constatations, les dépositions des témoins, l'enquête de voisinage, le dossier médico-légal, le rapport et les photos d'autopsie, etc....

Ici, rien de tel! Le dossier est constitué à peu près uniquement par un manuscrit qui retrace une vieille affaire, heureusement de manière détaillée. Si on reconstruit la scène du crime, on obtient grossièrement un lieu isolé, un bois, une femme jeune maintenue en position verticale, les bras en croix, grâce à des liens reliant les poignets de la victime à des branches d'arbres...

- Par ailleurs, reprit Léa, Chambelland choisissait ses proies en fonction de critères de ressemblance avec Marie Ségur. Son fantasme à lui, c'était la domination de la jeune fille. Mais le passage à l'acte supposait malheureusement un renforcement permanent de ce fantasme et par conséquent une succession de victimes. C'est un cercle infernal dont il était prisonnier.

Les blessures relevées par Ségur témoignent de coups infligés par une lame très affûtée qui taillaient profondément le corps. Puis survient l'éventration avec la

pointe du sabre. La crucifixion met en évidence le sentiment de supériorité du meurtrier par rapport à sa victime. A cette époque, les violences sexuelles n'ont pas pu être prouvées. Les mutilations comme les cheveux coupés, la langue sectionnée, font apparaître que la jeune femme qui a repoussé Chambelland portait de longs cheveux; la langue coupée signifierait le refus aux avances de l'assassin...

Le préfet l'interrompt.

- Donc, le seul lien véritable existant aujourd'hui avec le meurtrier repose sur la lecture d'un document unique, émanant d'une personne qui fut l'ennemi acharné d'un monstrueux criminel ayant vécu au début du dix-neuvième siècle.

- Et ce narrateur est aussi l'ascendant direct de Guillaume, ajouta Anna.

- Le tueur est au courant de ce lien de parenté. C'est bien pour ça qu'il a d'abord tenté de m'éliminer. Puis il a entamé une correspondance avec moi. Dans les deux premiers courriers, il m'a clairement avoué qu'il était sous l'emprise totale de son lointain prédécesseur.

- Une influence purement spirituelle, précisa Léa Vernet.

- Mais dans sa troisième lettre, il demande mon aide: il affirme qu'avant de sombrer dans la dépendance absolue de son aïeul, il est en mesure de spécifier le lieu et le moment du meurtre et qui sera la victime.

- Et comment connaît-il toutes ces informations?

- Par prémonition... Par clairvoyance si vous voulez, dit Anna.

Pour le coup, le préfet éclata.

- Mais c'est une histoire de fou!

- Nous avons déjà eu une petite explication sur cet aspect, Monsieur le préfet, rétorqua Léa. Pour moi, le criminel aurait eu connaissance du déroulement de ce qu'il s'est réellement produit autrefois, par exemple grâce à un journal hérité de son ancêtre, et il tenterait de copier méticuleusement les actes de Chambelland.

Bergerac intervint.

- Monsieur Castel est persuadé que le tueur a jadis exécuté un crime après chaque bataille conduite par Napoléon durant la campagne de France en 1814. Et aujourd'hui son successeur frapperait aux mêmes dates.

- Et combien de combats ont-ils encore eu lieu avant la fin de la campagne?

- Méry, Craonne, Laon, Reims, Arcis-sur-Aube... Sans compter ceux menés dans la capitale avant l'abdication de l'Empereur!

- Mon Dieu, dit le préfet. Comment a fini l'histoire sous l'Empire?

- On n'a jamais retrouvé le meurtrier, conclut Bergerac. A travers le document, on ne sait pas véritablement qui c'est. L'hypothèse de Léa est fondée sur une étude fine de l'environnement et des personnages pour aboutir à la responsabilité de Chambelland.

Je présentai la conclusion du manuscrit:

- De novembre 1811 à mai 1812, plus aucun meurtre ne fut perpétré dans la région. Valmont et Ségur en tirèrent la conclusion que l'auteur du massacre était un militaire ayant rejoint la Grande Armée fin 1811 car il commençait à se sentir particulièrement menacé.

En raison des événements politiques avec l'ouverture de la campagne de Russie et de l'interruption des meurtres, l'affaire fut bouclée... Tout le monde espérait à l'époque que le tueur trouverait un juste châtiment lors de la campagne!

Un long silence régna dans la salle. Chacun mesurait l'importance des décisions à prendre.

Léa prit à nouveau la parole.

- Aujourd'hui, le fantasme du tueur est de reproduire fidèlement les actes morbides de son ascendant. A mon sens, par simple esprit de supériorité car son orgueil a pris complètement le dessus. Une autre hypothèse induirait que le tueur est sous l'emprise d'un esprit étranger qui lui dicterait sa conduite. Je ne veux pas polémiquer. Le résultat est le même : il ne s'arrêtera pas et voudra plagier l'œuvre

criminelle de son précurseur, probablement décrite dans un document lui servant de fil conducteur.

- Dans le manuscrit de Ségur, dit Bergerac, on n'a pas relevé d'événements violents anormaux autour des victimes avant leur disparition. Le mode opératoire du tueur était bien huilé et fonctionnait parfaitement. Il usait probablement de son charme sur sa proie et parvenait facilement à la convaincre de l'accompagner.

- D'où la nécessité d'informer les médias! m'exclamai-je. Il est vital d'alerter la population sur les dates et les secteurs qui coïncident à ceux où furent livrées les batailles lors de la campagne de France.

- Je n'agirais pas comme ça, dit Léa. A la fin de son manuscrit, Étienne Ségur admet que l'assassin ne fut pas appréhendé. C'est ce qui est susceptible de se répéter aujourd'hui. Le tueur rentrera dans le rang pour ne plus faire parler de lui. Il faut le piéger. En plaçant toutes les forces disponibles en alerte dans les zones où il risque de frapper... En mettant en garde la population, outre l'affolement suscité, on s'expose à ne jamais le retrouver. Il peut très bien se mettre en sommeil plusieurs années puis recommencer.

Le préfet regarda successivement toutes les personnes assises autour de la table.

- Je suis donc coincé entre deux conceptions: la protection de la population, ce qui constitue pour moi une mission prioritaire, en ayant recours aux médias et en acceptant le risque de voir ce fou criminel disparaître dans la nature ou bien agir dans l'ombre, avec un maximum de moyens, en espérant le mettre hors course définitivement.

Après seulement quelques secondes de réflexion, il ajouta:

- Pour ma part, je choisirais la première option. Mais une telle décision ne peut pas être prise uniquement à mon niveau. Je dois en référer au ministre. Je vous remercie tous pour vos éclairages. Je garde seulement autour de moi le Colonel et les deux Commissaires.

Le soir même, les informations télévisées, sur l'ensemble des chaînes, apportèrent la preuve que les autorités avaient enfin souscrit à ma théorie.

Les présentateurs évoquèrent l'affaire en rappelant le crime de Montereau et en insistant particulièrement sur l'éventualité de récidive sur des secteurs et à des dates déterminées. Tous les commentaires s'achevaient par une mise en garde envers la population, notamment féminine, plutôt jeune. Les autorités précisaient que toutes les forces de l'ordre étaient sous pression et demandaient qu'on leur signale tout comportement suspect. Un numéro vert était mis à la disposition du public.

- Avec un tel luxe de publicité, c'est à désespérer si ce dément parvient au terme de son scénario.

- C'est peu probable, en effet, dit Anna. Pourtant le risque souligné par la charmante Léa existe bel et bien. Le tueur se cache, ne bronche plus, puis recommence ailleurs, plus tard.

- Tu ne vas tout de même pas me donner tort!

- Non. Je pense que c'est la meilleure solution. Mais l'échec peut tout aussi bien décupler sa haine qui se retournera finalement contre toi. Tu as compris son petit jeu et tu l'as trahi. Guillaume, prudence, prudence et encore prudence, je ne veux pas te perdre. Je ne te quitte plus d'une semelle!

Elle me fixa avec des yeux humides avant de m'embrasser et de se blottir dans mes bras...

Vingt-trois février.

Ce jour-là, plus de deux cents ans en arrière, Napoléon mena un combat victorieux contre les Autrichiens avant de pénétrer dans Troyes.

Anna et moi avions guetté toute la journée, par médias interposés, l'annonce d'un événement sordide attestant que le criminel, malgré toutes les mesures de sécurité mises en place, était parvenu à commettre son crime.

Rien!

Le lendemain, tard dans la soirée, deux appels téléphoniques se succédèrent.

- Guillaume... Malgré l'épuisement, je reconnus la voix de Bergerac. Je crois que nous pouvons être tranquilles jusqu'au sept mars. La nouvelle victoire de l'Empereur sur les Prussiens, à Craonne, c'est bien le sept mars, n'est-ce pas?

Je ne pus m'empêcher de rire.

- Je vois que vous vous intéressez de plus en plus à l'histoire de France, c'est bien inspecteur.

- Ne soyez pas moqueur. Mais venant de vous, je le tolère. Je suis convaincu qu'en nous fiant à votre intuition, on vous doit une fière chandelle.

- Il est peut-être prématuré de crier victoire. Il ne faut pas baisser la garde. J'espère que les autorités renouvèleront les conseils de prudence aux populations concernées?

- C'est acquis. Vous avez évidemment constaté le retentissement de cette affaire dans le pays tout entier et aussi les critiques sévères envers la police. Mais c'était à prévoir. En tout cas, pour l'instant, pas d'autre victime à déplorer!

Quelques minutes à peine après avoir raccroché, le téléphone sonna à nouveau. C'était Vincent. La transmission satellite imposait un décalage de quelques secondes dans nos échanges.

- Bravo Guillaume, c'est un beau succès. Via Internet, je me tiens informé grâce aux sites des grands médias nationaux.

- Ah enfin, tu daignes donner de tes nouvelles! Depuis l'élimination de Gaudin, aucun signe de vie de ta part. Demain dimanche, Hélène et son mari déjeunent avec nous. Je pourrai au moins dire à ma sœur que tu es vivant.

- C'est pas pour ça que je ne pense pas à vous. La preuve, j'ai quelque chose à t'apprendre. Mais peux-tu me passer Anna? Ne me dis pas que ton adorable collègue n'est déjà plus à tes côtés!

Je tendis le combiné à Anna. Après une minute de conversation et plusieurs réponses affirmatives, elle interrompit la communication.

- Ne sois pas vexé, mais sachant que nous sommes réunis

demain, il m'a demandé de brancher sur Internet mon ordinateur portable. Comme nous sommes tous deux équipés d'une webcam, nous pourrions dialoguer tout en nous voyant. Il appelle vers midi.

Comme promis, la connexion fut établie un peu avant midi. Hélène, Alexandre, Anna et moi étions regroupés à deux mètres face à l'écran.

Le visage de Vincent était étonnamment proche.

- Quand rentres-tu en France? demanda ma sœur.

- Encore quelques reportages à boucler et je serai bientôt parmi vous. Mais avant tout, j'ai quelqu'un à vous présenter.

Il s'écarta légèrement sur la gauche. Nous eûmes tous le souffle coupé tant l'apparition était belle: des yeux et des cheveux de jais, un ovale de visage parfait, des traits d'une finesse extrême rehaussés par une bouche sensuelle, éclos sur des dents d'une blancheur éclatante.

- Je vous présente Lou, dit Vincent. Elle travaille comme assistante locale à l'Agence France-Presse. Elle m'épaule ici, dans mon bureau à Manille, lorsque j'assure des missions dans le sud-est asiatique. Elle prépare les reportages, prend les contacts, assume tous les aspects logistiques de mes déplacements. Sans son efficacité, je n'aurais pas beaucoup de succès dans la couverture médiatique des événements de la région.

Je reconnus aussitôt la suavité de la voix.

- Bonjour à tous. Si je vous vois pour la première fois, pourtant je vous connais bien tant Vincent m'a parlé de vous comme d'une seconde famille.

- Tout le plaisir est pour nous, répondis-je galamment. Avec une voix si exquise, je me doutais que vous étiez superbe, mais à ce point...

Un coup de coude assené dans les côtes par ma voisine stoppa net mon compliment.

- Tu veux peut-être visiter les Philippines aussi?

Tous s'esclaffèrent sauf Hélène qui fixait attentivement l'écran. Vincent reprit la parole.

- Guillaume, tu te souviens certainement des recherches que j'ai entreprises dans les archives départementales en compulsant les journaux de l'époque encore existant. J'avais retrouvé deux articles prouvant qu'il s'était effectivement produit des événements dramatiques en Champagne vers la fin de l'Empire. J'avais également fait appel à un étudiant d'une école de journalisme pour continuer les recherches pendant ses stages. Voici ce qu'il a découvert. Par mail, j'ai reçu la copie d'un article daté du 25 mars 1814. Je le lis intégralement:

«Après l'échec de l'Empereur à Arcis-sur-Aube face à Schwarzenberg, un homme a été retrouvé pendu dans une grange. Sa mort a retenu l'attention car il s'agissait d'un notable bien connu dans notre région: Louis Chambelland. Il s'est visiblement suicidé. Les autorités appelées sur place ont constaté la présence d'objets surprenants autour du corps tels que des lambeaux de vêtements féminins... L'enquête a permis d'établir que cet homme serait le terrible assassin ayant sévi en Champagne ces dernières années. La police pense que, pris de remords, il a mis fin à ses jours, ce qui clôt définitivement cette horrible affaire qui a ensanglanté notre région pendant si longtemps.»

Or, si je me souviens bien, selon le manuscrit d'Étienne Ségur, Louis Chambelland était le père de Nicolas!

## Chapitre 14

Un long silence suivit les dernières paroles de Vincent. De chaque côté de la planète, chacun scrutait l'écran. Vincent conclut:

- Anna, je t'envoie la copie de cet article par internet. J'inscris aussi sur mon message les coordonnées exactes de cet étudiant au cas où vous voudriez le contacter. Il s'appelle Pierre Rive.

Bon, je ne vais pas m'attarder. J'espère revenir bientôt en France.

Après un au revoir chaleureux de part et d'autre, Anna interrompit la communication.

- Avez-vous remarqué, dit Hélène, le regard étrange de Lou quand elle fixe Vincent? A mon avis, ce n'est pas seulement une relation professionnelle.

Personne ne releva son observation. La conséquence induite par la découverte de ce jeune journaliste nous sauta tout de suite aux yeux.

- Ainsi Nicolas Chambelland ne serait pas l'auteur du massacre, dit Anna. Ce qui montre que la belle Léa s'est lourdement trompée.

- Si Louis Chambelland est le véritable assassin, cela explique beaucoup de choses.

Tous me regardèrent.

- Souvenez-vous que le père de Nicolas était devenu un notable local après la révolution. Napoléon accordait beaucoup d'importance à ces propriétaires terriens qualifiés de «coqs de village», qui avaient soutenu la Révolution et en avaient tiré profit en achetant les biens nationaux. L'Empereur avait fondé son régime sur une élite constituée

en partie par ces rentiers dont la fortune était assise sur la terre. Aussi, il ne devait pas être bien compliqué pour un homme comme Louis Chambelland, respecté dans la région, de connaître la progression de l'enquête et d'agir en conséquence. C'est la raison pour laquelle le tueur n'a été ni inquiété, ni identifié.

- C'est possible, dit Anna. Mais plus rien ne colle avec le profil du tueur élaboré par la psychologue. Pourtant, on ne peut pas mettre en doute la véracité des faits avancés dans l'article du 25 mars 1814.

- Je vais appeler cet étudiant et vérifier sa source.

Dans les jours qui précédèrent la date correspondant à la victoire de Napoléon à Craonne, les autorités rappelèrent à nouveau l'affaire. Mais il n'était pas vraiment utile de réitérer des avertissements tant était à son comble l'indignation du public, largement relayée par les médias, suscitée par celui qu'on surnommait maintenant le sabreur. Finalement, les trois premières semaines du mois de mars s'écoulèrent sans qu'un crime morbide ne vienne endeuiller les populations aux dates et dans les secteurs où s'était déroulée autrefois la campagne de 1814.

Anna et moi, nous nous étions progressivement glissés, d'ailleurs avec délice, dans la peau d'un couple véritable. Après les cours, nous nous retrouvions une fois chez l'un, une autre fois chez l'autre. Cet échange de bon procédé avait le mérite de donner à chacun un semblant d'indépendance.

- Toutes les victimes potentielles du sabreur ont été sauvées, dit Anna. Craonne, Laon, Reims, Arcis-sur-Aube... Grâce à toi! n'en déplaise à la police.

- N'allons pas trop vite en besogne! L'affaire est loin d'être terminée.

Je songeai tout à coup aux paroles de Dureuil: «Vos problèmes ne font que commencer et vont durer plusieurs mois».

- D'ailleurs le tueur n'est toujours pas arrêté. Et qui dit qu'il le sera un jour!

- N'empêche, c'est autant de vies gagnées. Je me suis rendu compte que Bergerac ne baissait pas la garde en ce qui te concerne.

- C'est vrai. Kerbel est toujours pendu à mes basques. Ça peut durer.

- Tant qu'il ne nous surveille pas sous la couette! Au fait, as-tu appelé ce jeune journaliste, Pierre Rive, je crois?

- Oui. Il est difficile à joindre. En définitive, grâce à ses parents, j'ai réussi à lui parler. Profitant des premières recherches effectuées par Vincent, il a suivi le même cheminement.

- Le second article mentionné par Vincent est daté du 12 avril 1812. A l'époque, les autorités croyaient à la fin du cauchemar.

- C'est exact. Pierre Rive a épluché méthodiquement toutes les archives après cette date. Il est enfin tombé sur cet article du 25 mars 1814. Le texte est inséré dans une gazette départementale tirée à un faible nombre d'exemplaires. Pour lui, ça ne fait aucun doute; il est authentique.

Le 22 mars tombait un mercredi. Une journée entrecoupée de giboulées.

La veille, le professeur Castagnet avait téléphoné. Sa conférence programmée en mars à Troyes avait été repoussée. Il promet de m'envoyer rapidement une copie de la fameuse lettre en partie brûlée, découverte avec le manuscrit d'Étienne Ségur.

- Vous devriez la recevoir dès demain par la poste. Son contenu paraît farfelu, voire hallucinant mais je vous laisse seul juge de sa pertinence.

Ce jour-là, Anna déjeunait avec une amie puis restait l'après-midi en sa compagnie avant de me rejoindre.

Je quittai le lycée assez tard, après plusieurs heures consacrées à la correction de copies.

A tout moment, j'avais obligation de téléphoner à Kerbel pour lui indiquer mes déplacements. Bien sûr, toute sortie solitaire récréative n'était toujours pas tolérée. Systématiquement, tous les soirs, y compris le week-end,

Kerbel ou un autre policier, parfois Bergerac lui-même, passait chez moi. Je devais lui signaler d'éventuelles bizarreries observées dans la journée et, par la même occasion, il assurait une présence dissuasive autour de moi. A force, je m'étais habitué à cette surveillance. Depuis quelques semaines déjà, l'apaisement revenu dans mon existence ne semblait plus justifier ces contraintes. Pourtant un vague sentiment ancré en moi m'enjoignait à la plus grande prudence.

En rentrant, je vis dans la boîte aux lettres l'enveloppe promise par Castagnet. Je saisis l'ensemble du courrier et... mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

Je tenais dans la main une petite enveloppe blanche, parfaitement reconnaissable.

«Encore! Ça ne finira donc jamais.»

Je montai les marches quatre à quatre. A peine la porte de l'appartement repoussée, je déchirai l'enveloppe avec l'ultime espoir que «ça» n'avait rien à voir, que «c'était» tout autre chose. Pourtant!

«Bravo.

Tu as bien raisonné.

Car c'est bien toi le responsable de toute cette agitation, n'est-ce pas?

Comment pouvait-il agir avec tant de précautions?

Mais il est fou de rage. Tu t'en doutes. D'abord contre toi.

Il n'a plus qu'une envie, c'est de se venger.

Moi, je suis incapable d'entraver ses projets. Je ne peux que lui emboîter le pas.

Il a décidé de disparaître. Mais avant, il veut frapper un grand coup et te faire souffrir.

C'est bien fait pour toi, tu l'as cherché. Tu ne vaux pas mieux qu'Étienne.

Souviens-toi de l'exposition numismatique. Cette fois, elle ne lui échappera pas.

Car au moment où tu liras cette lettre, elle est déjà en route vers lui.

Adieu.»

L'exposition numismatique, Mon Dieu, Hélène!...

Il veut s'en prendre à ma sœur, ma petite sœur...

Je me précipite sur le téléphone. Personne chez elle. Son portable... Elle ne répond pas. Alexandre... Il m'avait donné le numéro de la ligne directe de son unité.

- Le lieutenant Alexandre Villeneuve, s'il vous plaît?

- Il est parti en exercice. Vous ne pouvez pas le joindre avant une semaine.

- Écoutez. Je suis Guillaume Castel, son beau-frère. Il s'agit d'un problème grave concernant son épouse, ma sœur Hélène. Je dois absolument lui parler.

- Attendez. Je demande à ma hiérarchie.

Au bout d'un instant, mon correspondant reprit la ligne:

- Voici un numéro où vous serez mis en relation avec lui.

Quelques minutes plus tard, j'entendis la voix anxieuse d'Alexandre.

- Que se passe-t-il, Guillaume?

- Je n'arrive pas à contacter Hélène. Ni chez vous, ni sur son portable.

- Ah, c'est pour ça que tu m'appelles? Elle a dû couper le portable comme elle le fait toujours quand elle conduit.

- Elle est partie où?

- Chez ton père. Elle m'a dit qu'elle s'absentait seulement deux ou trois jours. Elle semblait préoccupée mais m'a rassuré en affirmant qu'il n'y avait rien de grave. Bon sang, tu peux me dire ce qu'il se passe?

- Je ne vais pas tourner autour du pot. Je viens de recevoir une lettre du sabreur. La teneur du texte indique clairement qu'il cherche à se venger de moi en s'en prenant à Hélène. Je fonce chez mon père.

- J'arrive.

A peine le combiné reposé, Kerbel sonnait à la porte.

- Vite. Fonçons. Je vous expliquerai en route.

Il était inutile d'affoler mon père. En revanche, Kerbel appela le commissariat pour prévenir Bergerac. Celui-ci annonça sa venue immédiate avec une équipe et nous recommanda de les attendre devant la maison.

Kerbel conduisait maintenant à une allure vertigineuse.

Loin de respecter le conseil de prudence de Bergerac, je descendis brutalement de la voiture dès qu'elle stoppa devant la grille. Kerbel n'eut pas le temps de me retenir. Je courus jusqu'à la maison. Je poussai la porte d'entrée qui n'était pas fermée à clé.

Mon père devait être en train de consulter. Car, depuis le couloir, je remarquai plusieurs patients assis dans la salle d'attente. Tant pis, j'ouvris la porte du cabinet.

Une brave dame, en soutien-gorge, saisit son chemisier pour l'appuyer pudiquement contre sa poitrine. Mon père, debout à côté d'elle, les deux embouts du stéthoscope dans les oreilles, me dévisageait avec des yeux écarquillés par la surprise.

- Papa, où est Hélène? Elle est en danger.

Il me tira hors de son cabinet.

- Elle a téléphoné il y a environ deux heures. Depuis chez elle, le trajet dure à peu près trois heures. Elle ne devrait plus tarder. Calme-toi et dis-moi ce qu'il y a?

Je repris mon souffle et le mis brièvement au courant.

- T'a-t-elle dit quelque chose de particulier?

- En effet. Suzanne Duvernes l'a appelée. Selon Hélène, elle était dans un état pitoyable. Elle a souhaité que ta sœur vienne la voir au plus vite. Hélène devait déposer ses affaires ici avant de s'y rendre.

- A-t-elle donné une raison, demanda Kerbel?

- Elle aurait fait comprendre à Hélène que son mari lui faisait subir des violences conjugales et que son attitude avait aujourd'hui atteint un paroxysme difficilement supportable. Vincent est loin, comme tu le sais. Et puis, je pense que Suzanne préférerait s'adresser plutôt à une femme et donc à qui d'autre sinon ta sœur qu'elle a vu grandir et qu'elle considère un peu comme sa fille.

Je ne répondis pas tout de suite. Je commençais à ressentir un sentiment de malaise en pensant aux Duvernes. Depuis toujours, le père de Vincent nous avait renvoyé l'image d'un homme renfrogné, irascible. Est-ce que cela cachait autre chose, quelque chose de bien plus grave? Même si ça n'avait peut-être rien à voir, je ne pouvais ignorer que nous

aurions, Anna et moi, perdu la vie en quittant leur ferme sans l'intervention de Bergerac.

En tout cas, nous n'avions pas d'autres choix que de patienter jusqu'à l'arrivée d'Hélène. Les clients de mon père, compréhensifs, s'en allèrent. Notre attente se prolongea, en vain.

- Je dois me rendre là-bas, dit Kerbel au bout d'un moment. Imaginons que votre sœur fasse le détour par la ferme des Duvernes.

- Je vous accompagne.

- Non. Vous, vous restez ici! Bergerac est en route avec du renfort.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis son départ quand le téléphone de mon père interrompit notre conversation.

Quelques secondes après avoir décroché, je vis son visage blêmir.

- c'est Alexandre, il vient de se rappeler que ta sœur comptait passer chez les Duvernes avant de me rejoindre.

- Papa, les clés de ta voiture. Vite! Préviens l'inspecteur. Appelle Anna, dis-lui de ne pas bouger.

Quelques instants plus tard, je roule en direction de la ferme. Quinze minutes de trajet tout au plus.

Je me concentre sur la route. La pluie commence à tomber.

Bientôt je remonte à toute vitesse la route menant à l'exploitation.

Maintenant il fait nuit noire. Une pluie cinglante frappe le pare-brise. Je ralentis.

En un éclair, je mesure mon inconscience. Mais Hélène est là-bas. Pourquoi elle? J'éprouve un sentiment où se combinent angoisse et haine.

Une chose me rassère un peu. Kerbel est déjà sur place. «C'est un bon flic» m'a dit Bergerac.

La masse sombre des bâtiments se détache tout à coup dans le pinceau des phares.

La chaussée conduit directement à l'intérieur de la ferme.

Je pénètre dans la cour.

Curieusement, je ne vois pas les chiens bondir vers la voiture.

Trois constructions forment un U qui enserrent un espace assez vaste. A droite, la maison d'habitation. Les volets ne sont pas fermés. Aucune lumière.

Devant, la voiture d'Hélène!

En même temps, je vois celle de Kerbel, en biais, feux allumés qui illuminent la façade de la demeure.

Je me faufile à côté des deux véhicules. Lentement, je roule en rasant les murs de chaque bâtiment.

Les phares éclairent la grange puis le hangar où Bernard Duvernes range son matériel.

Rien de particulier, pas un seul signe de vie.

Soudain, je repère les corps des deux chiens étendus sur le sol, inertes.

Je poursuis mon tour complet.

Presque au ralenti, je stoppe la voiture devant la porte d'entrée de la maison. Elle est légèrement entrouverte.

J'arrête enfin le moteur mais je garde les phares allumés.

Quitter l'habitable rassurant de la voiture me terrifie. Je me concentre sur le visage d'Hélène.

A l'extérieur, dans la tempête, je ne discerne aucun bruit suspect.

De temps à autre, une bourrasque de vent mêlée de pluie fouette mon visage.

Je me dirige vers la porte. Malgré mes appels, je n'obtiens pas de réponse.

Une flaque sombre au sol attire mon attention.

Je m'accroupis pour l'effleurer du bout des doigts; c'est poisseux: du sang!

Je pousse complètement la porte et cherche l'interrupteur; pas de lumière.

Dans le couloir, éclairé par les feux des voitures, j'aperçois une forme allongée par terre. Aux vêtements, je reconnais immédiatement Kerbel. Son arme gît devant lui, à un mètre.

En me penchant pour la saisir, je me rends compte alors que son corps n'est plus qu'une plaie sanglante.

Je suis pétri d'angoisse. Je hurle le prénom de ma sœur.  
Toujours aucune réponse.

Au loin, tout à coup, on commence à entendre les mugissements d'une sirène de police.

Quelques pas m'amènent au cœur de la maison.

A gauche, la salle, avec l'immense cheminée. La lumière des phares traverse les rideaux. Dans la pénombre, je distingue une silhouette assise, parfaitement immobile, qui occupe l'un des fauteuils.

Suzanne Duvernes!

Hélène n'est pas dans la pièce. Les sirènes se rapprochent.

Au fond du couloir, je perçois un étrange grincement intermittent; ça vient de la cuisine.

Je pointe l'arme de Kerbel devant moi. A force de crisper la main sur la crosse, mon bras tremble.

J'avance pas à pas.

Derrière moi, des portières claquent, des voix résonnent...

Dans un accès de rage, je repousse violemment la porte de la cuisine.

Quelqu'un a réenclenché le disjoncteur. La lumière inonde brutalement la pièce.

Au centre, le corps d'un homme se balance doucement. Le mouvement fait crisser la corde enroulée autour d'une grosse poutre du plafond.

Je fixe le visage.

Bernard Duvernes!

Sous ses pieds, une chaise est renversée.

A côté, Hélène est ligotée sur un autre siège. Sa tête est ensanglantée. Elle bouge faiblement.

Dans un état second, je sens une main sur mon épaule et en même temps, j'entends la voix de Bergerac.

## Chapitre 15

Sur l'autoroute A6, la circulation est fluide.

- C'est dommage que Georges ne soit pas descendu avec nous, dit Alexandre. Mon père aurait été ravi de le revoir.

- Tu sais bien que Papa ne peut pas facilement s'absenter, lui répondit sa femme. Il est tellement dévoué envers ses patients; c'est sa nature!

Je regardai Hélène.

Un fin bandage lui enserrait encore la tête et cachait son front. Émergeant du tissu, des mèches de cheveux bruns bouclés accentuaient la pâleur de son joli minois.

Immédiatement après les événements tragiques à la ferme des Duvernes, elle avait été transportée au service d'urgence du centre hospitalier de Troyes. Les examens n'avaient pas révélé de lésion grave : aucun sévice, pas de fracture du crâne; seulement une vilaine blessure sur le cuir chevelu. Les médecins avaient voulu la maintenir quelques jours en observation.

Des moments difficiles avaient succédé au drame.

Nous éprouvions une émotion mitigée où se mêlaient à la fois l'horreur, liée à l'atrocité des circonstances et le soulagement, en raison du suicide du criminel, maintenant identifié comme étant Bernard Duvernes.

C'est moi qui ai appelé Vincent. Heureusement, son intermédiaire habituelle, Lou, a réceptionné mon appel. Je l'ai mise au courant de la situation. Si, comme le pensait Hélène, leur relation allait au-delà d'une simple collaboration professionnelle, cette jeune femme saurait mieux que moi lui apprendre la terrible nouvelle.

Vincent avait atterri à Roissy le surlendemain de la tragédie. Lou l'accompagnait.

Peu de monde avait assisté aux obsèques des époux Duvernes. Je suis constamment demeuré aux côtés de mon meilleur ami durant ces pénibles journées. Des collègues de Vincent s'étaient déplacés mais, manifestement, plus par curiosité en raison du caractère stupéfiant de l'affaire que par pure amitié.

Il faut dire que le retentissement déclenché par l'issue inattendue de cette affaire fut national et que la disparition du sabreur fut saluée unanimement et largement commentée dans les médias.

Dès la sortie d'Hélène de l'hôpital, Alexandre exprima son désir de s'éloigner plusieurs jours pour rejoindre son père, Antoine Villeneuve, qui résidait dans le sud de la France. Il avait voulu nous emmener, Anna et moi. Face à son insistance, nous n'avons pas pu résister très longtemps. Surtout lorsqu'il a allégué que l'état d'Hélène nécessitait un vif soutien moral qui commençait par la présence autour d'elle des personnes comptant le plus dans son existence.

Sous la pression, Savigny n'avait pas eu le choix. Vis à vis de la hiérarchie, il avait été à la hauteur. Il avait confié nos cours à des collègues, en partageant entre eux la somme de travail, puis nous avait donné sa bénédiction pour une semaine de repos.

Nous roulions maintenant à la hauteur de la ville d'Orange. Dans la voiture, des moments de silence absolu suivaient des périodes de conversations animées. Aujourd'hui seulement, les langues se déliaient et pour la première fois depuis la fin de ces événements dramatiques, nous avons enfin le courage d'aborder cette histoire pour en examiner tous ses aspects.

Au-dessous de Salon-de-Provence, à la bifurcation autoroutière, Alexandre s'engagea en direction de Nice.

- Nous ne sommes plus très loin. Moins d'une heure pour arriver chez mon père. On traverse Aix-en-Provence et on y est...

Ces vacances furent bénéfiques pour tout le monde. Nous avons tous retrouvé un peu de sérénité et même Hélène reprit des couleurs.

Il faut dire que le cadre s'y prêtait.

Antoine Villeneuve habitait à l'extérieur de la ville, dans une grande maison, au milieu d'un parc. Mais loin de rester cloîtrés dans ce petit paradis, nous avons passé notre temps à visiter la région. Nous étions fin mars et nous ressentions déjà la douceur du climat méditerranéen. Hélène et Anna, par de belles après-midi ensoleillées, prenaient un plaisir évident à tremper leurs pieds dans la grande bleue.

Hélas, ces journées réparatrices se sont écoulées trop vite. Début avril, nous avons regagné les brumes du nord.

Le soir même de notre retour, Vincent me téléphona.

- Comment va Hélène?

- Beaucoup mieux, je te remercie. Le séjour chez son beau-père lui a fait le plus grand bien.

- Je ne sais pas si j'ai vraiment pris le temps de te remercier pour ton soutien. Alors merci Guillaume, pour ton aide morale et matérielle. Sans ta présence bienveillante, je crois que j'aurais été incapable d'endurer ce choc effroyable et de régler toutes les formalités. En plus, j'ai senti la nette impression que l'entourage voyait uniquement en moi, Vincent Duvernes, le fils de celui qui s'est révélé être l'ennemi public numéro un!

- Que comptes-tu faire à présent?

- Repartir au plus vite. Sinon quoi d'autre ? Je dois désormais apprendre à vivre avec ça. La meilleure alternative reste encore de me replonger dans le tourbillon de mes activités professionnelles pour tenter d'atténuer la douleur. Et puis loin d'ici, il me sera probablement plus facile de soutenir le regard des autres.

- Je le comprends tout à fait. Quelles sont tes intentions concernant la ferme?

- Je n'ai pas encore pris de décision. Lou et moi reprenons l'avion demain soir pour Manille. J'ai commencé à faire du tri dans la maison. Concernant les terres cultivées, des

voisins, dont l'exploitation jouxte celle de mes parents, m'ont proposé de s'en occuper, au moins pour cette année. Franchement, Guillaume, je ne sais pas encore ce que je vais faire. Comment vivre un jour dans cette demeure après ce qui s'est produit, même si cette maison est celle de mon enfance?

Je sentis un désarroi profond au bout du fil.

- Vincent, il faut que tu saches que ma sœur et moi resterons toujours tes plus fidèles amis. Si tu le souhaites, je passerai périodiquement dans la ferme pour voir si tout va bien, en attendant que tu aies pris une décision définitive.

- Non, ce n'est pas la peine, Guillaume. Je ne veux surtout pas t'imposer cette épreuve. Quelqu'un d'autre doit s'en charger. Il s'agit de Pierre Rive, ce jeune journaliste dont je t'ai déjà parlé. Je l'ai épaulé au cours de ses études et à présent, je lui facilite son intégration dans le milieu du journalisme. Il s'est engagé à venir régulièrement pour assurer une présence dans la maison et éviter sa dégradation.

- D'accord. En tout cas, ne repars pas avant de nous avoir embrassés, Hélène et moi.

- C'est promis. Lou sera enchantée de vous revoir dans un contexte différent de celui des obsèques.

Le lendemain, Bergerac se manifesta.

Il avait patiemment attendu mon retour en Champagne pour me livrer les dernières conclusions de l'enquête. Dès le jour qui avait suivi l'affreuse soirée chez les Duvernes, il avait pris ma déposition.

A cette occasion, sans rentrer dans le détail, il avait déclaré que les preuves retrouvées autour du corps de Bernard Duvernes et dans la maison, mettaient incontestablement en cause le père de Vincent dans cette abominable histoire.

Ce matin, au commissariat, j'étais enchanté de revoir l'inspecteur.

Après tout, il m'avait tiré d'affaire une fois de plus. Mais au-delà, j'éprouvais du respect pour ses méthodes efficaces et sa vision pragmatique de la vie. Une physionomie

énergique renvoyait l'image d'un homme solide sur lequel on pouvait s'appuyer.

Les premières paroles qu'il prononça en me recevant renforçèrent un peu plus mon estime à son égard.

- Comment se porte votre sœur ?

- Beaucoup mieux. La mort de Kerbel lui a certainement permis d'en réchapper. Son intervention imprévue a empêché le tueur de s'acharner sur elle juste avant mon arrivée.

Une ombre passa sur son visage d'habitude impassible.

- Il a fait son boulot. Mais ce fut dur pour tout le monde. Il était marié et papa d'un petit garçon. J'ai passé de très longues heures auprès de sa famille ces derniers temps.

- Je vous promets que nous irons les voir, Hélène et moi.

Je suis fier encore aujourd'hui de ce que je lus à ce moment-là dans les yeux de Bergerac.

- Vous aussi avez été courageux Guillaume et beaucoup, même parmi nous, pourraient s'inspirer de votre détermination.

- Ne croyez pas ça! J'étais terrifié. Mais la volonté de voler au secours de ma sœur a été plus forte que la peur. Vous souhaitiez me voir. Je pense que les dernières zones d'ombre de l'enquête sont aujourd'hui éclaircies?

- Effectivement. D'abord les faits. Avant de tirer sa révérence, Bernard Duvernes a posé en évidence sur la table de la cuisine des preuves qui l'accusent irréfutablement: le pistolet à un coup et le sabre qui avaient servi quelques instants auparavant contre ce malheureux Kerbel. Seules ses empreintes ont été relevées dessus.

- Vous êtes certain qu'il ne s'agit pas de répliques, comme pour la lame brandie par Roulard lorsqu'il nous a attaqués, Anna et moi? Qui vous dit que les armes d'origine ne sont pas encore dans la nature avec leur propriétaire?

- Vous vous souvenez sans doute du collectionneur que nous avons rencontré peu de temps après votre agression? Eh bien, il a confirmé. Pour lui, il n'y a pas l'ombre d'un doute; elles sont authentiques.

- Pourtant, ça ne doit pas être trop compliqué de dénicher des armes d'époque!

- Admettons. Mais il y a autre chose d'imparable. Dans la chambre des Duvernes, nous avons récupéré des papiers concernant Gaudin ainsi que le cliché pris par votre ami Vincent lors du braquage au cours duquel deux convoyeurs de fonds avaient trouvé la mort.

- A ce sujet, avez-vous réussi à coincer les membres de la bande?

- Roulard, l'un de ses lieutenants, est mort, mais ça, vous êtes bien placé pour le savoir. Les autres courent toujours; cependant isolés et sans cerveau à leur tête, on devrait bientôt parvenir à mettre la main sur eux.

- La photo dont vous parlez serait donc celle qui a été dérobée chez moi lors de la mise à sac de mon appartement?

Bergerac ne répondit pas mais sortit l'agrandissement d'un épais dossier et me le tendit.

- En effet. C'est bien elle.

- Au fond d'un tiroir, nous avons également découvert des lambeaux de vêtements. Ils ont appartenu à deux personnes différentes. L'une est la compagne de Gaudin, retrouvée assassinée à Montereau. L'autre est la jeune femme de Montmirail, attachée dans un bois puis abandonnée lorsque le tueur avait voulu vous piéger. Elle a formellement identifié les morceaux de tissus.

- Et les lettres?

- Les Duvernes se servaient d'un ordinateur pour la comptabilité de la ferme. Nos spécialistes supposent que les courriers ont tous été effacés immédiatement après leur impression, sans être enregistrés sur le disque dur.

J'avais peine à imaginer le père de Vincent dans le rôle d'un tueur en série. Pourtant un tel faisceau de preuves pesait contre lui!

- Il est vrai que la silhouette pourrait tout à fait correspondre à celle de mon agresseur. Mais à chaque fois, les conditions dans lesquelles je l'ai aperçu étaient telles qu'il m'est absolument impossible de confirmer ou

d'infirmier quoi que ce soit! En savez-vous un peu plus sur ce qui est arrivé ce soir-là, chez les Duvernes?

- Je vais essayer de faire court.

Suzanne Duvernes commence à entrevoir la vérité. Devinant la responsabilité de son mari dans les crimes, elle l'a sans doute menacé de le dénoncer.

Elle n'en peut plus. Elle souhaite se confier à Hélène. Elle lui téléphone et fait allusion à des violences conjugales. Duvernes a-t-il surpris la conversation? Combien de temps parviendra-t-il à imposer le silence à sa femme? Il n'a plus le choix. Il évalue le risque et décide de la supprimer.

Hélène arrive peu après. Pénétrant dans la salle de la maison, elle aperçoit Suzanne, immobile sur un fauteuil. Elle est assommée par derrière. Duvernes la ligote sur une chaise dans la cuisine.

Il est déterminé à mettre fin à ses jours pour en finir avec toutes ces horreurs.

Mais Kerbel survient. Duvernes n'a pas le temps d'aller jusqu'au bout de sa folie meurtrière et d'éliminer Hélène.

Kerbel pousse la porte de la maison. Duvernes fait feu immédiatement sur mon adjoint avec le pistolet. Il s'acharne ensuite sur lui à coups de sabre. L'arme de Kerbel tombe au sol. Au loin, l'assassin entend alors votre voiture qui se rapproche. Hélène est toujours inconsciente.

Pétri de remords, car il côtoie la jeune femme depuis qu'elle est enfant, il ne la touche pas ou peut-être est-il surpris par votre arrivée dans la cour de la ferme? Il dépose le pistolet et le sabre sur la table.

- Quelques minutes se sont en effet écoulées avant que je pénètre dans la cuisine.

- Ça a largement suffi pour que la pendaison fonctionne. Il monte sur une chaise, passe la corde autour de son cou et pousse le siège avec le pied. Le corps se balançait toujours lorsque vous êtes entré dans la pièce. C'est le bruit provoqué par le grincement de la corde sur la poutre qui a attiré votre attention.

- Reste le mobile?

- La folie, Guillaume. Quoi d'autre? Bernard Duvernes apprend la découverte du manuscrit chez votre père. De son côté, il entre en possession d'un journal le reliant implacablement à son ancêtre, le fameux Chambelland, et compose progressivement avec lui un tandem indissociable. Il est bouleversé et bascule dans la folie criminelle. Au fil du temps, il imagine un scénario qui imiterait exactement ce qu'il s'est passé à l'époque du premier Empire. Nous pensons qu'avant de se suicider, il s'est débarrassé du journal.

-Une imitation quasi parfaite. Grâce à la reconstitution de l'histoire à partir du manuscrit, on est stupéfait par la capacité du meurtrier à reproduire si minutieusement les circonstances criminelles telles qu'elles se sont déroulées au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à son propre suicide si proche de la mort de Louis Chambelland...

A cet instant, une idée fusa dans ma tête: Chambelland, Duvernes! Anna aurait-elle vu juste? Y avait-il entre eux plus qu'une association maléfique: un lien indéfectible engendré par le sang ?

Mais j'ai préféré garder le silence. A quoi bon essayer de résoudre une nouvelle énigme alors que le dossier était définitivement bouclé avec la mort de Bernard Duvernes.

- Que comptez-vous faire désormais Guillaume?

- Reprendre les cours et oublier au plus vite cette horrible affaire. Mais au fond, j'ai quand même gagné deux choses dans l'histoire: l'amour de ma vie et le respect pour la police.

Bergerac éclata de rire.

- Transmettez mes amitiés à votre famille et à Anna.

Ma tendre collègue m'attendait à mon appartement.

Longuement, je lui exposai mon entrevue avec Bergerac en n'omettant aucun détail.

Vis à vis d'elle, je n'eus pas la même réticence qu'en face de l'inspecteur. Je lui fis part de l'idée qui m'avait traversé la tête concernant le lien de parenté qui unirait Louis Chambelland à Bernard Duvernes.

- Ceci n'est qu'une supposition. Et je n'ai pas envie de me lancer dans des recherches insensées pour vérifier une hypothèse qui après tout ne changera plus rien à la situation actuelle.

- Tu connais mon opinion, Guillaume. Pour moi, ce lien existe. La consanguinité directe entre le sabreur et son prédécesseur a favorisé le transfert de personnalité. Mais je te comprends parfaitement. Il faut savoir tourner la page. Il y a quand même une dernière chose qui te reste à faire...

Devant mon regard interrogateur, elle poursuivit:

- Remercier le professeur Castagnet! Tu n'as même pas pris le temps d'ouvrir son courrier déposé le jour du drame dans ta boîte aux lettres.

- C'est vrai, mais où ai-je pu le fourrer?

Avec un grand sourire qui se voulait le plus innocent du monde, Anna me tendit une enveloppe.

- Et ne va pas croire que j'ai fouillé dans tes affaires. La lettre était bien visible sur ton bureau.

Je déchirai l'enveloppe. A l'intérieur, deux feuilles. La première comportait des explications fournies par Castagnet. La seconde était la copie de la fameuse lettre accompagnant le manuscrit découvert dans la demeure familiale.

Je parcourus les deux feuilles sans dire un mot. Une minute plus tard, je relevai la tête et dis à Anna :

- Nos ennuis sont-ils vraiment finis?

## Chapitre 16

Face à son impatience, j'entrepris de restituer à voix haute le contenu du courrier de Castagnet.

- Je te lis ce qu'a écrit notre ami paléographe :

«Comme pour votre manuscrit, il ne s'agissait pas de déchiffrer une écriture ancienne mais, cette fois, de retrouver la signification d'un texte en partie effacé par le temps. Difficulté supplémentaire: les bords de la feuille ont été brûlés.

Je passe sous silence les techniques scientifiques utilisées.

Le papier a subi une radiographie avant d'être scanné puis étudié sous toutes les coutures grâce à des procédés informatiques.

Bref, nous ne sommes pas mécontents du résultat.

La première conclusion à laquelle nous sommes parvenus est que cette feuille est authentique, au même titre que le premier document que vous m'aviez soumis. La similitude de l'écriture avec celle de votre manuscrit indique que les deux auteurs sont une seule et même personne.

Le texte a été rédigé le 15 juillet 1815, un mois après la bataille de Waterloo.

Nous avons pu observer une pliure fine au milieu de la feuille.

Je penche pour le scénario suivant: celui qui veut détruire la lettre la plie avant de la brûler. Vraisemblablement, il approche la feuille au-dessus de la flamme d'une bougie qui vient lécher les deux bords. La jeter dans le feu d'une cheminée aurait abouti à sa destruction complète; de plus, en plein juillet, c'était peu plausible.

Mais il est surpris dans sa tentative et laisse choir le papier. Quelqu'un d'autre survient et éteint la flamme, sauvegardant ainsi la partie du texte située entre les bords supérieur et inférieur qui ont été consumés.

Vous pourrez lire ci-joint la copie du texte de la partie préservée.

Si ce qui est écrit est vrai, les conclusions sont hallucinantes. Mais de notre côté, nous n'avons pas le droit d'interpréter. Après tout l'enseignant en histoire, c'est vous!...»

Je déposai la seconde feuille sur la table du salon. Anna et moi pouvions ainsi prendre connaissance ensemble du texte rédigé par Étienne Ségur.

Brûlure...

«... car en ce jour du 15 juillet 1815, il s'approche. Désormais son temps est compté car son identité n'est plus un mystère.

Le rapport de l'inspecteur le désigne nommément. Le 12 juin, il nous a encore échappé sur les remparts de Laon. Dans sa fuite, il a perdu son ouvrage abominable.

Avant de quitter la ville pour suivre l'armée, j'ai cédé le rapport de Valmont et le journal diabolique dans les mains du notaire qui a promis de cacher les documents.

Mon Dieu, que penser des sept croquis dessinés par l'assassin pendant la campagne? Hélas pour lui, nous avons réussi à nous en emparer. Ils auraient pu bouleverser nos destinées. Sur plusieurs feuilles apparaît une date qui coïnciderait à la réalisation des esquisses. Nous avons cru défaillir en lisant l'année qui nous amènerait deux siècles plus tard... au-delà de l'an 2000!

Plongés au cœur des combats, nous n'avons pas voulu bâtir de conclusions extravagantes.

Nous avons confié les feuilles à quatre hommes différents. Chacun a désigné le lieu d'une cachette. Ces précisions, citées en-dessous, figurent aussi sur la liste que j'ai rédigée chez nous et cachée dans...»

Brûlure...

J'agrippai la main d'Anna. Car le texte impliquait un certain nombre d'évidences, toutes aussi incroyables. Anna mentionna d'abord celles qui étaient les plus visibles.

- La date du 15 juillet 1815 prouve que le tueur n'était pas Louis Chambelland comme le laissait pourtant supposer son suicide évoqué dans l'article du 25 mars 1814. Étienne écrit cette lettre dans votre demeure familiale ainsi que l'atteste l'indication figurant plus bas, «la liste que j'ai rédigée chez nous...». Manifestement, il sait que l'assassin se rapproche. Son identité y est révélée mais hélas n'est pas citée dans la partie préservée.

- Elle apparaîtrait dans un rapport de police écrit par Valmont, certainement rédigé à l'attention de ses supérieurs hiérarchiques.

- En tout cas, les crimes n'auraient pas cessé après la fin de la campagne de France. Ségur et Valmont sont toujours à la poursuite du tueur. Jusqu'à ce jour du 12 juin où ils ont dû le manquer de peu à Laon, sur les remparts de la ville.

Subitement, j'eus une intuition. J'avais besoin d'un éclairage et je m'emparai d'un ouvrage historique que je feuilletai rapidement.

- Écoute ça. Cela concerne la chronologie générale de la campagne de Belgique en juin 1815. Le lundi 12 juin, à trois heures et demie du matin, Napoléon monte dans sa berline et prend la route de Bruxelles. Il arrive à Laon douze heures plus tard. Il visite les fortifications. Sa tournée faite, il rentre à la préfecture, dicte des lettres et y passe la nuit. Le mardi 13 juin, à quatre heures du matin, il se dirige vers la frontière du nord où se concentre son armée. Il s'ensuivra la désastreuse campagne de Belgique qui ne dura que quatre jours, du 15 au 18 juin, jour de Waterloo.

- Revenons à la journée du 12 juin. Cette après-midi-là, le criminel, coursé par ses poursuivants, n'était peut-être pas très éloigné de l'Empereur sur les remparts de la ville. Dans la fuite, il perd son journal.

Après un moment de réflexion, elle poursuivit.

- Le rapport de Valmont ainsi que le journal du meurtrier ont donc été cédés à un notaire de Laon. Crois-tu que ces documents se trouvent toujours dissimulés dans leur cachette?

- Franchement, la probabilité est infime. En tout cas, pas les deux. Concernant son journal, le tueur l'a récupéré à un moment ou un autre. Je suis prêt à parier qu'il s'agit du même ouvrage que mon agresseur évoque dans le troisième courrier qu'il m'avait adressé. Et puis, comment déceler cet emplacement? Ségur affirme l'indiquer plus loin, hélas probablement dans la partie brûlée.

- Le criminel a dessiné des croquis pendant la campagne, dit Anna. Étrange attitude! Ce n'était guère un moment propice pour s'exercer à l'art du dessin. A moins que ces sept croquis ne révèlent des informations capitales.

- Capitales pour qui? Pour quoi?

- Pour infléchir le cours de l'histoire. D'ailleurs les mots «...bouleverser nos destinées» confirment cette hypothèse. Sept renseignements sont transmis au tueur au cours des opérations conduites en Belgique du 15 au 18 juin 1815... depuis notre époque! Par exemple des informations claires pour corriger certains épisodes de cette malheureuse campagne.

Je fixai Anna dans les yeux, certain d'y lire une facétie supplémentaire. Mais non !

- Des informations transmises! Comment, par téléphone? Aujourd'hui, le criminel saisit son appareil et appelle son ancêtre! Allons Anna, que je sache, l'invention du téléphone intervient plus d'un demi-siècle après le premier Empire. Sans parler des deux cents ans de décalage dans la communication. Bravo pour ton petit scénario digne d'un film de science-fiction!

Elle ne répliqua pas tout de suite.

- Pourtant, reprit-elle, il y a une chose que tu ne peux pas nier, c'est l'indication «au-delà de l'an 2000!». Peut-être cette année même...

- C'est un fait incontestable. A moins que, compte tenu de l'arrivée inopinée du tueur, dans l'affolement, Étienne se trompe de date.

- Allons Guillaume. C'est invraisemblable. D'ailleurs il précise bien ceci: «... l'année qui nous amènerait deux siècles plus tard.»

- Je reconnais qu'il y a là un mystère.

- Maintenant, imaginons ceci: une information explicite, par exemple grâce à l'un des sept dessins, parvient à temps à Grouchy qui modifie son attitude incompréhensible le jour de Waterloo. Tous les manuels d'histoire soulignent son erreur à ne pas avoir voulu marcher au son du canon avec son corps d'armée, c'est à dire se diriger vers l'Empereur qui était au même moment aux prises avec les Anglais. Que ce serait-il alors produit, Guillaume?

- Arrêtes, tu délires!

Anna, imperturbable, continuait.

- Grouchy surgit derrière Blücher et tombe dans le dos des Prussiens venus soutenir les anglais, engagés seuls depuis le matin contre les troupes françaises. C'est un renversement complet du résultat de la journée et l'une des plus magnifiques victoires de Napoléon.

- Arrête, je ne veux pas en entendre davantage!

- Laisse-moi finir. Non seulement le sabreur n'a pas disparu malgré le suicide de Bernard Duvernes, mais il a tenté, et à priori réussi, à communiquer avec son aïeul à travers sept dessins qui ont certainement pour but d'éviter les grossières bévues commises pendant la campagne de Belgique.

- Et même si ce que tu avances avait ne serait-ce qu'un soupçon de réalisme, alors pour quelle raison le sabreur aurait-il essayé d'entrer en contact avec son prédécesseur afin de modifier le cours des événements?

- Pour assurer sa propre sécurité. Il est envoûté par son aïeul. Or, la poursuite de l'Empire et forcément de la guerre implique, pour ce dernier, la possibilité d'évoluer dans un contexte plus favorable, d'assumer ses terribles penchants, de recevoir une aide efficace grâce aux liens tissés dans la Grande Armée. Une victoire amènerait une situation plus

opportune pour se débarrasser de l'inspecteur Valmont et d'Étienne Ségur. Et leur élimination aurait pour conséquence de supprimer toutes traces laissées en arrière permettant de remonter aujourd'hui jusqu'à son descendant. Anna acheva son raisonnement.

- En aidant son prédécesseur à bouleverser l'histoire, le sabreur atteint finalement son objectif: se protéger lui-même.

- Si l'artisan du massacre n'est pas Louis Chambelland, la responsabilité de Nicolas reprend de la consistance. Il y a cependant un petit hic dans ta démonstration. L'action des deux criminels n'a pourtant pas été couronnée de succès. Napoléon ne fut pas victorieux à Waterloo, ça se saurait!

- Ségur et Valmont sont peut-être intervenus à temps pendant la campagne? Soit en subtilisant les feuilles avant leur exploitation par Chambelland, soit en parvenant à contrecarrer ses agissements malgré la possession des croquis par ce dernier.

- Comment ont-ils fait? Nous ne le saurons probablement jamais.

Anna ignore ma question.

- Nous sommes début avril. Le transfert de ces informations pourrait intervenir dans deux mois et demi. Qui te dit que cette fois il n'aboutira pas à un succès total!

- Que veux-tu dire?

- Si le sabreur réussit à s'emparer des croquis, il livre alors à son aïeul des indications cruciales, susceptibles de peser réellement sur le résultat des opérations. Après tout, ces dessins témoignent de la capacité des deux hommes à entrer en contact.

- D'accord; mais encore une fois, la réalité des faits prouve qu'ils ont échoué!

- Attend. Ce qui est passé ne peut pas subir de modifications. Mais ce qui est à venir n'est pas complètement prévisible. Certes, malgré l'existence des sept feuilles révélée par cette lettre, les événements retenus par l'histoire sont ceux d'un désastre français à Waterloo. Pourtant, qui peut vraiment garantir que la future

communication du sabreur vers son ancêtre n'aura pas cette fois l'impact attendu. Un moyen infaillible d'éviter le risque d'un bouleversement historique consisterait à mettre la main avant lui sur les fameux dessins.

- Mais nous n'avons aucune piste! Les sept croquis ont été confiés à quatre personnes différentes et nous n'avons aucune précision sur leur emplacement, si tant est qu'ils n'ont pas été détruits.

- Pourquoi de ne pas essayer de mener deux recherches parallèles: à Laon d'abord, lieu de la cachette où pourrait encore se trouver le rapport de Valmont. Enfin dans la maison de ton père pour récupérer cette liste dont parle Étienne Ségur. La lettre confirme que le tueur ayant opéré sous l'Empire a persisté dans ses crimes après la campagne de France. Et la réception des croquis prouve que le sabreur est bel et bien vivant. La lutte n'est hélas pas finie!

- Qui va croire à une situation aussi farfelue?

- J'ai ma petite idée là-dessus. Mais avant, je dois impérativement demander à Castagnet de nous renvoyer la lettre originale rédigée par Étienne Ségur; je l'appelle.

Notre interprétation ouvrait des perspectives délirantes. J'avais du mal à adhérer à des thèses si irrationnelles.

Mais fallait-il en faire totalement abstraction? Demeurer les bras croisés, comme si ce cauchemar avait pris définitivement fin avec le suicide de Bernard Duvernes? Ignorer purement et simplement les conclusions fantastiques imposées par cette lettre pourtant bien réelle?

Avec Anna, nous décidâmes de reprendre nos cours normalement. Mais en même temps, de ne pas rester aveugles et inactifs.

Nous mîmes au point une petite stratégie.

D'abord, ne pas divulguer nos déductions; ce qui, de toute façon, n'aboutirait qu'à nous conduire à l'asile.

Puis, partir du principe que cette affaire n'était pas terminée tout en feignant de le croire. Cela aurait au moins un mérite, celui de ne pas éveiller les soupçons du criminel, rassuré par la clôture officielle de l'enquête.

Ensuite, expliquer à mon père qu'un élément découvert lors des investigations tendrait à prouver qu'en dehors du manuscrit retrouvé chez lui, d'autres documents subsisteraient encore dans la demeure familiale.

Enfin, Anna me convainquit de faire appel à Dureuil. Nous devons le rencontrer prochainement, dès la réception de la lettre originale.

En fin d'après-midi, je reçus un étrange appel téléphonique. C'était Léa Vernet.

- Bonjour Monsieur Castel. Pardonnez mon silence. Mon mutisme n'était pourtant pas de l'indifférence. Bergerac m'a constamment informée de l'évolution de l'enquête et de son issue favorable à l'égard de votre famille et de vous-même. Mais aujourd'hui, je souhaiterais obtenir de votre part un petit renseignement.

- Je ne désire pas remettre sur le tapis certaines péripéties vécues au cours de cette histoire. Notamment celles concernant nos différends au moment de mon arrestation à Montmirail. Je ne vous en tiens pas grief. N'importe quel enquêteur aurait réagi sans doute comme vous, tant les preuves accumulées faussement contre moi étaient accablantes. Oublions tout ceci et dites-moi quel est l'objet de votre appel.

Visiblement rassérénée par ma réponse, la psychologue de la police enchaîna.

- Je souhaite faire une ultime vérification...

Je l'interrompis.

- Vous doutez de la fin de cette histoire?

- Non. Enfin... J'en serais absolument convaincue après un contact avec ce jeune journaliste, nommé Pierre Rive. Je voudrais vérifier la véracité de sa source au sujet de l'article daté du 25 mars 1814.

- Pour Vincent, mais aussi pour Rive, son authenticité ne fait aucun doute.

- D'accord. Cependant si Bernard Duvernes a suivi la trajectoire criminelle de Louis Chambelland, y compris jusqu'au suicide, cet article, s'il est vrai, apporte la preuve qu'il a agi comme un vulgaire imitateur et corrobore ma

thèse d'une pâle reproduction. En fait, c'est simplement une confirmation plutôt qu'une vérification. Je vous appelle donc pour obtenir les coordonnées de Pierre Rive.

- Je ne vois aucun inconvénient à vous les donner.

En raccrochant, je mesurai la bizarrerie de la situation. La personne qui nous aurait immanquablement fait enfermer si elle avait eu vent des élucubrations formulées par Anna, était celle-là même qui émettait maintenant un doute, si faible soit-il, sur la conclusion de l'affaire.

## Chapitre 17

Deux jours plus tard, je reçus par pli recommandé la lettre originale écrite par Ségur. Castagnet avait pris soin de la protéger soigneusement en l'insérant dans une pochette cartonnée puis avait glissé le tout dans une solide enveloppe en papier kraft.

En l'ouvrant, je ressentis l'impression bizarre de recevoir un courrier qui arrivait enfin dans les mains de son destinataire seulement au bout de deux siècles.

Le soir même, nous nous rendîmes chez Dureuil.

La porte aussitôt refermée derrière nous, il prononça quelques mots qui nous firent sursauter.

- Etes-vous allés à Laon récemment?

- Euh... absolument pas; mais cette ville est citée dans un document que nous souhaiterions vous soumettre.

- Suivez-moi tous les deux.

Il nous emmena dans la pièce que je connaissais déjà.

- J'ai autre chose à vous dire.

Maintenant, nous nous attendions au pire.

- Vous avez peur de passer pour des fous! Moi, si j'étais vous, je ne tairais pas votre interprétation. Vous avez besoin d'aide, y compris celle de la police.

Anna prit les choses en main.

- Voici la copie d'une lettre rédigée le 15 juillet 1815 par Étienne Ségur, l'ancêtre de Guillaume. J'aimerais que vous en preniez connaissance avant que nous vous fassions part de certains commentaires.

Dureuil parcourut longtemps les lignes de l'étrange missive. Enfin, il releva la tête et me dévisagea, sidéré.

Anna lui exposa dans le détail les déductions auxquelles

nous étions parvenus. Elle termina ainsi:

- Nous souhaiterions connaître votre opinion sur l'hypothèse difficilement concevable d'un transfert d'images. Existe-t-il seulement un soupçon de probabilité pour qu'une expression contemporaine de l'esprit, ici caractérisée par sept croquis, soit projetée deux siècles en arrière pour être reproduite par un homme vivant dans un passé révolu et qui voit subitement éclore dans sa tête la vision de ces fameux dessins?

- Vous êtes en train de me décrire tout simplement un phénomène de télépathie.

Évidemment, comme tout un chacun, nous avons déjà entendu ce terme qui caractérise la transmission de pensée. Mais nous n'avons pas fait le rapprochement entre cette faculté extrasensorielle et l'émission d'informations révélée par la lettre de Ségur.

Dureuil entra dans les explications.

- La télépathie est une passerelle mentale reliant deux êtres. Par elle, nous pouvons communiquer avec l'autre à distance, envoyer et recevoir des messages hors du temps et de l'espace. Nous détenons presque tous cette aptitude sans le savoir.

- Vous voulez dire qu'entre Anna et moi, nous pourrions échanger mutuellement des informations sans faire usage de la parole.

Dureuil ne releva pas l'intonation légèrement ironique de ma voix.

- Pourquoi pas! Ces phénomènes surviennent de façon spontanée, mais certaines personnes posséderaient le pouvoir de favoriser leur émergence. Or, si je me souviens bien, nous sommes déjà arrivés à la conclusion que les deux êtres qui vous créent tant de soucis sont d'extraordinaires sujets «psi».

- Existe-t-il une base physique, susceptible d'expliquer ces manifestations?

- Non. Les recherches en vue de détecter un support permettant une transmission de nature si immatérielle sont restées infructueuses. La pensée constitue une énergie

véritable mais non perceptible. Elle engendre les phénomènes télépathiques qui ne sont finalement que des émanations de notre esprit.

Pendant la guerre froide, des expériences télépathiques furent menées à bord d'un sous-marin atomique. Un homme, situé sur la terre ferme à deux mille kilomètres de distance, transmet chaque jour, durant une période déterminée, l'image de motifs simples à un autre homme, présent dans le sous-marin. Dans plus des deux tiers des cas, ni l'énorme masse d'eau, ni la coque métallique du sous-marin n'empêchèrent la réception correcte des motifs.

- Vous parlez de transfert d'images. Serait-il plus facile qu'une communication par les mots?

- Effectivement. La transmission télépathique de mots, par exemple par le biais de l'écriture automatique, est plus rare que l'émission et la réception d'images. Pour celui qui émet, il suffit de se concentrer en visualisant un dessin contenant un message pour que le receveur le perçoive comme une reproduction photographique exacte de la pensée de l'émetteur. Cet échange de sensations, que certains nomment télésthésie, se traduit par un flash qui constitue la diffusion instantanée de l'image. Entre deux personnes, on est ainsi parvenu à transmettre un dessin qui conservait une grande ressemblance.

Mon scepticisme reprit le dessus.

- Vous croyez vraiment qu'une telle possibilité existe? D'autant plus que dans le cas qui nous intéresse, les deux hommes ont vécu à des époques distinctes, espacées de deux siècles.

- Parfois des faits anodins cachent des mystères insondables. Nous avons tous vécu l'expérience suivante: Nous pensons fortement à un parent ou à une personne que nous connaissons bien; son image s'impose à nous, à notre esprit, et par hasard, dans le moment ou même les jours qui suivent, nous recevons de ses nouvelles!

- Est-ce par exemple ce rapprochement intellectuel qui aurait pu se produire aujourd'hui entre le criminel et son prédécesseur?

- Tout à fait, Anna. Une fusion de l'inconscient est d'autant plus facilitée que les rapports entre les sujets sont plus forts. Une relation affective intense entre deux personnes susciterait chez elles une faculté bien plus grande de communiquer ensemble par l'esprit. N'oubliez pas que ces deux hommes, d'une même lignée, ont été capables de se retrouver en franchissant le fossé du temps grâce à un lien tangible, un simple carnet, qui a contribué à les réunir malgré les générations qui les séparent.

Prise d'une inspiration subite, Anna me demanda de sortir l'original du courrier rédigé par mon ancêtre.

- Monsieur Dureuil, voici la lettre écrite par Ségur. Concernant l'écriture, le papier ou bien la forme des lettres, voyez-vous une précision supplémentaire à nous apporter?

Je l'observai manipuler la feuille entre ses doigts. Pendant plusieurs minutes, il caressa le papier délicatement. Ses yeux ne fixaient plus rien en particulier dans son environnement immédiat.

- Deux suicides par pendaison. Pourtant... Ils ne voulaient pas disparaître! Bon, je ne sais pas... Tiens, les tours d'une cathédrale, je les aperçois à travers une lucarne, pas très loin. Elles émergent au-dessus de toits en ardoise.

- Que voulez-vous dire?

- Rien que ce que j'ai dit. J'ai simplement ressenti quelques impressions, voilà tout.

Plus je considérais cet homme et moins j'étais enclin à prêter une oreille attentive à ce qui me paraissaient être de pures divagations. Néanmoins, je devais objectivement reconnaître qu'il avait réussi à plusieurs reprises à bousculer mes certitudes. Par politesse et vis à vis d'Anna, je conservai mon flegme jusqu'à notre départ.

Notre visite chez Dureuil ne nous avait pas menés bien loin. De vagues perspectives à mon sens peu vraisemblables. Bref, rien de concret en mesure de nous orienter vers de nouvelles voies d'investigations. En tout cas, à part la vision extravagante d'une cathédrale, aucune indication précise sur l'emplacement éventuel du rapport de

l'inspecteur Valmont dissimulé jadis dans la maison d'un notaire.

Persistant dans la conduite que nous nous étions fixés, j'ai obtenu de mon père la possibilité d'accomplir des recherches dans notre maison familiale.

D'abord étonné par ma demande, il a accepté de nous ouvrir tous les vieux meubles où étaient entassés d'innombrables papiers issus des anciennes générations de Castel. Depuis mon enfance, je connaissais par cœur tous les recoins de cette vaste demeure.

- Tu pourras aussi fouiller le grenier qui vous attirait tant autrefois, Hélène et toi. Bon courage! Je n'ai plus mis les pieds depuis très longtemps dans ce repaire d'araignées.

Nous ne possédions même pas le nom du fameux notaire de Laon. Or, retrouver un document vieux de deux siècles, supposé figurer dans les archives d'une étude notariale qui aurait elle-même survécu au temps, équivalait à rechercher une aiguille dans une botte de foin. Cependant, si minces soient nos chances de succès, j'ai sollicité l'aide d'historiens locaux. En attendant, Anna estimait que nous devions rester à l'écoute des événements, même les plus insolites, intervenant du côté de Laon.

Un matin, vers le milieu du mois d'avril, elle pénétra en trombe dans la salle de bain. Son irruption soudaine au moment où je me rasais fut la cause d'une balafre au beau milieu du menton.

- Tu sais ce je viens d'entendre à la radio? Hier, un crime a été commis à Laon dans des circonstances vraiment étranges. Dépêche-toi. Branche-toi sur internet. Sur le site de l'Union, ça m'étonnerait qu'un article détaillé ne relate pas cette histoire sordide.

Anna ne se trompait pas. Sur la page d'accueil du quotidien régional, un titre nous sauta immédiatement aux yeux: «meurtre odieux d'un prêtre». Elle cliqua sur les mots. Nous pûmes lire ensemble les lignes consacrées à cette malheureuse affaire.

«La nuit précédente, à l'institution Saint-A..., un jeune dément a assassiné un vieux prêtre. Rappelons que cette

petite institution très discrète, qui occupe un bâtiment ancien dans la ville haute, abrite quelques gens d'église aujourd'hui à la retraite.

Selon les premiers éléments de l'enquête, l'ecclésiastique aurait été étranglé dans son sommeil par le jeune homme.

Il s'agit d'un retardé mental nommé Jean-Pierre Marcellin. Il est le petit-fils du couple chargé de l'entretien de l'institution. L'homme et la femme s'occupaient de lui depuis la mort accidentelle de ses parents.

D'après certains témoignages, le père Mathieu, la victime, faisait preuve de sévérité envers le jeune homme; celui-ci a-t-il alors voulu se venger?

Le garçon, lors de son interpellation, a tenu des propos incohérents: un homme masqué l'aurait approché la nuit. Il cherchait quelque chose dans la maison. C'est lui qui serait responsable du crime. Cet énigmatique personnage, sorti vraisemblablement de l'imagination du jeune homme qui s'est rendu compte de la portée de son geste, lui aurait dit de saluer un certain GC. Aucun nom ne porte ces initiales dans l'entourage du jeune homme.

Il a été interné dans un établissement spécialisé où les médecins devront évaluer son degré d'aliénation mentale et sa responsabilité pénale en vue d'un éventuel jugement.»

GC...

Anna me regarda.

- Franchement, crois-tu au hasard?

- Que veux-tu dire?

- Un bâtiment ancien, à Laon; un mystérieux cambrioleur qui recherche quelque chose, pourquoi pas le rapport de Valmont par exemple; tes initiales... Tu veux autre chose?

Les arguments d'Anna étaient imparables. Elle poursuivit.

- Demain, c'est samedi. Allons sur place. Essayons d'entrer en contact avec la famille du jeune homme.

- Je vais demander à Bergerac de contacter les enquêteurs qui s'occupent de cette affaire afin de nous simplifier la tâche. Mais que lui dire pour le convaincre?

- La vérité. Laisse-moi faire...

Deux petites heures d'autoroute suffisaient pour se rendre à Laon.

La ville haute, perchée sur son rocher, domine la plaine d'une centaine de mètres. En nous rapprochant par ce jour ensoleillé, la vue était splendide. Les tours de la cathédrale Notre-dame, l'un des plus anciens joyaux de l'architecture gothique, se détachaient sur le ciel bleu.

- J'espère que tu as été persuasive vis à vis de Bergerac et qu'il aura pu à son tour appuyer notre requête?

- Je lui ai dit qu'un lien pouvait exister entre le meurtre de ce prêtre et notre affaire. Que le personnage masqué évoqué par le jeune dément serait peut-être bien réel.

- Et il t'a cru?

- Oui. J'ai affirmé qu'un membre de la bande à Gaudin cherchait sûrement à mettre la main sur un document compromettant ayant un rapport quelconque avec les méfaits commis par le gang. Par défi, il aurait donné tes initiales à Jean-Pierre Marcellin. Il s'agit de questionner les occupants de l'institution. Ont-ils été témoins d'un événement singulier, même mineur, les jours précédant l'assassinat du prêtre? Bergerac m'a promis d'appeler ses collègues. La contrepartie, c'est de confier à la police locale les informations que nous pourrions récolter.

- Allons vérifier si son action a été efficace.

Nous nous arrêtâmes à proximité de la cathédrale. L'institution Saint-A... était à plusieurs minutes de marche. Quelque part au cœur d'une rue paisible se dressait une façade sur laquelle des pierres de taille trahissaient l'ancienneté de la demeure. Sur le toit, des lucarnes visibles depuis la rue, révélaient l'existence de plusieurs mansardes.

La femme âgée qui nous ouvrit la porte semblait porter toute la misère du monde. C'était Mathilde Marcellin, la grand-mère de Jean-Pierre, l'assassin présumé du prêtre. Les présentations faites, elle nous amena dans une salle spacieuse au rez-de-chaussée. Au fond, une porte vitrée donnait sur un petit jardin entouré par un mur élevé.

Un silence absolu régnait dans la maison.

- La police m'a fait part de votre venue. Vous disposeriez d'éléments nouveaux? Vous croyez qu'une chance subsiste d'innocenter notre petit-fils?

Devant une douleur si perceptible, sans nous concerter, Anna et moi décidâmes de raconter tout ce que nous savions, jusqu'à la thèse présentée à Bergerac qui nous avait facilité le contact avec la famille.

- Quel malheur! La mort brutale de ses parents a gravement perturbé Jean-Pierre. Mais son handicap n'en fait pas un monstre pour autant. Sa version a été si incohérente que les autorités lui ont fait endosser la responsabilité de ce crime horrible sans vraiment approfondir. D'accord, le père Mathieu n'était pas toujours tendre avec lui. Mais moi, je sais bien qu'il est absolument incapable de faire mal à une mouche.

- A vous, madame, vous a-t-il fait des confidences qu'il n'aurait pas révélées à la police?

Elle eut un moment d'hésitation. Mais nous étions peut-être le dernier espoir en mesure de disculper le jeune garçon.

- En effet. L'homme masqué lui aurait promis d'exaucer un vœu si Jean-Pierre l'aidait à effectuer certaines recherches en toute tranquillité, sans alerter les habitants de l'institution. Mon petit-fils lui aurait alors demandé de le venger du père Mathieu, à cause de ses brimades. Il ne s'attendait pas à lui voir infliger un tel châtement! Si j'avais déclaré cela aux policiers, ils auraient conclu que Jean-Pierre avait inventé de toutes pièces le personnage pour mieux organiser sa vengeance. C'était l'enfoncer un peu plus.

Anna réfléchissait.

- Jean-Pierre vous a-t-il précisé les endroits particuliers où l'étrange individu désirait procéder à ses recherches?

- Oui. Cette nuit-là, les deux hommes sont montés dans les combles de la vieille bâtisse. Ils se sont arrêtés plus particulièrement dans une petite pièce complètement abandonnée.

- Madame Marcellin, pouvez-vous nous y conduire ?

- Si vraiment vous le souhaitez, c'est possible. Il n'y a que

mon mari qui se rend là-haut quelquefois. Mais il s'est absenté pour récupérer du ravitaillement destiné à l'institution. Je peux vous y amener.

A l'étage, plusieurs portes s'ouvraient sur les chambres occupées par les pensionnaires. Au milieu du couloir, un escalier permettait d'accéder au second étage, inhabité celui-là.

Avant de poursuivre plus haut, j'eus une inspiration et je posai une question à Mathilde Marcellin.

- Où se situe la chambre du malheureux père Mathieu?

- C'est celle qui se trouve juste à côté de l'escalier. Vous voulez la voir?

Elle tourna une clé dans la serrure et poussa la porte d'une pièce austère qui avait pour seule décoration un crucifix au-dessus d'un petit lit en fer. Une cheminée condamnée occupait le centre d'un mur.

Depuis le couloir du deuxième étage, un escalier plus étroit menait dans les combles de l'institution. L'audacieux qui s'aventurait dans ces lieux désolés était enveloppé d'une obscurité presque totale. Mathilde chercha l'interrupteur. La lumière crue d'une ampoule puissante éclaira un couloir délabré. Notre guide désigna une porte.

- C'est là que le mystérieux visiteur est entré. Il est resté un assez long moment à l'intérieur. Jean-Pierre n'a pas osé le suivre et l'a attendu dans le couloir.

J'ouvris la porte qui n'était pas fermée à clé. C'était une ancienne chambre mansardée, pleine d'objets hétéroclites et poussiéreux. Je m'avançai au milieu du bric-à-brac. Soudain, je m'arrêtai net au milieu de la pièce. Je tendis le bras en direction de la fenêtre.

- Regarde Anna! «Les tours d'une cathédrale... à travers une lucarne, pas très loin. Elles émergent au-dessus de toits en ardoise.»

## Chapitre 18

Anna et moi étions maintenant convaincus que le fameux visiteur nocturne à l'institution Saint-A...n'était pas une pure invention issue du cerveau défaillant de Jean-Pierre Marcellin.

En son temps, Étienne Ségur était venu dans cette chambre afin d'identifier l'endroit précis où les documents furent déposés. Par la fenêtre de la lucarne, son attention avait probablement été attirée par les admirables tours de la cathédrale se détachant au-dessus des toits d'ardoise. C'est ce que Dureuil, en manipulant le papier de la lettre passée jadis entre les mains de Ségur, avait visualisé!

Il semblait évident que le sabreur était à la recherche des traces laissées par ceux qui avaient autrefois farouchement lutté contre son ancêtre. Peut-être parce qu'elles étaient à même de livrer un secret qui, en remontant la chaîne du temps, aboutirait aujourd'hui à le mettre en péril.

- Je fais une supposition, dit Anna. Celui qui a tenté de brûler la lettre est bien le meurtrier qui sévit sous l'Empire. Avant d'approcher les bords repliés du papier au-dessus de la flamme d'une bougie, il prend connaissance de l'existence du rapport de Valmont et du lieu exact où il serait dissimulé. Il transcrit cette précision dans son journal qu'il a déjà réussi à récupérer.

J'enchaînai:

- Le sabreur connaît donc parfaitement l'emplacement de la cachette. La nuit où il parvient à se glisser dans le vieux bâtiment, il est surpris par Jean-Pierre. Il se rend compte de la fragilité psychologique du jeune homme et utilise ce pauvre garçon.

Je m'adressai à Mathilde Marcellin.

- Vous avez fouillé la pièce?

- Mon mari l'a fait. Mais non, il n'a rien trouvé.

Avant de quitter l'institution Saint-A..., nous avons rassuré Mathilde Marcellin. Pour nous, il n'y avait aucun doute. Jean-Pierre n'avait pas inventé toute cette histoire. L'étrange homme masqué existait.

- Pour l'instant, nous avons seulement des convictions. Nous allons en faire part à la police. Mais il ne faut pas crier victoire trop vite. Nous vous promettons de vous donner de nos nouvelles d'ici peu.

Avec Anna, nous avons passé le reste de la journée à visiter la ville qui renferme des richesses historiques incomparables. Nous avons emprunté les promenades aménagées le long des remparts. Très souvent, la vue est vraiment superbe.

Du côté est, en contournant la citadelle par les murailles, je me répétais à plusieurs reprises que c'était peut-être à cet endroit que l'ancêtre du sabreur avait tenté d'approcher Napoléon lorsque ce dernier, de passage dans la ville et en route pour son ultime campagne, visita les fortifications.

Je m'étais engagé vis à vis de Bergerac à communiquer le résultat de nos investigations. Dès le lundi matin, je l'appelai à son bureau. L'inspecteur avait l'art de la synthèse.

- Si je vous comprends bien, à partir de l'original de la lettre, Dureuil, en palpant le papier, a décrit une image qui collerait avec celle observée autrefois par Ségur à travers la lucarne de la chambre: les tours d'une cathédrale au-dessus de toits en ardoise... Or vous avez contemplé le même panorama depuis les combles de l'institution et vous concluez à l'innocence de Jean-Pierre Marcellin. Son histoire invraisemblable concernant un homme masqué serait véridique. Décidément, vous allez me rendre fou!

Je n'osai pas lui répondre.

- Que comptez-vous faire maintenant?

- Rencontrer Jean-Pierre Marcellin pour essayer de

recueillir des indications. Il n'y a que vous qui puissiez nous aider à lui rendre visite en alléguant un complément d'enquête. Nous avons l'espoir qu'une intervention de votre part débloquerait la situation.

Le silence au bout du fil indiqua que Bergerac pesait le pour et le contre.

- Depuis le début de cette affaire, trop d'éléments inexplicables ont été mis en lumière pour que je me refuse aujourd'hui à prendre en considération votre théorie. Je vais voir ce que je peux faire. Je vous rappelle.

Le soir même, l'inspecteur tint sa promesse.

- J'ai obtenu un droit de visite pour jeudi prochain. Vous pourrez voir le jeune homme; mais pas seul! Nous nous rendrons ensemble dans l'établissement psychiatrique spécialisé où il est enfermé.

- Je t'accompagnerai, me dit Anna. Heureusement que Savigny est compréhensif avec nous... Une présence féminine pourrait faciliter le dialogue avec Jean-Pierre Marcellin.

- Si nous ne nous sommes pas fourvoyés, tu es certainement consciente de la conclusion qui s'impose: le suicide de Bernard Duvernes n'en serait pas un et le criminel courrait toujours!

- Nous ne sommes pas les seuls à émettre un doute! Même Léa Vernet n'est pas totalement persuadée de l'issue de cette maudite histoire en dépit de la disparition affreuse du couple Duvernes.

- C'est vrai. Elle m'a annoncé son intention de vérifier l'authenticité de l'article du 25 mars 1814. Selon elle, si Louis Chambelland fut réellement le coupable à l'époque de l'Empire, alors Bernard Duvernes n'aurait fait qu'imiter l'itinéraire criminel de son aïeul. Dans ce cas, l'affaire est close. Sinon!...

- Je suis sûre que ce qui gêne notre belle psychologue est que sa thèse sur la culpabilité de Nicolas Chambelland se soit avérée inexacte. Son orgueil en prend un coup. Elle cherche tout simplement à démontrer le bien-fondé de sa théorie. Quel pied pour elle si l'article est un faux!

- Tu es injuste. Je ne suis pas aussi catégorique que toi. Elle avait l'air vraiment sincère quand nous avons discuté au téléphone. Et puis après tout, ne sommes-nous pas nous-mêmes convaincus du passage du sabreur à Laon? Et si Léa Vernet ne se trompait pas?

L'éclairage de Vincent au sujet de l'article était indispensable. Je pris la décision de l'appeler le lendemain matin. Comme d'habitude, je tombai sur la voix mélodieuse de son assistante.

- Lou, pouvez-vous me dire comment Vincent supporte le choc?

- Ça n'a pas été facile après notre retour à Manille. Mais il s'est aussitôt réfugié dans le travail. Il a enchaîné une série de reportages, aussi périlleux les uns que les autres, comme si défier le danger était pour lui le meilleur moyen d'oublier ces moments horribles. Il ne me parle pas de la mort de ses parents. Bon, je vous le passe.

Après quelques banalités, j'abordai la raison essentielle de mon appel.

- Vincent, pardonne-moi de revenir sur un fait concernant un passé récent si douloureux, mais j'ai besoin de ton avis. Nous avons des soupçons sur l'authenticité de l'article retrouvé par Pierre Rive. As-tu une confiance absolue envers ce jeune homme? Y a-t-il une probabilité pour que l'article soit un faux?

Mes questions stupéfièrent Vincent car il ne répondit pas tout de suite.

- Pour ce qui est de ta première question, oui, j'ai entièrement confiance en lui. Je le connais depuis longtemps et je n'ai aucun doute sur sa probité. Quant à ta seconde question, je n'ai pas examiné par moi-même l'original de l'article. Je ne suis pas sur place. Le mieux pour toi est encore de contacter Pierre et de remonter jusqu'à la source. Pourtant, je t'assure que son jugement est parfaitement fiable.

- Si je parviens à photographier la page de la gazette dans laquelle l'article fut jadis inséré, pourras-tu me faire part de

ton opinion? Par exemple sur l'agencement de la page, la nature des caractères utilisés... Après tout, l'histoire de la presse rentre dans tes compétences professionnelles!

- Sans problème. Dès que tu m'envoies la photo par Internet, je te donnerai mon avis.

J'attendis le soir avant de joindre Pierre Rive. Il décrocha dès la première sonnerie comme s'il attendait mon appel.

- Vincent m'a alerté. Après madame Vernet, vous êtes la seconde personne à afficher un certain scepticisme au sujet de la réalité de l'article paru sous l'Empire. Eh bien, je vous livre la même réponse: oui, l'article est authentique!

- Il n'y a aucune possibilité de falsification?

- Écoutez. J'arrive dès demain en Champagne pour un bref séjour dans la ferme de Vincent afin de vérifier si tout est en ordre. Je me propose de passer à Troyes vous apporter la copie que j'ai réalisée lors de mes recherches.

- Encore mieux. Demain après-midi, je n'ai pas de cours. Vincent est aussi mon ami. Cette ferme est un peu ma deuxième maison. C'est moi qui viens vous voir.

Rive mit quelques secondes à répondre.

- Comme vous voulez. Je vous attends.

Deux jours plus tard, Bergerac, Anna et moi étions en route vers l'établissement psychiatrique afin de rencontrer Jean-Pierre Marcellin.

Pendant le trajet, l'inspecteur nous indiqua les grandes lignes de l'enquête qui avaient abouti à l'arrestation du jeune homme.

D'après les rapports, la police avait procédé méthodiquement sans écarter au départ la thèse du garçon et l'existence de cet énigmatique visiteur nocturne. Les enquêteurs avaient interrogé tous les habitants de l'institution, et bien entendu le couple Marcellin. Ce soir-là, personne n'avait rien entendu. Aucune empreinte, différente de celles des occupants habituels de l'institution, n'avait également été décelée.

En revanche tous, y compris les grands-parents, avaient évoqué les rapports difficiles entre ce vieux prêtre acariâtre

et le jeune homme, fragile psychologiquement. Au fil du temps, Jean-Pierre était devenu son souffre-douleur. Le prêtre avait été étranglé à l'aide d'une corde serrée autour du cou. Le garçon est vigoureux, le prêtre âgé et faible. Mais surtout, la police scientifique avait retrouvé les empreintes du jeune homme dans la chambre du père Mathieu. Or ses grands-parents avaient affirmé qu'il ne s'y rendait jamais. Et pour cause, il redoutait tant cet homme d'église!

L'établissement était situé dans une zone isolée et verdoyante.

Nous avons garé la voiture sur un parking avant de franchir à pied un poste de sécurité. Un plan permit de nous orienter facilement.

Le centre psychiatrique se compose de nombreuses constructions, chacune de taille modeste, la plupart à un seul étage, toutes disséminées au milieu de vastes espaces verts et toutes portant le nom de fleurs.

- Jean-Pierre Marcellin se trouve enfermé dans le pavillon primevère.

Quelques minutes de marche à travers le parc nous amena à l'endroit recherché. Au milieu de la façade du bâtiment, une porte vitrée renforcée d'un grillage donnait accès à un sas. Toutes les fenêtres étaient également munies d'une grille. Bergerac appuya sur le bouton d'un interphone et expliqua brièvement la raison de notre visite. Un membre du personnel tout de blanc vêtu qui déambulait dans le couloir nous ouvrit successivement les deux portes.

A l'intérieur, le plafond, les murs et même le sol offraient des teintes à dominante bleue et mauve.

Une infirmière vint à notre rencontre.

- Je vais vous conduire jusqu'à la chambre de Jean-Pierre. Mais auparavant, quelques précisions. Le jeune homme a subi tout un tas d'exams. Excepté son comportement qui traduit la mentalité d'un enfant de cinq ans, il ne fait preuve d'aucune manifestation de violence. Il n'a d'ailleurs pas de traitement.

- Nous pouvons donc l'interroger sans craindre ni crise de colère, ni geste agressif? demanda Bergerac.

- Le mot interroger n'est peut-être pas exactement celui qui convient. Évitez de dire que vous êtes de la police. Il en veut terriblement aux enquêteurs qui ne l'ont pas cru.

- Vous ne croyez pas à sa culpabilité, n'est-ce pas, dit Anna?

- Franchement, à part cette attitude de juvénilité extrême, nous n'avons détecté aucune anomalie comportementale, ni d'ailleurs de troubles mentaux qui auraient entraîné les gestes cruels dont il semble être responsable. Mais on ne peut jamais être sûr!

Puis elle s'adressa plus spécialement à Anna.

- Si vous lui annoncez que vous venez lui donner des nouvelles de ses grands-parents et que vous adhérez à sa thèse de l'homme masqué, vous aurez plus de chance de communiquer avec lui.

Anna se retourna vers Bergerac.

- Ne soyez pas vexé, inspecteur. Mais il serait souhaitable de me laisser dialoguer avec le jeune homme ou tout au moins que je puisse entamer la conversation.

- Je lui ai dit que des personnes allaient venir le voir avec l'intention de l'aider, dit l'infirmière. Voilà, à vous de jouer...

L'infirmière avait refermé la porte de la chambre derrière elle.

Le garçon était assis au bord du lit. Manifestement, il nous attendait avec impatience.

Je regardai ce grand escogriffe âgé de dix-sept ans tout au plus. Maigre, des cheveux roux mal peignés, un visage long et boutonneux, toute sa physionomie trahissait le gamin immature passé trop vite de l'enfance à l'âge adulte. Son regard vif reflétait une nuance visible de curiosité.

Anna prit la parole.

- Bonjour Jean-Pierre, moi je m'appelle Anna. Et voici Guillaume et Richard. Nous t'apportons des nouvelles de tes grands-parents. Nous avons rencontré Mathilde il y a quelques jours à peine.

Anna parlait lentement, avec douceur, en détachant bien tous les mots.

- Tu sais, nous venons en amis. Nous ne sommes pas des policiers. En fait, tous les trois, nous pensons que tu n'as pas menti lorsque toutes ces personnes t'ont interrogé.

Le garçon restait toujours muet.

- Peux-tu nous raconter ce qui est arrivé cette nuit-là?

- J'ai déjà tout dit à la police mais ils ne m'ont pas cru.

- Nous le savons. Mais peut-être as-tu oublié de déclarer des faits qui t'ont paru sans importance. En nous répétant ton histoire, certains détails peuvent revenir et prouver que tu as dit la vérité.

Jean-Pierre hésitait toujours.

- Selon ta grand-mère, tu aurais demandé à l'homme masqué de te venger du père Mathieu, à cause de ses brimades... Tu vois, nous connaissons des choses que même la police ignore.

Un sourire espiègle courut sur les lèvres du jeune homme.

- Mamie Mathilde est si gentille avec moi, je ne lui cache rien.

- Vas-y maintenant. Si tu veux vraiment qu'on t'aide, décris-nous exactement ce que tu as vu la nuit où l'homme masqué a surgi.

- J'étais dans le jardin qui se trouve derrière l'institution. Avant de me coucher, j'aime bien regarder les étoiles. Tout à coup, un homme en noir a sauté par-dessus le mur. J'ai eu très peur. Il portait un masque.

- Tu peux décrire ce masque?

- Oh, c'est comme les méchants dans les films policiers. Un bonnet avec deux trous pour les yeux et un pour la bouche.

- Une cagoule?

- Oui. C'est ça, une cagoule. Il m'a parlé. Il ne voulait pas me faire du mal. Au contraire, il m'a promis qu'il exaucerait un vœu si je l'accompagnais sous le toit pour chercher quelque chose qui lui appartenait.

Jean-Pierre Marcellin nous retraça longuement sa visite dans les combles en compagnie du mystérieux visiteur.

Jusqu'ici je n'étais pas intervenu dans la conversation.

Il arrivait péniblement à la fin de son récit lorsque j'esquissai un geste qui attira son attention. Puis, regardant le jeune homme droit dans les yeux, je prononçai calmement:

- Je suis GC...

Le garçon sursauta. Je renchéris.

- Le GC à qui tu dois transmettre le bonjour de la part de l'homme masqué, eh bien, c'est moi! Mon nom est Guillaume Castel. Mais je te rassure, tu n'as rien à craindre. Je ne suis pas son ami. Au contraire. Tu peux me faire confiance. A présent, nous devons connaître toute la vérité.

- C'est vrai, je n'ai pas tout raconté à la police parce que j'avais peur qu'il revienne. J'ai vu ce qu'il a fait au père Mathieu! L'homme masqué m'a demandé de l'attendre dans le couloir. A l'intérieur de la chambre, j'ai entendu un bruit assez fort comme s'il grattait le mur, vers la cheminée. Le père Mathieu est apparu un peu après.

Le garçon pleurnichait. Il continua son histoire entrecoupée par des sanglots.

- Il voulait savoir ce que je faisais là. Il avait un ton méchant, comme d'habitude. Ensuite, il a entendu le bruit dans la pièce et il est entré malgré mon avertissement. Le bruit s'est arrêté quelques minutes puis a repris. Enfin l'homme est sorti. Il avait l'air en colère.

- Il t'a dit quelque chose à ce moment-là?

- Oui. Qu'il n'avait rien trouvé et que je devais saluer GC quand je le verrai. Il m'a expliqué qu'il avait exaucé mon vœu, que le prêtre s'était rendormi et que je devais l'aider à le ramener dans sa chambre. Nous l'avons allongé sur son lit. Il ne bougeait plus.

- N'as-tu pas pensé que le père Mathieu était peut-être blessé?

- J'avais si peur de me retrouver là! Je suis sorti rapidement de la chambre. Mais déjà l'homme masqué avait disparu. Je n'ai pas voulu réveiller Mamie. Je me suis couché.

Jean-Pierre Marcellin pleurait maintenant à chaudes larmes. Il était évident que nous ne parviendrions plus à lui soutirer d'autres commentaires.

- Bon. On va te laisser. On te promet de revenir.

De bout en bout de l'entretien, Bergerac ne prononça pas une seule parole mais il fixait constamment le garçon pour jauger la véracité de son récit.

En quittant l'établissement psychiatrique, j'exposai immédiatement à l'inspecteur et à Anna une conviction qui m'était brusquement venue à l'esprit en écoutant le jeune homme.

A son habitude, Bergerac conduisait vite et avec souplesse. A ma requête, nous roulions en direction de l'institution Saint-A...

- Nous devons vérifier quelque chose. L'autre jour, dans la mansarde, j'ai repéré un conduit de cheminée. Le même visiblement qui passe dans la chambre du prêtre. Je pense que le père Mathieu a été réveillé en pleine nuit par le bruit que l'étrange individu provoquait en grattant le mur. Le son s'est répercuté à l'intérieur de la canalisation. Le prêtre a alors décidé de se rendre compte par lui-même de l'origine de ce bruit inhabituel et il est monté dans les combles.

- Et ce que le mystérieux personnage cherchait se trouve dans le mur à proximité de la cheminée.

Il ne fallut pas longtemps à Bergerac pour nous conduire à Laon.

Mathilde et son mari étaient tous les deux présents. Nous leur expliquâmes la situation. Très vite, nous sommes montés dans les combles, jusqu'à la pièce dans laquelle, selon Jean-Pierre, le visiteur avait gratté le mur. La chambre abandonnée était toujours aussi chaotique et poussiéreuse.

A hauteur d'homme, à l'angle que fait le conduit de cheminée avec le mur, des débris de plâtre gisent au sol. Sur le mur, plusieurs grosses pierres sont apparentes.

- Monsieur Marcellin, pouvez-vous nous apporter un outil suffisamment fin et solide pour le glisser entre ces pierres et les desceller?

Quelques minutes plus tard, le gardien de l'institution remontait avec un pied-de-biche. Nous remarquâmes alors

qu'une pierre, un peu plus massive que les autres, avait été remplacée pour boucher un trou. En l'ôtant, nous aperçûmes une niche. A l'intérieur, se trouvait seulement une petite enveloppe blanche.

## Chapitre 19

Les lignes étaient imprimées. Le sabreur avait manifestement préparé son courrier avant de venir à l'institution.

«Castel,

Pas de chance.

Tu es fort, comme ce damné Ségur, mais pas autant que nous deux réunis.

J'ai découvert cette cachette avant toi, alors que te reste-t-il maintenant pour arriver jusqu'à nous?

Mais ce n'est pas fini.

Car je peux bien te le dire.

Il frappera à nouveau, directement au cœur de ses ennemis !

Et puis tu n'as encore rien vu. Vous tous, vous pouvez trembler sur vos bases car le monde tel que vous le connaissez aujourd'hui s'écroulera comme un château de cartes.

Grâce à moi, il va pouvoir accomplir ses desseins historiques.

J'ai mis à genoux la bande à Gaudin. Ces gens-là ne comprennent que la violence. Mais comme les complices du Gaudin de jadis, ils ont vu ce dont j'étais capable. Alors ils ont peur de moi et ils m'obéissent.

Et puis ils ont confiance en mon plan. Ils savent que leur fortune est au bout.

C'est vraiment un plaisir de lutter contre toi.»

Nous n'avons pas voulu exploiter le contenu du courrier sur place devant les grands-parents de Jean-Pierre Marcellin.

Mais avant de partir, Bergerac a tenu à les rassurer.

- Des éléments nouveaux nous amènent à envisager une libération prochaine de votre petit-fils. Il n'a pas menti en présentant sa version des faits. L'homme masqué existe bel et bien et c'est lui le véritable responsable de la mort du père Mathieu. Le temps de communiquer les informations à la police locale et vous pourrez aller chercher Jean-Pierre.

Une intense émotion se peignit sur les traits des Marcellin. Mathilde se retourna vers moi.

- Je ne sais pas comment vous dire ça. Mais lorsque je vous ai vu la première fois, j'ai senti que notre épreuve touchait à son terme. Merci, du fond du cœur, merci...

Nous sommes restés un long moment en compagnie de l'inspecteur Rambert, l'enquêteur chargé d'élucider le meurtre du père Mathieu. Rambert, comme Bergerac vis à vis de Valentin, a rendu compte à sa hiérarchie.

- C'est vous qui prenez désormais les rênes de l'enquête, dit-il à Bergerac. Bon courage! Car si j'en crois vos explications, c'est une histoire à dormir debout avec un meurtrier au milieu, doté de facultés rares, et entouré maintenant de complices qui lui obéissent au doigt et à l'œil.

- Depuis que tout a commencé, nous sommes en effet confrontés à des paramètres qui défient l'entendement. Je vous tiens au courant de l'évolution de l'affaire. Votre concours nous sera peut-être nécessaire.

Sur le trajet du retour, Anna résuma en quelques mots ce que tous les trois avions dans la tête.

- Le sabreur est bien vivant! Il n'a donc pas disparu avec la mort de Bernard Duvernes. Le suicide du père de Vincent n'était qu'un leurre destiné à tromper la police et à entraîner la clôture définitive de l'enquête, vraisemblablement pour éliminer une pression qui devenait trop pesante.

- C'est évident, convint Bergerac. Pourtant une chose m'échappe: comment le tueur a-t-il procédé pour localiser la cachette?

- A cela, je peux vous répondre.

Je lui expliquai les conclusions auxquelles Anna et moi, avec l'aide de Castagnet, étions déjà parvenus.

- A partir de la lettre à moitié brûlée, le criminel, à l'époque du premier Empire, prend connaissance de l'emplacement du rapport de Valmont, comme d'ailleurs des dessins, et recopie ces renseignements sur son journal.

- Donc, si je vous ai bien suivi, le sabreur connaîtrait la position exacte de sept feuilles sur lesquelles apparaissent d'étranges dessins, grâce au journal de son aïeul. Mais... En effectuant nous-mêmes une recherche pour les récupérer, nous pourrions remonter jusqu'à notre homme ou au minimum gêner son action?

- Le hic, c'est que le seul moyen de mettre la main dessus, c'est de découvrir cette fameuse liste dissimulée par Ségur. Or nous n'avons absolument aucune idée sur sa localisation si tant est qu'elle existe encore. Là aussi, le tueur a une longueur d'avance sur nous. Étienne indique qu'elle se trouverait chez mon père comme le premier manuscrit.

- Vous avez cherché?

- On ne peut pas être partout inspecteur! On va s'y attacher. Anna, un moment silencieuse, reprit la parole

- Guillaume, tu es convaincu que le sabreur détient tous les atouts en main. Je ne suis pas aussi catégorique que toi! Si vous vous souvenez, en quittant la pièce dans les combles, il a avoué à Jean-Pierre Marcellin qu'il n'avait rien trouvé.

- Il lui a menti. En fait, il s'est emparé du rapport de Valmont. Il se doutait que le garçon répéterait ses paroles et ainsi, il voulait nous ôter tout espoir d'obtenir une information quelconque permettant de croiser sa trace.

- Je n'en suis pas si sûre! Jean-Pierre a souligné sa colère. Comme s'il n'avait vraiment rien trouvé. Le rapport de Valmont est peut-être encore dans la nature.

- Pour l'instant, une conclusion s'impose, déclara Bergerac. C'est que cette histoire est loin d'être finie et que des menaces sérieuses planent sur vous, Guillaume, ainsi que sur vos proches. Les mots «frapper au cœur de ses ennemis» sont suffisamment explicites. Je vous emmène voir Valentin.

A Troyes, en arrivant au commissariat, notre impression immédiate fut celle d'être plongés au cœur d'un branle-bas de combat.

Le commissaire nous entraîna tout de suite dans la salle de réunion où nous attendaient déjà Léa Vernet et Armand Savigny.

- Évidemment, je dois rendre compte au préfet du résultat de votre enquête à Laon. Pour les autorités, une seule chose importe: cette lamentable affaire s'est-elle oui ou non arrêtée avec le suicide de Bernard Duvernes? Le personnage responsable de la mort du père Mathieu est-il réellement le sabreur?

La réponse de Bergerac exclut toute ambiguïté.

- Malheureusement oui! Pour nous trois, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. L'homme entré en contact avec le jeune Jean-Pierre Marcellin la nuit du meurtre à l'institution Saint-A... est celui contre lequel nous luttons en vain depuis plusieurs mois.

- Quels sont les éléments qui vous permettent de l'affirmer? Bergerac ne répondit pas tout de suite. Il tendit à tous une copie de la lettre trouvée dans la cachette. Maintenant, chacun lisait attentivement les phrases écrites par le tueur.

Je me tournai vers Valentin.

- D'abord cette lettre. Elle a été déposée cette nuit-là à l'institution, à l'endroit précis où il y a deux siècles auraient été cachés des documents compromettants pour le criminel de l'époque. Il s'agirait notamment d'un compte-rendu de police indiquant son identité et probablement aussi des précisions qui placeraient aujourd'hui le sabreur dans une situation délicate.

- Comment cela, fit Valentin?

- N'oublions pas, dit Anna, qu'il reproduit exactement les actes de son prédécesseur. Si ce rapport retrace des faits détaillés sur des crimes exécutés autrefois, en tombant entre nos mains, il met en péril le sabreur au cas où ce dernier persiste à imiter scrupuleusement son aïeul.

- D'accord, dit le commissaire. Admettons que ce dément soit encore en vie. On serait donc revenus à la case départ.

Vous êtes resté son interlocuteur privilégié, Monsieur Castel. Et si je me réfère aux termes du courrier, il y a tout lieu de croire qu'un attentat est possible, soit directement dirigé contre vous, soit vers une personne de votre entourage.

Puis il s'adressa à Savigny.

- Compte tenu de ces circonstances exceptionnelles, je crains que vous soyez dans l'obligation de vous passer des services de Guillaume et d'Anna jusqu'à la conclusion définitive de cette affaire.

- J'ai déjà agi en conséquence, répondit Savigny. Le préfet s'est rapproché de notre inspecteur académique. Ces deux enseignants sont mis en disponibilité jusqu'à la fin de l'année scolaire avec la bénédiction de l'éducation nationale. Ils vous sont rattachés pour les besoins de l'enquête.

- Je suis désolé, Monsieur Castel. Mais il y a des priorités. Une surveillance étroite sera exercée sur vous, ainsi d'ailleurs que sur l'ensemble de votre famille, et votre sœur en priorité.

Anna réfléchissait tout haut. Ce changement brutal intervenu dans sa vie quotidienne ne paraissait pas beaucoup l'affecter.

- Vous notez qu'il évoque deux êtres étroitement liés, «... nous deux réunis... jusqu'à nous». Un peu plus loin, il écrit «il frappera...» en employant cette fois la troisième personne, ce qui atteste son incapacité à résister à celui qui l'asservit mentalement. La situation est strictement identique à ce qu'elle était lors de la réception par Guillaume des premiers courriers du sabreur; une soumission indéfectible à son mentor virtuel.

- Ce qui me semble plus grave, dit Bergerac, c'est que dorénavant, il n'est plus seul! Il a repris en main l'ancienne bande de Gaudin dont les membres ont été impressionnés par sa capacité de nuisance. Les mots «leur fortune est au bout...» témoignent qu'il prépare un coup démentiel ayant pour résultat de souder encore un peu plus ses complices autour de lui.

- Et qui pourrait me dire ce qu'il sous-entend par ce monde qui s'écroulera comme un château de cartes?

Anna n'hésita pas à lui dévoiler nos certitudes. Le silence planait dans la salle, accentuant le caractère inconcevable de son argumentation.

Elle révéla à tous l'existence de la lettre de Ségur. Elle présenta son interprétation concernant les tentatives du sabreur pour entrer en communication avec son ancêtre et lui délivrer des informations susceptibles de peser sur le cours de l'histoire.

J'enchaînai derrière elle.

- Je comprends le scepticisme que de tels propos peuvent susciter. Mais la lettre rédigée par Ségur existe pourtant bel et bien; tout comme hélas l'indication «au-delà de l'an 2000» qui figure dessus! Vraisemblablement cette année même...

Savigny ne s'était pas encore immiscé dans la conversation. A son habitude, il ne le fit pas tout à fait à bon escient.

- Décidément, Guillaume, vous m'étonnez toujours. Quand les événements historiques ne vous conviennent pas, vous les modifiez à votre guise. J'avoue que pour un prof d'histoire, vous êtes vraiment très fort!

Valentin, un moment désemparé, reprit le dessus.

- Je saurai gré à tous ceux présents dans cette pièce de rester discrets et de ne pas divulguer à l'extérieur de telles allégations. A ce jour, seuls entrent en ligne de compte les éléments concrets qui nous mettront sur la piste du criminel. Qu'avons-nous déjà pour cela?

Bergerac ne le rassura pas.

- Cette fois, les circonstances sont sensiblement différentes de celles que nous avons vécues au moment des meurtres copiant ceux perpétrés pendant la campagne de France. Nous ignorons totalement ses intentions. Il faut bien admettre que nous n'avons pas grand-chose. Nous ne pouvons qu'attendre qu'il se manifeste. Nous espérons que ce sera uniquement de manière écrite; et qu'il commettra une erreur!

Jusqu'ici, Léa était demeurée silencieuse. Elle s'adressa directement à moi.

- J'ai rencontré Pierre Rive. Comme à vous Guillaume, il m'a donné une copie de l'article du 25 mars 1814. Si tout le monde se rappelle bien, il s'agit d'un article retrouvé dans les archives départementales. Il annonçait le suicide de Louis Chambelland et sa responsabilité dans les abominations survenues jadis dans la région. Quelle est votre opinion à ce sujet? Êtes-vous convaincu de sa véracité?

- Il me paraît tout à fait plausible et s'insère parfaitement au milieu d'autres rubriques dont les thèmes sont visiblement d'époque. Mais je dois avouer que je ne suis pas un expert. En tout cas, pas autant que Vincent Duvernes.

- Et lui, qu'en pense-t-il?

- Je n'ai pas encore eu l'occasion d'examiner l'original qui fut imprimé dans une gazette. Vincent m'a promis de l'étudier dès que je lui ferai parvenir, via Internet, la photographie de la page où apparaît l'article.

- Madame Vernet, où voulez-vous en venir, fit Valentin? Sans relever la question de son supérieur hiérarchique, Léa continua à me questionner.

- Que pensez-vous de Pierre Rive, Monsieur Castel?

Je réfléchis un court instant. Je repassai dans la tête ma visite un jour auparavant à la sinistre ferme des Duvernes. Le jeune homme m'attendait. De petite taille, presque frêle, il n'avait pas fait preuve d'un plaisir ostensible à rencontrer l'ami d'enfance de Vincent. Correct, accueillant sur la forme, attentif à répondre à toutes mes questions, j'avais remarqué son soulagement lorsque j'avais annoncé mon départ, comme si ma présence l'indisposait. J'avais mis cela sur le compte de ma venue qui avait interrompu son fastidieux travail d'entretien de la grande maison d'habitation.

- Vincent semble lui accorder une confiance totale ; en tout cas en matière professionnelle.

- Vous pensez qu'il aurait une part de responsabilité dans cette affaire, demanda Valentin à Léa?

- Je n'en ai aucune idée, mais j'ai un doute sur l'authenticité de l'article qu'il a découvert. Dans les mêmes conditions et à deux siècles d'intervalle, la police met un terme à l'enquête en raison du suicide d'un coupable apparent. Or, nous savons aujourd'hui, que les crimes se sont poursuivis au-delà de 1814. Ce qui signifie que la mort de Louis Chambelland n'était finalement qu'un assassinat déguisé en suicide; pourquoi pas comme pour Bernard Duvernes! Et si l'article est faux, je me pose simplement la question sur le degré d'implication de Pierre Rive dans ces événements.

- Poursuivez vos investigations de ce côté.

- Je vous propose de vous accompagner dès lundi aux archives départementales, dis-je à Léa. Rive m'a fourni des indications pour le retrouver plus facilement.

- La piste est faible, dit Valentin avec amertume.

Devant son désarroi, je poursuivis.

- Il y a encore autre chose. Ségur parle d'une liste cachée dans notre maison familiale. Elle aurait trait à de mystérieuses feuilles qui pourraient beaucoup intéresser le sabreur. Il connaît leur existence et leur localisation précise, grâce une fois de plus au journal de son ancêtre. En accomplissant une recherche parallèle, il est possible de croiser son chemin.

- Vous savez par où commencer?

- Oui. Chez mon père, là où le manuscrit d'Étienne Ségur a été découvert.

Hélène et Alexandre nous ont rejoints le week-end et nous ont aidés à passer la vieille demeure au peigne fin.

En même temps, nous avons demandé à Maître Taillandier, notre notaire, de fouiller dans ses archives. Une trace quelconque, très ancienne, qui se rattache à notre famille, ou même liée au nom de Ségur, subsisterait peut-être encore.

Toute la journée du samedi, nous avons méthodiquement exploré les moindres recoins. En remontant de la cave jusqu'aux étages, rien n'a été laissé au hasard: chaque pièce

soigneusement examinée, les vieilles armoires vidées de fond en comble, les secrétaires minutieusement inspectés, chaque ouvrage de la bibliothèque feuilleté...

En fin d'après-midi, il a fallu se rendre à l'évidence. Nous n'avons rien déniché qui ressemble de près ou de loin à une liste, ne serait-ce qu'un indice qui nous mette sur la piste de ces dessins si convoités.

- Reste le grenier, dit mon père.

- On l'a gardé pour demain.

Le soir, Bergerac nous a téléphoné pour s'informer.

Une bonne partie du dimanche, nous avons disputé aux araignées ce vaste espace abandonné, véritable caverne d'Ali Baba.

J'expliquai à Anna les innombrables fois où nous avons, ma sœur et moi, franchi ce seuil avec appréhension, frissonnant à l'idée de nous retrouver face à face avec l'énigmatique personnage sorti tout droit du tableau accroché sur le palier pour narguer deux enfants délicieusement apeurés.

Mais une fois encore, rien !

Hélène et Alexandre étaient déjà redescendus. Anna m'attendait sur le palier, observant le tableau.

- Tu crois qu'il pourrait s'agir d'un de vos ancêtres? Étienne Ségur, par exemple!

Tout en lui avouant mon ignorance, je refermai brutalement la porte.

Est-ce simplement le choc ou un mauvais courant d'air? Ou est-ce, ainsi que le croit toujours Anna aujourd'hui, une intervention d'Étienne au-delà du temps pour prêter main forte à son lointain descendant aux prises, tout comme lui à son époque, avec un criminel insaisissable?

Quoi qu'il en soit, à l'instant précis où je claquai la porte du grenier, le tableau se décrocha et chuta lourdement sur le sol. Son poids et aussi sa décrépitude trahissant un âge avancé produisirent un résultat affligeant. Il gisait, brisé, à nos pieds.

Anna se pencha et me dit:

- Regarde derrière la toile. On dirait une feuille ternie par le temps.

## Chapitre 20

Léa se contemplait dans la glace.

Les soucis occasionnés par son enquête s'estompaient au fur et à mesure que la journée du samedi s'écoulait et que l'heure de son rendez-vous avec Bergerac se rapprochait.

Une conviction enracinée en elle depuis un certain temps déjà lui indiquait que Rive n'était pas complètement net dans cette histoire. Elle avait hâte de se retrouver lundi aux archives départementales, en compagnie de Guillaume, pour vérifier les assertions du jeune homme au sujet de l'authenticité de l'article du 25 mars 1814.

Un faux induirait presque inévitablement une dose de responsabilité du jeune journaliste. Mais jusqu'à quel point était-il impliqué ? L'étude minutieuse du dossier, la personnalité du journaliste et enfin sa propre expérience en matière d'affaire criminelle tendaient à la convaincre que le jeune homme n'agissait pas seul. Il était sous la domination d'un prédateur, pas du tout spirituel celui-là et combien plus dangereux ! Elle avait plus qu'une intuition sur l'identité de ce dernier. Patiemment, elle tissait sa toile, aussi secrètement que pour Rive, veillant à ne pas attirer l'attention. Elle avait soigneusement regroupé et enfoui les preuves qui s'accumulaient et qui étayaient ses convictions dans un dossier dissimulé à un endroit que personne ne soupçonnerait.

Le miroir lui renvoya l'image d'une femme très séduisante, vêtue volontairement avec sagesse, dont le charme n'avait nullement besoin d'être rehaussé par un maquillage trop provocant.

Face à la glace, elle se sourit à elle-même. Elle était au courant de la réputation de froideur qu'on lui prêtait dans son milieu professionnel. Avec Bergerac, tout à l'heure, elle devrait s'efforcer de sourire!

Au cours de la journée, Bergerac avait réexaminé attentivement une à une les pièces du puzzle.

La veille, il avait défini les modalités de détail relatives à la protection de Guillaume et de son entourage. Il avait mis en place une surveillance discrète autour de chacun des membres de la famille Castel.

La vérification de l'application rigoureuse de ses directives ainsi que l'étude du dossier lui avaient pris une bonne partie du samedi. C'était un bon moyen pour patienter et attendre sans trop d'anxiété l'heure du rendez-vous qu'il avait fixée à Léa.

Le moment fatidique approchait. Avant de quitter l'appartement, il décida de téléphoner à Guillaume et à Anna, accaparés par leur recherche.

A l'autre extrémité de la ligne, Guillaume brancha le haut-parleur.

- Hélas, pour l'instant, rien inspecteur. Nous continuons demain mais l'espoir devient de plus en plus mince. Nous sommes conscients que la possession de cette liste constituerait un atout non négligeable dans notre lutte contre ce criminel infernal. Mais existe-t-elle toujours? Et même en la récupérant, notre homme a très bien pu mettre déjà la main sur les dessins!

- Gardez le moral, Guillaume. Il est indispensable de persévérer dans vos efforts. Le moindre indice peut nous être utile.

Il fut incapable de dissimuler son euphorie.

- Je dîne ce soir avec Léa. Nous croiserons sans nul doute nos différents points de vue.

- menteur, cria Anna en direction du combiné.

Dimanche soir.

L'impensable s'était produit. La liste est en notre

possession!

Réunis tous ensemble dans la grande salle au rez-de-chaussée, nous avons pris connaissance du contenu du vieux papier que nous n'espérions plus trouver.

Une heure plus tard, Hélène et Alexandre nous ont quittés.

Avant de rejoindre l'Alsace, Hélène a appelé la police locale conformément aux prescriptions de Bergerac. A Colmar, sur le lieu de résidence du couple, au sein de la garnison d'Alexandre, la sécurité d'Hélène est moins problématique que la nôtre ici, en Champagne. L'inspecteur avait cependant insisté auprès de ma sœur et de son mari sur un certain nombre de consignes à respecter quant à leur sécurité, telles qu'alerter les autorités alsaciennes de leur déplacement.

Le document, en très bon état, est parfaitement lisible. Une longue étude ne fut pas nécessaire pour identifier son auteur. L'écriture d'Étienne Ségur m'était devenue aujourd'hui si familière!

«Après la campagne de Russie, nous avons pourtant cru que nos malheurs étaient finis. Rien en Champagne en 1813. Certes, nous avons appris grâce à Louis Valberg, ce brave officier de gendarmerie qui avait vainement lutté contre le criminel au sein de la Grande Armée, que des meurtres affreux avaient été commis en Allemagne. Mais c'était si loin!

Hélas tout a recommencé avec mon agression ce soir de décembre 1813 dans les ruelles sombres de Troyes.

Alors j'ai repris la plume. J'ai relaté tout ce qui est arrivé jusqu'à cette effroyable bataille de Waterloo. Durant les quatre terribles journées de la campagne de Belgique, nous avons réussi à subtiliser les renseignements reçus par notre adversaire sous la forme de sept esquisses qu'il a dessinées sur sept feuilles différentes.

Notre monde recèle des mystères insondables. Ces dessins auraient pu changer la face du monde. Pour être sûrs qu'ils ne retomberaient pas dans des mains maudites, nous les avons confiés à quatre personnes, sans lien entre elles, avec

instruction de les mettre à l'abri. Nous avons l'espoir de les récupérer plus tard pour confondre cet abominable criminel.

- La première feuille a été remise à Charles de Longpré, camarade officier de François Chassagne, issu de la même fédération, habitant à Châlons-sur-Marne. Elle sera glissée dans la hampe, creuse à sa base, qui porte un gonfanon avec un lion d'or brodé dessus.

- La deuxième et la troisième feuille sont dans les mains de Jonathan Hampstead. Elles seront déposées dans le socle qui supporte un buste du roi George III situé dans la demeure familiale près de Winchester.

- La quatrième feuille est détenue par Kurt von Weichs résidant dans la demeure ancestrale du Grand-duché de Bade. Elle sera insérée au dos d'un tableau représentant un cavalier en tenue de guerre, datant du dix-huitième siècle; il est reconnaissable grâce à la crosse d'un pistolet qui dépasse d'une fonte suspendue à l'arçon de la selle.

- Les trois dernières feuilles sont dans les mains du Colonel Chassagne, père de François. Elles seront cachées entre deux planches constituant le fond du tiroir gauche d'un petit secrétaire, qui se trouve dans la maison familiale en Provence, à Aix.»

Anna, mon père et moi, confortablement installés dans le salon, étions en train de commenter le document lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Je reconnus aussitôt Bergerac.

- Demande-lui s'il a passé une bonne soirée, me glissa Anna.

Mais au timbre de sa voix, je compris tout de suite qu'un événement dramatique était survenu. Je mis le haut-parleur et fis signe à Anna de garder le silence.

- Depuis le début de l'après-midi, je suis à la recherche de Léa. Nous devons nous retrouver pour déjeuner ensemble. Quand elle m'a quitté hier soir, elle n'avait pas l'air spécialement inquiète.

- Vous l'avez appelée? Vous vous êtes rendu chez elle?

- Évidemment. La porte est fermée à clé et personne ne répond. En fait, c'est elle qui m'a téléphoné vers onze heures. Elle m'a annoncé qu'elle aurait du retard car elle rencontrait quelqu'un juste avant midi qui, selon elle, devait lui apporter un fait nouveau ayant trait à notre enquête. Elle n'a pas voulu me dire qui c'était. Elle a seulement précisé qu'elle m'en parlerait ailleurs qu'au bout du fil.

- Rien ne vous permet d'affirmer si cette personne est une connaissance ou un parfait inconnu?

- Rien. Elle s'est exprimée sur un ton neutre ne traduisant aucun trouble particulier. Et comme elle épanche rarement ses sentiments, surtout au téléphone, je ne me suis pas alarmé. Je pensais que lors du déjeuner, elle me révélerait qui elle avait vu et pourquoi. Depuis, plus de nouvelle!

- Nous nous préparons et nous vous rejoignons. Où êtes-vous?

- Non Guillaume. Comme convenu, restez ce soir chez votre père. En revanche, si vous pouvez vous rendre dès demain matin au commissariat, j'aurais peut-être du nouveau...

- Nous y serons. Ne vous tourmentez pas trop. Il y a sûrement un motif justifiant le silence momentané de Léa qui n'a probablement rien à voir avec l'affaire.

Ces mots de réconfort ne reflétaient absolument pas le fond de ma pensée.

Le lendemain matin, en deux phrases, Valentin nous exposa la situation.

Bergerac se trouvait chez Léa. Il y était demeuré toute la nuit, espérant son retour ou tout au moins un appel téléphonique lui expliquant la raison de sa disparition soudaine.

- Je m'y rends tout de suite. Vous m'accompagnez?

Depuis quelques mois, en fait depuis le début de l'enquête, la psychologue habitait une maison qu'elle louait dans un village, à quelques kilomètres de Troyes.

Un quart d'heure plus tard, Valentin arrêta la voiture à la lisière d'une petite localité située au sud de la ville. L'endroit était isolé.

Derrière un muret surmonté de barreaux, une haie touffue s'opposait aux regards curieux des passants. Nous poussâmes une grille métallique. Le pavillon de taille modeste, assez ancien, était précédé d'une petite cour gravillonnée.

Bergerac nous ouvrit la porte.

Il nous fixa en silence, les yeux rougis par une nuit sans sommeil. Anna, très naturellement, s'approcha de lui et sans hésitation l'embrassa sur ses deux joues mal rasées.

- Vous n'avez toujours aucune nouvelle?

- Non. Rien.

Je jetai un regard circulaire autour de moi. Le fatras visible un peu partout dans les pièces correspondait mal à l'image soignée de la psychologue.

- Après quelques heures d'attente, j'étais persuadé qu'un pépin sérieux lui était arrivé. J'ai appelé le commissaire Valentin. Il m'a envoyé du monde. Nous avons forcé la porte de la maison. Tout était sens dessus dessous. Des meubles renversés et des objets brisés témoignaient d'une lutte farouche. Aucune trace de sang cependant.

- Nous avons aussitôt lancé un avis de recherche et alerté toutes les forces de l'ordre de la région, dit Valentin. Les premières heures sont déterminantes dans de telles circonstances. La police scientifique s'est mise aussitôt au travail; pour l'instant aucune indication valable. Mais avec l'affrontement qui s'est déroulé ici, ça serait bien le diable si nous ne découvrions pas un seul indice, si infime soit-il!

- Nous pensons que son ou plutôt ses ravisseurs n'étaient pas des inconnus, poursuivit l'inspecteur. C'est une femme très prudente; elle n'aurait pas ouvert sa porte à un étranger si facilement. Puis les choses se sont envenimées. Il y a eu une furieuse empoignade.

- Des voisins ont-ils été témoins de la scène?

- Vous avez certainement constaté l'isolement des lieux. En plus, la maison voisine est inoccupée. Quant à celle qui

précède, c'est un couple âgé qui l'habite. Ils n'ont rien vu et rien entendu.

- Son métier doit être à l'origine de nombreuses inimitiés, dit Anna, notamment dans la pègre où elle a fait tomber pas mal de monde.

- Je crois surtout que son enlèvement est lié à notre affaire, ajouta Bergerac. J'ai passé la nuit entière à chercher une trace quelconque justifiant sa disparition. Mais elle conservait tous les éléments du dossier à son bureau.

Anna se tenait face au mur.

- Elle a dû sacrément se défendre. Elle a saisi tout ce qui lui tombait sous la main pour le jeter à la tête des assaillants.

Du pied, elle poussait des débris de faïence.

- Regardez comme ce tableau est particulièrement arrangé! C'est la reproduction d'une toile de Van Gogh. La lourde théière a atterri en plein dessus avant de se fracasser au sol. La tête de l'un de ses ravisseurs devait se trouver juste devant...

La sonnerie du portable de Valentin interrompit nos commentaires. Il raccrocha moins de vingt secondes plus tard et se tourna vers moi.

- Vous aviez prévu de vous rendre avec Léa aux archives départementales, je crois? Eh bien, nous nous y rendons au plus vite. Le bâtiment a été cambriolé ce week-end!

Anna conduisait en s'acharnant à ne pas perdre de vue la voiture de Valentin. Nous parvînmes bientôt devant l'édifice qui abritait les archives.

Pendant le trajet, je manipulais nerveusement entre mes doigts la copie de l'article du 25 mars 1814.

Je connaissais ce document presque par cœur pour l'avoir lu et relu maintes fois. Le texte figurait au centre d'une feuille au format A4. Il semblait s'insérer parfaitement au milieu d'autres articles dont la simple lecture confirmait indubitablement leur authenticité sur le plan historique. Les lignes au-dessus évoquaient les derniers événements de la campagne de France, notamment la malheureuse bataille livrée par l'Empereur à Arcis-sur-Aube contre les troupes

autrichiennes, quelques jours auparavant. De part et d'autre, il était question de réquisition de chevaux au profit de l'armée et du chiffre élogieux de soldats originaires du département, fournis dans le cadre de la conscription pour lutter contre l'envahisseur. Au-dessous, les dernières lignes visibles faisaient allusion aux saccages perpétrés par les troupes étrangères et à la dégradation, au cours des combats, de nombreuses parcelles cultivées, préjudiciable à la prochaine récolte de blé.

Il était temps d'en avoir le cœur net.

Une grande effervescence régnait dans les bureaux. Deux inspecteurs de police avec un brassard autour du bras et plusieurs policiers en tenue s'activaient au milieu d'employés administratifs affolés. Dès notre arrivée, l'un des inspecteurs se dirigea immédiatement vers Valentin.

- Durant le week-end, tous les bureaux ont été visités. Plus grave, le matériel informatique a fait l'objet d'une détérioration systématique. Les cambrioleurs ont emmené plusieurs postes.

Je m'enquis de l'archiviste qui devait nous présenter l'exemplaire de la gazette. Une femme s'approcha, visiblement choquée.

- C'est d'autant plus regrettable que ces ordinateurs contenaient sous forme numérisée une bonne partie des archives présentes dans le bâtiment. C'est le fruit d'un patient et méticuleux travail qui est annihilé en l'espace de quelques heures!

- Vous n'aviez pas réalisé de sauvegarde?

- Si! Mais les CD gravés qui se trouvaient à proximité des postes ont également disparu. On pouvait difficilement imaginer pareil vandalisme!

- Je vous ai téléphoné la semaine dernière. Je comprends votre désarroi mais pouvez-vous quand même nous piloter jusqu'à la page que nous recherchons?

- Ce n'est pas utile, me répondit-elle. En prévision de votre visite, j'avais ressorti la gazette originale pour vous la montrer. Certaines archives sont conservées dans de vastes tiroirs, bien à l'abri de l'humidité. Elles sont classées par

date. Les tiroirs faisant référence à 1814 ont tous été fracturés. Mon bureau a été bouleversé de fond en comble. L'exemplaire a été dérobé.

- Évidemment, vous ne possédez aucune copie?

- Nous aurions pu facilement vous en procurer une grâce à l'informatique. Il y a quelque temps, un jeune journaliste du nom de Pierre Rive a effectué les mêmes recherches que vous et lui a pu établir une copie. Mais nous, malheureusement, nous en sommes maintenant incapables !

- Rentrez chez vous, nous dit Valentin. Je vous appelle.

Il nous téléphona en milieu d'après-midi.

- Comme Léa et comme Bergerac, je commence à avoir de sérieux doutes sur Rive! Nous l'avons convoqué ce soir dans nos locaux. J'ai besoin de vous. Vous êtes l'ami d'enfance de Vincent Duvernes. Cela pourrait le mettre en confiance lors de la discussion... Ah, je dois vous dire: Bergerac et plusieurs de nos hommes viennent de pratiquer une fouille en règle de la ferme des Duvernes.

- Vous avez trouvé quelque chose ?

- Hélas, rien, aucune trace de Léa. Nous avons bien remarqué des signes d'occupation dans une remise. Est-ce Bernard Duvernes qui avait aménagé une cache ou bien autre chose, une planque pour quelqu'un d'extérieur à la ferme? Pour l'instant, nous l'ignorons.

- Vous avez appelé Vincent?

- Monsieur Castel, avec les soupçons qui pèsent sur les épaules de Rive, nous voulions faire vite. Nous comptons sur vous pour le joindre et lui expliquer la situation. Vu les circonstances, je suis sûr qu'il comprendra. A tout à l'heure.

## Chapitre 21

Au commissariat, Valentin nous attendait avec Bergerac à ses côtés.

- Monsieur Castel, nous avons projeté de ne pas ménager Rive. Un bon moyen consiste à essayer de le déstabiliser d'emblée. Anna, vous pouvez assister à l'entretien en tant qu'observatrice, mais n'intervenez pas.

Les deux hommes nous amenèrent dans la salle de réunion. Rive était seul à l'intérieur. Nous nous assîmes tous en face de lui. Le jeune homme nous regarda l'un après l'autre sans manifester un signe de gêne, même anodin.

Bergerac entama la conversation.

- Bonjour Monsieur Rive. Nous vous avons convoqué car des circonstances graves se sont produites dernièrement dans le cadre de l'affaire qui nous préoccupe.

- Quoi! Je croyais que le meurtrier, le père de Vincent, s'était suicidé. Vincent en a suffisamment souffert.

- Nous l'avons cru nous aussi. Malheureusement, tout porte à croire que le criminel court toujours.

- Vous voulez dire que Bernard Duvernes ne serait pas le responsable de ces crimes abominables?

- En effet, dit Bergerac en dévisageant le jeune homme, mais nous sommes confiants dans l'issue prochaine de cette horrible histoire.

Il poursuivit sans laisser à Rive une seconde de réflexion :

- Savez-vous où se trouve Léa Vernet?

- Qui ça?

- Madame Léa Vernet est une criminologue qui travaille momentanément dans notre service et nous aide dans la résolution de cet épineux dossier. Elle vous a pourtant bien

rencontré récemment ?

- Ah oui. En effet. Je n'avais pas fait le lien. Non, j'ignore absolument où elle se trouve.

Le visage de Rive symbolisait l'image même de la surprise. Ou bien il faisait preuve d'un sang-froid hors du commun ou, réellement, il était totalement innocent des soupçons que nous lui prêtions.

- Pourquoi me posez-vous cette question?

- Elle a disparu hier après-midi. Depuis, elle n'a plus donné signe de vie.

Si la stupeur de Rive était une feinte, alors c'était un génie.

- Et vous pensez que moi je pourrais le savoir?

Calmement, je lui répondis.

- Juste avant sa disparition, elle a téléphoné à l'inspecteur Bergerac pour lui annoncer qu'elle était sur le point de recueillir des informations capitales. A mon avis, cela concernait l'article du 25 mars 1814.

- Encore! Qu'y a-t-il au sujet de cet article?

- Oh, presque rien, continua Bergerac ; si ce n'est que lui aussi s'est volatilisé! Les archives départementales ont été cambriolées ce week-end, des postes informatiques dérobés. Bizarrement, la gazette sur laquelle figure l'article s'est envolée.

- Vous voulez dire qu'elle a été volée?

- L'archiviste avait ressorti, parmi les journaux imprimés au cours de l'année 1814, l'exemplaire que nous recherchions afin de le tenir à notre disposition. Malheureusement, celui-ci, qui correspond bien à la date du 25 mars, a été subtilisé lors de la mise à sac de son bureau. Vous ne trouvez pas ça étonnant?

- Si. Mais qu'y puis-je? Vous ne pensez pas sérieusement que j'ai une part de responsabilité là-dedans. Après avoir examiné la page, j'ai soigneusement replacé la gazette dans le tiroir qui contenait tous les journaux conservés, datant de 1814. Vous savez, ces publications possèdent une richesse historique considérable aux yeux de certains collectionneurs.

- Vous parlez à un convaincu, lui dis-je. Je suis tout de

même prof d'histoire... Mais celui qui a emporté l'original avait certainement de bonnes raisons d'agir ainsi; comme si...

- Comme si?

L'inspecteur enchaîna.

- Comme si l'article n'existait pas et que la copie que vous avez remise à Léa Vernet et à Monsieur Castel était un savant trucage destiné à mettre la police sur une fausse piste.

- Vous vous rendez compte que vous êtes en train de m'accuser de falsification et de vol! Je vous confirme ce que j'ai eu l'occasion de dire à Madame Vernet et à vous, l'article est authentique. Ensuite, je n'ai rien à voir dans le cambriolage des archives. Et puis quel intérêt d'ailleurs?

- Tout le monde sait que le tueur copie les crimes d'un ancêtre. Un faux article daté du 25 mars 1814 révèle le suicide d'un homme, en l'occurrence Louis Chambelland. Autour de son cadavre, des indices prouvent indubitablement sa culpabilité. Mais en réalité, c'est un crime déguisé. De nos jours, Bernard Duvernes est retrouvé pendu. Et de la même façon, bien visibles à côté du corps ainsi que dans la maison, des objets trahissent sa responsabilité dans la série d'agressions et de meurtres. Qu'est-ce que vous en déduisez?

Rive écoutait l'inspecteur avec attention mais ne répondait pas. Bergerac poursuivit son raisonnement, imperturbable.

- Eh bien la police conclura que le sabreur a copié son modèle y compris jusqu'au suicide. Que ce dément, comme son aïeul pris de remords, a mis fin à ses jours. Quelle aubaine pour le véritable assassin qui ne sent plus le poids de l'enquête peser sur ses épaules !

Valentin ne laissa pas à Rive le temps de souffler.

- Or c'est bien vous n'est-ce pas qui avez découvert cet article, vous comprenez certainement nos interrogations?

Rive restait muet. Je repris la parole.

- L'affaire est donc close avec la mort de Duvernes. Notre homme a désormais toute latitude pour mener à bien ses petites recherches sur des documents qui, par exemple,

pourraient le mettre sérieusement en péril. Est-ce que le rapport de Valmont vous dit quelque chose? Et certaines feuilles, vieilles de deux siècles qui comporteraient chacune un dessin?

Face à cette avalanche d'accusations et de questions, le jeune journaliste depuis quelques minutes ne répliquait plus. Tous les regards étaient tournés vers lui. Cette fois, il sentit qu'il devait s'exprimer.

- Je comprends parfaitement vos doutes. Mais je le répète à nouveau. Selon moi, l'article est authentique. Et à propos d'un rapport et de feuilles auxquels vous faites allusion, je ne sais pas de quoi il s'agit.

- Et vous n'êtes également au courant de rien au sujet de la disparition de Léa Vernet? Hier, vous n'avez pas cherché à la contacter?

- Si tel avait été le cas, soyez persuadés que je vous aurais immédiatement informés. Enfin regardez-moi! Je ne pèse pas lourd devant cette femme.

- Peut-être... Je suis dans l'obligation de vous poser cette question: Où étiez-vous le 22 mars, le jour où on a retrouvé les deux corps du couple Duvernes?

- Je vois que vous n'avez pas abandonné vos soupçons! Eh bien le matin de cette horrible journée, j'ai assisté à deux heures de cours à la fac. Ensuite, j'ai passé toute l'après-midi avec plusieurs camarades. Nous nous sommes regroupés en vue de la préparation d'un certain nombre d'exposés. Bien entendu, je tiens les noms à votre disposition.

- Vous avez une bonne mémoire! Plus de cinq semaines après...

- Évidemment, car ce jour m'a marqué; ça touchait directement Vincent. Mais je n'ai appris la nouvelle que le lendemain.

- Et hier, vous prépariez également un exposé?

- Désolé de vous décevoir, inspecteur. Mais dimanche, j'ai passé toute la journée à Nancy. Mes parents habitent cette ville. Je suis sorti avec des connaissances, filles et garçons, jusqu'à tard dans la nuit.

- Bien entendu, vous pouvez nous donner les noms...
- Cela va de soi. Puis-je partir maintenant?
- Une toute dernière chose. Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous ne voyez pas d'obstacle à un prélèvement de salive pour obtenir votre ADN?
- Aucunement.

C'était fini.

Si Rive était impliqué dans cette affaire, même indirectement, il avait superbement réussi à rester maître de ses nerfs. Nous n'étions pas parvenus à le déstabiliser un seul instant.

Jusqu'ici, Anna était demeurée silencieuse. Malgré la consigne de Valentin, elle s'adressa au jeune homme.

- J'ai l'impression que Vincent représente pour vous plus qu'une simple relation professionnelle.

- C'est vrai. J'ai d'abord un grand respect pour Vincent Duvernes. Pour bon nombre de jeunes journalistes, il incarne le modèle type du professionnel intègre et accompli. Mais en outre, il m'a beaucoup aidé au début de mes études. Ensuite, il m'a mis le pied à l'étrier et a facilité mon intégration dans la profession.

Une lueur fugitive de peur dans ses yeux ne put m'échapper.

- En fait, je lui dois presque tout! Je n'ai qu'une crainte, celle de ne plus avoir la chance un jour de le côtoyer car sans son appui, mon avenir dans le milieu du journalisme serait compromis.

- Vous pouvez disposer, Monsieur Rive.

Avant de quitter le commissariat, je tendis une feuille à Valentin sur laquelle j'avais recopié la teneur exacte de la liste retrouvée chez mon père.

- Nous sommes conscients de la difficulté d'exploiter des renseignements vieux de deux siècles, me dit-il. Cependant, j'ai toute une équipe à ma disposition et une recherche méticuleuse basée sur les informations contenues dans cette liste pourrait déboucher sur une piste concrète. Vous-même,

en tant qu'enseignant en histoire, si vous avez la moindre idée, appelez-nous immédiatement.

Je n'avais aucune nouvelle de Vincent depuis deux semaines. Il était grandement temps de le contacter.

J'attendis le soir pour tenir compte du décalage horaire. Comme à l'accoutumée, l'accès à sa ligne directe fut facilité par Lou. Vincent ignorait complètement les derniers développements de l'affaire.

- Pardonne-moi, Guillaume. Des reportages sur des groupuscules terroristes dispersés un peu partout en Indonésie m'ont éloigné ces derniers jours de mon bureau de Manille.

Plusieurs minutes furent nécessaires pour lui expliquer les derniers rebondissements, depuis l'épisode de l'institution Saint-A... jusqu'à l'enlèvement de Léa Vernet.

- Mon Dieu, te rends-tu compte de ce que tes propos impliquent: mon père serait innocent de tous ces crimes affreux...

- Ne va pas trop vite ! Valentin m'a seulement chargé de t'informer. Effectivement, il existe une probabilité que le sabreur n'ait pas disparu avec le décès de ton père.

- Mais dans ce cas, son suicide n'en serait pas un. Et aussi, il ne serait pas responsable du meurtre de maman... L'assassin de mes parents courrait donc toujours!

- Doucement Vincent. Aucun élément tangible ne nous autorise aujourd'hui à remettre en question la thèse de la police sur la mort de tes parents. Ce qu'il s'est réellement passé à la ferme ce jour-là, nous ne le savons pas exactement. Depuis, les enquêteurs considèrent que Pierre Rive aurait une dose de responsabilité dans cette histoire.

- Comment sont-ils parvenus à cette conclusion farfelue?

- Léa Vernet était convaincue que l'article retrouvé par Rive est un faux. Ainsi, le criminel, après avoir disséminé des preuves irréfutables accusant ton père, envoyait un signal clair: rongé par le remords, Bernard met fin à ses jours, tout comme son aïeul et modèle il y a deux siècles. En fait, bien vivant, cela lui laisse toute liberté pour

accomplir ses petites recherches en vue d'éliminer des traces compromettantes.

- Or, comme c'est Rive qui a découvert cet article, vous le soupçonnez!

- C'est vrai. Mais à priori, il est innocent. Il possède de sérieux alibis; tant pour la mort de tes parents que pour le rapt de Léa et le cambriolage aux archives. En cas de culpabilité de Rive, nous devons agir vite. C'est pour cette raison que je t'avertis seulement maintenant d'une perquisition menée par la police dans la ferme de tes parents. Elle espérait trouver des indices concernant Léa Vernet.

- Ainsi Léa a été enlevée! Et alors, qu'a donné cette perquisition?

- Absolument rien. La jeune femme reste introuvable.

- Je te l'avais dit, Guillaume. Pierre est un garçon honnête, travailleur, brillant même. Je le connais depuis longtemps. Je ne l'aurais pas autant épaulé si je n'avais pas senti à quel point il en valait la peine. Évidemment, vous n'avez plus beaucoup de pistes qui s'ouvrent à vous?

- Il semblerait que le sabreur désire ardemment mettre la main sur des feuilles éparpillées jadis par les acteurs du drame. D'étranges croquis dessinés dessus présenteraient pour le criminel un énorme intérêt. Or nous détenons les mêmes informations que lui sur leur localisation grâce à une liste cachée autrefois par Étienne Ségur, liste que nous avons retrouvée. En nous lançant nous aussi à la recherche de ces précieuses feuilles, nous tomberons peut-être sur sa trace.

- Bon courage! Une chose cependant. Je peux difficilement m'éclipser car un mois de travail intense m'attend ici pour boucler plusieurs reportages. Donc, je te prie de me renseigner sur l'évolution de l'enquête. N'oublie pas que l'homme qui a tué mes parents est probablement encore dans la nature.

J'ai passé la journée suivante chez Anna.

Bergerac nous avait recommandé de modifier en permanence nos habitudes, l'un séjournant un jour ou deux chez l'autre, puis inversement. Le but était de déstabiliser un guetteur éventuel en le plaçant dans une incertitude continue sur notre lieu de résidence.

L'inspecteur devait nous rejoindre plus tard en soirée. J'avais insisté pour qu'il vienne, sentant à quel point la solitude lui pesait en raison de la disparition de Léa.

Nous avons rapidement compris que la liste constituait maintenant l'unique lien avec le sabreur.

- Elle a été rédigée le 15 juillet 1815, dis-je à Anna. Soit un mois environ après Waterloo, le même jour que la lettre en partie brûlée.

- En tout cas, une chose est claire: Louis Chambelland, découvert pendu dans sa grange, n'était pas le meurtrier. Depuis longtemps déjà, les acteurs de l'époque savaient que le criminel n'avait pas péri au cours de la campagne de Russie. Ainsi en attestent les crimes perpétrés en 1813.

- Certainement pendant la campagne d'Allemagne de 1813, toujours dans le sillage de la Grande Armée. Et nous apprenons aussi que Louis Valberg, ce courageux gendarme, était encore aux trousses de l'assassin. La responsabilité de Nicolas Chambelland est latente même si son nom n'est jamais ouvertement cité dans les documents aujourd'hui en notre possession.

Anna éclaircissait point par point.

- Nous pouvons établir la connexion entre l'ancienne et la nouvelle affaire. Un soir de décembre, le sabreur s'en est pris à toi dans les ruelles de Troyes, de la même manière qu'autrefois le meurtrier a voulu éliminer son ennemi implacable, Étienne Ségur. Ce dernier aurait «repris la plume» pour continuer le récit et le mener à son terme. Ce que nous ignorons, c'est comment tout ça a fini! On peut seulement affirmer qu'à la date du 15 juillet 1815, Ségur et Valmont étaient toujours à la poursuite du criminel.

- Ainsi il existerait un second manuscrit relatant la fin de l'histoire ; notamment certaines péripéties survenues au cours de la campagne de Belgique et la bataille de

Waterloo. Quel extraordinaire témoignage historique si nous parvenions à mettre la main dessus!

Anna me ramena au sens des réalités.

- Il nous aiderait surtout à lutter plus efficacement contre le sabreur.

- Ainsi, tu ne t'étais pas trompée dans ton interprétation. Sous l'Empire, le criminel a bien... on va dire, reçu, sept dessins durant la campagne lui procurant la capacité de bousculer le cours des événements historiques. La liste confirme finalement ce que le sabreur sous-entend dans sa lettre récupérée à Laon. Comment en effet ne pas rapprocher les mots «changer la face du monde» aux termes qu'il a utilisés: «... le monde tel que vous le connaissez aujourd'hui s'écroulera comme un château de cartes.»

- Imagine quelle perspective nous ouvre cette révélation: des informations sont transmises avec succès en direction de contemporains d'une époque révolue et sont de nature à bouleverser le déroulement de circonstances qui ont façonné le monde actuel. C'est à devenir fou!

- N'allons pas trop vite dans ce genre de considérations! Nous avons un objectif: celui d'entamer la recherche des feuilles en espérant que le tueur agisse dans la même direction. C'est un moyen fragile mais réel de croiser sa route. Pendant la campagne de Belgique, Ségur et Valmont ont extorqué sept feuilles à leur adversaire. Étienne les a confiées à quatre détenteurs différents en demandant à chacun de lui spécifier quatre emplacements de cachette où seraient déposés les documents. A nous de jouer...

- Nous sommes d'accord sur la ligne de conduite à adopter. Le but est évident... mais il est double.

- Que veux-tu dire?

- Pour toi, la recherche des feuilles est assimilée uniquement à l'élimination du sabreur. Assurément. Mais à mon sens, la nécessité de s'en emparer avant lui devient purement et simplement vitale. Il s'agit maintenant d'empêcher une transmission, par messages télépathiques, d'indications vers le passé, susceptibles de modifier des faits historiques gravés dans la mémoire collective. Une

transmission réussie induirait presque inévitablement un ébranlement d'une portée dont on ne peut même pas mesurer les effets. Toute l'histoire moderne serait à réécrire.

Dans ma tête, subitement, je repensai aux mots prononcés par Dureuil: «Vous allez peut-être tous nous sauver en vous opposant à une nouvelle écriture de l'histoire.»

Un coup de sonnette annonça l'arrivée de Bergerac.

## Chapitre 22

L'inspecteur n'était pas au top de sa forme.

Dès son arrivée, j'eus recours à des arguments optimistes basés sur le constat que les ravisseurs avaient besoin de la jeune femme pour une raison qui nous échappait encore. Dans le cas contraire, son corps aurait vraisemblablement été déjà retrouvé.

Bergerac s'affala dans un fauteuil et accepta le verre de whisky qu'Anna lui tendit. Cet homme, d'ordinaire si sûr de lui, était visiblement très affecté par la disparition de Léa Vernet.

- Vous n'avez aucune nouvelle, n'est-ce pas?

- En effet. Toutes les forces de police sont sur la brèche; sans succès. L'auteur de la lettre trouvée à l'institution Saint-A... ne mentait pas en affirmant que les membres de la bande à Gaudin lui obéissaient au doigt et à l'œil. Car organiser un enlèvement de cette envergure puis maintenir Léa prisonnière suppose un solide réseau de complicités.

- S'ils ont pris ce risque, c'est qu'ils ont une bonne raison. Léa devait détenir des preuves substantielles levant tout un pan de voile sur cette mystérieuse affaire. Vous avez fouillé dans ses dossiers?

- Évidemment. Hormis des bribes d'enquête sur Rive, rien de sensationnel. La police scientifique a bien relevé des indices chez elle. Mais plusieurs jours seront nécessaires pour tous les analyser.

Un instant silencieuse, Anna s'adressa à Bergerac.

- Inspecteur, êtes-vous prêt à entendre des arguments dénués de tout fondement scientifique?

- Allez-y toujours, au point où nous en sommes!

- Je serai directe et tant pis si je choque votre esprit rationnel. Nous avons déjà souligné la volonté du criminel de faire parvenir à son aïeul des indications qui sont en mesure de changer radicalement le sens de l'histoire. Ces informations seront délivrées sous forme de dessins et diffusées par messages télépathiques. Cette communication interviendra dans un mois, à des dates coïncidant à la campagne de Belgique de 1815...

Anna lui raconta ensuite dans le détail l'objet de notre dernier entretien avec Dureuil, la description des phénomènes télépathiques, la faculté de répercuter des images plus facilement qu'un texte...

Elle conclut ainsi:

- Pour le sabreur, les images envoyées cette année entre le 15 et le 18 juin doivent impérativement correspondre à celles que son aïeul a réceptionnées entre le 15 et le 18 juin 1815! Des dessins qui ne respecteraient pas à l'identique ceux apparaissant sur les sept feuilles contrediraient des réalités palpables venues du passé, ce qui pourrait aboutir à l'échec total de la transmission. D'où l'absolue nécessité pour lui de mettre la main dessus.

- Admettons. Mais dans cette hypothèse, souvenez-vous de la lettre de Ségur. Il annonçait apporter des précisions sur les lieux où jadis les feuilles ont été dissimulées, hélas certainement dans la partie léchée par la flamme. Or, vous l'avez dit vous-même Guillaume, à l'époque de l'Empire, le meurtrier a voulu détruire la lettre, après en avoir pris connaissance. Il est clair que son descendant est renseigné depuis longtemps sur l'emplacement des précieux croquis! A coup sûr, il a déjà effectué des recherches pour son propre compte.

- Je vous le concède. Le sabreur a une longueur d'avance grâce au journal de son ancêtre. Mais il a peut-être rencontré des difficultés inattendues pour récupérer les dessins, et aujourd'hui, qui peut affirmer s'ils sont vraiment en sa possession?

Bergerac réfléchissait tout haut.

- Une chose m'échappe encore. Si plusieurs dates

échelonnées du 15 au 18 juin cette année sont inscrites sur les feuilles, ça prouve qu'il est malgré tout parvenu à ses fins.

- Je n'ai pas encore réponse à tout, inspecteur. Si cette transmission a fonctionné, en revanche le résultat escompté par le sabreur n'est pas celui qui est intervenu. Ségur et Valmont ont réussi, d'une manière ou d'une autre, à contrecarrer l'action de son aïeul. De toute façon, je répète que dans la situation actuelle, ces feuilles constituent le seul lien ténu qui nous relie à lui.

- Bon. Toute une équipe est à notre disposition... En tant qu'historien, pouvez-vous m'éclairer sur le premier nom de la liste? Savez-vous quelque chose sur de Longpré?

- La première feuille aurait été confiée à un certain Charles de Longpré, camarade de François Chassagne. Tous les deux étaient issus de la même fédération et de Longpré habitait Châlons-sur-Marne. Vraisemblablement, cet homme fut officier au sein de la Grande Armée et a participé, comme François, à la campagne de Belgique.

- Qu'est-ce que cette fédération?

- En mai 1815, lors des Cent-Jours, quelques semaines après le rétablissement de l'Empire, on a assisté à la montée d'un mouvement spontané favorable au nouveau régime. Par milliers, d'anciens soldats et des jeunes gens se sont regroupés pour former des fédérations prêtes à reprendre les armes. Chassagne et de Longpré ont probablement sympathisé lors de la création en Champagne de l'une de ces fédérations.

- Donc, Ségur aurait donné la première feuille en toute sérénité à cet homme digne de confiance.

- Certainement. La dernière phrase permet une analyse plus fine. Selon moi, la possession d'un gonfanon, avec un lion brodé dessus, marque l'ancienneté de la famille de Longpré.

- Que voulez-vous dire?

- Au Moyen Âge, les seigneurs ralliaient leurs vassaux sous des étendards de guerre de forme très particulière. Ces bannières, portées au bout d'une hampe, étaient constituées

de plusieurs bandelettes allongées et se terminaient par deux ou trois pointes. Or en 1815, seule une famille ayant un passé nobiliaire pouvait posséder ce genre de vestige issu d'un glorieux passé. Si cet étendard existe toujours, il est détenu par une vieille famille locale ou bien il se trouve dans un musée.

Recherchez dans le secteur tous les noms qui ressemblent étymologiquement à celui de de Longpré. Je ne serai pas surpris si vous en découvriez un certain nombre. Après, renseignez-vous sur les personnes dont la famille, originaire de la région, posséderait des racines très lointaines. Enfin, espérons que la postérité ne se soit pas éteinte au fil des générations.

Anna semblait hésiter à poser une question à Bergerac. Finalement, elle se décida.

- Inspecteur, voyez-vous un obstacle à ce que j'effectue une petite visite dans la maison habitée par Léa?

- Vous avez une idée précise?

- Non. Enfin... Je souhaiterais y faire un tour en compagnie de Dureuil.

Surpris, Bergerac acquiesça néanmoins à sa requête.

- Si vous le souhaitez vraiment, allez-y. Tenez-vous prêts si nécessaire à vous rendre dès demain à Châlons-en-Champagne.

Le lendemain matin, Anna appela Dureuil.

Pour ma part, je contactai quelqu'un qui nous serait bientôt d'une grande utilité à propos du deuxième nom figurant sur la liste, Jonathan Hampstead.

William Petterfield était comme moi enseignant en histoire et résidait dans le sud de l'Angleterre. Un contact, à l'occasion d'un colloque, avait été le point de départ d'une solide amitié qui nous amenait à nous téléphoner périodiquement et à nous voir au moins une fois par an. William, au fil du temps, était devenu un véritable expert sur la période qui s'ouvrait avec la révolution industrielle de l'Angleterre puis sur son expansion à partir de la fin du dix-huitième siècle. Il était particulièrement féru de

l'époque qui correspondit à la lutte farouche opposant Napoléon aux Anglais.

Volontairement je téléphonai de bonne heure pour être sûr de l'avoir au bout du fil. Tant pis pour les convenances!

Il parlait très correctement notre langue. Dès les premiers mots, j'appréciai son humour délicieusement «british».

- How, Guillaume, quel plaisir de vous entendre. M'appellez-vous au sujet de la dernière raclée que notre équipe de rugby a infligée à la vôtre?

- Non, bien que j'en sois désespéré.

Souvent, au cours de nos rencontres, l'animosité séculaire ayant existé entre nos deux peuples, faisait l'objet de facéties entre nous. Cette fois, au son de ma voix, il sentit que c'était sérieux.

- Pardonnez-moi pour cette communication si matinale, William, mais j'ai besoin de vous.

Je mis de longues minutes à lui expliquer l'objet de mon appel. Je lui lus lentement, afin qu'il puisse les recopier, les termes précis mentionnés sur la liste concernant le deuxième nom. Enfin, j'insistai sur le facteur rapidité, soulignant l'importance capitale de retrouver les dessins avant notre adversaire.

William saisit tout de suite la gravité de la démarche et n'hésita pas un instant.

- Je vais faire le maximum, Guillaume. Dès que j'ai des informations, je vous téléphone.

- Je vous donne l'adresse Internet de mon amie, au cas où vous auriez la possibilité de numériser les documents.

En fin de matinée, Bergerac appela.

- Vous aviez vu juste, Guillaume. Rejoignez-moi dès que possible, je vous emmène à Châlons-en-Champagne; je vous expliquerai dans la voiture.

Pendant le trajet, Bergerac nous fit part du résultat de ses recherches.

- Plusieurs personnes dans la région de Chalons portent un nom étymologiquement proche de celui de de Longpré. Certains s'appellent Lonpré tout court, les uns comportent

un g au milieu et d'autres encore finissent par et. Ainsi, il y a quantité de noms qui s'en approchent phonétiquement mais qui s'écrivent différemment. Rien que sur Chalons, nous en avons dénombré une quinzaine. La cellule s'est mise au travail et on a contacté toutes les personnes dont le nom possède une orthographe voisine de celle de de Longpré. Nous leur avons posé des questions ciblées sur leur passé familial. Un nom s'est détaché: Georges Delonpret. Il nous attend.

A peine une heure plus tard, nous nous retrouvâmes au cœur de la vieille cité Champenoise. Bergerac stoppa la voiture dans une rue calme, bordée de hautes maisons dont quelques-unes, à pans de bois, témoignaient de l'ancienneté du quartier. L'inspecteur sonna à une porte. Au bout d'une minute, un homme âgé nous ouvrit et nous considéra tous les trois longuement.

- Monsieur Delonpret, je présume? Je suis l'inspecteur Bergerac. Je vous ai téléphoné.

- Vous présumez bien, jeune homme. Mais rentrez je vous prie... Et veuillez, s'il vous plaît, laisser passer devant vous cette charmante dame.

Anna, souriante, se faufila entre nous. L'âge respectable de notre hôte avait voûté sa haute stature. Des yeux vifs et pleins de malice nous dévisageaient derrière une immense paire de lunettes. Un nœud papillon émergeait d'un épais gilet de laine. En marchant difficilement, il nous emmena dans un vaste salon, rempli de volumes anciens, de grimoires encadrés et d'objets en tous genres que n'aurait pas reniés tout musée qui se respecte.

- Je passerais ici des journées entières, dit Anna d'un air mutin. Vous avez des trésors inestimables et je sais de quoi je parle, je suis enseignante en lettres.

- Vous seriez la bienvenue, jeune dame. Je n'ai plus hélas que mes modestes trésors pour avoir la chance de côtoyer une personne si exquise.

Anna s'était pliée bien volontiers au ton badin du vieil homme. Visiblement, elle s'en amusait et obtenait de sa part plus de réponses que Bergerac et moi n'aurions pu

récolter. Anna aborda le motif précis de notre visite. Grâce à la conversation qu'elle parvint à nouer avec lui, il nous exposa les raisons expliquant la possession d'une si riche collection.

- Comme vous Anna, j'ai la nostalgie des époques traversées par tous les maillons qui m'ont précédé dans la chaîne de mes ancêtres. J'ai pu même remonter bien avant le temps où mon nom s'écrivait de la façon que vous m'avez mentionnée. Nous nous sommes toujours efforcés de conserver dans la famille les choses accumulées par les générations qui se sont succédées. L'un de mes aïeux porte effectivement le nom de Charles de Longpré. Celui-là était particulièrement attiré par l'art héraldique. De lui me vient certainement cet étendard dont vous avez si bizarrement appris l'existence. Pouvez-vous me montrer cette liste qui est tombée entre vos mains?

Je lui tendis la feuille originale avec précaution. Quelques minutes plus tard, il nous fixa, stupéfait.

- Je suis affreusement désolé de ne pas pouvoir vous satisfaire dans l'immédiat. Mais j'ai prêté le gonfanon et sa hampe à un musée. Cet établissement organise une exposition consacrée aux manuscrits anciens et aux emblèmes moyenâgeux. Je lui ai fourni plusieurs pièces de ma collection. Vous savez, notre ville possède de vieux ouvrages et des parchemins de grande valeur. Ainsi, la bibliothèque de Châlons-en-Champagne détient des documents d'une richesse inestimable comme par exemple le manuscrit du roman de la Rose...

- Monsieur Delonpret, pouvons-nous nous rendre tout de suite à ce musée? On vous emmène. Si nous insistons, c'est parce que nous sommes persuadés de ne pas être les seuls sur sa trace.

- Hélas, j'attends un kiné pour une séance de massage, ce sont les petits déboires dus à l'âge. Mais je peux appeler la conservatrice qui s'est occupée de cette exposition.

Il obtint rapidement sa correspondante, ce qui prouvait bien le crédit qu'on lui accordait. En quelques mots, il mit son interlocutrice au courant.

- ... Pour cette raison, je vous envoie trois personnes dont un inspecteur de police. Je vous donne leur nom... Vous pouvez leur remettre la hampe en toute confiance... Ah bon... Bien... Tant pis... En ce cas, je vous verrai demain comme prévu...

Il raccrocha et se tourna vers nous avec un air contrarié.

- Elle est dans l'impossibilité de vous recevoir ce soir; d'ailleurs le musée ferme ses portes dans quelques minutes. Elle passera elle-même demain matin pour me rapporter la hampe.

Il sentit notre désappointement.

- Ne craignez rien. En dehors des heures d'ouverture, un système draconien de surveillance a été mis en place. Venez me voir demain en début d'après-midi. Cela me laissera du temps pour examiner cet objet. A demain.

Nous n'avions pas le choix. Il fallait prendre notre mal en patience. Heureusement, par l'autoroute, moins d'une heure seulement séparait Troyes de Châlons-en-Champagne.

Mais la journée réservait encore son lot de surprises. Sur mon répondeur, William Petterfield avait laissé un message. Très laconique, il m'avisait du résultat positif de ses recherches et déclarait nous avoir adressé un courrier électronique.

Aussitôt, je branchai son portable. Effectivement, un mail m'informait des démarches accomplies à partir des éléments que je lui avais communiqués.

Après une matinée consacrée à des prises de contacts téléphoniques, mon collègue britannique s'était rendu sur le lieu de résidence de la famille Hampstead qui existait toujours. Le dernier rejeton habitait la vieille demeure ancestrale non loin de la ville de Winchester, dans le comté d'Hampshire, au sud de l'Angleterre.

Sans trop de difficulté, William avait en effet retrouvé, à l'intérieur d'un socle portant le buste du roi George III, deux feuilles conservées dans un état tout à fait convenable.

Le descendant de Jonathan Hampstead avait accepté que William emmène temporairement les deux vieux papiers.

William décrivait ensuite très succinctement les dessins qui figuraient sur les feuilles. Il soulignait surtout le caractère incroyable de la découverte, notamment une extraordinaire indication de date inscrite sur l'un des deux dessins, 16 juin... de cette année!

Il avait photographié les croquis à l'aide d'un appareil numérique et avait envoyé les deux photos en pièces jointes.

Enfin il concluait son message en demandant quelles étaient mes instructions quant à la restitution des feuilles.

- Que vas-tu lui répondre, demanda Anna?

- Pour l'instant, qu'il les conserve précieusement! Également, qu'il se renseigne auprès du descendant de Jonathan Hampstead s'il serait d'accord pour céder les deux feuilles et à quel prix? Enfin, je lui adresse une mise en garde car leur possession fait planer un danger latent sur leur détenteur.

La qualité des deux images transmises n'était pas exceptionnelle. Il s'agissait de motifs sommaires tels ceux qu'un enfant dessinerait pour traduire un thème né dans son imagination: des traits et des ronds plus ou moins grands représentant des hommes et des cavaliers, des flèches avec des indications de points cardinaux, quelques chiffres et, plus rares, quelques mots ou initiales...

Depuis plusieurs jours, je m'étais attaché à me replonger dans le contexte de la campagne de Belgique de 1815, avec son aboutissement dramatique, la bataille de Waterloo. Après une analyse rapide des deux dessins, une angoisse irréprouvable s'empara de moi. Lentement, j'expliquai à Anna le rapport existant entre ces croquis et les événements qui s'étaient déroulés en juin 1815. Maintenant, le message du sabreur à son aïeul apparaissait de plus en plus explicite mais aussi... de plus en plus terrifiant par ce qu'il supposait!

Le lendemain, en milieu de matinée, le téléphone sonna. Anna décrocha.

- Bonjour Monsieur Delonpret... Bien, je vous passe Monsieur Castel.

La voix du vieil homme trahissait une excitation extrême.

- Bonjour. Vous aviez raison. J'ai bien retrouvé une feuille soigneusement enroulée dans la hampe. Et elle ne date pas d'hier! J'ai difficilement ôté l'embout parfaitement emboîté sur la tige de bois. Jusqu'ici, je n'avais jamais imaginé que l'extrémité de la hampe était creuse et recelait un tel trésor. C'est extraordinaire. Le croquis est d'une clarté limpide. Mais comment Ney a-t-il pu se laisser ainsi bernier! Ah... Attendez, ça a sonné... C'est certainement votre ami Pierre Rive...

Surpris, je n'eus pas la réaction instantanée et salutaire qui s'imposait à cet instant. Je hurlai mais deux secondes trop tard. Delonpret avait abandonné l'autre bout de la ligne et avait ainsi scellé son destin.

## Chapitre 23

Je conduisais à vive allure sur l'autoroute en direction du nord. J'avais appelé Bergerac sur son portable. L'inspecteur possédait sur nous plusieurs minutes d'avance, délai accentué par la vitesse à laquelle il devait rouler. Dans la voiture, nous restâmes silencieux durant tout le trajet. Anna énonça les seuls mots qui résumaient notre angoisse: «Pourvu qu'il ait pu s'en sortir!»

De loin, en nous rapprochant de la maison de Delonpret, on remarqua immédiatement un attroupement tenu à l'écart par les forces de l'ordre. Une ambulance de pompiers stationnait à proximité mais aucune effervescence ne se manifestait à son bord.

J'arrêtai la voiture à distance.

Au milieu d'un groupe de personnes qui portaient toutes un brassard de police, j'aperçus le commissaire Valentin. Je le hélai. Il nous aida à franchir le cordon de sécurité.

- Suivez-moi jusqu'au seuil de la maison.

Il nous conduisit à l'intérieur du couloir de l'habitation et là, à l'abri du regard des curieux, il se retourna vers nous et nous annonça d'une manière directe :

- Nous n'avons rien pu faire. Il était déjà mort lorsque la police de Chalons est arrivée sur place.

Anna cacha son visage dans ses mains. J'entendis un sanglot.

- Bergerac est à côté du corps. Il effectue les premières constatations avec les enquêteurs locaux. Guillaume, vous êtes bien sûr que Delonpret a prononcé le nom de Rive?

J'acquiesçai de la tête.

- Nous pouvons le voir, commissaire?

- Il ne vaut mieux pas. L'assassin s'est servi de la hampe pour le tuer. Un tronçon de la tige, brisée en deux, traverse le corps de part en part.

Bergerac nous rejoignit.

- Je dois vous demander de m'accompagner, Guillaume. J'ai besoin de vous pour élucider un détail qui nous laisse perplexes. Restez ici, Anna, nous n'en avons pas pour longtemps.

Je suivis l'inspecteur jusqu'au salon dans lequel le vieil homme nous avait si courtoisement reçu une journée auparavant. La partie cassée de la hampe encore fichée dans le corps soulevait monstrueusement la couverture qui le recouvrait.

J'évitai de regarder dans cette direction.

- Voilà. Sur le bureau, un livre est ouvert à une page sélectionnée vraisemblablement par Delonpret. On observe même une annotation rédigée de sa main.

Je connaissais bien cet ouvrage qui expose en détail la campagne de Belgique de 1815. Je me penchai sur le texte qui retraçait le début des opérations militaires. Un paragraphe était entouré au crayon. Il évoquait les attermoissements du Maréchal Ney à s'emparer d'un carrefour stratégique occupé par les anglais, malgré les ordres de Napoléon. En bas de la page, je pus lire la ligne suivante, manifestement écrite par Delonpret: «Et c'est pourtant vrai! Le dessin aurait dû convaincre ce stupide Maréchal.»

- Vous comprenez ce que cela signifie?

- Oui, mais sortons. Je vous expliquerai dehors.

A l'extérieur de la maison, près d'Anna, je surmontai mon trouble.

- Oui, inspecteur, la phrase manuscrite signifie tout simplement que notre théorie est exacte. Delonpret a découvert dans la hampe un schéma dessiné le 15 juin 1815. Et il en est mort. Le sabreur devait à tout prix le récupérer pour le transmettre en l'état à son aïeul qui l'a bien reçu lors de la campagne de Belgique. La transmission télépathique a parfaitement fonctionné. Juste avant son assassinat, Delonpret a interprété le croquis en s'aidant d'un

ouvrage relatant cette campagne. Le stupide Maréchal est certainement Ney...

Je rameutai mes souvenirs. Mais Anna coupa court à mes commentaires.

- Avec la mort de ce vieil homme, nous savons maintenant que l'assassin, tout comme nous, est sur la trace des sept dessins...

Tout à coup, je songeai à William. J'interrompis brutalement Anna.

- Bon sang, le meurtrier est peut-être en route pour l'Angleterre!

Rapidement, j'informai Bergerac de l'issue favorable des recherches accomplies par mon collègue britannique qui portaient sur le deuxième nom de la liste, Jonathan Hampstead.

- Votre ami a donc retrouvé les deux feuilles suivantes. Vous avez les photos des deux dessins, mais lui détient à présent les originaux et ignore le danger mortel qui plane désormais sur lui.

- Je ne pouvais pas savoir à quel point je lui faisais courir un risque! Nous lui avons cependant conseillé la prudence grâce à un message internet.

- Vite, suivez-moi jusqu'au commissariat de Chalons.

Pendant que Valentin et Bergerac tentaient d'entrer en contact avec les autorités britanniques, dans un autre bureau, j'appelai William Petterfield, en vain. Après plusieurs tentatives, je dus renoncer.

- Dès notre retour à Troyes, je lui enverrai un autre mail pour le prévenir.

- Nous n'avons pas le temps, Guillaume. La police anglaise est alertée. Nous partons tous les deux sur le champ pour l'Angleterre. Le commissaire Valentin nous conduit à Paris pour prendre Eurostar puis il ramènera Anna chez elle.

Dans la voiture qui nous emmenait vers Paris, je réfléchissais.

Avant de quitter Châlons-en-Champagne, j'avais laissé un message sur le répondeur de William lui intimant de se

rendre d'urgence dans le premier bureau de police venu. Il devait emporter les deux feuilles avec lui et nous y attendre. Il en allait de sa survie.

Je savais bien que seuls les originaux intéressaient le tueur. Ils représentaient pour lui l'unique garantie d'entrer correctement en contact avec son ancêtre. Et le sort réservé à Delonpret prouvait que le sabreur était prêt à toutes les extrémités pour mettre la main dessus avant nous.

- Guillaume, d'ici notre arrivée à la gare, vous avez bien le temps d'éclairer notre lanterne sur l'annotation écrite par Delonpret?

- Oui. Mais pour cela, je suis obligé de vous donner quelques éclairages au sujet de la campagne de Belgique.

Un an après la campagne de France, Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe et reconquiert le pouvoir. Les forces étrangères se rassemblent pour déferler sur la France. En mai 1815, Anglais et Prussiens sont déjà à pied d'œuvre en Belgique. Autrichiens et Russes sont encore loin. Considérant cette dispersion, Napoléon prend la décision de battre d'abord ses adversaires engagés en Belgique pour se jeter ensuite vers le Rhin.

Plutôt que de concentrer leur effort, Wellington l'Anglais et Blücher le Prussien laissent un intervalle de soixante kilomètres entre leurs armées, le premier pour protéger Bruxelles, le second pour couvrir les provinces rhénanes. En attaquant par surprise au sud, entre les deux alliés, Napoléon s'enfoncera comme un coin entre ses ennemis puis les battra séparément, d'abord Blücher à l'est, ensuite Wellington au nord.

Mais la trahison du général Bourmont qui révèle à Blücher la véritable position de l'armée impériale élimine une partie de l'effet de surprise. Napoléon décide aussitôt de couper Anglais et Prussiens.

A trois heures trente du matin, le 15 juin 1815, les avant-gardes françaises passent la frontière.

C'est là que le commentaire de Delonpret prend tout son sens.

Le carrefour stratégique des Quatre-Bras est situé sur la

route de Bruxelles, au sud de Waterloo. Grâce à ses espions, l'Empereur sait que Wellington y a disposé seulement quelques unités. La mission du Maréchal Ney qui dispose d'un tiers de l'armée, est de s'en emparer dès le 15 pour éviter la jonction des alliés.

Mais Ney reste l'arme au pied, désobéissant de façon formelle à Napoléon. Il considère que Wellington ne peut avoir fait l'erreur aussi grossière de dégarnir cette position dont la perte interdirait aux troupes anglaises de rejoindre l'armée Prussienne. Et c'est pourtant le cas!

- C'est ça! s'écria Anna; le dessin découvert par Delonpret devait révéler à Ney, d'une manière ou d'une autre, que ce carrefour, primordial dans la stratégie de Napoléon, n'était que faiblement occupé.

- Probable. Mais la bévue de Ney ne s'arrête pas là. Au matin du 16 juin, les forces prussiennes s'appêtent à affronter les Français à Ligny. En confiant à Ney une force aussi considérable, Napoléon sait que quelques milliers d'hommes suffiront à prendre les Quatre-Bras et que, même en laissant une garnison importante sur le carrefour pour se couvrir d'un retour offensif des Anglais, le Maréchal pourra tourner l'armée prussienne et l'anéantir.

Pourtant, apathique, Ney n'attaque toujours pas pendant la matinée du 16 permettant aux Anglais de renforcer la position. Il se décidera trop tard, dans l'après-midi, empêchant alors l'arrivée de renforts pour aider l'Empereur à écraser les Prussiens. Deux jours plus tard, ces derniers surgiront à Waterloo pour prêter main forte à leurs alliés anglais.

Après ma petite conférence, chacun se mura dans ses réflexions. Bergerac rompit le silence.

- Le sabreur est maintenant en possession du premier dessin, mais pas encore des autres! Pettefield en détient deux avec l'autorisation de la famille Hampstead. La police britannique du secteur est prévenue. Nous sommes attendus à Londres dès notre descente du train. C'est bien le diable si Rive peut frapper avant notre arrivée sur place.

- Pour vous, la culpabilité du jeune journaliste est désormais une évidence?

C'est Valentin qui me répondit.

- Monsieur Castel, vous avez pourtant entendu les derniers mots prononcés par Delonpret? De toute façon nous verrons bien. Un mandat d'amener a été lancé contre lui. J'aurai certainement des nouvelles dès mon retour à Troyes. Autre chose. Nous avons pris la décision de ne rien divulguer à la presse. Concernant le meurtre du vieil homme, il s'agit hélas d'un cambriolage qui a mal tourné. Pour l'instant, les autorités ne veulent pas être confrontées à une panique générale car la population est convaincue de la mort du sabreur depuis le suicide de Bernard Duvernes.

Le long de l'autoroute, les plaines cultivées avaient cédé la place depuis longtemps à des zones urbanisées de plus en plus denses indiquant l'approche de la capitale. Nous n'étions plus très éloignés de la gare.

- Deux billets sont déjà réservés sur Eurostar, me dit Bergerac. Ne soyez pas inquiet, Guillaume. Votre collègue britannique est probablement déjà en sécurité, averti soit par vos messages, soit par les autorités locales.

Puis il se rendit compte que je regardais Anna. Il enchaîna.

- C'est l'affaire de vingt-quatre heures tout au plus! Une fois le contact établi et les dispositions prises avec la police anglaise pour protéger William Petterfield, nous rentrons en ramenant les deux précieuses feuilles. On verra bien alors quelle sera l'attitude du sabreur.

Le train filait à une allure vertigineuse et se rapprochait du tunnel sous la Manche.

- Guillaume, pouvez-vous me décrire les deux images transmises par Petterfield?

Plutôt qu'une description minutieuse des dessins examinés sur l'écran, je livrai à Bergerac leur signification, en tout cas celle que, personnellement, j'avais déduite de leur étude.

- La première image est la représentation naïve d'un cavalier. Sous les jambes du cheval, un W est entouré d'une

auréole grenat. A côté, un triangle effilé et une grosse croix en forme de X vers son sommet symbolise un moulin; au-dessus, un nombre, 1613, au-dessous un nom: Bussy. Le cavalier est évidemment le chef de l'armée anglaise, le Duc de Wellington. Vers treize heures, le 16 juin 1815, au lieu d'attendre des nouvelles des Prussiens qui se préparent à livrer un furieux combat à Ligny contre Napoléon, Wellington préféra s'entretenir directement avec le maréchal Blücher. Il le rejoignit au moulin de Bussy. Le Duc quitta le moulin vers 13 h 30.

- Mais que signifie l'auréole rouge?

- Selon moi, elle représente du sang. Elle a probablement été faite avec de la cire à cacheter. Il y a ensuite la date qui a si étonné William...

- Mais ça saute aux yeux, s'emballa Bergerac! Le dessin signale un déplacement de Wellington le 16 à treize heures vers un lieu précis, le moulin de Bussy.... Quelle aubaine pour un espion qui peut organiser une embuscade sur le trajet du Duc. Son élimination aurait complètement déstabilisé les armées alliées.

- Le croquis figurant sur la deuxième feuille est encore plus explicite. On y voit une grande flèche, orientée d'ouest en est. Au-dessus de la flèche, un nom: Drouet. Juste au-dessous, un autre nom: Brie et des carrés noirs évoquant les forces prussiennes.

- Il s'agit peut-être d'un mouvement de troupes à exécuter, dit Bergerac?

- Plus exactement à corriger. Vers 18 heures le 16 juin, les Prussiens commencent à plier. La bataille fait rage depuis trois heures. Si Ney survient à cet instant, Ligny devient une victoire décisive. Toutes ses troupes sont engagées au Quatre-Bras, sauf son arrière garde, le corps de Drouet d'Erlon, qui est à mi-chemin entre les deux combats.

Ney reçoit les ordres de Napoléon vers 16 heures: «... vous devez envelopper l'ennemi et tomber sur ses arrières... dirigez-vous sur les hauteurs de Brie...», c'est-à-dire au nord du champ de bataille.

Le but de Napoléon est clair: contenir les Anglais et écraser

d'abord les Prussiens en tombant dans leur dos. Il réglera le compte de Wellington le lendemain. Donc Ney, ou bien un corps détaché, doit se porter «sur les hauteurs de Brye...». Quand l'officier de l'état-major impérial, porteur de l'ordre de l'Empereur, arrive vers la tête de colonne du corps de Drouet d'Erlon, un officier déchiffre «à la hauteur de Brye ». Changeant alors de direction et appuyant nettement trop au sud, la colonne débouche sur le flanc des Français engagés dans une lutte farouche contre les Prussiens. Au lieu de déborder l'ennemi, elle crée un début de panique dans l'armée française. Plus grave, Ney rappellera à lui ce corps qui manquera à Napoléon pour écraser définitivement les Prussiens.

- Ainsi, la flèche sur le croquis indique la direction correcte à prendre par le corps appelé en renfort et non celle qui fut prise ce jour-là. De telles informations peuvent complètement influencer sur le résultat de la campagne!

- Et modifier fondamentalement le cours des événements historiques! Vous concevez maintenant l'importance d'empêcher leur transmission en s'emparant des croquis avant le sabreur.

Le train fonçait maintenant dans Eurotunnel.

Valentin n'avait pas oublié la promesse faite à Anna d'autoriser sa visite dans la maison de Léa Vernet en compagnie de Dureuil. Dans la voiture qui la ramenait à Troyes, elle appela le voyant. Celui-ci accepta de se rendre chez Léa.

Rien n'avait été touché depuis l'enlèvement de la psychologue et le passage de la police scientifique. Valentin observait avec curiosité Dureuil qui visitait lentement toutes les pièces du pavillon.

- Ma conduite vous intrigue, avouez-le, Commissaire!

- Je me suis renseigné à votre sujet et je connais vos dons. Pour ma part, je mettrai mon scepticisme de côté si un moyen, même aussi étrange, nous apporte une indication valable concernant la disparition de Léa.

- Nous savons aujourd'hui qu'une relation s'affranchissant d'un intervalle de deux siècles s'est nouée entre le sabreur et son ancêtre grâce à un simple carnet, un journal rédigé à l'époque du premier Empire. L'influence de l'esprit sur la matière est difficile à admettre. Et pourtant tout objet, apparemment inanimé, joue un rôle d'émetteur et de récepteur. Pas seulement les objets d'ailleurs. Les lieux enregistrent aussi des informations et peuvent les restituer. Il s'agit d'une véritable influence psychométrique attachée à un endroit.

Faisant abstraction de l'attitude méfiante du commissaire, Dureuil poursuivit son raisonnement.

- Les murs absorbent une énergie plus ou moins forte en fonction des événements dont ils ont été les témoins et qu'ils ont mémorisés. Après avoir stocké cette énergie, ils la restituent au profit d'autres personnes qui y séjournent. C'est le phénomène bien connu de rémanence ou de mémoire des murs. Cette résurgence sera doublement favorisée si d'une part, l'événement a été particulièrement brutal, ce qui fut ici le cas avec le violent enlèvement de votre collaboratrice, et d'autre part si celui qui se présente plus tard dans la pièce est doté de facultés sensibles développées...

- Et c'est votre cas, n'est-ce pas?

- Écoutez commissaire, maintenant j'ai besoin de calme et de silence.

- Désolé. Bon, je vous abandonne là tous les deux, je reviendrai vous chercher dans deux heures. Anna, vous ne quittez pas cette maison.

Dureuil avait repris ses déambulations à travers le logement. Visiblement, il s'était coupé du monde extérieur. Plusieurs fois, il vint s'asseoir longuement dans le salon, sans rien dire. Anna respectait son silence. Puis il se relevait et recommençait ses pérégrinations à l'intérieur de la maison. Ce petit manège dura longtemps. Enfin, quelques minutes avant le retour du commissaire, il dit à Anna:

- Je sais pourquoi Léa a été enlevée et je connais aussi l'environnement immédiat du lieu où elle est retenue prisonnière.

Anna n'eut pas le temps de l'interroger car Valentin, l'air soucieux, fit irruption dans la pièce.

- Bergerac et Guillaume sont arrivés à Winchester. Ils n'ont pas encore réussi à joindre William Pettefield. On ne sait pas où il se trouve. Ce qui est inquiétant, c'est que la police anglaise aurait découvert des traces de lutte dans son appartement. J'espère en apprendre plus dans les prochaines heures.

Il s'interrompit quelques secondes puis reprit.

- Malheureusement, le sabreur nous a entraînés sur une mauvaise piste. Il s'est probablement présenté à Delonpret au téléphone en donnant le nom de Rive, certainement en affirmant être un ami de Guillaume. Lorsqu'il a sonné, le vieil homme, rassuré, est allé lui ouvrir. Eh bien, au même moment, Pierre Rive travaillait au sein d'un service de rédaction d'un quotidien local. Dix témoins peuvent le confirmer.

## Chapitre 24

William Petterfield habitait dans la banlieue londonienne. Ce soir-là, il rentra tard chez lui.

La journée avait été riche en péripéties. Elle avait même été l'une des plus accomplies de sa vie professionnelle en raison de sa découverte.

Il avait retrouvé les deux feuilles exactement à l'emplacement indiqué par Guillaume, sous le buste du roi George III, dans le salon de la demeure ancestrale des Hampstead.

En tapotant sur le socle, il s'était rendu compte qu'il était creux. Après accord du descendant de Jonathan Hampstead, avec un marteau, il avait brisé l'embase sans trop endommager la pièce de collection. Aussitôt, il avait étalé les feuilles sur une table avec beaucoup de précautions. Après les avoir prises en photo à l'aide d'un appareil numérique, il avait branché son ordinateur portable puis avait transmis les deux images, via Internet, vers l'adresse électronique de Guillaume. Enfin, Hampstead avait accepté de s'en séparer momentanément.

Ne sous-estimant pas les conseils de prudence de Guillaume, Petterfield préféra ne pas conserver les dessins sur lui. Par bonheur, il possédait un cottage au sud-est de Southampton, pas très loin des côtes de la Manche, dans un petit village enchâssé au milieu des bucoliques paysages de la campagne anglaise. Il fit le crochet là-bas pour déposer les précieuses feuilles dans le tiroir d'un secrétaire avant de rejoindre la capitale britannique.

Dès qu'il eut franchi la porte de son appartement londonien, il consulta sa messagerie. Effectivement, Guillaume lui avait répondu.

Il lut le message de son collègue français puis regarda sa montre.

«Vingt et une heure; il n'est peut-être pas trop tard pour appeler Hampstead». Il saisit le combiné.

- Par mon intermédiaire, mon correspondant français vous demande si vous seriez prêt à céder les deux feuilles? Et quel serait votre prix? Certains événements l'amènent à penser qu'ils constituent une grave menace pour leur détenteur.

- Une menace! De quelle nature?

- Je l'ignore. Mais en revanche je connais bien Guillaume Castel. Je vous avoue qu'il n'est pas le genre d'homme à lancer des avertissements infondés notamment dans un contexte si particulier. D'ailleurs, je suis certain qu'il se déplacera pour vous expliquer ses convictions de vive voix.

- Bon. Je vais réfléchir. Nous en reparlerons demain.

Ayant raccroché, il s'approcha de l'ordinateur encore connecté à internet. Il vit avec surprise qu'un nouveau message à l'adresse inconnue mais signé Guillaume lui était parvenu.

« Je saute dans le premier train pour Londres. Dès cette nuit si possible. Ne m'en veuillez pas, mais des circonstances exceptionnelles justifient une arrivée nocturne.»

Petterfield décida de veiller pour attendre son ami et s'installa confortablement dans un fauteuil du salon.

Vers deux heures du matin, un bref coup de sonnette le fit sursauter: «Guillaume!». Il s'empressa d'aller ouvrir la porte et se trouva nez à nez avec deux inconnus. Surpris, il n'eut pas le temps d'interroger les visiteurs car l'un des deux hommes l'aspergea avec une bombe dont le liquide le fit aussitôt sombrer dans l'inconscience.

Au commissariat, Valentin écoutait patiemment les indications données par Dureuil.

- Léa n'est pas morte. J'en suis convaincu. Je crois qu'elle a été kidnappée pour servir éventuellement de monnaie d'échange au cas où le sabreur ne réussirait pas à reprendre toutes les feuilles avant nous. Je pense qu'ils ne se débarrasseront pas d'elle tant qu'ils ne détiendront pas tous les croquis originaux.

Valentin ne répondit pas aussitôt au parapsychologue. Il ravala sa méfiance car il entrevoyait une dose de vérité dans les déclarations de Dureuil. Anna s'adressa à ce dernier.

- Dans la maison de Léa, vous avez affirmé connaître l'environnement de l'endroit où elle serait séquestrée?

- Tout d'abord, j'ai ressenti une impression d'obscurité totale. Puis, après un long déplacement en voiture, j'ai entraperçu dans le lointain une masse sombre, comme une zone de montagnes couvertes de sapins.

Le visage du commissaire reflétait une perplexité croissante qui atteignit un paroxysme en entendant les phrases qui suivirent.

- Ce qui m'a frappé, c'est l'image d'une croix de pierre située à un embranchement de chemins forestiers. Mon esprit montait avec Léa vers un parapet délimitant un vaste espace creusé dans un versant très pentu. J'ai distingué une grande bâtisse aux murs blancs, accolée à la paroi. Puis tout s'est éteint...

Devant le désarroi de Valentin, Anna interrogea le policier.

- Vous avez vérifié l'alibi de Rive?

- Oui. Il est tout à fait valable. Ça aurait été trop simple! Les témoins contactés au sein du quotidien régional sont formels. Comme Léa, j'ai mené ma propre enquête sur ce jeune homme. Vincent Duvernes l'a pris sous sa protection dès le début de ses études puis a effectivement facilité son intégration dans le milieu journalistique. Je confirme ce que l'on savait déjà, c'est un garçon vraiment brillant. Aucun signe ne laisse supposer chez lui une double vie ou même l'ombre d'une carrière criminelle.

- Et concernant Léa?

- Rien de concret. La police scientifique a bien retrouvé un certain nombre d'indices dans son appartement dévasté

mais qui ne nous orientent pas pour l'instant vers une piste sérieuse. D'abord, des traces d'un narcotique puissant à base de morphine ont été décelées. Après avoir maîtrisé Léa, les ravisseurs s'en sont servis pour l'emmener plus facilement. Des cheveux dont les ADN diffèrent, témoignent qu'elle a lutté contre plusieurs agresseurs à la fois.

- Et ces différents ADN, dit Anna, vous les avez comparés à celui de Rive malgré son alibi ?

- Bien évidemment! Aucun ne correspond à celui du jeune homme. Ce n'est pas tout. On a aussi relevé des fragments infimes de terre contenant du nitrate à faible dose. La présence de cette substance évoque une zone agricole caractérisée par l'utilisation d'engrais chimiques... Mais dans une région vouée à la culture comme la nôtre, ça n'a rien d'exceptionnel.

- La ferme des Duvernes, s'écria Anna!

- En effet. Cependant, rappelez-vous que la perquisition opérée immédiatement après l'enlèvement de Léa n'a rien donné. Et puis si Rive avait une part quelconque de responsabilité, ce dont je doute, lui et ses complices n'auraient pas pris le risque de la retenir prisonnière à cet endroit.

Anna pesait le pour et le contre puis questionna encore le commissaire.

- Le tueur a dérobé la première feuille après le meurtre de Delonpret. Espérons que Guillaume et Bergerac récupéreront les deux autres croquis des mains de Petterfield. Et au sujet des deux autres personnes auxquelles Étienne a jadis confié les dernières feuilles, votre cellule a-t-elle trouvé quelque chose?

- Elle s'y emploie activement, mais vous imaginez la difficulté! Déjà les recherches lancées par la police locale à Aix-en-Provence ne sont pas simples. Mais que dire de celles menées en Allemagne! En effet, l'histoire est intervenue pour modifier considérablement la géographie politique de l'Allemagne et le grand-duché de Bade n'existe plus.

- Mais il existe bien une région allemande qui porte ce nom, me semble-t-il?

- Oui, le land de Bade-Wurtemberg. Nous avons contacté la police allemande de Fribourg-en-Brisgau qui se situe au pied de la Forêt-Noire. Nous avons là-bas un correspondant qui réalise de minutieuses investigations sur d'éventuels descendants de la famille von Weichs.

Dureuil sursauta.

- Comment! Qu'avez-vous dit commissaire?

- Nous avons un correspondant auprès de la police allemande.

- Non, avant. Vous avez parlé de la Forêt-noire, n'est-ce pas? La masse sombre, comme une montagne couverte de sapins, ça pourrait être ça.

- Ce qui signifierait que Léa aurait été conduite sur le lieu même où a été cachée autrefois la quatrième feuille donnée à Kurt von Weichs par Ségur. Hélas, ça veut aussi dire que le sabreur connaît déjà cet emplacement.

- Il faut faire vite, dit Valentin; ça restreint pas mal les recherches. Il s'agit maintenant de localiser une vaste demeure aux murs blancs, à flanc de montagne, à laquelle on accède par un chemin forestier partant d'un embranchement singularisé par une croix de pierre. Je donne l'information à notre interlocuteur de la Polizei.

Bergerac et moi, nous nous tenions à quelques dizaines de mètres du bord de la falaise où s'activaient bon nombre de policiers anglais.

- Guillaume, le corps sera bientôt remonté, me dit l'inspecteur.

Le vent venu de la Manche soufflait fort sur la végétation rase et les embruns salés humectaient nos visages. Encore un peu plus en arrière, des voitures de police et une ambulance stationnaient sur un chemin habituellement emprunté par les randonneurs.

Hélas, la recherche de mon ami britannique nous avait rapidement amenés là.

A la descente du train, nous avons été pris en charge par l'inspecteur Whitaker de la police londonienne. De la gare, il nous avait conduits directement chez William Petterfield. Whitaker fut soulagé de constater que son collègue français et moi-même étions capables de nous exprimer dans sa langue beaucoup plus facilement que lui dans la nôtre.

Chez William régnait le désordre le plus total.

Mais ce qui me bouleversa le plus fut la chaise installée au milieu du salon. Tout autour, des morceaux de rubans adhésifs attestaient que mon ami avait été solidement attaché sur le siège. Des traces de sang indiquaient clairement que ses agresseurs, ayant vainement retourné de fond en comble son appartement, lui avaient alors fait subir des tortures abominables pour le faire parler.

- Nous n'avons pour l'instant aucune nouvelle de Petterfield. Savez-vous ce que les criminels convoitaient?

- Oui. Vraisemblablement deux dessins datant du début du dix-neuvième siècle que William venait juste de retrouver dans la demeure des Hampstead, près de Winchester.

Sans rentrer dans les détails, j'expliquai à Whitaker que les deux feuilles possédaient une valeur considérable.

- Il y a deux cas de figure, dit l'inspecteur anglais. Soit Petterfield a craqué et ses ravisseurs l'ont emmené sur place pour s'emparer des feuilles; soit il n'a pas dévoilé leur localisation et ils le gardent dans un endroit tranquille jusqu'à ce qu'il cède. Personnellement, je penche pour la première hypothèse.

- Moi aussi, dit Bergerac. Puis, se retournant vers moi, il me demanda :

- Guillaume, auriez-vous seulement l'ombre d'une hypothèse sur le lieu où votre collègue aurait pu dissimuler les dessins ?

- Une fois, nous avons passé une journée dans un cottage qui lui appartient, situé dans un village à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Londres, pas très loin de la Manche. Il tient beaucoup à cette maison.

Je rassemblai mes souvenirs. En peu de temps, Whitaker localisa l'endroit.

- Bon. Il est trop tard pour nous y rendre ce soir. Ne craignez rien, j'alerte la police du Comté puis je vous amène à votre hôtel. Demain matin, je passerai vous prendre à huit heures.

Le lendemain, Whitaker se présenta à l'heure dite. Tout de suite, il nous fit part des derniers renseignements dont il disposait.

- Monsieur Castel, vous aviez raison. Cette nuit, des collègues ont pénétré dans le cottage de Petherfield. La maison a été visitée. Aucune trace de votre ami. Seul un secrétaire a été malmené. Comme si, hélas, les cambrioleurs savaient exactement où chercher.

Bergerac et Whitaker se regardèrent mais restèrent silencieux. Je ne mis pas longtemps à interpréter leur attitude gênée. Car si les agresseurs de William avaient réussi à mettre la main sur les feuilles, celui-ci devenait inutile, voire encombrant.

A peine deux heures plus tard, nous traversions une zone de pâturages verdoyants où s'ébattaient d'innombrables agneaux derrière leur mère. Nous pénétrâmes bientôt dans un petit village enfoui dans la verdure printanière. Whitaker arrêta la voiture devant un mur de pierre bas derrière lequel trônait une adorable maison allongée, aux volets verts. Entre le mur et la maison, s'étaient des parterres de fleurs arrangés avec soin.

Devant la porte d'entrée, un policier en tenue salua son supérieur et lui dit quelques mots.

- Je dois me mettre en relation avec la police de Winchester. Rentrons dans la maison.

Pendant que Whitaker parlait au téléphone, Bergerac et moi scrutions l'intérieur. Je me souvenais parfaitement du cadre. William adorait cet endroit calme et déclarait souvent que c'est dans ce havre de paix qu'il passerait ses vieux jours.

Un élément du décor démentait à lui seul cette impression de sérénité et rappelait la violence observée dans

l'appartement londonien de mon ami. Dans un coin de la pièce principale, un secrétaire gisait au sol, renversé, tiroirs arrachés. Le doute n'était plus possible. Sous la torture, William n'avait pu taire l'emplacement des dessins. Les cambrioleurs s'étaient rendus directement là où ils étaient convaincus de récupérer les deux feuilles.

Whitaker avait raccroché.

- Je résume. Il y a deux nuits, Monsieur Hampstead a été sauvagement assassiné dans sa propriété. Âgé et veuf, il y vivait seul. Tôt ce matin, une employée de maison qui vient deux fois par semaine a découvert le corps et a alerté la police locale. Hélas, c'est pas tout... Avant de mourir, Hampstead a certainement parlé de Petterfield et des dessins à ses tortionnaires. Je crains malheureusement que le corps de votre collègue ait été retrouvé. Suivez-moi.

Un trajet en voiture d'une demi-heure à peine nous amena au bord de la falaise. Whitaker expliqua la situation.

Un couple de randonneurs et leurs enfants, grâce à un sentier serpentant dans une brèche taillée dans la falaise, étaient descendus sur le rivage. Les promeneurs avançaient tranquillement au bord de l'eau lorsque, tout à coup, l'un des enfants a attiré l'attention de ses parents. A quelques mètres sous le sommet de la falaise, un surplomb rocheux était visible. Avec horreur, ils constatèrent que les jambes d'un homme dépassaient de l'étroite saillie. Elles ne remuaient pas. Le surplomb avait stoppé net la chute du corps. Ils avaient aussitôt prévenu les secours grâce à leur portable.

- Ça ne devrait plus tarder, dit Whitaker. La police a fait appel à des pompiers équipés de cordes et de civières pour remonter la victime.

Effectivement, plusieurs hommes munis de casques d'alpiniste et de baudriers apparurent, suivis bientôt par une civière rouge. Whitaker et Bergerac s'avancèrent vers le brancard qui reposait maintenant à quelques mètres du vide. Cinq minutes plus tard, Bergerac revint vers moi.

- Guillaume, je suis navré. Selon toute probabilité, il s'agit de William Petterfield. Pouvez-vous vous approcher avec moi et nous confirmer l'identité du corps?

Je pâlis. L'inspecteur me soutenait. J'eus des difficultés à reconnaître William. Le visage était tuméfié. Des coups portés avec une rare violence avaient boursoufflé les arcades sourcilières. Les paupières violacées étaient à moitié refermées sur des yeux inexpressifs. La bouche n'était plus qu'une plaie béante. A travers les lambeaux de la chemise, on apercevait des estafilades profondes sur l'ensemble du buste. Les restes de ses vêtements étaient imbibés de sang.

- Avec un tel régime, Petterfield ne pouvait pas conserver longtemps le silence, observa Whitaker. Après s'être emparés des deux dessins dans le tiroir du secrétaire, les assassins ont décidé de se défaire d'un témoin embarrassant.

Whitaker se retourna vers moi.

- J'ai quelque chose pour vous, Monsieur Castel. Je pense que votre collègue était encore vivant lorsque ses meurtriers l'ont précipité du haut de la falaise. Dans sa main gauche repliée, Petterfield tenait un bout de papier. Il n'est pas mort tout de suite. Le surplomb a arrêté sa chute. A un moment ou un autre, il a réussi à griffonner quelques mots à votre attention.

Il me tendit un ticket bancaire au dos duquel je parvins péniblement à déchiffrer les mots écrits par mon ami en train d'agoniser.

«Guillaume. Sauve Wellington et empêche Drouet de déborder les Prussiens.»

Whitaker s'adressa à Bergerac.

– Inspecteur, votre chef, le commissaire Valentin, désire s'entretenir avec vous au téléphone dès que possible. Nous nous rendons au bureau de police le plus proche. Nous y serons plus tranquilles.

Au commissariat de Winchester, Bergerac discuta longuement avec son supérieur. Quelques secondes seulement après le début de sa communication, curieusement, il me demanda de l'attendre à l'extérieur du

bureau. Après avoir raccroché, à travers la vitre, je le vis échanger quelques phrases avec Whitaker puis il me rejoignit enfin dans le couloir.

- L'inspecteur Whitaker nous ramène immédiatement à Londres. Depuis Heathrow, nous nous envolons pour Marignane, l'aéroport de Marseille.

Il semblait presque abattu par les révélations qu'il allait me faire.

- Votre beau-frère Alexandre a été arrêté à Marseille où il est interrogé. Je vous résume ce que Valentin a bien voulu me dire. On a retrouvé le corps d'Antoine Villeneuve, son père, près d'un village de pêcheurs au sud de la ville. Il a été assassiné à peu près dans les mêmes conditions que William Pettefield. La présence sur place de son fils Alexandre et ses explications ont paru si bizarres et tellement peu convaincantes qu'il a été placé en garde à vue.

## Chapitre 25

Antoine Villeneuve est effrayé.

A l'extérieur de la maison, la nuit tombe. Il devine confusément que ses heures sont comptées.

Mu par l'ombre d'un remords, il a pourtant accepté de recevoir cet inconnu qui, quelques mois auparavant, au cours d'une visite inopinée, avait eu l'audace de se présenter à lui pour lui avouer sans détour que le sang des Villeneuve coulait dans ses veines.

Peu après son passage, Antoine avait souhaité en avoir le cœur net. Il avait rédigé une longue lettre à cette femme mariée qu'il avait fréquentée dans sa jeunesse, en Champagne. Avec un accent de sincérité ôtant tout doute à son ancien amant, elle lui avait répondu pour lui apprendre ce qu'il redoutait.

A cet instant, il sait parfaitement qu'il est le père de cet homme, assis tranquillement en face de lui, dont le visage reflète un mépris absolu. Il est persuadé d'avoir déjà vu cet homme, même bien avant son passage éclair où l'autre lui avait révélé sa filiation?

- Que voulez-vous?

- Rien qui ait de la valeur à vos yeux. Ne soyez pas surpris par ma requête. Mais vous détenez quelque chose qui m'appartient. Il s'agit de trois feuilles anciennes qui ont deux siècles d'existence. Elles sont dissimulées dans un secrétaire qui est en votre possession. Si vous me les restituez, je vous quitte sur le champ, sans vous inquiéter.

Le ton menaçant avait exaspéré Antoine Villeneuve. Même en obtempérant, il devinait que l'autre mentait et qu'il ne repartirait pas sans dommage.

- Pour qui vous prenez vous? Je n'ai rien à vous donner. D'ailleurs, une fois de plus, j'ai eu tort de vous accueillir chez moi. Allez-vous-en.

Sans dire un mot, l'autre s'était alors dirigé vers la porte qu'il avait lui-même ouverte. Aussitôt, plusieurs hommes s'étaient engouffrés dans la maison. Ils avaient agrippé brutalement Villeneuve qui, décontenancé, n'avait esquissé aucun geste pour se défendre. Ils l'avaient ensuite solidement ligoté sur une chaise, dans le salon.

L'attitude arrogante de son fils avait cédé la place à une physionomie maléfique, les traits du visage déformés par la haine. Ses acolytes agissaient comme de véritables automates dénués de scrupule. Ils obéissaient visiblement au doigt et à l'œil tels des complices exécutant les ordres d'un chef redouté.

- Je répète. Où se trouve le secrétaire? Je te laisse une minute de réflexion, sinon...

Antoine Villeneuve hésitait.

Il avait fait cadeau du secrétaire à Alexandre au moment de son mariage avec Hélène. Depuis son plus jeune âge, celui-ci aimait s'asseoir, ravi, derrière le meuble. Il avait réalisé ses premiers dessins d'enfant sur le panneau abattant. Antoine devait-il le divulguer au risque d'exposer le couple à un grave danger?

Il prit la décision de se taire. Son fils s'empara d'un siège et s'assit face à lui. Mesurant le silence têtue du vieil homme, il entama une explication.

- Je vais te raconter une petite histoire, cher papa. Il y a longtemps, en Champagne, mon ancêtre, qui s'appelait Nicolas Chambelland, a vécu une enfance affreuse, entre un père brutal et une mère soumise. Puis un jour, il apprend la vérité de la bouche même de celle qui l'a mis au monde. Cet homme violent n'est pas son père. Aussitôt, il décide de partir à la recherche de son père naturel. Il le retrouve enfin, en la personne d'un brillant officier de l'armée napoléonienne. Mais ce dernier, qui s'appelait Chassagne, renie son fils et le repousse sans ménagement. Regarde comme c'est curieux et comme l'histoire se répète! Car je

peux bien te faire une révélation: j'ai découvert que tu es le descendant de Chassagne.

- Et c'est uniquement pour cette raison que vous vous en prenez à moi?

- Non, je dois absolument reprendre ces trois feuilles. Chambelland a jadis dessiné sept dessins. Certaines circonstances les ont éparpillés. Tu en possèdes trois. Or je dois bientôt les lui transmettre. Il en a besoin. Lui et moi sommes plus que des frères. Et par la pensée, j'ai la faculté de lui inspirer ces croquis. Mais encore faut-il que je lui envoie exactement ce qu'il a reçu autrefois! La chance était de mon côté ces derniers jours. Mes amis ont déjà mis la main sur un croquis en Champagne. Moi, je viens juste d'en récupérer deux autres, en Angleterre. Leurs propriétaires n'ont pas résisté longtemps!

- Vous pouvez constater vous-même que le secrétaire n'est plus ici.

- Où est-il?

Antoine Villeneuve ne répondit pas. Après de tels aveux, il était maintenant convaincu que son fils maudit ne le quitterait pas sans lui avoir ôté la vie.

Une grêle de coups fit chanceler le vieil homme sur sa chaise. L'autre continuait à le fixer droit dans les yeux. L'un de ses séides lui tendit un sabre, encore à l'intérieur du fourreau.

- Ne sois pas si stupide, cher papa. De toute façon, tu ne pourras pas lutter. Parle donc, sinon je vais vraiment me mettre en colère.

La voix était métallique. Un éclair de folie brillait dans ses yeux. Villeneuve, déjà fortement contusionné à la tête, comprit qu'il n'avait pas le choix. Il espérait gagner du temps.

- C'est Alexandre qui le détient; Alexandre, mon vrai fils! Quelqu'un de bien celui-là.

- Il vit à Colmar, n'est-ce pas?

- Oui.

- Bon. On va l'appeler. Il saisit le téléphone et composa le numéro d'Alexandre.

Villeneuve, à moitié inconscient, fut néanmoins capable de percevoir les derniers mots.

- J'exige un silence total sur cette affaire. Tu trouveras n'importe quelle excuse vis-à-vis de ton entourage. Tu as vingt-quatre heures au maximum pour descendre à Aix et nous amener les trois feuilles sinon... Plus de papa !

Nous avons décollé d'Heathrow. Depuis un moment déjà, nous survolions le territoire français. L'inspecteur appela Valentin pour obtenir des informations. Manifestement, il ne dut pas recueillir tous les renseignements qu'il souhaitait. Au bout de quelques secondes, il me tendit son portable.

- Anna désire vous parler. J'ai seulement la confirmation qu'Alexandre a bien été arrêté.

Malgré les circonstances, j'éprouvai un plaisir intense d'entendre le son de cette voix.

- Que s'est-il passé? As-tu des nouvelles d'Hélène?

- Oui. Elle est à côté de moi. Je te la passerai après. Vers midi, elle est arrivée chez ton père dans un état d'anxiété extrême. Elle m'a aussitôt téléphoné et je l'ai rejointe. Elle m'a fait part de l'étrange conduite de son mari qui, après s'être entretenu avec son père au téléphone, tôt ce matin, a fracassé un vieux secrétaire, cadeau d'Antoine à leur mariage. A la suite de cet acte insensé, il a déclaré à Hélène qu'il partait immédiatement à Aix, chez son père...

- Bon sang, Anna, un vieux secrétaire, Aix!...

- Oui Guillaume, j'ai tout de suite fait le rapprochement avec le quatrième et dernier personnage de la liste.

- Te rends-tu compte de la situation hallucinante! Hélène et moi sommes les lointains rejets des Ségur. Quant à Antoine et Alexandre Villeneuve, ils seraient les descendants de François Chassagne qui a épousé Marie, sœur d'Étienne Ségur.

- Ça devient une touchante histoire de famille! Mais pour le moment, ce lien ne constitue pas notre principale préoccupation. Alexandre aurait mis la main sur les trois dernières feuilles. Et un peu plus tard, il se retrouve à Marseille, en état d'arrestation, accusé du meurtre de son

père.

- Il n'a rien dit à Hélène avant de s'éclipser?

- Il a fourni à ta sœur un vague prétexte. Antoine Villeneuve aurait fait un malaise et il souhaitait absolument voir son fils pour lui parler. Valentin ignore si Alexandre était encore en possession des trois dessins au moment de son interpellation.

- Nous y verrons plus clair lorsque nous serons sur place.

- Il y a encore autre chose Guillaume... Le commissaire persiste à trouver surprenant que l'assassin, en s'en prenant à Delonpret, ait utilisé le nom de Pierre Rive. Comme si le sabreur était au courant des soupçons de la police à l'égard du jeune journaliste et détournait ainsi notre attention en le faisant accuser. Or peu de personnes connaissent le déroulement exact de cette affaire. Il a aussitôt évoqué le nom de Vincent Duvernes.

- C'est absurde! Ça signifierait que Vincent aurait éliminé ses parents? D'ailleurs, il était en Asie la plupart du temps.

- Pour en avoir la certitude, Valentin a fait appel à Interpol pour que les autorités de Manille mènent une enquête discrète. Enfin, grâce à Dureuil, nous avons rétréci le cercle de nos recherches en Allemagne en vue de retrouver la feuille donnée par Étienne Ségur à un certain von Weichs.

Anna m'expliqua rapidement les sensations ressenties par Dureuil pendant leur visite chez Léa: une demeure en Forêt-Noire et la description du site. Les ravisseurs, partis à la recherche d'un autre dessin, auraient emmené là-bas la jeune femme avec eux.

- Dureuil est également persuadé que Léa est maintenue en vie pour servir éventuellement de monnaie d'échange. Je souhaite parler à Bergerac. Je ne veux pas lui procurer de fausses joies mais nous lui devons la vérité.

Avant de rendre l'appareil à l'inspecteur, je profitai de l'occasion pour dire quelques mots d'encouragement à Hélène.

Bergerac écouta attentivement Anna. Je vis son visage s'éclairer.

- Merci de tout cœur Anna. Grâce à vous, je conserve un peu d'espoir.

Puis il interrompit la communication car nous allions bientôt atterrir à Marignane.

Dans le train, Alexandre s'est coupé du monde et réfléchit.

Il se remémore l'appel téléphonique reçu le matin même.

D'abord, la voix déformée d'Antoine Villeneuve qui avait articulé difficilement quelques mots, à la limite de l'incohérence. Il demandait à son fils d'obéir aux injonctions qui allaient lui être faites. Leur vie à tous en dépendait!

Ensuite, il entendit une autre voix, camouflée celle-là, mais dont la tonalité laissait percer des accents de haine. L'interlocuteur lui avait fourni une courte explication concernant la récupération de feuilles cachées dans le tiroir gauche d'un vieux secrétaire. Ce meuble était conservé depuis de nombreuses générations au sein de la famille Villeneuve. Il l'avait reçu d'Antoine lors de son mariage. La communication s'acheva par une menace claire vis à vis de son père.

Conformément aux indications, Alexandre avait défoncé le tiroir dont le fond était bien constitué de deux planches juxtaposées. Il avait découvert trois feuilles jaunies, mises là sûrement depuis très longtemps. Il se rendait compte qu'il n'avait pas d'autre solution que de descendre à Aix et de respecter scrupuleusement pour le moment l'ultimatum de son mystérieux correspondant.

Il avait allégué un pépin de santé d'Antoine Villeneuve sans faire d'autres commentaires.

Quelques minutes avant de monter dans le train, il composa le numéro de son père. La même voix, toujours déguisée, lui répondit. Alexandre annonça son arrivée pour la fin de l'après-midi. En un éclair, il eut la conviction que les agresseurs ne se contenteraient pas de prendre uniquement ce qu'ils réclamaient.

- J'ai ce que vous cherchez. Mais je n'ai pas confiance. Aussi je ne vous donnerai les feuilles que lorsque j'aurai la

certitude que mon père est hors de danger. Je veux lui parler.

Un bref silence succéda à ses paroles.

A nouveau, il eut de la peine à reconnaître la voix d'Antoine Villeneuve, affaiblie et décomposée. Rapidement, le combiné lui fut arraché des mains.

- Ça suffit. Maintenant on t'attend.

Alexandre n'eut pas le temps de laisser éclater sa colère car son interlocuteur avait déjà raccroché. Il était certain maintenant de ne pas se tromper. Ces misérables n'hésiteraient pas à les supprimer tous les deux. Il devait faire preuve d'habileté et imaginer un stratagème.

Il ne regardait pas le paysage qui défilait derrière la vitre. Il se concentra sur les feuilles pour graver leur contenu dans sa mémoire. Chacune comportait un croquis rudimentaire.

Sur les trois feuilles, il observa des dessins aussi simplistes que ceux issus de l'imagination d'un gamin: des lignes, des flèches, des carrés, des points plus ou moins gros, certains de couleur rouge d'autres noire, des représentations très schématiques de cavaliers. Plusieurs figuratifs étaient barrés comme pour indiquer quelque chose qu'il ne fallait pas faire.

Il put également lire le nom de Waterloo ainsi que celui d'un personnage célèbre de l'épopée impériale, Ney!

Alexandre comprit qu'il avait sous les yeux certaines péripéties de la bataille de Waterloo dessinées par un acteur de l'époque. Il n'avait pas la culture historique de Guillaume mais il en saisit la signification générale. Il examina longuement tous les détails de ces étranges figures pour être capable de les restituer plus tard et de les interpréter avec son beau-frère.

Mais ce qui l'étonna au plus haut point fut la date et l'heure qui apparaissaient en haut et à gauche sur l'une des trois feuilles: 18 juin à midi, et l'année... cette année! Il glissa chacune des feuilles dans une grande enveloppe.

Le train entra en gare. Une correspondance vers Aix puis un taxi amenèrent Alexandre jusqu'à la maison des Villeneuve. Conformément au plan qu'il avait arrêté, il

déposa une seule feuille dans la boîte aux lettres. Il s'éloigna d'une centaine de mètres de la grille et téléphona.

- En signe de bonne volonté, vous trouverez l'une des feuilles dans la boîte aux lettres de mon père. Mais je ne vous remettrai les deux autres que si les conditions que je vous impose sont respectées.

C'était un pari insensé. Pourtant il ne voyait pas d'autre alternative. Son interlocuteur devait être vraisemblablement en train de peser le pour et le contre.

- Quelles sont tes exigences?

- Laissez partir mon père. Il devra rejoindre un homme du nom de Laurent Martinez. C'est un ami de la famille. Il est pêcheur et habite les Goudes, un petit port à l'extrémité sud de Marseille. Dès son arrivée là-bas sain et sauf, il m'appellera sur mon portable et seulement dans ce cas, je glisserai les deux autres feuilles dans la boîte aux lettres.

Nouveau silence. En écoutant la réponse, Alexandre sut qu'il avait en partie gagné la première manche.

- D'accord ! Mais c'est nous qui emmenons ton père chez cet homme. Si les feuilles sont bien déposées demain matin à sept heures, alors, on l'abandonnera vivant chez Martinez et il t'appellera; c'est comme ça et pas autrement...

A proximité de la grille, d'un endroit où il était indétectable, Alexandre se prépara à passer une longue nuit en observation.

Friedrich Schiller est inquiet car il est sans nouvelle de ses parents.

Depuis plusieurs heures, il roule sur l'autoroute en direction du sud. Il a maintenant dépassé Karlsruhe et continue sa course dans le land de Bade-Wurtemberg.

Le dernier appel de sa mère remontait à trois jours. Depuis, il avait téléphoné en vain.

Quelques semaines auparavant, Konrad et Martha Schiller avaient emménagé dans cette vaste demeure située au cœur de la Forêt-Noire. Leur fils n'avait pas été très chaud de les voir s'éloigner de Brême, le grand port de commerce au nord de l'Allemagne où la famille avait bâti sa prospérité.

Konrad s'était occupé toute sa vie d'import-export. Friedrich, lui, n'avait pas souhaité suivre les traces de son père et après de longues années à étudier le droit, un doctorat en poche, il enseignait aujourd'hui cette matière à l'université.

A l'heure de la retraite, ses parents avaient déclaré qu'ils quittaient définitivement Brême pour se retirer dans la vieille maison, acquise par les Schiller. Friedrich avait difficilement accepté cette séparation arguant que le couple, en abandonnant une maison spacieuse et confortable pour une résidence austère et isolée, modifiait considérablement son style de vie et se préparait ainsi à une vieillesse difficile.

La voiture filait dans la plaine rhénane. A gauche, apparaissaient les premiers contreforts de la Forêt-Noire. De loin, les innombrables sapins qui recouvrent ses versants donnent à cette immense région forestière une teinte sombre qui lui a valu son nom. En face, de l'autre côté du Rhin, Friedrich apercevait le moutonnement bleuté du massif des Vosges.

Un peu plus tard, au sud de la ville de Fribourg-en-Brisgau, il quitta l'autoroute. Rapidement la chaussée commença à s'élever. S'engageant au cœur du vieux massif, soucieux d'arriver au plus vite, il ne profita pas de la vue magnifique qui s'offrait à lui.

Bientôt il quitta la route secondaire pour emprunter un large chemin qui montait vers la demeure des Schiller. Plus haut, cent mètres avant la maison, il parvint à un embranchement où se dressait une croix de pierre.

Enfin, il déboucha sur une esplanade creusée dans le versant, très pentu à cet endroit. Le grand bâtiment blanc occupait le fond de l'espace, appuyé au flanc de la montagne.

Après avoir éteint le moteur, Friedrich ressentit une impression de silence et de solitude. Bizarrement, ses parents ne parurent pas sur le seuil pour l'accueillir.

En revanche, la porte à double battants située au centre de la façade était entrouverte, peut-être pour laisser pénétrer

l'air tiédi de cette fin d'après-midi ensoleillée du mois de mai.

Il se dépêcha de quitter la voiture et quelques instants plus tard il pénétra dans le vaste salon qui s'ouvrait sur le vestibule. Là, ce qui le choqua le plus, ne fut pas le désordre effroyable qui régnait dans l'immense salle au caractère médiéval, ni la curieuse absence de ses parents. Non! Il fixait la jeune femme assise face à une table qui était en train de dîner. Aussitôt, il constata que les chevilles de l'inconnue étaient ligotées aux pieds de la chaise.

Elle tourna la tête vers lui et lui lança: «Je suis Léa Vernet de la police française, vite fuyez... Attention... Derrière vous!». Friedrich n'eut pas le temps de réagir et sombra dans l'inconscience.

## Chapitre 26

Tard dans la nuit, Alexandre vit le portail s'ouvrir. Une berline qui transportait probablement Antoine Villeneuve franchit doucement la grille.

A sept heures, comme convenu, il déposa les deux feuilles dans la boîte aux lettres puis téléphona. Son interlocuteur fut très laconique.

- Je regarde; maintenant, va-t'en. Si les papiers sont bien là, tu auras bientôt des nouvelles.

Alexandre n'avait pas le choix. Il prit immédiatement la décision de rejoindre son père. Il s'éloigna en direction du centre-ville. Là, il monta dans une navette en partance pour Marseille. A la gare Saint Charles, personne n'avait encore appelé sur son portable. Ne pouvant plus supporter cette absence d'information, il composa le numéro de Martinez. Soulagé, il entendit la voix du pêcheur.

- En effet Alexandre. Des hommes ont débarqué chez moi avec ton père. Il est choqué, le visage est abîmé, mais ça va.

- Je suis en route. Le temps de prendre un taxi et j'arrive chez vous.

La voix de Martinez résonnait étrangement et l'accent provençal ne parvenait pas à masquer une dose perceptible d'anxiété. Alexandre mit cela sur le compte de l'émotion.

Il s'engouffra dans un taxi et donna l'adresse au chauffeur. Pour rejoindre Les Goudes, il fallait traverser Marseille.

De lointains souvenirs remontèrent à la surface. Alexandre se rappela les moments délicieux passés dans ce petit village de pêcheurs si typique. Au hasard d'une courte villégiature, la famille Villeneuve avait sympathisé avec Laurent Martinez, pêcheur local haut en couleur, doté d'une

verve inénarrable. La sympathie s'était transformée en réelle amitié. Alexandre savait que son père serait en sécurité auprès de cet homme jusqu'à son arrivée.

En cette fin de mois de mai, la fraîcheur de la nuit s'estompait déjà malgré l'heure matinale. Alexandre n'avait pas précisé d'itinéraire particulier au chauffeur de taxi. Aussi, après la descente de la Canebière, ce dernier s'engagea le long du quai de Rive Neuve bordant le Vieux-Port pour déboucher quelques minutes plus tard à l'amorce de la corniche, route bien connue des Marseillais. Le parcours emprunté longeait le bord de mer. L'immense rade de la cité phocéenne s'offrait au regard. En d'autres temps, Alexandre aurait apprécié le trajet et cette explosion de couleurs.

La circulation était déjà dense. Une heure plus tard, à la sortie d'un virage serré sur la gauche, il aperçut Les Goudes. Les maisons étaient accolées sur le flanc d'un escarpement calcaire blanc parsemé des tâches vertes d'une végétation rase. Au pied, le petit port, fermé par une digue, abritait de nombreuses embarcations de plaisance et de pêche. Derrière la crête, en fond de tableau, il apercevait le sommet dentelé de l'île Maire.

Le taxi s'engagea dans la rue qui descendait vers le port.

Aussitôt, Alexandre remarqua un attroupement. Il pressentit un malheur. Le temps de régler la course et de s'approcher du groupe, une voiture de police débouchait déjà sur le quai.

Alexandre entendit la version donnée aux policiers. Le bateau de Laurent Martinez avait été repéré à la sortie du goulet qui sépare la côte rocheuse des falaises abruptes de l'île Maire. La barque dérivait doucement près du bord, sur une mer plate, en face de l'île, vide de tout occupant. Un pêcheur l'avait remorqué jusqu'au port. Pour tous, c'est l'incompréhension totale.

Une nouvelle voiture de police déboula. Deux inspecteurs en civil en descendirent. Sans plus attendre, Alexandre s'approcha d'eux.

- Puis-je vous parler? J'ai peut-être une explication.

Les policiers l'attirèrent à plusieurs mètres du groupe de curieux qui grossissait de minute en minute.

Brièvement, Alexandre se présenta et retraça les événements des dernières vingt-quatre heures.

- Bien. Nous allons vérifier tout ça. On lance immédiatement les recherches concernant votre père et Laurent Martinez...

Tous remarquèrent un bateau de plaisance qui rentrait au port à une vitesse élevée. Son pilote aperçut le groupe et accosta à proximité. L'homme se dirigea en courant vers la police. Il était visiblement bouleversé.

Il expliqua que sa sortie en mer avait débuté par le tour de l'île Maire. Longeant la côte, il avait distingué deux corps, sur un rocher plat, au bord de l'eau.

Quelques minutes plus tard, le bateau du plaisancier, sur lequel avaient embarqué Alexandre et les deux inspecteurs, voguait à vive allure, droit sur le lieu désigné.

La beauté du paysage contrastait terriblement avec la vision monstrueuse qui apparut bientôt à leurs yeux. L'image abominable grossissait rapidement au fur et à mesure que l'embarcation se rapprochait.

Les deux corps étaient allongés sur le dos, les bras en croix, l'un à côté de l'autre, dans une macabre mise en scène. Le rocher blanc, sur lequel ils reposaient, était teinté d'une large tâche rouge formant une auréole autour des deux hommes. Ils étaient parfaitement immobiles.

A quelques mètres du bord, le pilote coupa le moteur et se présenta adroitement de flanc par rapport à la côte, suffisamment inclinée à cet endroit pour permettre aux hommes d'aborder. Doucement, sur son aire, la vedette vint presque au contact des rochers, mouvement facilité par une mer d'huile. Les trois hommes sautèrent du bateau.

Alexandre reconnut immédiatement son père et Laurent Martinez. Leurs vêtements déchirés découvraient des torses horriblement tailladés, les têtes étaient boursouflées.

Tout à coup, le corps d'Antoine Villeneuve remua faiblement. Alexandre s'agenouilla à la hauteur de sa tête et essuya délicatement le visage tuméfié. Les yeux

s'entrouvrirent. La bouche, déformée, esquissa un sourire douloureux. Les lèvres s'écartèrent indiquant qu'il souhaitait exprimer quelque chose. Son fils approcha l'oreille de la plaie sanglante. Dans un affreux gargouillis, le vieil homme prononça quelques mots. Puis il se retourna vers les policiers et, dans un dernier spasme, les trois hommes perçurent distinctement les mots suivants:  
«Mon fils m'a tué. »

Friedrich Schiller reprend doucement conscience. Il ressent une violente douleur à l'arrière du crâne. Il palpe la vilaine blessure avec ses doigts et comprend qu'il a été assommé. Il est allongé sur un lit dans une chambre, à l'étage.

Lentement, malgré des éclairs fulgurants qui lui transpercent le crâne, il se redresse et se dirige péniblement vers la porte; fermée!

Il fouille dans ses poches, plus rien. Ses papiers et même son portable lui ont été enlevés. Pas moyen d'appeler à l'aide.

Il doit agir seul. Tout d'abord, il faut s'échapper de cette chambre, puis essayer de savoir ce que sont devenus ses parents. Ça ne sera pas facile car il connaît bien les lieux et sait que la maison est vaste.

La porte-fenêtre donne sur un étroit balcon. Mais l'évasion est irréalisable par-là, et pour cause !

La chambre est située sur le côté du bâtiment. Le mur s'élève juste au-dessus d'une paroi rocheuse. Un à-pic de plus de trente mètres interdit toute fuite dans cette direction. Pas tout à fait cependant. A un bon mètre de distance, le rebord d'un autre balcon lui offre la possibilité de passer d'une pièce à l'autre.

Mais ce qui serait un jeu d'enfants à la hauteur du sol devient maintenant un authentique exploit. S'il manque son coup, c'est la mort assurée. Sa vie casanière, studieuse et parfaitement réglée ne l'a pas préparé à de telles prouesses.

Il faut sauter. Enjambant la grille, il se concentre sur le balcon d'en face et tente de faire abstraction du vide. Plus il attend, plus le risque s'accroît.

Il se lance. Il agrippe la grille de l'autre balcon. En un éclair, il retombe sur ses pieds, côté fenêtre. Celle-ci est entrouverte. Il observe l'intérieur. Une forme est allongée sur le lit. Il reconnaît la jeune femme, Léa quelque chose, se rappelle-t-il.

Il pousse la vitre et s'approche lentement. Alertée par le bruit, elle se retourne et le dévisage.

Friedrich constate qu'elle a dû subir une longue période de maltraitements. Amaigrie, le teint gris, les yeux fiévreux, elle ébauche malgré tout un vague sourire au bout de quelques secondes.

- Que s'est-il passé ici? Vous savez où sont mes parents?

D'une voix éteinte, Léa lui explique tout ce qu'elle sait.

Elle a été enlevée chez elle. Au départ, elle a été détenue dans une sorte de cachot, complètement privée de lumière.

Elle se souvient avoir été droguée pour être conduite, après un long trajet, dans une région montagneuse. Elle se remémore quelques images imprécises : une montée par un chemin forestier, une croix de pierre puis l'imposante bâtisse blanche.

Ensuite, grâce à une écoute attentive, elle a compris la motivation des ravisseurs. Les membres de la bande qui l'ont kidnappée et l'ont amenée de Champagne avec eux, se sont réfugiés dans cet endroit isolé. Le lieu n'a pas été choisi par hasard. Ils cherchaient quelque chose. Dès leur arrivée, ils ont décroché un tableau suspendu au-dessus de la cheminée monumentale du grand salon, au rez-de-chaussée. Leur chef, après l'avoir démantelé, est entré dans une rage folle. Visiblement, il ne retrouvait pas ce qu'il était venu récupérer.

Friedrich connaît bien cette toile qu'il a contemplée à plusieurs reprises. Le sujet concerne un cavalier en tenue de guerre, datant du dix-huitième siècle. Il se souvient de certains détails: le personnage tend le bras; la crosse d'un pistolet dépasse d'une fonte suspendue à l'arçon de la selle.

Léa poursuivit.

- D'après ce que j'ai pu saisir, il s'agirait d'une feuille avec un croquis dessiné dessus il y a longtemps. Aussi, depuis

plusieurs jours, quelques membres de la bande retournent la maison de fond en comble. Leur chef les a momentanément abandonnés, semble-t-il.

- Et mes parents?

- S'ils sont toujours en vie, je pense qu'ils sont retenus prisonniers dans la cave. Les malfaiteurs ont peut-être encore besoin d'eux pour opérer une fouille en règle de cette vaste demeure.

- Ils peuvent toujours chercher!

- Que voulez-vous dire?

- En emménageant ici, mes parents ont modifié la disposition de la salle. Un jour, pour les aider, j'ai déplacé le tableau afin de l'accrocher au-dessus de la cheminée, selon leur souhait. A cette occasion, je l'ai examiné attentivement. Je me suis alors rendu compte que le panneau qui constituait le dos du tableau était amovible. Avec précaution, je suis parvenu à ôter le rectangle de bois et j'ai découvert, derrière la toile, une vieille feuille jaunie comportant un curieux croquis. Je l'ai emportée chez moi. Je voulais tranquillement l'étudier avant d'en parler à mes parents.

Friedrich se tut et réfléchit un court instant.

- Il faut essayer de nous en sortir par nous-mêmes. Je retourne dans ma chambre. Je reviendrai juste avant que la nuit tombe. Il y a une troisième chambre à côté de la vôtre. Nous serons obligés de sauter sur son balcon. C'est ce que j'ai fait pour parvenir jusqu'à vous. Nous pourrions peut-être nous enfuir par là. Avec un peu de chance, la porte ne sera pas verrouillée de l'extérieur. Mangez. Reprenez des forces.

Léa acquiesça.

Un policier était venu nous accueillir, Bergerac et moi, à la descente d'avion.

Moins d'une heure plus tard, nous pénétrâmes dans le commissariat où Alexandre avait été placé en garde à vue.

Deux inspecteurs vinrent nous saluer. La discussion s'engagea aussitôt.

- Inspecteur Bergerac, pour le moment, nous en sommes seulement au stade préliminaire de l'enquête. Alexandre Villeneuve nous a raconté sa version. Il a notamment évoqué trois vieux dessins qui seraient la cause de l'assassinat de son père. Malheureusement, ils ne sont plus en sa possession.

Avec Bergerac, nous échangeâmes un regard à la fois surpris et amer qui n'échappa pas aux policiers marseillais.

- Vous savez quelque chose?

Succinctement, l'inspecteur exposa la situation à ses collègues en insistant uniquement sur la valeur pécuniaire des trois dessins. Au bout de quelques minutes, il acheva ses explications sur son intime conviction quant à l'innocence d'Alexandre.

- Bien sûr, ma hiérarchie vous garantira la réalité des événements que je viens de vous relater.

- Nous vous croyons sans aucune réserve. Pourtant... L'accusation d'Antoine Villeneuve lancée avant sa mort est bien réelle. Nous ne pouvons pas relâcher son fils dans la nature avant d'avoir procédé à quelques vérifications. La navette ferroviaire empruntée ce matin par Alexandre transporte quotidiennement un grand nombre d'Aixoïses qui travaillent à Marseille. Nous effectuons en ce moment une recherche minutieuse auprès des abonnés pour retrouver des témoins qui auraient aperçu Alexandre dans le train à l'heure approximative où Laurent Martinez et Antoine Villeneuve ont été si sauvagement attaqués. Déjà, le chauffeur de taxi a certifié qu'il a bien conduit Alexandre de la gare jusqu'aux Goudes.

- Je peux voir mon beau-frère?

Au sous-sol, la cellule ne comportait qu'une banquette étroite sur laquelle Alexandre était assis, prostré. A notre vue, son visage s'éclaira.

- Guillaume, tu ne me crois pas capable d'une telle chose n'est-ce pas? Papa...

La mort de son père l'avait anéanti.

- On va vous sortir de là, dit Bergerac. La police marseillaise contrôle votre version pour prouver

définitivement votre innocence. C'est l'histoire d'un jour, peut-être deux tout au plus.

Alexandre me regarda fixement.

- Juste avant de mourir, papa m'a glissé quelques mots à l'oreille. Les voici: «Fais en sorte que Drouet adopte son dispositif le jour de Waterloo.» Je pense qu'à un moment ou un autre, l'assassin lui a montré la première feuille que j'avais glissée dans la boîte aux lettres. Probablement, il en a livré le terrible secret à Papa, son élimination étant déjà programmée.

Alexandre commençait à nous raconter son histoire lorsque la sonnerie du portable de Bergerac retentit. La communication fut brève.

- Monsieur Villeneuve, nous sommes obligés de partir sans attendre votre libération. Puis, se tournant vers moi:

- La résidence en Forêt-Noire a été localisée. Il s'agit d'une vieille demeure appartenant à un couple de gens âgés nommés Schiller. Nous partons sur le champ à Marignane prendre l'avion en direction de l'aéroport de Bâle-Mulhouse. La police allemande nous y attend.

Je me retournai vers mon beau-frère.

- Une dernière question, Alexandre. Tu étais dans une ignorance totale concernant l'existence éventuelle d'un demi-frère?

- Depuis quelques mois, j'avais deviné que quelque chose chagrinait Papa mais jamais il n'a souhaité m'en parler.

Dans l'avion, juste avant de décoller, j'eus quelques difficultés à convaincre ma sœur par téléphone.

- Guillaume, te rends-tu compte de ce que tu me demandes: ne pas rejoindre mon mari qui est soupçonné à tort du meurtre de son père!

- J'insiste Hélène. Alexandre n'est pas là pour te protéger. Reste chez Papa. Avec l'inspecteur, nous promettons de te communiquer immédiatement la moindre information qui viendrait à notre connaissance.

Vers la fin de l'après-midi, un bruit de pas rompit le silence.

Friedrich entendit la clé tourner dans la serrure. Un homme ouvrit la porte, une arme à la main. Rassuré par l'attitude paisible du prisonnier, il fit signe à un autre qui entra et déposa un plateau repas sur la table de la chambre. Puis le premier referma violemment la porte.

A côté, la même scène se reproduisit dans la chambre de Léa.

Tous les deux se forcèrent à manger.

Lorsque l'obscurité fut presque complète, Friedrich se décida à agir.

Un instant plus tard, Léa sur ses talons, il sauta sur le troisième balcon. Il n'eut pas besoin d'encourager la jeune femme. Lestement, elle se retrouva à ses côtés.

Comme il s'y attendait, la porte de la chambre n'était pas verrouillée.

Il prit le temps d'expliquer son plan à Léa. Au bout du couloir, un escalier descendait au vestibule. En face, l'entrée. A droite, deux solides vantaux de chêne s'ouvraient sur l'immense salon. Dissimulée sous l'escalier, une petite porte donnait accès à la cave. Friedrich comptait retrouver ses parents et, avec eux, quitter les lieux le plus discrètement possible.

A proximité de la croix de pierre, il connaissait une piste étroite et vertigineuse qui zigzaguait le long de la paroi rocheuse. En l'empruntant, elle les conduirait directement à une ferme où il espérait trouver de l'aide.

Ils se retrouvèrent dans le couloir.

A l'autre extrémité, à l'opposé de l'escalier, de la lumière et le son de plusieurs voix s'échappaient par la porte ouverte de la dernière chambre.

Friedrich pria le ciel que les marches du vieil escalier ne grincent pas. Ils descendirent chaque degré avec la peur au ventre et atteignirent sans encombre le vestibule.

Dans les ténèbres, il avança la main vers la poignée de la porte menant à la cave.

Il n'eut pas le temps de poursuivre son geste.

Elle s'ouvrit brutalement et ils se retrouvèrent nez à nez avec un inconnu.

Friedrich hurla: «Léa, vite!»

Ils se précipitèrent vers le grand salon. L'autre, aussi surpris qu'eux, fut incapable de leur barrer la route.

Friedrich repoussa brutalement le vantail massif et tourna la clé.

Les fenêtres qui donnaient sur la cour étaient dotées de barreaux scellés dans les murs. Il savait qu'ils étaient provisoirement en sécurité. Tous deux se demandaient bien maintenant comment s'en sortir. Pour le moment, ils s'apprêtaient à soutenir un siège en règle.

Au bout de quelques minutes, des coups violents ébranlèrent les lourds battants. Le bois ne broncha pas. Puis, s'aidant d'un bélier, les assaillants s'acharnèrent dessus mais sans résultat.

A l'intérieur, loin de rester inactifs, Friedrich et Léa renversèrent un monstrueux bahut et le tirèrent péniblement pour l'appliquer contre la porte.

Les coups cessèrent. Les assiégés tendirent l'oreille mais ne distinguèrent plus aucun bruit.

L'électricité ayant été coupée par leurs ravisseurs, ils allumèrent des bougies parvenant à peine à chasser l'obscurité qui régnait dans la salle.

La nuit était déjà bien avancée lorsque l'homme et la femme entendirent le moteur d'une voiture qui se rapprochait. Elle stoppa face à l'entrée.

- A cette heure-ci, il ne peut s'agir hélas que d'un complice.

- C'est peut-être leur chef qui est de retour, dit Léa?

Ils entendirent un bruit de voix dans le vestibule. Puis à nouveau le silence.

A peine dix minutes plus tard, un bruit sourd du côté de la cheminée attirèrent leur attention.

Une sorte de paquet ficelé avait atterri au milieu des cendres. Dans la pénombre, Léa aperçut un morceau de tissu blanc, enroulé. Après une courte hésitation, elle le saisit, dénoua précautionneusement la fine cordelette et commença à le dérouler. Bien vite, elle constata que le tissu était maculé de sang.

Soudain, à côté d'elle, Friedrich poussa un hurlement.

D'une voix altérée par la douleur, il dit à Léa:

- Maman, c'est son doigt, je reconnais la bague. Ça peut pas continuer!

Il se rua vers la porte barricadée.

- Non, Friedrich, cria Léa. Ils nous tueront et ça ne vous rendra pas vos parents.

Difficilement, elle parvint finalement à le raisonner. Retournant vers la cheminée, elle remarqua un morceau de papier plié qui accompagnait le macabre colis. Sans alerter son compagnon prostré dans sa douleur, elle le ramassa et lut ces mots terribles: «Rendez-vous, sinon la main suit.»

Léa agrippa Friedrich par l'épaule.

- Asseyez-vous sur ce fauteuil. Calmez-vous. Réfléchissons et essayons de trouver le moyen de nous en tirer.

Elle parcourut la pièce du regard. S'approchant à nouveau de la cheminée, elle saisit un morceau de bois carbonisé et s'accroupit pour graver quelques mots au dos du tableau.

Elle savait qu'elle serait impuissante face à la folle détermination de son compagnon à se rendre. Elle ne voyait pas d'autre alternative.

Elle empoigna un lourd tisonnier et se rapprocha de Friedrich Schiller qui lui tournait le dos. Elle voulait l'assommer en évitant si possible de le tuer.

Au moment où elle abattit la tige de fer sur la nuque du jeune homme, un autre paquet, plus gros celui-là, tomba dans la cheminée.

Elle connaissait la chose horrible qu'il contenait.

Elle s'accroupit dos au bahut renversé et décida de patienter, complètement immobile, espérant l'arrivée d'un hypothétique renfort.

Dehors, l'aube commençait à poindre.

Un objet rond tomba dans les cendres.

Avec une indicible horreur, elle fixa les yeux vitreux de la tête qui avait rebondi jusqu'à ses pieds.

Une minute après, une violente explosion ébranla violemment la porte. La force du souffle projeta Léa sur le mur. Elle perdit connaissance.

## Chapitre 27

J'attendais à l'extérieur de la maison des Schiller que l'inspecteur Bergerac en ressorte et m'explique la situation. Malgré les avertissements des autorités françaises, la polizei n'avait pas pris la mesure de notre adversaire et n'avait pas bouclé le secteur. Seuls, deux inspecteurs s'étaient déplacés à l'aéroport de Bâle pour nous accueillir et nous conduire chez le couple de retraités. Mais, peu de temps avant notre arrivée, la violente explosion qui avait retenti jusqu'à la ferme située en contrebas avait contraint les autorités allemandes à agir avec un maximum de moyens. Hélas, beaucoup trop tard!

Maintenant, dans la cour face à l'édifice, stationnaient les voitures blanches et vertes de la police ainsi que plusieurs ambulances.

Bergerac sortit enfin de la maison. Son attitude trahissait un énervement dont il était peu coutumier.

- Guillaume, Léa est vivante, me dit-il. On a retrouvé des effets féminins dans une chambre. Je les ai formellement identifiés. La vision de Dureuil était donc exacte. On avait la possibilité de cueillir toute la bande et de sauver Léa par la même occasion. Quel gâchis! Pourtant, je ne peux pas en vouloir à ces flics. Après tout, le renseignement émanait de la seule conviction d'un voyant.

- Aucune trace de Léa?

- Non. Pas pour l'instant. Les habitants de la ferme ont entendu l'explosion il y a deux heures à peine. Les ravisseurs ont déguerpi immédiatement après. Compte tenu du massacre perpétré ici, le sabreur en est forcément l'auteur.

- Qui sont les victimes cette fois?

- Konrad et Martha Schiller ainsi que leurs fils, Friedrich. Je vous épargne les détails des atrocités relevées sur les corps.

Des policiers se dirigeaient vers les ambulances, portant des civières sur lesquelles des sacs hermétiques contenaient les restes des membres de la malheureuse famille Schiller.

L'inspecteur Rheinardt, qui était venu nous chercher à la descente d'avion, s'approcha de nous. Il parlait notre langue de manière irréprochable malgré un fort accent germanique. Il nous expliqua le scénario monstrueux qui s'était vraisemblablement déroulé dans la maison.

Léa était retenue prisonnière dans une chambre. Depuis plusieurs jours déjà, le couple de retraités était détenu dans la cave. La nuit dernière, leur fils et la jeune femme ont réussi à tromper la vigilance des gardiens. Ils se sont réfugiés dans l'immense salon et s'y sont barricadés. Pour déstabiliser Friedrich et les contraindre à se rendre, les ravisseurs ont assassiné les parents puis ont laissé choir par la cheminée des morceaux prélevés sur les corps. Léa ne s'est pas laissée faire. Ils ont alors utilisé les grands remèdes et ont fait exploser la porte du salon. Ils se sont enfuis, emmenant la jeune femme avec eux.

L'inspecteur de la polizei ajouta, impressionné:

- Konrad et Martha Schiller sont atrocement mutilés. Le meurtrier s'est acharné sur eux. Il s'est servi d'une lame finement aiguisée pour taillader les corps et aussi pour sectionner doigt, poignet et même la tête de Konrad. Friedrich Schiller porte la trace d'un coup sur la nuque. Une blessure profonde au thorax pratiquée à l'arme blanche a suffi pour le tuer.

Un policier en tenue vint glisser quelques mots à l'oreille de Rheinardt.

– Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous montrer.

Il nous emmena dans la salle principale, au rez-de-chaussée. Là, au milieu des gravats et des meubles défoncés, deux hommes maintenaient en position verticale

les débris d'un lourd tableau. J'agrippai violemment le bras de Bergerac.

- Regardez, inspecteur, le tableau! C'est bien celui qui est décrit sur la liste rédigée par Ségur; le portrait d'un cavalier en tenue de guerre, qui date du dix-huitième siècle.

- Derrière, dit Rheinardt, figure une inscription faite avec un morceau de bois calciné.

Je lus: «Friedrich détient un dessin chez lui».

- Bon sang. Où réside Friedrich Schiller?

- A Brême.

- Vite, inspecteur. Il est essentiel d'envoyer immédiatement des hommes chez lui. A cette heure, les membres de la bande roulent probablement vers Brême pour récupérer cette feuille. Il faut s'en emparer avant eux.

Pour éviter de renouveler sa bévue initiale et son manque de réactivité, Rheinardt comprit la gravité des décisions qui s'imposaient et fit preuve cette fois d'une grande célérité.

- J'alerte mes collègues, à Brême. Puis nous irons à Fribourg attendre ensemble le résultat de leurs recherches.

Maître Taillandier, notaire à Troyes, voulait mettre de l'ordre dans les archives qui encombraient la cave de son étude.

Dans d'innombrables cartons entassés là, dormaient des papiers issus de générations disparues depuis longtemps. Nombre de dossiers, dont certains remontaient à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'étaient enfoncés dans un oubli absolu.

Quelques semaines auparavant, l'un de ses clients, Guillaume Castel, l'avait contacté pour savoir s'il était en possession de vieux documents concernant sa famille. Taillandier, après de vaines recherches, avait avoué à Guillaume qu'il n'était pas en mesure de remonter trop loin en arrière, jusqu'à trois générations tout au plus. Guillaume avait insisté. Aussi, le notaire avait finalement pris la résolution de commencer ce lent et patient travail de fourmi consistant à ressortir les archives endormies dans sa cave afin de les trier. Il chargea son clerc de cette tâche

fastidieuse.

Un soir, celui-ci, remontant de la cave, tendit avec précaution plusieurs feuilles de papier à son patron en affirmant avoir peut-être découvert quelque chose se rapportant à la famille Castel.

Il déposa les feuilles ainsi qu'une lettre cachetée à la cire sur le bureau de Taillandier.

- Voilà. A l'intérieur d'une pochette, j'ai retrouvé un extrait de naissance. C'est celui d'un aïeul de Guillaume Castel prénommé Benjamin, fils d'un Julien Castel et d'une Bernadette Ségur, elle-même fille d'un certain Étienne Ségur. Dans la pochette, il y avait aussi ces papiers ainsi que la lettre cachetée.

Le notaire examina le courrier et put déchiffrer l'adresse: «A Maître Victor Louvier, notaire à Troyes».

Taillandier frémit. Il savait qu'un notaire portant ce nom avait vécu dans la cité champenoise vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il gratta délicatement le cachet de cire et ouvrit la missive. Le texte était parfaitement lisible.

«Cher confrère.

Je vous fais parvenir des papiers d'une importance capitale ayant trait à la grave affaire criminelle qui a préoccupé si longtemps les autorités de votre région. Ils m'ont été remis par un inspecteur de police du nom de Valmont accompagné par Étienne Ségur dont vous défendez les intérêts familiaux. Il s'agit d'un rapport rédigé par l'inspecteur qui, au départ, devait être caché chez moi, à Laon. Mais je ne crois pas être en mesure de conserver en sécurité des papiers si sensibles. Aussi je préfère vous les envoyer et je vous recommande de les confier en mains propres à votre client, Étienne Ségur ou bien aux autorités si celui-ci venait à disparaître.

Maître Carpentier, notaire à Laon.»

Taillandier était complètement abasourdi. Il lut la lettre à plusieurs reprises puis feuilleta lentement les pages du rapport. Il ne voyait qu'une solution, remettre le tout au descendant d'Étienne Ségur, à savoir... Guillaume Castel!

A Fribourg, notre attente au commissariat, dans un bureau mis à notre disposition, se prolongea une partie de la journée.

Bergerac obtint enfin des nouvelles rassurantes au sujet d'Alexandre. L'enquête des policiers marseillais avait rapidement abouti. Plusieurs témoins avaient déclaré l'avoir reconnu dans la navette ferroviaire qui les amenait quotidiennement jusqu'à la cité phocéenne, à l'heure où la barque de Martinez avait été remorquée jusqu'au petit port des Goudes. Ces témoignages innocentèrent définitivement mon beau-frère. J'appris qu'Hélène, mon père et Anna étaient descendus à Aix-en-Provence pour aider Alexandre à organiser les obsèques d'Antoine Villeneuve.

Vers midi, l'inspecteur Rheinardt est venu nous avertir. La police de Brême avait fait diligence. Elle avait constaté que l'appartement de Friedrich Schiller n'avait fait l'objet d'aucun cambriolage. Les policiers n'avaient eu aucune peine à retrouver la feuille que le fils Schiller avait abandonnée en évidence sur un bureau. Elle était déjà en route vers Fribourg dans une voiture de la polizei.

- Enfin, s'écria Bergerac. Cette fois, nous avons devancé le sabreur. Guillaume, en attendant d'examiner le croquis, pouvez-vous me retracer les grandes lignes de ce qui est arrivé après la bataille de Ligny.

Je rassemblai mes souvenirs.

- J'ai déjà eu l'occasion d'aborder l'épisode de l'inutile mouvement du corps de Drouet d'Erlon à Ligny qui coûta à l'Empereur l'anéantissement complet des forces prussiennes.

Le soir du 16 juin, après la bataille, au milieu de milliers de morts et de blessés, la Grande Armée organise le bivouac. Pourtant Blücher n'est pas vaincu. A la faveur de la nuit, ses troupes se regroupent et s'enfuient vers le nord. L'armée française qui s'est battue sans répit, se repose avant d'entamer la poursuite.

La situation au matin du 17 est simple: marcher sur Wellington en prenant soin que Blücher, étrillé à Ligny, n'essaie pas de rejoindre son allié. L'Empereur confie cette

tâche à Grouchy. A la tête d'un corps imposant, ce dernier est chargé de poursuivre les Prussiens, de les anéantir si possible, et surtout d'éviter leur jonction avec les forces anglaises.

Mais l'ordre de pourchasser une armée supposée battue est donné tardivement à Grouchy. En plus, celui-ci fera preuve d'une lenteur désespérante.

A partir du 17 matin, les Anglais, seuls face à Napoléon, évacuent leur position aux Quatre-Bras. Les régiments britanniques s'éloignèrent précipitamment vers le nord, talonnés par les Français. Wellington multiplia les combats de retardements. Grâce à l'orage qui se déchaîna et ralentit la poursuite française, les anglais purent regrouper le gros de leurs forces sur le Mont Saint-Jean, au sud du village de Waterloo. Napoléon voulut engager le combat le jour même, mais il ne disposait pas d'un délai suffisant avant la nuit. On se battra donc le lendemain.

Wellington, conscient de sa position délicate, appelle Blücher à l'aide. Celui-ci lui répond qu'il se mettra à la tête de ses troupes pour tomber sur les Français dès que l'Empereur aura engagé le combat...

Je ne pus achever mon récit car Rheinardt fit irruption dans le bureau. Il étala avec délicatesse une feuille sur une table. Nous nous penchâmes au-dessus avec une indicible curiosité.

Malgré un âge visiblement avancé, elle était bien conservée et parfaitement intelligible.

C'était une carte très schématique.

Sous le nom de Waterloo, un grand W et à droite un B majuscule; évidemment pour Wellington et Blücher. Entre les deux, une grande flèche indiquant un mouvement des Prussiens vers les Anglais était barrée d'une croix. En revanche, une autre flèche orientée sud nord pointait vers les troupes prussiennes avec à côté un gigantesque N. Et toujours cette indication de date si extravagante: 17 juin... de notre année!

- C'est limpide, m'exclamais-je aussitôt.

- Vous croyez? dit Bergerac dubitatif. Le grand N signifie naturellement Napoléon. Mais après votre exposé, j'avais cru que c'était Grouchy qui s'était lancé à la poursuite des Prussiens.

- Justement! Mettez-vous un instant à la place de Blücher. Vous apprenez que c'est l'armée de Napoléon toute entière qui s'avance vers vous pour vous éliminer définitivement après Ligny. Vous vous gardez bien de diviser vos forces, empêchant ainsi l'envoi de tout renfort à Wellington.

- C'est donc le sens de la croix barrée!

- Exactement. Un espion mal intentionné pourrait abuser Blücher en lui faisant croire que toute l'armée française est lancée à ses trousses. Ainsi, pas une seule troupe prussienne ne viendra renforcer les Anglais le jour de Waterloo. Il s'agit d'une véritable tentative d'intoxication des Prussiens à la veille d'une bataille titanesque!

- Ainsi, dit Bergerac, le sabreur livre encore une fois une indication cruciale à son ancêtre de nature à modifier radicalement l'issue du combat...

- Et de bouleverser les événements tels que l'Histoire nous les a légués!

- Oui. Mais pour le coup, si le tueur possède six croquis, nous en détenons un. Il sera prêt à tout pour le reprendre. Or nous avons la quasi-certitude que Léa est vivante. Si Dureuil ne s'est pas trompé, nous disposons maintenant d'une monnaie d'échange qui pourrait nous permettre de la tirer d'affaire.

- C'est pas impossible, inspecteur. Mais n'allons-nous pas devoir opérer un choix d'une importance capitale, à un moment ou un autre?

Éberlué, Bergerac me dévisagea, attendant une explication.

- Restituer cette feuille contre Léa suppose accepter la menace d'un renversement complet de l'ordre des choses. Nous prenons un risque incalculable. Imaginez une modification du résultat d'un événement de portée mondiale telle que celui d'une victoire française à Waterloo. Et après, que se passera-t-il? Vraisemblablement une réécriture complète de l'Histoire avec des

conséquences impossibles à prévoir? Pour l'histoire collective mais aussi pour les destins personnels... Après un tel bouleversement, notre monde ressemblera-t-il à celui que nous connaissons aujourd'hui? Et en ce cas, existerons-nous nous-mêmes?

Mes arguments troublèrent Bergerac qui ne répondit pas tout de suite.

- Guillaume, avançons pas à pas. Si de telles perspectives sont ahurissantes, nous avons pour le moment un objectif simple. Stopper le carnage et tenter d'arracher Léa à son sort. Pour la suite, nous verrons bien! Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, il est préférable que ce dessin original soit mis en sécurité à mon commissariat.

Rheinardt a tenu à nous ramener en personne à l'aéroport. J'avais téléphoné à Anna pour lui annoncer l'heure de notre atterrissage à Marignane.

Au terminal, j'aperçus dans la foule une adorable tête blonde que je reconnus aussitôt. Malgré les circonstances, la vie continuait. Je le compris immédiatement lorsque, avec le plus grand naturel, Anna m'embrassa avec fougue puis se blottit un long moment dans mes bras, faisant complètement abstraction de l'entourage.

S'écartant brusquement, elle se tourna vers Bergerac et lui lança:

- Inspecteur, au lieu de détourner la tête avec pudibonderie, répondez-moi. Guillaume a-t-il été sage tous ces moments passés loin de moi?

J'admire sa réponse.

- J'avoue qu'à sa place, j'aurais craqué pour les petites anglaises ou pour les blondes Allemandes. Eh bien pas du tout! Il ne regardait personne; sans doute songeait-il à vous. Comme je le comprends!

- Mouais... Il n'y aura jamais moyen de briser la solidarité masculine.

Puis elle redevint vite sérieuse.

- Hélène va bien. Alexandre, lui, ça va pas fort comme tu peux l'imaginer. Les obsèques d'Antoine ont lieu demain.

L'un des enquêteurs qui s'est occupé d'innocenter ton beau-frère nous a facilité les démarches. Il assure en même temps notre sécurité pendant notre séjour à Aix. Mais j'ai une information majeure à vous donner... Guillaume, le notaire de ta famille, Maître Taillandier, a appelé ton père. En fouillant de vieilles archives empilées dans la cave de son étude, il a retrouvé un rapport rédigé en 1815 par un inspecteur de police...

Elle n'eut pas la possibilité de poursuivre car, Bergerac faisant écho, nous nous écriâmes ensemble: «le rapport de Valmont»!

- C'est exact. C'est bien le document que le sabreur et nous-mêmes avons vainement cherché à l'institution Saint-A..., à Laon.

Elle regarda Bergerac.

- Manifestement, votre ancien collègue ne se distinguait pas par la qualité de son écriture. J'ai aussitôt mis le notaire en relation avec le professeur Castagnet. Celui-ci doit être déjà à l'ouvrage. Nous aurons bientôt la teneur du rapport.

Trois jours plus tard, nous étions tous de retour en Champagne.

Hélène et Alexandre ne pouvaient absolument pas rester seuls à Aix-en-Provence pour des raisons évidentes de sécurité. La police marseillaise avait promis de faire surveiller la demeure d'Antoine Villeneuve en attendant que le couple puisse revenir pour s'occuper de la succession.

Après le choc qu'il venait de subir et pour ne pas s'enfoncer dans la déprime, Alexandre préféra rejoindre son unité sans attendre. Dès le lendemain, Hélène et lui retournèrent à Colmar.

Avant leur départ, je demandai à Alexandre de reproduire les trois croquis trouvés dans le secrétaire. Ils étaient gravés dans sa mémoire et il m'assura que son travail imitait fidèlement les originaux. Enfin, Bergerac leur rappela les règles élémentaires de prudence.

Castagnet annonça sa visite pour le soir même.

Le paléographe fit une synthèse rapide.

- Une fois chaque lettre de l'alphabet correctement identifiée, ce fut un jeu d'enfants de lire le texte en entier. Il renferme trois points essentiels. D'abord, l'auteur de cette abominable tuerie sous le premier Empire serait un dénommé Nicolas Chambelland. Ensuite, un meurtre tout aussi effroyable que ceux perpétrés lors de la campagne de France a été commis le dimanche 4 juin 1815. Valmont a décrit minutieusement l'événement. Enfin, un second manuscrit écrit par Étienne Ségur serait dissimulé sous une petite statue d'enfant derrière la maison de la famille Ségur, donc chez votre père Monsieur Castel!

## Chapitre 28

Après une étude approfondie du rapport, vu l'heure tardive, nous décidâmes de repousser au lendemain la recherche de cet autre document émanant de Ségur.

- Dans sa liste, Étienne déclarait avoir poursuivi la narration de cette horrible histoire, notamment pendant la campagne de Belgique et la bataille de Waterloo. C'est sûrement ce manuscrit qui est resté caché deux siècles, comme le premier d'ailleurs, dans la demeure familiale. Vous imaginez quel fantastique témoignage historique !....

Bergerac interrompit mon excitation.

- Il est question d'une statue, vous avez une idée?

- Je ne vois que ce chérubin en marbre qui s'élève sous la tonnelle au fond du parc.

- Dans son rapport, Valmont a consigné un certain nombre de faits. Il dénonce Nicolas Chambelland comme étant le véritable meurtrier et non pas Louis, son père. Léa avait raison...

Après un moment de réflexion, l'inspecteur ajouta:

- En plus du dessin récupéré chez Friedrich Schiller, nous disposons d'un autre atout. Valmont décrit avec une grande précision le meurtre du 4 juin 1815. La victime, l'endroit qui se situerait en forêt de Fontainebleau ... tout est rapporté avec minutie. Or si le sabreur s'obstine à le copier à l'identique, nous avons peut-être une chance de le coincer.

Castagnet reprit la parole.

- Un dernier élément figure dans le rapport de Valmont. A la fin du texte, l'inspecteur de police signale l'insistance de Ségur pour que cette affaire soit racontée jusqu'à son terme,

quelle qu'en soit l'issue. Si Étienne disparaissait, Valmont devait reprendre la plume à son tour et achever le manuscrit.

Le professeur s'adressa à moi plus particulièrement.

- Je cite les derniers mots que Valmont prête à Ségur : «Dieu pourvoira à remettre ce document en de bonnes mains parmi les générations futures, afin d'éclairer mon successeur et de l'aider à entraver l'action de Chambelland...»

Je pris dans les mains les trois croquis dessinés par mon beau-frère.

- Ce qui a surtout frappé Alexandre, c'est la date qui apparaît sur l'un des originaux. Pas tant le jour, le 18 juin à midi, non! C'est surtout l'indication de l'année actuelle...

- Vous dites midi! S'étonna Castagnet. N'y a-t-il pas un problème de décalage horaire?

- En effet. A cette période de l'année, nous avons deux heures d'avance par rapport à 1815. Les trois messages ont été transmis à midi et Chambelland recopie ce qu'il ressent. Mais pour lui, sur le champ de bataille de Waterloo, il est dix heures en réalité.

- Guillaume, vous êtes en mesure d'interpréter ces dessins? me demanda Bergerac.

- Il n'y a rien de plus simple. Ils rectifient un manque de communication et deux grossières fautes tactiques qui coûtèrent la victoire à Napoléon ce jour-là. Après la succession d'erreurs commises depuis le début de la campagne, ces fautes consommèrent définitivement la défaite de l'Empereur à Waterloo.

Je résume l'essentiel de cette mémorable bataille.

Wellington a disposé son armée sur une ligne perpendiculaire à la route de Bruxelles, la crête du Mont Saint-Jean. Il barre la route à Napoléon. Le plan de l'Empereur est simple, enfoncer le centre de l'ennemi.

Pendant ce temps, Blücher opère un mouvement de flanc pour rejoindre Wellington, laissant un corps unique faisant écran pour tromper Grouchy. Soult, tout nouveau major

général de la Grande Armée, lui écrit pour le presser de rallier au plus vite le champ de bataille. Mais il n'envoie qu'un unique messenger qui ne parviendra jamais à Grouchy. Anna examinait le premier croquis.

- Il est très explicite, dit-elle. A gauche, la lettre N et à droite, la lettre G. Entre les deux, plusieurs figuratifs sommaires de cavaliers sont orientés en direction du G.

- Napoléon voulut débiter le combat à l'aube du 18 juin. Mais il fut contraint d'attendre la mi-journée que le terrain détrempé soit praticable. Vers dix heures, donc à midi pour nous, il pense à Grouchy. Or, il y eut ce jour-là une faillite totale des transmissions. Le croquis corrige cette monumentale erreur en indiquant clairement l'envoi de plusieurs messagers vers Grouchy pour le rappeler avec son corps d'armée. Il est à quatre heures de marche du Mont Saint-Jean. S'il s'y dirige immédiatement, les Prussiens sont pris entre deux feux, que serait-il alors advenu?...

La bataille commence tard, à onze heures trente-cinq exactement.

Pour tromper l'adversaire, une diversion est tentée sur son aile droite, aux abords d'un château fortifié par les Anglais, Hougoumont; c'est l'un des plus fameux épisodes de la bataille.

À treize heures trente, la grande batterie, mise en place pour pilonner les Anglais, cesse le feu et laisse passer le corps de Drouet d'Erlon qui monte à l'assaut.

Mais l'attaque, commandée par Ney et Drouet, se révèle catastrophique. Trois divisions sur quatre adoptent une formation en colonnes profondes tout en présentant un front large. Chacune devra parcourir ainsi plusieurs centaines de mètres sous le feu des canons et des fusils de l'adversaire.

Pourtant les Français réussissent à atteindre la crête. Mais ils forment une masse compacte qu'il faut déployer en ligne pour augmenter sa puissance de feu. A quelques pas de l'adversaire, les troupes piétinent, les régiments s'emmêlent, les hommes se bousculent; l'assaut est brisé net. L'ennemi réagit. Les Anglais, couchés dans les seigles pour éviter les projectiles, se relèvent, font feu puis chargent les Français

en train de manœuvrer. A ce moment, Wellington lance sa cavalerie. Les troupes de Drouet sont refoulées. L'attaque se solde par un échec.

Je montrai le deuxième croquis dessiné par Alexandre.

- On y remarque une ligne verticale avec le nom de Waterloo au milieu. Elle symbolise manifestement la route de Charleroi à Bruxelles. De part et d'autre de cette ligne figurent de gros points rouges, l'armée de Wellington. En dessous, à l'est de la route, là où fut déclenchée l'attaque, une grande croix barre la forme géométrique d'un carré. Juste à côté, trois lignes fines sont orientées vers les taches rouges.

- C'est clair, s'écria Anna. Le schéma indique la formation idéale à adopter pour la conquête du plateau.

- C'est exactement ça. Les chefs français auraient dû disposer leur troupe en étroites colonnes d'attaque de manière à opérer des mouvements rapides sur la crête et positionner au plus vite les bataillons en carrés, seule formation capable de résister à la cavalerie ennemie.

Maintenant, il est environ 16 heures. Il faut toujours enlever la crête.

Quelques bataillons Anglais reculent pour se mettre à l'abri des boulets. Au loin, des convois de blessés, de prisonniers et de fuyards partent en direction du nord.

Ney, prenant à tort ce mouvement pour un début de retraite, décide d'emporter le plateau avec une gigantesque charge de cavalerie. Les Anglais, loin de rompre le combat, renforcent leurs lignes. Or, charger des troupes sans qu'elles soient engagées par l'infanterie est suicidaire. Les fantassins secondent les attaques et gardent le terrain conquis.

Wellington dispose ses brigades en carrés pour recevoir la cavalerie française. Lorsque celle-ci aborda le plateau, elle fut accueillie par une grêle de projectiles. Les pertes furent monstrueuses. Les carrés anglais ployèrent mais ne cédèrent pas. A plusieurs reprises, Ney ramena la cavalerie au combat malgré l'inutilité d'une telle tentative.

Bergerac regardait le dernier dessin.

- On note effectivement plusieurs symboles représentant des cavaliers, tous barrés d'une croix, qui encadrent les tâches rouges, évidemment les troupes anglaises. Au-dessus, un nom, Ney. Assurément, le croquis interdit à ce maréchal toute charge isolée sur les lignes adverses.

- Lorsque Ney songe à utiliser l'infanterie, la quatrième charge vient d'échouer, les hommes et les chevaux sont fourbus et beaucoup moins nombreux. Ce n'est plus qu'une question de temps pour les abattre tous. Hélas il est trop tard pour l'infanterie. Les canonniers Anglais sont de nouveau à leurs pièces. Quinze cents fantassins sont fauchés dès les premiers instants en gravissant la pente. Les dernières troupes de réserve de Wellington arrivent pour resserrer les rangs Anglais.

Bientôt, trois corps d'armée prussiens débouchent sur le flanc de l'armée française, épuisée par un combat ininterrompu contre les Anglais qui dure depuis huit heures. C'est la débâcle. On connaît la suite: le sacrifice de la garde et le mot de Cambronne.

Tôt le lendemain matin, Bergerac vint nous chercher, Anna et moi, pour nous conduire chez mon père.

En cette belle matinée printanière, le parc de la demeure familiale était inondé de lumière.

Après un rapide passage dans la maison, nous nous dirigeâmes vers le fond du parc. Je ne voyais qu'une statue qui pouvait correspondre à celle évoquée dans le rapport de l'inspecteur Valmont.

Sous le treillis de la tonnelle habillée de lilas odoriférant, le chérubin conservait un sourire figé pour l'éternité. La petite statue, située à un bon mètre de hauteur, reposait sur un socle vert-de-grisé, lui-même supporté par une assise large constituée de blocs de granite. Par endroit, certaines pierres étaient disjointes.

Mon père nous rejoignit, apportant une pelle et une pioche ainsi qu'une barre à mine.

Il insista pour que chaque pierre ôtée soit aussitôt remplacée après vérification. Il ne fallait pas déséquilibrer l'ensemble

en creusant trop profondément le soubassement et provoquer ainsi l'effondrement de la statue.

Deux heures d'efforts méticuleux furent nécessaires pour venir à bout de notre tâche.

Bergerac et moi, nous nous attaquâmes à une grosse pierre de granite près du sol qui devait bien peser deux cents kilos. Sans brusquerie, nous l'écartâmes avec la barre à mine. Derrière le bloc, nous aperçûmes une étroite cavité. Je glissai la main avec précaution et sentis un objet oblong. Ramené à l'air libre, nous constatâmes qu'il s'agissait d'une pièce de cuir roulée et serrée à l'aide d'une cordelette. Avec le temps, l'humidité avait considérablement dégradé le tissu.

Nous ramenâmes notre découverte dans la maison. A l'aide d'une paire de ciseaux, je coupai la ficelle puis déroulai le morceau de cuir.

Il contenait une liasse de feuilles enroulées présentant des traces de moisissure. Hélas, comme l'aspect extérieur de l'enveloppe le laissait supposer, le document était en très mauvais état. En étalant délicatement chaque feuille, nous nous rendîmes compte que par endroits le papier était endommagé au point de rendre le texte incompréhensible. La seule chose que je fus immédiatement en mesure de constater est que l'écriture était bien celle d'Étienne Ségur.

- Eh bien, dit Anna. Notre cher professeur Castagnet a du pain sur la planche.

Dureuil avait vu juste.

Avec le croquis récupéré chez Friedrich Schiller, nous étions en possession d'une véritable monnaie d'échange obligeant le sabreur à entamer un marchandage pour nous rendre Léa.

Nous l'avons tout de suite compris en lisant le nouveau courrier envoyé par le criminel que je découvris dans ma boîte aux lettres.

- Décidément, dit Anna, si ça continue, ça vaudra bientôt l'abondante correspondance de madame de Sévigné. Quand

cette histoire sera terminée, tu pourras peut-être publier un recueil.

Hélas, le fond de la lettre était loin d'être aussi relevé que les narrations épistolaires de la célèbre Marquise.

Je lus tout haut.

« Castel,

Tu détiens un dessin qui m'appartient.

Moi, j'ai Léa.

Je ne doute pas un instant que toi et tes amis souhaitiez la revoir saine et sauve.

Ça ne tient qu'à vous!

Je suis prêt à te proposer le marché suivant : le dessin contre elle; du simple papier contre cette belle jeune femme, c'est honnête, non?

Mais tu n'as pas le choix sur les modalités de l'échange.

Tu sais que je ne plaisante jamais.

Dans l'édition du 1<sup>er</sup> juin de votre quotidien régional, rubrique petites annonces, fais insérer la phrase: «accepte vente d'une illustration sur bataille de Waterloo.»

Seulement à cette condition, je t'indiquerai l'endroit où déposer le croquis et lorsqu'il sera en ma possession, alors je te désignerai le lieu où tu retrouveras Léa.

Donc à toi de décider si tu veux la revoir... en bon état.»

Bergerac retournait machinalement l'enveloppe entre ses doigts.

- Évidemment, ce n'est pas la peine de rechercher un indice quelconque à partir du papier.

Tout à coup, il s'exclama:

- Bon sang! Cette fois, il a peut-être commis une erreur.

Il nous montra le tampon de la poste: Fontainebleau!

- Je suis convaincu que le sabreur fait d'une pierre deux coups. D'abord il nous impose cet échange car c'est le seul moyen dont il dispose pour nous contraindre à lui restituer le dessin qui manque à sa collection...

Anna continua à sa place.

- Et il copie le meurtre odieux de son ancêtre en même temps qu'il supprime un témoin gênant. Car à mon avis, la victime ne sera autre que Léa! Ça se passera en forêt de Fontainebleau où il a effectué un repérage et d'où il a posté son courrier.

- Oui, mais cette fois, enchaîna Bergerac, nous avons peut-être une chance de le piéger. Grâce à la description minutieuse figurant dans le rapport de Valmont, nous sommes parvenus à identifier l'endroit approximatif où le criminel a jadis perpétré son crime. Le policier a évoqué des chaos rocheux au milieu d'une lande couverte de bruyères et d'arbrisseaux.

- Pour m'y être promené, je connais ces pittoresques amoncellements de rochers; mais ils sont innombrables dans cette forêt !

Bergerac était surexcité. Il entrevoyait enfin une lueur d'espoir.

- Attendez. Valmont a écrit ceci: «... guidés par des bûcherons, à deux lieues au nord-ouest du château, proche du hameau de Barbizon, après avoir franchi des gorges et des éboulis rocheux, nous avons retrouvé le corps. Il était attaché entre deux arbres, les bras en croix comme d'habitude, pas très loin de la grotte qui, vraisemblablement, a souvent servi de refuge aux brigands....»

Nous avons interrogé les personnes qui connaissent le mieux cette forêt, des agents forestiers, les membres d'une association de randonneurs qui entretiennent à la perfection le balisage et les sentiers ... Tous affirment reconnaître le secteur des gorges d'Apremont. Nous avons donc le lieu et la date, 4 juin, où ce fou dangereux essaiera de rééditer le crime de son aïeul. Je vous laisse. Je dois en référer à Valentin. Je vous appelle dès que des décisions seront prises.

Le lendemain matin, à sa demande, nous avons rejoint Bergerac au commissariat. Il nous amena en salle de réunion où attendaient déjà Valentin ainsi que le Directeur de cabinet du préfet.

Une rapide concertation déboucha sur les conclusions suivantes: les autorités acceptaient l'échange mais en même temps, elles décidèrent de monter une opération imposante pour neutraliser le criminel.

Je gardais le silence pendant toute la discussion, ce qui étonna Valentin.

- Vous avez un doute à nous confier, Monsieur Castel?

- Je comprends votre décision. Vous voulez à la fois sauver Léa et éliminer enfin ce meurtrier abominable. Mais imaginez un instant ce qu'il pourrait advenir en cas d'échec de votre tentative. Toutes les feuilles, les sept croquis reçus jadis par Chambelland, seraient alors dans les mains du sabreur lui ouvrant ainsi la perspective de les transmettre à son ancêtre.

- Eh bien?

- Selon les dates qui apparaissent sur les dessins, nous savons que ces transmissions interviendront entre le 15 et le 18 juin de cette année. Or, personne ne peut prédire aujourd'hui si elles échoueront ou si, au contraire, elles aboutiront.

- Monsieur Castel, fit Valentin, l'histoire a retenu un résultat avéré: Waterloo fut bien une défaite française. On ne peut pas modifier le passé!

- Je voudrais en être aussi sûr que vous, Monsieur le commissaire. Les croquis ont été dessinés il y a deux siècles mais ils seront envoyés dans quelques jours. Sommes-nous absolument certains que, parvenant à l'identique à leur destinataire, ils n'auront pas cette fois l'impact recherché? Car il est impossible à nous tous d'envisager un seul instant une reconstruction de l'histoire qui balayerait la conscience collective et briserait tous les destins individuels des générations qui ont suivi Waterloo. En acceptant son marché, nous prenons le risque effrayant de bouleverser le monde que nous connaissons pour un monde virtuel dont nous ne savons même pas si nous y aurons notre place?

Un silence pesant s'établit dans la salle. Le Directeur de cabinet du préfet prit la parole.

- L'inspecteur Bergerac a déjà eu l'occasion de nous faire

part de vos réserves. Mais comprenez-nous! Nous avons enfin l'opportunité d'arrêter la course effroyable de ce dément et de sauver Léa Vernet. Si nous échouons, ce qui me paraît peu vraisemblable, nous serions alors confrontés selon vous au risque aléatoire d'un ébranlement mondial proche du surnaturel? Franchement Monsieur Castel, avons-nous vraiment le choix? Si cela peut vous rassurer, soyez persuadé que nous allons mettre en œuvre tous les moyens nécessaires pour que notre action aboutisse à un succès.

Je devais concéder qu'il n'avait pas tort même si une petite lueur intérieure m'empêchait de souscrire complètement à ses arguments. Même Anna ne bronchait pas, comme si elle sentait qu'il n'y avait aucun espoir de stopper le cours des événements.

Valentin fit plusieurs commentaires qui ne me surprirent nullement.

- Nous convenons que vous aviez raison au sujet de votre ami, Monsieur Castel. Via Interpol, les autorités philippines ont confirmé la présence de Vincent Duvernes sur leur territoire à l'époque du meurtre de ses parents. Nous savons que depuis son départ du territoire français, après l'enterrement, il n'a pas quitté le sud-est asiatique. Quant à Pierre Rive, nous avons exercé une surveillance discrète. Entre sa vie estudiantine et les visites périodiques à la ferme des Duvernes, selon la promesse faite à Vincent, nous n'avons rien décelé d'anormal.

Deux jours plus tard, les lecteurs attentifs pouvaient lire dans la rubrique des petites annonces de notre quotidien régional une étrange phrase concernant la vente d'un dessin illustrant la bataille de Waterloo.

## Chapitre 29

La lettre fixant les conditions de l'échange est arrivée le 3 juin.

J'ai appelé Bergerac qui nous a rejoints. Fébrilement, j'ai déchiré l'enveloppe.

C'est lui, bien entendu!

«Bravo.

Je vois que vous tenez beaucoup à Madame Vernet.

Maintenant, vous êtes obligés de me faire confiance.

Vous respecterez scrupuleusement mes instructions. Les voici:

La feuille sera protégée par une pochette plastifiée étanche, elle-même glissée dans une enveloppe kraft épaisse; le tout sera emballé dans un carton hermétiquement clos.

Toutes ces précautions sont nécessaires car elle effectuera son baptême de l'air.

Le 4 juin à 17 heures, un hélicoptère décollera de Fontainebleau et au-dessus du château prendra le cap au 1.4.0. jusqu'aux lisières de la forêt. Le pilote écoutera la fréquence 68,4 MHz. Il recevra des instructions en vol qui lui indiqueront l'emplacement du largage.

A cet endroit précis, il se mettra en vol stationnaire, à cinquante mètres au-dessus du sol, se débarrassera du colis, puis quittera immédiatement la zone.

La moindre présence policière repérée par mes amis et adieu Léa!

Si la feuille est dégradée, adieu Léa!

Si je me rends compte que le dessin n'est pas l'original, adieu Léa!

Bref, si vous ne respectez pas mes indications, adieu Léa!... Le 5 juin, je la libérerai. Vous recevrez des précisions pour la retrouver.»

- Il nous bluffe, dit Bergerac. Je suis sûr qu'il amènera Léa dès le 4 juin dans le secteur que nous avons identifié en forêt de Fontainebleau, aux gorges d'Apremont.

- Absolument, poursuivit Anna. En déclarant la libérer le 5, il jouit de toute la tranquillité indispensable pour mener à terme son petit scénario. Jusqu'ici, il a copié le plus fidèlement possible les crimes de son ancêtre, notamment en respectant les dates où jadis ces atrocités ont eu lieu. Or le rapport de Valmont est formel, prochain meurtre le 4 juin!

Bergerac réfléchissait.

- Je ne suis pas un spécialiste de la navigation aérienne. Mais le cap de 140 degrés emmène l'hélicoptère au sud-est de la forêt, pratiquement à l'opposé des gorges. Ça confirme bien son besoin de tranquillité. Il attire ailleurs notre attention.

Je m'adressai à l'inspecteur.

- Comment comptez-vous agir concernant l'échange?

- Il est hors de question de faire courir un risque à Léa, surtout si nous avons l'espoir, même faible, de la sauver. Nous livrerons la feuille conformément aux instructions du sabreur. En revanche, et ça il l'ignore, nous concentrerons nos efforts sur la zone des gorges.

Valentin a installé son PC sur place dès le 3 juin. Anna et moi nous y sommes rendus en soirée.

Le commissaire avait choisi une maison retirée, au cœur de la petite ville de Barbizon, située à deux kilomètres à peine des Gorges d'Apremont.

Les autorités n'avaient pas menti en affirmant qu'une profusion de moyens serait mise à contribution.

Dans la pièce principale, des tables supportaient plusieurs postes radio qui assuraient des communications instantanées entre les différentes forces de l'ordre et

services d'urgence intervenant dans l'opération. Une carte à grande échelle couvrant la forêt de Fontainebleau et ses abords occupait tout un pan de mur. Une dizaine de personnes, certaines en uniforme, entouraient Valentin.

- Sur le terrain, nous expliqua le commissaire, près de soixante hommes placés sous les ordres de Bergerac seront dispersés sur l'ensemble de la zone concernée. Ils profitent de la soirée et de la matinée de demain pour reconnaître les lieux, les accès, les emplacements d'où ils seront capables d'observer avec un maximum d'efficacité et de discrétion.

Il fit signe de nous rapprocher de la carte.

- Grâce aux informations des randonneurs et des forestiers, nous avons reporté les débouchés de chemins, dit-il en pointant successivement plusieurs points avec le doigt. Demain, ils seront tous surveillés. Des tireurs d'élite seront aussi embusqués aux alentours. A l'intérieur du périmètre déambuleront plusieurs groupes de policiers, déguisés en promeneurs. Enfin, deux hélicoptères sont prêts à survoler la zone en moins de trois minutes. C'est bien le diable si nous n'arrivons pas à le pincer.

Je tempérai son enthousiasme.

- Commissaire, je connais un peu cette partie de la forêt. Les environs, parsemés de chaos rocheux, sont très accidentés. Des rochers monstrueux séparent de quelques mètres deux personnes les rendant invisibles l'une de l'autre. En outre, la zone à couvrir reste démesurée. Et puis, il y a un facteur non négligeable à prendre en compte...

- Lequel, demanda Valentin?

- Cette année, le 4 juin tombe en fin de semaine. Je vous laisse imaginer le nombre de gens qui vont envahir le site, randonneurs ou simples promeneurs, cavaliers et adeptes du VTT, amateurs d'escalade venus pratiquer sur les nombreux rochers qui jalonnent la forêt...

- Nous y avons songé. Mais hélas, nous ne pouvions pas prendre la décision de boucler le secteur. Le sabreur ne serait pas dupe. La consigne principale reste la protection du public. Si nous pouvons reprendre Léa sans risque, c'est

parfait et après, si nous pouvons attraper ce cinglé, alors tant mieux.

- Bien commissaire. Nous avons réservé une chambre d'hôtel près d'ici. A demain.

Au PC, la journée de dimanche parut interminable.

Bergerac était passé en milieu de matinée pour faire un point de la situation avec son supérieur hiérarchique. Visiblement, la possibilité d'arracher Léa des mains de ses ravisseurs le rendait nerveux.

- Depuis neuf heures, tout le monde est en place. A mon avis, le tueur s'assurera de la récupération du dessin avant de se débarrasser de Léa. J'ai apporté la feuille qui est protégée comme il l'a exigé. Je l'amènerai au pilote d'hélicoptère un peu avant dix-sept heures.

Au fur et à mesure que l'instant fatidique se rapprochait, la tension dans la salle devint presque palpable.

Sur une grande horloge, visible de tous, les aiguilles indiquèrent bientôt dix-sept heures.

- Nous pourrions suivre toutes les conversations en direct, expliqua Valentin. Des haut-parleurs sont reliés aux fréquences qui nous intéressent: l'hélicoptère, Bergerac, les patrouilles et les points d'observation éparpillés sur le terrain.

Effectivement, dès son envol, le pilote, muni de la précieuse feuille, effectua un essai radio.

- ... Fort et clair également... Je survole les lisières sud-est de la forêt... Je bascule maintenant sur la fréquence 68,4 MHz. Je vous alerte dès que j'ai le contact.

Deux minutes après, le haut-parleur grésilla.

- Je viens d'obtenir des informations sur le lieu de largage. Je dois me porter à l'intersection de la rivière Loing et de la D 148, à la hauteur d'un... J'ai le visuel... J'aperçois un 4X4 sur un chemin entre des prés... Il fait des appels de phares.

Un silence d'une minute environ à la radio fut à nouveau rompu par le pilote.

- C'est bien ça! Une voix vient de confirmer. Est-ce que j'exécute son ordre?

On entendit distinctement Bergerac.

- Larguez le paquet et quittez les lieux...

- Ça y est... Un homme a pris le colis. Le 4X4 démarre. Il y a deux occupants à bord. Je peux facilement les suivre...

- Non, cria Bergerac. Rentrez sur Fontainebleau.

Quelques minutes plus tard, l'inspecteur informa le PC.

- La première partie de l'opération est terminée. La feuille a été remise à son destinataire. Je retourne sur le secteur des gorges.

- A tous, lança Valentin à la radio, à partir de maintenant ouvrez l'œil et livrez-nous tous les détails, mêmes insolites, que vous êtes en mesure d'observer.

Il se tourna vers nous.

- Deux complices évidemment, chargés de reprendre la feuille. En ce moment, ils rendent compte vraisemblablement à leur chef du succès de leur mission.

Il regarda sa montre.

- Dix-sept heures trente. Quatre heures jusqu'à la tombée de la nuit. Le sabreur a encore le temps de se manifester.

C'est bien ce qui arriva, mais pas dans le sens voulu par le commissaire.

Vers vingt heures, Anna et moi sommes sortis marcher à l'extérieur pour évacuer un peu la tension.

Au retour, nous avons immédiatement constaté qu'un événement inattendu s'était produit.

- Nous venons d'être alertés par le canal de la gendarmerie, commenta Valentin d'un air sombre. Un cadavre, atrocement mutilé et dans un état de décomposition avancé, a été découvert par des pêcheurs sur la rive nord du Loing, dans une zone peu accessible. Les premières constatations font apparaître qu'il pourrait s'agir de Léa... Bergerac a filé là-bas.

- Mon Dieu, s'écria Anna, si c'est elle, l'inspecteur aura besoin de notre soutien. Allons-y Guillaume.

- Je vous emmène, dit le commissaire.

Il saisit le combiné de la radio.

- A tous, pour l'instant, personne ne bouge tant que nous n'avons pas formellement identifié le corps.

Pourtant, que les environs étaient paisibles et bucoliques!

- Notre homme apprécie vraiment les bords de rivière, fit Valentin. A Montereau déjà... Ah, voici Bergerac.

L'inspecteur était effondré à l'arrière d'une voiture de police, spectacle inhabituel de sa part alors qu'une agitation intense régnait tout autour. Cette attitude ne laissait présager rien de bon.

En nous apercevant, il esquissa un rictus.

- C'est elle, il n'y a pas de doute.

Visiblement, il faisait un effort herculéen pour ne pas éclater en sanglots. Anna s'assit à ses côtés.

- Vous en êtes certain, questionna le commissaire?

- La mort remonte à plusieurs jours, répondit Bergerac. Les traits, aussi ravagés que le torse, sont méconnaissables. Cependant le visage possède les mêmes proportions que celui de Léa et la morphologie générale du corps est identique. On a retrouvé ses papiers. J'ai également reconnu des effets qui lui appartiennent, des vêtements, des bijoux. Il y a même une barrette à cheveux...

Il s'étrangla.

- Eh bien?

- Lors de la soirée que nous avons passée ensemble, j'ai ôté cette barrette qui retenait ses cheveux!

Anna passa le bras autour de ses épaules.

- Non, croyez-moi, c'est bien elle! D'ailleurs il n'y a pas que ça...

Médusés et silencieux, nous attendions la suite.

- Dans une poche, nous avons aussi retrouvé ceci. Vous pouvez lire.

Il nous tendit un morceau de papier chiffonné. Je lus péniblement.

«Aujourd'hui, il va me tuer. Il me l'a clairement annoncé. Richard, il m'autorise à m'adresser à toi une dernière fois. Alors j'en profite pour te dire que je t'aime. Dommage, car nous ne connaissons plus ce brûlant et merveilleux remue-ménage comme tu t'es plu l'autre soir à le souligner. Adieu

donc et pense quelquefois à moi.»

Nous contemplions tous, bouleversés, les larmes qui coulaient en silence le long des joues de l'inspecteur.

- Elle fait allusion à une expression que j'ai utilisée pendant la soirée précédant sa disparition. Il n'y a qu'elle qui pouvait connaître un détail si intime.

Cette fois, il était incapable de poursuivre la discussion. Je glissai à Valentin:

- Laissez-nous nous occuper de lui.

- Bien. Je fais lever le dispositif.

Je faillis intervenir mais je me ravisai. Je ne souhaitais pas introduire un espoir insensé devant les convictions si catégoriques et si douloureuses émises par Bergerac. Pourtant, une infime étincelle en moi m'incitait à la prudence.

Mais j'ai préféré me taire car, en émettant un doute sur l'identité du cadavre, ce qui semblait sur le moment impensable compte tenu de sa ressemblance avec Léa et de preuves si flagrantes, la désillusion serait plus tard d'autant plus insupportable.

Anna parla à Bergerac avec douceur.

- Suivez-nous, Richard. Nous repartons à l'hôtel chercher nos affaires. Après, nous vous ramènerons chez vous.

L'inspecteur se laissa conduire sans broncher, indifférent à l'environnement. Nous sommes retournés à notre hôtel. En chemin, nous avons croisé de nombreuses voitures de police prouvant que le dispositif de surveillance était enfin levé.

Un orage se préparait, accentuant le déclin du jour.

Ce qui a suivi relève-t-il d'une conviction profonde, de l'intuition ou même d'une prémonition ? Peu importe!

J'ai tenu à repasser une ultime fois par la route forestière, en plein dans la zone où le tueur était supposé frapper ce jour-là.

Anna conduisait. J'étais à côté d'elle pour la guider. Bergerac, apathique, était avachi sur le siège arrière.

Au détour d'un virage, en jetant un coup d'œil à notre

gauche vers une crête dentelée par d'énormes masses rocheuses, j'ai distinctement aperçu l'inconcevable.

- Là-haut, inspecteur.

J'ai hurlé si fort que Bergerac est sorti instantanément de sa léthargie.

Comme moi, il a remarqué des silhouettes qui se faufilaient entre les blocs de pierre.

Anna a stoppé la voiture un peu plus loin. Nous espérions ne pas avoir éveillé l'attention des mystérieux promeneurs.

J'eus le réflexe, avant de quitter la voiture, de composer le numéro de portable de Valentin et de l'avertir en quelques mots.

Dehors, une forte pluie d'orage fouettait nos visages. On ne voyait pas à plus de trente mètres. Parfois, un éclair perçait l'obscurité et éclairait le paysage devenu aussi inquiétant de nuit qu'il était majestueux le jour.

- Je passe devant, fit Bergerac en dégainant son arme. Restez quelques pas derrière moi.

Face au danger, il avait retrouvé toute sa lucidité.

Sans difficulté, nous avons rejoint le passage étroit par lequel les formes sombres s'étaient glissées. La tornade noyait le bruit de notre progression.

En montant, nous avons contourné bon nombre de rochers, certains de la hauteur d'un homme. A tout moment, nous redoutions de nous retrouver nez à nez avec ceux qui nous précédaient.

Nous sommes parvenus au sommet de la crête sans avoir fait de mauvaise rencontre.

J'étais sur le point de me demander si nous avions été les victimes d'une hallucination collective?

Subitement, un éclair fusa illuminant une scène que je ne suis pas prêt d'oublier.

J'ai entrevu trois silhouettes immobilisées, à peine éloignées d'une vingtaine de mètres.

L'une d'elle levait une lame qui scintilla à la lumière de l'éclair. Le sabre allait s'abattre sur une autre ombre qui, malgré la menace, restait figée.

Bergerac a tiré un seul coup de feu en direction du sabreur.

Puis, tel un fauve, il a bondi vers le petit groupe pour atterrir sur la victime et la plaquer au sol.

Derrière, d'une seule voix, Anna et moi avons hurlé, pour faire croire à un renfort inopiné.

Bergerac a déchargé son arme en l'air.

Dans la lueur d'un autre éclair, nous avons distingué les deux agresseurs qui s'enfuyaient entre les blocs, avec souplesse, sans avoir été touchés. Sans doute avaient-ils eux aussi déjà reconnu le secteur.

Anna sur mes talons, je rejoignis le binôme allongé à terre.

L'individu dont nous venions de sauver la vie remuait faiblement mais ne prononçait aucun mot.

Bergerac écarta de longs cheveux blonds qui recouvraient son visage.

Avec stupeur, nous avons reconnu Léa Vernet.

## Chapitre 30

- Quelle mise en scène!

Anna résuma tout haut ce que tout le monde pensait tout bas.

Nous étions tous regroupés dans le couloir du service d'urgence.

Nous avons patienté de longues heures avant d'obtenir enfin par un médecin des informations sur l'état de santé de Léa.

- Visiblement, elle sort d'une longue épreuve pendant laquelle elle a subi des sévices importants. Elle est très amaigrie. Nous attendons le résultat d'examen plus approfondis mais je pense qu'elle a été droguée régulièrement pour la rendre plus docile. Je suis à peu près rassuré concernant ses fonctions vitales. Mais pour l'instant, je suis incapable d'en dire plus.

- Pouvons-nous la voir, demanda Bergerac?

- Pas pour l'instant. De toute façon elle est dans un état comateux profond. Revenez demain.

- Docteur, dit Valentin, une menace sérieuse pèse sur cette femme. Je suis dans l'obligation d'établir une surveillance rapprochée pour la protéger.

- Je reste, dit Bergerac.

- Bien. Je contacte nos collègues de la police locale pour vous faire remplacer. N'oubliez pas la réunion de demain après-midi à la préfecture de Troyes...

Notre présence au côté de l'inspecteur n'était plus indispensable. Léa paraissait hors de danger.

Malgré l'heure tardive, Valentin a tenu à nous ramener à Troyes dans la nuit. Il nous en a expliqué la raison.

- Comme tout est parti de cette ville, le préfet, que nous avons déjà rencontré, a été désigné responsable pour le traitement de cette redoutable affaire. Il rend compte directement au ministre. Une réunion a lieu demain à la préfecture dans le but de définir les axes futurs de notre enquête. Moi aussi j'ai des comptes à rendre. Certes, c'est plus facile quand notre action est couronnée de succès, ce qui fut ici le cas, enfin... en partie.

Nous avons parfaitement remarqué l'embarras de Valentin. Il poursuivit.

- Pourtant le sabreur court toujours. Je m'en veux. Nous avons eu de la chance. J'ai fait une monumentale erreur en levant le dispositif. Nous aurions pu le coincer.

Anna modéra son découragement.

- Pas sûr, commissaire! La mise en scène était diabolique. Nous sommes tous tombés dans le panneau. Confrontée à la menace d'exécution de son sosie ou à la torture, au bout du rouleau, Léa a probablement accepté d'écrire ce billet d'adieu à Bergerac.

J'ai renforcé les arguments d'Anna.

- Si le dispositif n'avait pas été levé, le tueur n'aurait peut-être pas pris le risque de s'infiltrer pour aller jusqu'au terme de son scénario. Donc pas de regret à avoir!

- Ce salopard a choisi une femme d'une grande ressemblance avec Léa et s'en est servie. Il a éliminé la femme en la mutilant, depuis longtemps comme l'atteste l'état de décomposition du cadavre.

- Vous avez une idée sur son identité?

- Pas pour l'instant. L'identification est en train de faire son boulot. On essaie déjà de déterminer la date de sa mort. Nous recherchons en direction des personnes portées disparues. Ça peut mettre du temps.

Nous nous rapprochons enfin de Troyes.

A la préfecture, outre le préfet, avaient pris place autour de la table Valentin, Bergerac, Castagnet et... Dureuil.

Anna et moi avons exigé la présence du parapsychologue car nous estimions que son éclairage sur les événements

serait prépondérant. Le sabreur détenait maintenant les sept dessins. Nous connaissions sa volonté farouche de les transmettre à son aïeul et l'avis de Dureuil dans les décisions à prendre serait précieux.

La discussion porta d'abord sur les faits récents, notamment sur le retour miraculeux de Léa parmi nous.

Puis Castagnet prit la parole.

- Le manuscrit d'Étienne Ségur retrouvé sous la statue est très dégradé. Pour l'instant, nous n'avons pu recopier seulement quelques paragraphes provenant de parties relativement préservées. Je donnerai bientôt à Monsieur Castel le texte que nous avons déjà réussi à déchiffrer.

Valentin enchaîna immédiatement derrière le paléographe.

- Selon les médecins, l'état comateux de Léa peut persister plusieurs jours, en espérant toutefois qu'elle s'en sorte. Une chose est sûre, le meurtrier est plus que jamais à l'affût. Mais surtout, il est parvenu à son objectif suprême, les sept croquis originaux sont en sa possession! Que devons-nous faire?

C'est Anna qui amorça une tentative de réponse.

- Avant de décider comment procéder, peut-être serait-il plus judicieux de savoir comment le sabreur peut agir. Sur cette question, quelqu'un ici peut nous renseigner. Aussi, Commissaire, je propose de donner la parole à Monsieur Dureuil.

Si l'opinion de Bergerac avait incontestablement évolué au cours du déroulement de cette affaire qui mettait en lumière des éléments si extraordinaires, j'avais remarqué le pragmatisme de Valentin et son scepticisme à adhérer aux thèses paranormales. Pourtant, il se résigna et hocha la tête. Tout le monde écouta Dureuil qui s'exprimait avec une telle conviction que tous, dans la salle, restions silencieux, assommés par le caractère délirant de son discours.

- Nous mesurons l'obstination enragée de cet homme à entrer en contact avec son aïeul et à influencer sur les événements passés. Nous connaissons aussi la façon dont il va s'y prendre: sept dessins propulsés deux siècles en arrière grâce au phénomène télépathique. La réussite de son

action dépend de deux conditions.

D'abord, les images transmises entre le 15 et le 18 juin cette année doivent refléter fidèlement celles que Chambelland a reçu entre le 15 et le 18 juin 1815. Une transmission ne respectant pas le contenu exact des originaux s'opposerait à une réalité issue du passé et impliquerait probablement un échec de la communication. Le tueur a levé cette difficulté car il dispose désormais de tous les croquis. Ensuite, ce transfert devra impérativement intervenir aux moments et sur les lieux mêmes où Chambelland a autrefois reçu ces messages lors de la campagne de Belgique...

Valentin formula finalement la question que nous nous posions tous dans nos têtes.

- Mais de tels phénomènes sont-ils vraiment concevables?

- Les bases actuelles des méthodes scientifiques sont inadéquates pour l'étude du paranormal car elles reposent sur la répétition. Or, malgré la quantité insignifiante de manifestations obtenues en laboratoire, le simple fait de la répétition de perceptions extrasensorielles prouve leur existence.

Les pouvoirs psychiques correspondraient à des niveaux profonds de notre inconscient qui sont habituellement masqués par le fonctionnement de la conscience. Pour certains philosophes et théoriciens, les phénomènes tels que voyance, télépathie, visions... s'expliqueraient par une énergie issue d'un inconscient collectif qui serait la somme de toutes les consciences individuelles vivant ou ayant vécu, interconnectées entre elles depuis le fond des âges. Ces phénomènes, que certains perçoivent plus que d'autres, ne seraient qu'une lucarne entrouverte permettant une vision brève et parcellaire de cet inconscient collectif.

Bergerac recentra le débat.

- Pouvez-vous revenir sur les phénomènes télépathiques?

- En interprétant la lettre retrouvée avec le premier manuscrit d'Étienne Ségur, j'ai expliqué à Anna et à Guillaume que la télépathie est la communication d'une information entre un individu qui émet et un autre qui

reçoit. Suffisamment de preuves confirment qu'un lien mental entre deux individus, un contact direct d'esprit à esprit, est possible. Plus le lien entre deux individus est fort, plus la fusion de leur inconscient s'accomplit avec facilité.

Une méthode que les initiés nomment télésthésie existe.

Un émetteur imprègne son mental de tous les fragments d'un dessin, formes, volumes, lignes, courbes.... En fermant les yeux, il reconstitue petit à petit tous les éléments de l'image. Plus elle est simple à transmettre, comme c'est ici le cas pour les sept croquis, plus la communication est aisée. Puis il fixe l'image violemment éclairée et ferme ensuite les yeux. Il perçoit une sensation lumineuse, comme un halo. Ce phosphène agira comme une véritable éponge en absorbant les détails du dessin. Sous cette forme de phosphènes télésthésiques, des individus sont parvenus à transmettre à d'autres le flash d'un dessin conservant une grande ressemblance.

Mais comme je vous l'avais déjà indiqué, Guillaume, le transfert d'images est plus facile que la transmission d'un texte caractérisée par le phénomène d'écriture automatique. Pourtant, il est arrivé que des médiums transcrivent des reproductions littéraires en servant de canal à des écrivains.

- Pourquoi me précisez-vous cela?

- Parce que je devine confusément que cette précision aura bientôt son importance ! J'ai le sentiment que notre seul espoir réside aujourd'hui en vous et dans le document retrouvé sous la statue, rédigé jadis par Étienne Ségur.

Bizarrement, il me revint subitement à la mémoire les mots écrits par mon ami Petterfield au dos d'un ticket bancaire juste avant de mourir : «Sauve Wellington et empêche Drouet de déborder les Prussiens.»

Le préfet, attentif, résuma l'opinion générale.

- Que pouvons-nous faire ?

- Pour le moment, pas grand-chose ! Attendre le décryptage du manuscrit de Ségur et agir en fonction de ce qu'il nous apprendra.

Valentin et Bergerac sont restés au côté du préfet pour définir un certain nombre de mesures destinées surtout à

souligner la détermination des autorités à ne pas baisser les bras dans leur lutte contre le sabreur.

Quant à nous, nous avons quitté la préfecture avec l'impression étrange que le combat contre le criminel passait immanquablement par une phase insensée, dépassant le cadre d'actions concrètes, dans laquelle Étienne Ségur et moi jouions un rôle déterminant.

Castagnet avait promis de nous apporter au plus vite les éléments du manuscrit déjà déchiffrés.

Effectivement, le jour suivant, chez moi, il nous tendit trois pages dactylographiées.

- Il s'agit de passages situés au début du document, dans une partie un peu moins abîmée.

Je lus à voix haute.

«... Nous savons désormais qui il est.

Nicolas! Notre cher et fidèle ami d'enfance. Aujourd'hui, Chambelland n'a plus le choix. Il a réussi à s'enfuir.

...

Après l'effroyable assassinat en forêt de Fontainebleau, nous nous sommes jetés sur ses traces... Avec minutie, Valmont a décrit dans son rapport l'affreux meurtre du dimanche 4 juin 1815. Il est si abominablement ressemblant à tous les autres qu'on attribue à Chambelland sans l'ombre d'un doute l'entière responsabilité de ce nouveau crime.

Nous avons appris plus tard que la raison de son départ vers Paris était de retrouver des complices survivants parmi la clique de Gaudin. Tous ces vauriens s'étaient fondus au sein du corps Lobau. Mais ce corps a quitté la capitale pour participer à l'ultime campagne de l'Empereur, en Belgique.

...

En fin d'après-midi du 12 juin, Chambelland a tenté d'approcher Napoléon pendant sa visite des fortifications de Laon.

Une foule nombreuse entourait l'Empereur. Heureusement, nous étions sur ses talons. Il a eu juste le temps de lancer: «Sire! Écoutez-moi, sinon vous courez à votre perte; Bourmont va rejoindre les Prussiens». Mais les derniers

mots se sont noyés dans le brouhaha.

Valmont a aussitôt décliné son nom et sa qualité d'inspecteur de police. Il a expliqué que nous étions sur la piste d'un dangereux criminel. Nous avons perdu quelques instants précieux qui ont suffi à Chambelland pour s'échapper. Dans sa fuite, il a laissé choir un carnet. Nous avons ramassé ce qu'il nous parut être un journal.

En le feuilletant rapidement, nous en avons saisi toute l'horreur. Dans les dernières pages, un paragraphe étonnant a retenu notre attention car Chambelland semblait avoir écrit sous la dictée d'une autre personne. Nous avons senti que ces mots recelaient une importance cruciale. Je transcris ces lignes intégralement:

«Mon frère, voici huit indications nécessaires à l'accomplissement de tes desseins.

Déjà, je t'annonce la trahison de Bourmont qui rejoint Blücher.

Je te livrerai sept autres circonstances qui aideront l'Empereur à vaincre ses ennemis. Regarde bien au fond de toi et tu auras toutes les clés.

Tu recevras ces renseignements sur le lieu d'où je te les enverrai et à ces moments-là: le 15 à midi; à l'aube du 16 et du 17; le 18 à midi. »

...

Nous avons beaucoup réfléchi et il a fallu nous rendre à l'évidence, si extravagante qu'apparaisse la vérité. Car nous avons discerné son but qui dépasse l'entendement: bouleverser le fil des événements! Pour ça, Chambelland recevra le soutien d'un espion tellement bien renseigné et pour cause! Même s'il n'a pas été facile d'admettre une telle hypothèse, force est de constater que son indicateur connaît le futur. Le but de leur pacte est clair: assurer coûte que coûte la victoire de l'Empereur.

Napoléon aurait donc été vaincu au cours de cette campagne, si essentielle pour lui et pour l'avenir de la France?

...

Tandis que Valmont poursuivait le criminel, dans la nuit du

12 au 13, j'ai confié à Maître Carpentier, notaire à Laon, le rapport de police de l'inspecteur ainsi que le carnet de Chambelland.

Connaissant trop l'efficacité infernale de notre adversaire, nous ne prendrons jamais suffisamment de précautions. Nous devons dissimuler toutes les preuves en notre possession car si, hélas, nous devons disparaître dans cette lutte à mort, les traces retrouvées par des successeurs résolus leur permettront peut-être de poursuivre activement notre combat.

Dans son rapport, Valmont a précisé, en accord avec moi, un emplacement au sein de notre demeure familiale où je cacherai ces pages que je rédige jour après jour et qui, je l'espère, retraceront enfin l'issue de cette abominable histoire.

Avec le notaire, nous avons convenu d'une cachette située sous les combles de sa vaste demeure, dans le mur, à côté d'un conduit de cheminée.

...

Dieu est-il pour quelque chose dans cette impression bizarre? Ou bien, quel esprit a-t-il voulu nous assister dans notre volonté d'annihiler les actions maléfiques de Chambelland?

Car, vers minuit, au moment précis où je me trouvais dans la chambre sous le toit, je fus subitement troublé sans qu'une cause extérieure soit à l'origine de mon émotion. Grâce au nécessaire d'écriture qui ne me quittait jamais, à la lueur d'une bougie tenue par Maître Carpentier, j'étais en train de reporter sur mon manuscrit l'endroit exact de la cachette. Selon le notaire, je me suis subitement arrêté, figé plusieurs secondes dans une immobilité absolue. Puis j'ai écrit frénétiquement une seule ligne:

«Trahison de Bourmont juste avant de franchir la Sambre.»

Je ne sais plus maintenant très bien qui est chasseur et qui est gibier. Je suis sûr que Chambelland fera tout pour récupérer son carnet. Avec son habileté diabolique et les complicités dont il dispose, je redoute qu'il ne connaisse

déjà mon passage chez ce notaire pour y cacher des preuves qui le compromettent si gravement.

...

J'ai suivi l'armée dans son mouvement vers la frontière. Pendant les rares moments de repos, je continue ma relation écrite. Je suis déterminé à rejoindre François au plus vite. Il a conservé sa fonction d'aide de camp auprès du major général de l'armée. Auprès de lui, proche du commandement impérial, nous avons bon espoir d'intercepter Chambelland et de lui interdire toute manipulation qui conditionnerait une modification de la marche des événements voulue par Dieu.

J'éprouve un curieux sentiment au fond de moi. Comme si je m'attendais à recevoir d'autres signes, tel celui lu dans ma tête chez Maître Carpentier...»

- Ainsi, dit Castagnet, Dureuil a correctement analysé la situation. Chambelland a vraiment reçu du 15 au 18 juin 1815 sept indications venues du futur. C'est incroyable!

- Oui, confirma Anna, je cite: «sept autres circonstances qui aideront l'Empereur à vaincre ses ennemis.» Il s'agit évidemment des dessins perçus dans son esprit grâce aux messages télépathiques transmis par son descendant.

Elle ne s'arrêta pas là.

- Il y a une chose encore plus surprenante. Ségur a recopié intégralement un paragraphe, tiré du journal de Chambelland, que ce dernier aurait écrit sous la dictée de quelqu'un d'autre. Or, selon les termes utilisés, on se rend compte que cet individu serait tout simplement celui responsable de la transmission des dessins.

Castagnet et moi regardions Anna avec stupéfaction.

- Que veux-tu dire?

- Le transfert d'informations du sabreur vers Chambelland est peut-être allé au-delà de la simple reproduction d'images. Ça confirmerait l'impression de Dureuil qui a évoqué le phénomène d'écriture automatique. En fait, le sabreur avertit au préalable son aïeul sur la réception de sept dessins, sept circonstances d'un intérêt capital.

- C'est inconcevable! D'ailleurs Dureuil a souligné le critère de rareté d'une telle faculté.

- Oui, mais il a nettement envisagé cette possibilité pour la suite des événements. Pardonne-moi Guillaume d'aller encore plus loin! Comme Chambelland, c'est au tour d'Étienne, l'ennemi le plus acharné du criminel, à recevoir un renseignement: «Trahison de Bourmont juste avant de franchir la Sambre.» Or, qui peut bien renseigner Étienne, dit Anna, en me regardant fixement?

Je sentis que je perdais pied face aux perspectives inouïes soulevées par Anna.

- Dans les deux cas, il s'agit d'un phénomène d'écriture automatique. Si le fameux paragraphe a été dicté par le descendant de Chambelland, alors qui pourrait bien aider Étienne si ce n'est l'adversaire le plus opiniâtre du tueur qui sévit aujourd'hui.

Puis, me fixant droit dans les yeux, elle ajouta:

- Tu vois qui je veux dire?

- Assez, Anna! J'en ai suffisamment entendu.

Ma gorge était sèche. J'étais incapable de répliquer à son allusion ou de lui fournir seulement une explication plausible.

Castagnet profita du silence pour reprendre la parole.

- Ainsi, comme votre aïeul l'a indiqué dans sa lettre datée du 15 juillet 1815, Chambelland a bien tenté d'approcher Napoléon le 12 juin sur les remparts de Laon. A ce moment-là, dans sa fuite, il a perdu son journal. Celui-ci, avec le rapport de Valmont, aurait été confié par Étienne Ségur au notaire de Laon, Maître Carpentier.

Nous ne sommes pas encore parvenus à clarifier toutes les pages qui racontent ce qu'il est advenu immédiatement après leur passage à Laon. Des bribes lisibles nous ont permis de saisir l'essentiel sur ce qui est arrivé entre le 12 et le 14 juin 1815.

Ségur suit l'armée pour rejoindre François Chassagne. L'inspecteur, lui, est toujours aux troussees de Chambelland. Étienne ne s'est pas trompé, le réseau de complices de l'assassin a bien fonctionné car Chambelland est passé chez

le notaire le 13 au matin. Il voulait effacer toutes les traces, détruire le rapport de Valmont et récupérer son journal. Mais l'inspecteur a surgi à temps et Chambelland n'a pas pu s'en emparer. Le notaire, jugeant le danger trop grand s'il conservait les documents avec lui, envoie le rapport de Valmont à Maître Louvier, notaire à Troyes. Il lui précise expressément de remettre le rapport en main propre à Étienne. Au moins, une trace subsisterait en cas de problème...

Pourtant Carpentier conserve le carnet de Chambelland! Peut-être voulait-il prendre connaissance d'un document si original avant de s'en séparer? Or le journal est à priori retombé dans les mains du criminel. Quand et comment? En démêlant d'autres parties du texte, nous l'apprendrons peut-être.

Une dernière précision: les trois dernières pages ont été rédigées par Valmont comme si l'inspecteur avait poursuivi la rédaction derrière Étienne, après sa disparition.

Nous poursuivons notre effort sur les parties endommagées du manuscrit. Je vous alerte dès que j'ai du nouveau.

## Chapitre 31

Bergerac m'appela tôt le lendemain matin.

- Léa est sortie du coma. Une ambulance la transporte sur Troyes. Elle arrive en début d'après-midi.

- Nous y serons, inspecteur.

Quelques heures plus tard, à l'hôpital, nous constatâmes la présence d'un planton en station devant la porte de sa chambre. Bergerac était à son chevet. La jeune femme dormait.

Nous nous attendions à trouver l'inspecteur rayonnant. En fait, il semblait consterné. Il nous fit signe de l'accompagner dehors.

- Selon les médecins, elle est tirée d'affaire, dit-il sur un ton maussade.

- Eh bien alors, fit Anna?

- Ils sont aussi très réservés sur l'évolution de son état mental tant elle a enduré des conditions de vie exécrables ces dernières semaines. Des traces sur le corps témoignent de tortures subies. Éveillée, elle ne fixe personne et reste plongée dans une torpeur profonde.

- Elle ne vous a pas reconnu?

- Non, même pas, dit Bergerac d'une voix rauque. Les médecins sont incapables de dire quand et surtout si elle sortira de cette prostration. Ils m'ont conseillé de passer souvent la voir, de lui parler longuement avec l'espoir que cela déclenche un déclic dans sa tête.

- Elle n'a pas de famille?

- Ses parents sont décédés brutalement quand elle était enfant. Sa grand-mère, qui s'est occupée d'elle, est morte il y a quelques années. Je crois qu'il lui reste une cousine qui

vit aux Etats-Unis.

Ah, Guillaume. Nous avons identifié la victime découverte à Fontainebleau. Valentin a orienté ses recherches sur les personnes disparues, sans lien direct avec Léa, mais dotées de similitudes physiques avec elle. Il a fait vite. Il s'agit d'une prostituée qui n'avait plus donné signe de vie depuis plusieurs semaines en région parisienne. Elle a payé de sa vie le simple fait de ressembler à Léa.

- Pour ma part, j'attends des nouvelles de Castagnet. Le manuscrit d'Étienne constitue désormais le seul élément tangible nous rattachant au sabreur.

- Mettez-nous au courant.

Face à son désarroi, nous lui avons promis de venir aussi souvent que possible tenir compagnie à Léa.

- Merci. Je sais que je peux compter sur vous deux.

Chez moi, un message de Castagnet enregistré sur mon répondeur téléphonique annonçait qu'il désirait me voir le plus rapidement possible. Bizarrement, il insistait pour que Dureuil soit présent à notre entretien. Je l'appelai immédiatement et il nous rejoignit l'après-midi avec le parapsychologue.

Je trouvai original de voir arriver ensemble deux hommes aussi dissemblables, l'un brillant érudit, s'appuyant sur les fondements concrets de la science et l'autre, doué de facultés stupéfiantes, convaincu de l'existence de dimensions parallèles inabordables pour le commun des mortels.

Visiblement ému, Castagnet se lança tout de suite dans les explications.

- Avant les trois pages rédigées par Valmont, j'ai décodé plusieurs lignes sur des portions de texte en meilleur état que d'autres. Elles mettent en lumière des faits difficilement... admissibles. D'abord, Étienne affirme «avoir lu dans sa tête» non pas un message, celui de la trahison de Bourmont, mais trois au total! Le second concernerait une étrange tentative d'assassinat sur le Duc

de Wellington et le troisième une manœuvre d'intoxication pour tromper l'armée prussienne.

- Vous êtes certain de ce que vous avancez?

Castagnet me regarda bien en face.

- Monsieur Castel, c'est très simple, Ségur a copié deux lignes qui correspondent mot pour mot aux deux autres messages. C'est comme si à chaque fois quelqu'un lui avait dicté un ordre. Les voici:

«D'Avesnes, à l'aube du 16. Sauve Wellington au moulin de Bussy.»

«D'Avesnes, à l'aube du 17. A Wavre, ne laisse pas abuser Blücher.»

Je présume qu'il s'agit de la petite ville d'Avesnes-sur-Helpe?

- En effet, lui répondis-je. Avant de rejoindre son armée, Napoléon y passe la nuit du mardi 13 au mercredi 14 juin. C'est de là également qu'il adresse une proclamation à ses soldats. Ségur ne devait pas être très loin.

- Cette fois Guillaume, dit Anna, tu dois accepter ce que tu refusais d'admettre encore ce matin. A une journée d'intervalle, Etienne recueille des informations essentielles qui lui parviennent suffisamment tôt pour intervenir efficacement et contrecarrer les actions de Chambelland. L'une fait allusion à un homicide contre Wellington durant la journée du 16 juin et l'autre évoque une imposture destinée à tromper les Prussiens le 17. Et ces renseignements, il n'a pu les obtenir que d'une seule personne, toi Guillaume!

Dureuil ne me laissa pas le temps de répondre.

- L'information sur la trahison de Bourmont est reçue par Étienne au milieu de la nuit du 12 au 13 juin 1815 sous les combles de la maison du notaire, à Laon. Guillaume enverra donc son message vers minuit, à l'institution Saint-A..., à partir de la pièce visitée jadis par Ségur. En fait, à près de deux siècles d'écart, Étienne puis Guillaume sont réunis dans un même endroit, à la même date et au même moment, avec la volonté délibérée du second d'aiguiller son ancêtre. Le professeur Castagnet constatera peut-être plus

loin dans le manuscrit l'échec des tentatives de Chambelland grâce à une indication si précieuse adressée à Ségur.

Je repris mes esprits.

- Justement. En dehors de votre conviction d'une liaison directe entre mon ancêtre et moi, que je juge absurde et utopique, je ne vois pas en quoi la connaissance par Étienne de la trahison d'un général de l'armée impériale au début de la campagne de Belgique a pu nuire à Chambelland?

- Ça, dit Castagnet, nous le saurons si nous arrivons à lire d'autres parties du manuscrit. Mais ce n'est pas tout. Rappelez-vous le paragraphe qui a attiré l'attention de Ségur dans le journal de Chambelland: «Tu recevras ces indications sur le lieu d'où je te les enverrai et à ces moments-là ...», notamment le 18 à midi. Eh bien, nous avons décrypté quelques lignes décrivant de manière assez précise le secteur sur le champ de bataille de Waterloo où les trois derniers dessins ont été réceptionnés par Chambelland. Nous connaissons donc le lieu, la date et l'heure...

- D'accord, dit Anna. Le piège peut se refermer! Mais avant le 18 juin, il y a trois étapes préalables à respecter. Guillaume, tu dois te résoudre à agir comme ton propre ancêtre te l'a indiqué. Si tu n'essaies pas d'envoyer ces informations à Étienne qui déclare pourtant bien les avoir reçues, maintenant c'est toi qui risques d'inverser le cours des événements.

- Mais comment dois-je intervenir?

- Oh pour ça, je peux vous être utile, me dit Dureuil. Le second et le troisième message ont été transmis d'Avesnes-sur-Helpe à l'aube du 16 et du 17 juin, soit autour de deux heures du matin pour nous, si on tient compte du décalage horaire. Professeur Castagnet, nous ne possédons pas de précisions géographiques sur un lieu, à Avesnes, où Ségur aurait pu séjourner, même brièvement, demanda Dureuil ?

- Non aucune, répondit ce dernier. Tout au moins dans les tronçons de texte que nous avons réussis à éclaircir jusqu'ici.

J'allais reprendre la parole pour exprimer mon scepticisme sur mon improbable participation à la campagne de Belgique lorsque le téléphone retentit.

C'était Valentin.

- Le sabreur vient d'adresser un courrier, cette fois directement au préfet. Il exerce une pression sur les autorités. Je vous attends immédiatement à la préfecture.

- Madame et Messieurs, dit le préfet, je vous présente le rédacteur en chef de notre quotidien régional. Nous pouvons commencer.

Nous étions réunis au premier étage de la préfecture. Anna, Castagnet, Dureuil et moi avons rejoint Bergerac et Valentin au bureau d'accueil de la préfecture. On nous avait aussitôt conduits dans la même salle occupée presque totalement par une grande table ovale. Le préfet était immédiatement entré en compagnie de la personne qu'il venait de nous présenter.

Le haut fonctionnaire poursuivit.

- Monsieur le ministre devrait nous rejoindre plus tard en cours de réunion. Étant donné la gravité des circonstances, il a souhaité se déplacer lui-même. Maintenant Commissaire, expliquez rapidement la situation à Monsieur Castel et à ses amis.

Valentin tendit une feuille à chacun d'entre nous et nous invita à prendre connaissance d'un long texte dactylographié recto verso.

Un silence imposant régnait dans la salle. Au fur et à mesure que je lisais, les battements de mon cœur s'accéléraient.

La lettre émanait du sabreur. Il n'y avait aucun doute. Lorsque toutes les têtes furent relevées, le préfet précisa:

- Une copie de ce courrier est parvenue à la rédaction du journal l'Union. Pour cette raison, j'ai convié son rédacteur en chef à cette réunion en lui demandant de faire preuve de la plus grande discrétion.

Le commissaire résuma le texte.

- D'abord son auteur fournit plusieurs détails sur les meurtres de manière à bien nous faire comprendre qu'il s'agit de notre homme indubitablement. Ensuite, il affirme détenir sept dessins dont la possession représente à ses yeux une valeur inestimable. Ça, nous le savons. Depuis les événements de Fontainebleau, il détient un jeu de sept croquis qui furent autrefois dessinés au cours de la campagne de Belgique. A présent, il se déclare prêt à les utiliser si nous n'accédons pas à sa demande, à savoir lui verser une gigantesque somme d'argent sur les comptes off-shore de plusieurs sociétés écrans. Il stipule enfin sa volonté de livrer au public les conséquences qui résulteraient si, avant le 11 juin, nous ne donnions pas suite à ses exigences.

- Bon sang, mais à quoi peuvent lui servir ces dessins, que peut-il arriver, dit le journaliste? Et pourquoi le 11 juin?

Je lui répondis.

- C'est à la veille du commencement de la campagne de Belgique en 1815!

Je ne pus enchaîner sur une interprétation de la lettre car un homme était entré dans la salle. Tous, nous avons reconnu le Ministre de l'intérieur. Il nous fit signe de rester assis et vint se placer à une extrémité de la table.

- Monsieur le Ministre, dit le préfet, voici le texte du courrier qui m'a été adressé avec copie à notre quotidien régional.

- Je viens de le lire. En entrant, j'ai entendu quelqu'un évoquer la campagne de 1815, fit le ministre en me dévisageant. Poursuivez, Monsieur, je vous prie.

Pendant près d'un quart d'heure, je me suis lancé dans une synthèse de toute l'affaire, en apportant de nombreux éclairages sur ses origines, notamment reculées, sans lesquels il était impossible de comprendre l'histoire d'aujourd'hui.

Bergerac m'avoua plus tard que je ne m'en étais pas trop mal sorti.

Je conclus ainsi:

- Nous sommes convaincus que le sabreur a la faculté de

transmettre ces dessins à son aïeul. Cette transmission interviendra dans quelques jours et pourrait tout à fait réussir, ce qui aboutirait à un bouleversement complet de l'ordre mondial avec les conséquences probables que vous imaginez.

Je constatai que mon discours avait marqué les esprits.

- Finalement, dit le Ministre, si nous n'obtempérons pas à sa demande, il dévoilera au grand public sa capacité à modifier le passé et le risque que nous prenons, en refusant son chantage, de basculer dans un univers reconstruit, différent de celui qu'a retenu l'histoire, avec peut-être la possibilité qu'une bonne partie des êtres qui peuplent notre monde actuel disparaissent dans la tourmente.

Anna fut séduite par le résumé intelligent formulé par ce haut personnage de l'état. Son intervention, approuvée par Dureuil, n'était pas neutre et elle admit par la suite m'avoir forcé la main.

- Guillaume est notre principal atout, dit-elle. Nous ne voyons même que lui qui soit susceptible de nous sortir de cette délicate situation.

Bouche bée, je la fixais droit dans les yeux, m'attendant au pire.

- Avant d'exposer votre idée, j'aimerais bien savoir pour quelle raison ce criminel agit de la sorte? Il est cinglé, d'accord; mais il est parvenu jusqu'ici à échapper aux forces de l'ordre ce qui traduit une certaine forme d'intelligence, aussi ses actes répondent-ils forcément à une motivation.

- L'argent évidemment, dit le préfet, puis il disparaîtra.

- Pas uniquement, avançais-je. Nous avons déjà analysé la raison. Le sabreur et Chambelland ne font qu'un. Or pour ce dernier, la continuation de l'Empire lui garantit un environnement favorable, la possibilité d'assouvir ses abominables penchants et surtout, grâce à son réseau de complicités, de se débarrasser de ses adversaires les plus coriaces, Étienne Ségur et l'inspecteur Valmont. Par la même occasion, l'élimination de ces hommes supprime des traces compromettantes laissées en arrière qui

constitueraient aujourd'hui une menace pour le sabreur. A travers l'aide apportée à son aïeul pour modifier l'histoire, celui-ci assure sa propre sécurité qui passe donc par une nouvelle victoire de l'Empereur.

- Aussi, même si nous acceptons ses exigences, ce qui est hors de question, il y a une forte probabilité qu'il tente quand même de transmettre les dessins à son ancêtre.

- Oui mais voilà, fit Anna. Chambelland n'a pas réussi à effacer toutes les traces...

- Il n'a pas réussi tout court à changer le cours des événements, rétorqua le Ministre.

- Et pour une bonne raison, poursuivit Anna sans se démonter, un manuscrit d'Étienne qui a échappé à la fois à Chambelland et au sabreur révèle clairement que quelqu'un est venu à la rescousse de Ségur par l'intermédiaire de trois messages propulsés de notre époque vers la sienne...

Anna n'acheva pas sa phrase et me dévisagea ce qui amena tous les regards à se tourner vers moi.

Castagnet intervint. Il expliqua son travail de décryptage et sa conviction de connaître le lieu et le moment d'où le sabreur aurait transmis à Chambelland les trois derniers croquis le jour de Waterloo.

- Certains fragments du manuscrit sont restés à peu près intacts. Ainsi, dans la première partie et grâce à plusieurs lignes lisibles éparpillées dans le document, nous avons découvert que Ségur a obtenu par télépathie trois informations majeures. Celles-ci l'ont vraisemblablement aidé à combattre efficacement Chambelland.

Le paléographe prit le temps de relire le libellé exact des passages concernés. Il conclut ainsi:

- Je ne suis pas encore parvenu à élucider l'ensemble du texte malgré l'aide de mes collègues et les moyens dont nous disposons à l'Ecole nationale des chartes. Nous nous y employons. Nous apprendrons peut-être comment les actions de Chambelland ont été entravées grâce aux interventions de Ségur et de Valmont?

Dureuil prit le relais.

- Donc Ségur obtient trois renseignements émanant de Guillaume qui perpétue ainsi la lutte de son ancêtre contre Chambelland à travers celle menée contre le sabreur au-delà des générations écoulées. Cet appui se traduirait par une forme de transmission télépathique prenant l'aspect d'un phénomène d'écriture automatique. A trois reprises, Ségur copie mécaniquement quelques mots «lus dans la tête» comme il l'écrit, trois lignes adressées mentalement par Guillaume à des moments et à partir de lieux bien précis. Je peux aider Guillaume à réaliser une telle opération.

- S'il le veut bien, ajouta Anna sans ménagement.

Je gardai un silence obstiné.

- Avons-nous un autre moyen d'action, disons... un peu plus pragmatique?

- Oui, dit Valentin. Grâce au manuscrit, nous avons identifié une zone sur le champ de bataille de Waterloo où Chambelland aurait reçu les trois derniers croquis. Comme l'a souligné tout à l'heure le professeur Castagnet, nous connaissons la date, l'heure et l'endroit d'où le sabreur émettra bientôt vers Chambelland son ultime message.

- Bien entendu, il faut le piéger, dit le ministre. Je prends contact avec mon homologue belge pour organiser une action commune.

Il se retourna vers moi.

- Je suis comme vous, Monsieur Castel. Mon esprit cartésien tolère difficilement une telle perspective. Mais nous ne pouvons pas délibérément rejeter cette réalité qui est la perception par Ségur d'informations provenant d'une dimension inconnue. Alors est-ce une pure intuition ressentie par votre ancêtre à un moment vital de son existence ou est-ce un soutien direct que vous lui apportez, comme l'affirme votre amie et Monsieur Dureuil? Finalement, peu importe! Mais tout doit être tenté pour annihiler les efforts de Chambelland et stopper son abominable successeur. J'ai envie de dire: conformez-vous aux indications qui apparaissent dans le manuscrit de Ségur,

bref secondez votre aïeul et acceptez de vous soumettre à l'expérience pilotée par Monsieur Dureuil.

Je devais franchement reconnaître le bien-fondé de son raisonnement. J'acquiesçai de la tête.

Puis le préfet s'adressa directement au rédacteur en chef.

- Vous concevez qu'il est impossible de rendre public de telles circonstances. Je n'ai pas le moyen de vous interdire de publier la lettre du criminel. Mais je vous laisse imaginer ce que produirait dans l'opinion une telle révélation: la faculté hypothétique de bouleverser les événements historiques et ainsi de modifier fondamentalement nos sociétés en ignorant ce qu'il adviendrait des destins individuels qui les composent...

Le ministre ajouta.

- Si vous nous assurez de votre discrétion, je m'engage à vous tenir personnellement informé de nos décisions et de l'évolution de l'affaire ainsi qu'à vous donner l'exclusivité pour en dévoiler tous les détails au grand public dès son dénouement.

## Chapitre 32

Le 12 juin, nous nous sommes rendus à l'institution Saint-A... à Laon.

Dureuil a voyagé avec nous. Avant de partir, il a déposé dans le coffre de la voiture un long étui cylindrique sans fournir d'explication. Il a seulement déclaré avoir contacté les Marcellin car il avait besoin sur place d'un certain nombre d'objets.

- Guillaume, me dit-il, avez-vous bien emmené le portrait d'Étienne?

Il parlait du tableau derrière lequel nous avons retrouvé la liste. La demande de Dureuil m'avait surpris. Il était convaincu que le portrait représentait Ségur. Je lui avais fait part de mon doute mais il avait insisté. Bien entendu mon père n'avait fait aucune difficulté. Débarrassée de son cadre massif, la toile, entourée d'une couverture, se trouvait maintenant dans le coffre.

Nous sommes arrivés en début d'après-midi.

J'étais ravi de revoir le couple âgé, gardien de l'institution. Nous avons constaté avec émotion que le lien qui unissait les grands-parents à leur petit-fils ne s'était pas délité, bien au contraire. Jean-Pierre était rayonnant. C'est lui qui aida Dureuil à organiser la séance programmée dans la nuit. Elle devait se dérouler sous les combles, dans la pièce même où, à près de deux siècles d'intervalle, Étienne Ségur était passé le même jour et à la même heure.

Là-haut, Jean-Pierre écarta le bric-à-brac qui n'avait pas été déplacé depuis notre dernier passage. Dans l'espace ainsi aménagé, Dureuil installa cinq fauteuils en demi-cercle, très rapprochés les uns des autres. En face, il disposa un lourd

tableau noir, éclairé par la lumière violente d'un spot lumineux. Dessus, il suspendit le portrait d'Étienne et à côté, il étala une grande feuille noire sortie de l'étui cylindrique qu'il avait amené...

Plus tard, quand sa préparation fut achevée, il nous rejoignit au rez de chaussée.

- Je note qu'il règne ici en permanence un silence apaisant. C'est vrai le jour et ça doit être encore plus vrai la nuit.

- En effet, dit Mathilde. Non seulement l'institution est située dans un quartier particulièrement calme mais en plus, les occupants de la demeure, tous hommes d'église à la retraite, ne se distinguent pas par des attitudes bruyantes et agitées.

- C'est parfait, fit Dureuil. Cette nuit, ce silence évitera de polluer notre concentration.

- Monsieur Dureuil, dit Anna, ne croyez-vous pas qu'il serait temps de nous apporter quelques éclaircissements?

Le parapsychologue n'hésita plus à nous confier son point de vue.

- Une fois déjà, j'ai eu l'occasion d'évoquer le cas d'une personne qui peignit durant des années des tableaux mettant en scène la civilisation de l'Égypte ancienne. Selon lui, son inspiration émanait d'un esprit créateur qui guidait sa main lorsqu'il saisissait le pinceau.

Mon incrédulité reprit le dessus.

- Nous possédons tous des aptitudes dont parfois on ignore en nous l'existence. Il suffit de les découvrir puis de les cultiver. Avec de la patience et beaucoup de travail, on accomplit des actes qui au départ nous paraissaient irréalisables.

- Vous doutez encore, Guillaume? Vous voulez d'autres exemples? En voici un autre. Une femme écrit un long poème dans un dialecte anglo-saxon parlé couramment au XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, elle possède des connaissances littéraires médiocres et la maîtrise du vocabulaire utilisé aurait nécessité une étude rigoureuse et une pratique assidue de l'anglais ancien. Elle couvre de son écriture feuille sur feuille sous la dictée d'une femme supposée

avoir vécu trois siècles auparavant dans un comté du sud-ouest de l'Angleterre. Les exemples de ce type foisonnent...

- Vous êtes sûr qu'elle n'a pas découvert quelque manuscrit caché. On connaît ça!

- Décidément, tu resteras toujours un incorrigible sceptique! fit Anna.

- Il n'a pas complètement tort, enchaîna Dureuil. Mais on dénombre tant de cas avérés par rapport à des supercheries! Je suis convaincu que des sujets ultra sensitifs ont la capacité de reproduire sur papier des phrases qui ne sont pas le fruit de leur imagination personnelle. Ils rédigent sous la dictée d'un esprit qui imbibe leur cerveau et écrivent servilement ce qu'ils lisent dans leur tête; c'est le cas de Ségur. La médecine n'a pas trouvé d'explication rationnelle à ces phénomènes. Certains médiums ont accepté de subir des tests pour analyser la coagulation de leur sang par électrocardiogramme. À la stupeur générale, on a établi la preuve que les graphiques émanaient de plusieurs personnes alors que le test n'avait été effectué que sur une seule.

Anna interpella le parapsychologue.

- Dans les cas que vous avez décrits, il s'agit toujours d'une communication qui émane du passé vers le présent. Une personne vivante perçoit les signes psychiques de quelqu'un ayant vécu plus ou moins longtemps auparavant. Or là, il s'agirait d'un transfert du présent vers le passé.

- C'est vrai, Anna, admit Dureuil. Pourtant, le manuscrit est formel! A trois reprises, un lien ténu a réuni Guillaume et Étienne. L'expérience mérite d'être tentée. Et puis de son côté, le sabreur est bien parvenu à transmettre des informations à son ancêtre...

- D'accord. Mais vous avez vous-même convenu que ces deux hommes se distinguaient par des facultés extra sensitives hors norme. Et là, il y a un hic. Car si Guillaume a des compétences que je ne dévoilerai pas en public, en revanche, je doute de ses capacités médiumniques.

- J'en suis conscient. C'est pour cela que nous respecterons un protocole original auquel je demanderai à Guillaume de se plier. En outre, j'ai fait appel à deux personnes qui devraient nous rejoindre ce soir. Il s'agit de véritables sommités reconnues par leurs pairs dans le domaine très controversé des sciences paranormales.

- Bref, vous voulez dire que ce sont des voyants!

- En effet. J'ai jugé leur participation nécessaire. Cependant, j'attire votre attention sur le fait de ne pas être trop étonnés par leur personnalité, comment dirais-je?... pour le moins surprenante.

Bergerac et Valentin devaient nous rejoindre dans la soirée. Vers dix-neuf heures, la sonnerie de la porte retentit. Mathilde Marcellin alla ouvrir et revint dans le salon quelques instants plus tard accompagnée de deux étranges personnages.

Leur apparence respective était si opposée que l'homme et la femme qui se présentèrent devant nous ne pouvaient pas former couple plus mal assorti. Leur âge, tous deux la quarantaine, était visiblement le seul critère physique qui les rapprochait: elle, belle, grande, une longue crinière rousse, des taches de rousseur sur les bras et d'autres sur le visage qu'elle tentait vainement de cacher avec du fond de teint carné; lui, petit, épais, des cheveux noirs, courts et bouclés et une barbe mal entretenue qui n'agrémentait pas un visage rond, aux traits bouffis.

La femme évoluait avec aisance et une allure empreinte de gestes calmes et majestueux. Elle regardait fixement chacun de ses interlocuteurs avec ses grands yeux verts. L'homme au contraire, manifestait un comportement nerveux et excédé. Un regard fuyant trahissait sa gêne à se retrouver en société. Il promenait en permanence ses yeux dans toutes les directions derrière de grandes lunettes noires inesthétiques. Visiblement, il était habitué à la solitude, à l'inverse de sa compagne dont l'attitude témoignait d'une délectation intense à être entourée, notamment par la gent masculine...

- Guillaume et Anna, dit Dureuil, permettez-moi de vous présenter Viviane et Gilbert.

Nous échangeâmes des poignées de mains. J'éprouvai la nette impression que Viviane retint brièvement ma main dans la sienne en même temps qu'elle m'adressait un radieux sourire.

Anna trouva le moyen détourné d'en apprendre davantage. Elle ne mesura pas les conséquences oratoires de sa question.

- Gilbert, vous venez de loin avec votre épouse?

- Mon épouse, fit l'autre, vous voulez rire! Je n'ai rien en commun avec cette mijaurée rougeaude qui vampirise tous les hommes passant à sa portée.

- Je te le fais pas dire, nabot noiraud et asocial, rétorqua la femme.

- Ça suffit, hurla brusquement le gros homme, je ne t'ai pas conduite jusqu'ici, espèce de nymphomane, pour entendre tes insultes.

- Ne faites pas attention, quelques heures de voiture à mes côtés et il est en train de lécher la moquette.

Les présentations tournaient décidément à l'aigre. Même Dureuil paraissait dépassé.

- Tu prends tes désirs pour des réalités, fit Gilbert, sur un ton froid et retenu qui laissait deviner une explosion prochaine.

- C'est ça! Et bien saches que tu peux t'adonner au plaisir solitaire; ne compte pas sur moi pour assouvir tes pulsions peu ragoûtantes. D'ailleurs, elle tiendrait à peine dans ma main, rajouta-t-elle avec un sourire fielleux.

Dureuil eut juste le temps de s'interposer avant qu'il ne saute à la gorge de la femme. Mathilde Marcellin, paralysée, avait la bouche grande ouverte mais aucun son n'en sortait. Son mari, effrayé, s'était éclipsé discrètement. Quant à Jean-Pierre, il s'était réfugié dans un coin de la salle et sanglotait doucement.

- Je vous en prie, dit Dureuil en gémissant. Une mission importante nous attend. Vous pouvez vous supporter quelques heures.

Viviane laissa un sourire méprisant errer sur ses lèvres tandis que Gilbert se calmait. Tout à coup, au grand désespoir d'Anna, elle s'approcha de moi, caressa ma joue et murmura d'une voix mielleuse mais intelligible:

- Ainsi Guillaume, c'est à vous que nous devons prêter main-forte? Dureuil ne m'a rien dit mais je sens que notre appui vous est indispensable pour renseigner quelqu'un de proche... allons qui donc, je vois une comtesse!

- Ségur, dit Gilbert. Mais c'est bizarre; je ressens l'impression que cette personne ne fait plus partie de ce monde. Et depuis un certain temps déjà! Quelque chose à voir avec l'Empereur?

Anna et moi fûmes incapables de réagir immédiatement tant nous étions décontenancés par les mots si appropriés, prononcés par les deux extravagants personnages qui tout à coup prenaient à nos yeux une dimension hors norme.

Dureuil se tourna vers moi.

- Guillaume, je vous affirme que je ne leur ai rien dévoilé. Maintenant, il serait souhaitable que vous expliquiez plus longuement à Viviane et à Gilbert la raison de leur présence ici.

Mathilde Marcellin, remise de ses émotions, nous invita à nous asseoir dans le salon. Viviane ignore les yeux furibonds d'Anna qui lançaient des éclairs et rapprocha au maximum son fauteuil du mien.

Semblable au récit effectué quelques jours auparavant dans le bureau du préfet, pendant un long moment, j'ai retracé toute l'affaire, en racontant d'abord l'histoire d'autrefois puis celle d'aujourd'hui.

A plusieurs reprises, Viviane poussa des soupirs de détresse et m'interrompit même une fois en posant sa main sur mon avant-bras.

- Pauvre cher Guillaume! s'écria-t-elle en me jetant un regard langoureux. Comment avez-vous fait pour ne pas flancher?

J'observai Anna du coin de l'œil, m'attendant à une violente sortie de sa part pour remettre en place la grande rouquine qui roucoulait à mes côtés. Curieusement, elle

semblait prendre à présent la situation avec amusement. Peut-être ne voulait-elle pas froisser la voyante dont elle sentait la participation à notre expérience si essentielle.

Elle dit à Gilbert :

- Je suis sûre que Viviane n'est pas insensible à votre personne. Regardez; son attitude envers Guillaume n'est qu'un moyen de vous rendre jaloux.

- Vous rigolez, fit l'autre. Ce n'est qu'un homme de plus à son tableau de chasse. Vous devriez vous méfier, ma p'tite dame.

La réponse d'Anna stupéfia l'auditoire qui était suspendu à ses lèvres; moi le premier!

- Viviane, je vous remercie pour votre aide, car j'espère que vous réussirez là où j'ai échoué.

La belle rousse fixa Anna, interloquée.

- En vérité, je fais tout mon possible pour inverser le penchant homosexuel de Guillaume. Peut-être y parviendrez-vous, mais j'en doute?

Gilbert éclata de rire avant de s'exclamer, toujours aussi grossier.

- Dis donc, Viviane, pour une fois, tortiller tes fesses ne suffira sans doute pas.

Viviane haussa les épaules, s'enfonça dans son siège et se tint coite jusqu'à la fin de mon exposé.

A l'issue de mon intervention, Dureuil nous demanda de le suivre jusqu'à la pièce située sous les combles de l'institution. L'agencement bizarre de l'espace auquel il avait travaillé une partie de l'après-midi méritait un commentaire.

- Guillaume s'installera sur le fauteuil central. Gilbert et Anna à sa droite, Viviane et moi à sa gauche. Tous, nous nous tiendrons la main. Maintenant, voici le tableau qui sera illuminé grâce à ce puissant projecteur.

Je regardai l'étrange échafaudage posé à deux mètres à peine en face de nous. Sur le tableau, Dureuil avait disposé côte à côte le portrait d'Étienne et une grande feuille de couleur noire avec ces mots minutieusement peints en blanc

sous forme d'immenses lettres majuscules: «Trahison de Bourmont juste avant de franchir la Sambre.»

- Je vous précise comment les choses vont se passer. Nous nous mettrons en place une heure avant minuit. Guillaume, il s'agira de vous concentrer un long moment sur ces mots. Grâce à cet éclairage intense, vous apercevrez les mots flotter dans votre tête dès que vous fermerez les yeux. Vous les rouvrirez quelques instants plus tard en fixant le visage d'Étienne. Vous répéterez plusieurs fois cette opération. Nous vous aiderons dans votre concentration.

- Comment cela?

- Acceptons l'hypothèse que la pensée génère une énergie. En groupe, les pensées des différents membres s'additionnent pour constituer une force unique. Motivés, avec le support d'esprits puissamment émetteurs, nous serons capables de créer une véritable chaîne télépathique. Les énergies mentales individuelles se condensent pour fabriquer une énergie virtuelle dotée d'une intensité incalculable.

Branchés ensemble en nous serrant la main, la chaîne que nous formerons tout à l'heure sera orientée vers un but unique: la transmission de ces quelques mots. Cette projection télépathique atteindra le sujet concerné, c'est-à-dire Étienne Ségur, l'aïeul de Guillaume, représenté ici devant nous.

Viviane et Gilbert apparaissaient tout à fait sereins comme si la méthode de Dureuil n'était pour eux qu'une péripétie banale dans leur existence agitée de parapsychologues, seulement un processus devant aboutir inévitablement à un résultat positif.

Pour une fois, Anna se fit l'avocat du diable.

- Et si ça ne devait pas fonctionner?

- Nous ne sommes pas à l'abri d'un échec, répondit Dureuil. Mais après tout, le manuscrit de Ségur est formel. Étienne a vraiment lu ce message dans sa tête. Et puis, je suis confiant dans la capacité de Viviane et de Gilbert à procurer toute l'aide mentale nécessaire à Guillaume.

Jean-Pierre Marcellin vint nous avertir que Valentin et

Bergerac nous attendaient au rez de chaussée.

En bas, Valentin nous annonça que Castagnet avait beaucoup progressé dans ses travaux de déchiffrage malgré l'état de dégradation du document.

Il brandit devant nous plusieurs pages dactylographiées.

- En me les confiant, il m'a simplement déclaré que plusieurs épisodes relatés dans ces pages vous intéresseraient considérablement d'un point de vue historique. Le texte retracerait la trahison d'un général ainsi que l'indécision d'un Maréchal de Napoléon...

Puis, se tournant vers Dureuil, il ajouta:

- Castagnet a également recherché dans le document les différents emplacements où Chambelland aurait pu réceptionner les dessins. Mais à priori, la seule information à ce sujet donnant le lieu et l'heure, et donc la possibilité de piéger le tueur, concerne le 18 juin! A l'issue de la transmission de Guillaume, nous nous rendrons tous à Avesnes où les messages deux et trois ont été envoyés à Étienne. D'où exactement? On ne le sait pas encore. Castagnet ne désespère pas de trouver une indication plus fine au fur et à mesure de l'avancement de son travail de décryptage.

- Vous avez des nouvelles de Léa, demanda Anna à l'inspecteur?

- Oui, répondit Bergerac, son état n'a hélas pas évolué. Elle est toujours plongée dans cette espèce de torpeur qui la rend complètement apathique et détachée de toute réalité. Il a bien fallu m'éloigner d'elle car je me rends en Belgique, dans la région de Waterloo. L'inspecteur Rambert, dont nous avons apprécié l'efficacité lors de l'affaire du prêtre assassiné, m'accompagne. Après l'intervention du ministre, les autorités belges nous apportent un concours absolu. Valentin s'occupera de vous.

J'étais sur le point de débiter la lecture du texte rédigé par Étienne mais Dureuil m'arrêta.

- Il est temps Guillaume. Remettez votre lecture à plus tard. Une tâche capitale vous attend.

Je frissonne encore au souvenir de la sensation prodigieuse qui m'a subjugué pendant le déroulement de cette invraisemblable tentative.

J'ai appliqué à la lettre les consignes de Dureuil.

Nous nous sommes assis confortablement dans les fauteuils en respectant la disposition que le parapsychologue avait préconisée. Nous étions plongés dans l'obscurité, en arrière du spot qui éclairait violemment à la fois les mots inscrits en lettres blanches et le portrait d'Étienne. Un silence profond nous enveloppait.

Ma concentration s'est amplifiée progressivement alors que minuit approchait.

A ce moment-là, j'ai ressenti une onde de chaleur envahir tout mon corps. Des gouttes de sueur perlaient sur mes tempes. J'avais l'impression que mon corps drainait une énergie formidable transmise par mes voisins. Je fixai intensément les lettres en essayant d'effacer toute autre pensée de mon cerveau, comme me l'avait conseillé Dureuil.

Puis, plusieurs fois, j'ai fermé les yeux. Les mots flottaient dans ma tête. Quelques secondes après, je rouvrais les paupières et je scrutais le portrait d'Étienne en inscrivant dans mon regard une conviction maximale.

J'ai renouvelé l'expérience à maintes reprises.

Au bout de longues minutes, Viviane et Gilbert, d'un mouvement commun, se sont brutalement relevés. A la limite de l'inconscience, parfaitement immobile, j'entendis la voix lointaine de Dureuil qui s'adressait à moi.

Anna posa sa main sur mon épaule.

- C'est fini, Guillaume. Nos partenaires sont exténués.

Je revins doucement à la raison. Je regardai les deux médiums. Leur physionomie reflétait un épuisement total.

- Bravo Guillaume, dit Dureuil. J'ai la conviction que le premier des trois messages est bien parvenu à Étienne.

## Chapitre 33

Nous avons passé le reste de la nuit à Laon. Tôt, le 13 juin, nous nous sommes dirigés vers Avesnes-sur-Helpe.

Dans la voiture, je me remémorai un détail de la campagne de Belgique de 1815. Comme nous, un mardi 13 juin, à Laon, Napoléon était monté dans sa berline pour prendre la route d'Avesnes où il était arrivé dans la matinée. Et comme nous également, à la même date, mais avec un écart de près de deux siècles, Ségur et Valmont avaient probablement séjourné dans cette paisible et superbe petite cité, toujours à la poursuite de Chambelland.

A proximité d'Avesnes, nous avons déposé à l'hôtel Viviane qui désirait se reposer. Nous avons insisté pour que Gilbert nous accompagne; assurément, il était préférable de les séparer!

A l'Hôtel de ville, un homme nous attendait en compagnie d'un officier de gendarmerie. Il prit la parole en premier pour déclarer avec emphase être l'un des membres du conseil municipal. A son tour, Valentin fit les présentations. Le gendarme expliqua.

- J'avoue qu'ici, nous avons tous été étonnés par vos différentes requêtes.

Il se retourna vers l'écu.

- Je cède la parole à Monsieur le conseiller municipal.

- Mon rôle consiste entre autre à m'occuper des édifices et de l'habitat de notre ville. En réponse à votre question sur les demeures déjà érigées au moment de la campagne de 1815, elles sont encore nombreuses. Des maisons hautes et très anciennes, à toit d'ardoise, qui constituent le cœur de notre cité, existaient même avant cette époque.

- Vous les connaissez à peu près toutes, questionna Dureuil?

L'autre toisa le parapsychologue.

- Selon votre demande, nous tenons leur inventaire à votre disposition. Les autorités préfectorales sont intervenues pour que nous vous facilitions la tâche. Mais je ne saisis pas quelle est la raison d'une telle curiosité?

Valentin éluda la question et trouva les mots justes pour apaiser le personnage cultivé qui possédait manifestement un savoir étendu sur l'histoire locale pouvant nous être fort utile.

- Monsieur, je vous remercie pour votre coopération. Par ailleurs, votre connaissance approfondie de la région et votre culture historique nous seront d'un grand secours. J'ai aussi mentionné un espace tranquille, plutôt retiré, situé dans l'hôtel de ville, qui pourrait être mis à notre disposition. Pouvez-vous nous le montrer ?

Il nous emmena au dernier étage de l'édifice. Là, au fond d'un couloir, il nous fit pénétrer dans une petite pièce, sombre et silencieuse, munie d'une lucarne.

- Cet endroit pourrait-il faire l'affaire? demanda discrètement Valentin à Dureuil.

- En désespoir de cause, oui commissaire, lui répondit Dureuil. Mais pour que la transmission de Guillaume vers Étienne ait un maximum de chances de réussir, mieux vaudrait la réaliser à l'emplacement exact où Ségur est jadis passé.

Pendant la visite, j'ai reçu un appel de Castagnet sur mon portable. J'alertai mes compagnons.

- Il nous rejoint ce soir avec des éléments supplémentaires tirés du manuscrit.

Bergerac nous quitta au cours de l'après-midi pour prendre contact avec les autorités belges et organiser le piège qui devait se refermer sur le sabreur pendant la journée du 18 juin.

Le temps promettait de s'écouler trop lentement à notre goût. Avec Anna, nous nous sommes enfermés dans notre

chambre d'hôtel pour étudier et commenter les pages que Valentin nous avait amenées la veille.

«... Ainsi Chambelland voulait influencer sur des événements survenus au cours de la campagne. Que faire sinon avancer avec l'armée et essayer de s'opposer à son action !

Le 14 juin au matin, à Avesnes-sur-Helpe, j'ai retrouvé François.

Comme lui, plusieurs aides de camp avaient été dépêchés en direction des différents corps, porteurs d'ordres de marche.

Quelques heures plus tard, Valmont nous a rattrapés. Il nous a annoncé son échec dans sa tentative d'arrestation du criminel. Mais au moins son intervention a-t-elle permis d'empêcher la récupération des documents par Chambelland chez Maître Carpentier.

...

Nous sommes confrontés à un choix douloureux car nous restons avant tout des Français. Faut-il révéler à François la trahison de Bourmont qui, selon l'impression mentale qui m'a assailli dans la demeure de Carpentier, interviendrait juste avant le franchissement de la Sambre par les troupes impériales?

François Chassagne, aide de camp du maréchal Soult, le major général de l'armée, bénéficie de la confiance de son chef. Il connaît les grandes lignes de la manœuvre conçue par Napoléon. Il sait que l'Empereur veut s'enfoncer tel un coin entre les deux armées ennemies, Prussiens à l'est et Anglais au nord qui, pour l'instant, ne se doutent de rien.

En dévoilant la vérité à François, à condition qu'il nous croie, ne risquons-nous pas de bouleverser l'avenir en modifiant les faits tels qu'ils se sont vraisemblablement déroulés?

Pourtant un élément nous a semblé déterminant.

Si cette trahison s'est réellement produite et si le renseignement parvient préalablement, grâce à nous, jusqu'à Napoléon lui-même, nous détiendrons alors une crédibilité suffisante pour convaincre l'Empereur et les

grands chefs de son armée de prendre garde à Chambelland, ce qui aura certainement pour effet de perturber son action néfaste.

...

Nous avons pris un risque énorme.

Valmont et moi avons mis François dans la confiance. Il nous a expliqué que Bourmont commande une division au sein du quatrième corps.

Nous avons tenté d'obtenir des informations auprès des corps de la cavalerie de réserve qui suivaient la Garde impériale. Peut-être des survivants qui avaient côtoyé l'ancienne clique de Gaudin avaient-ils eu vent du passage de Chambelland?

A perte de vue, hussards, chasseurs, dragons, cuirassiers formaient un ruban multicolore qui glissait vers le nord en occupant toute la largeur de la route.

Heureusement, nous disposions de valeureuses montures. Au milieu d'un nuage de poussière, nous avons remonté les colonnes qui avançaient au pas tout en interrogeant bon nombre d'officiers que nous rattrapions. Hélas, rien!

Cette nuit-là, du 14 au 15 juin, Napoléon a passé la nuit au château de Beaumont où son quartier général avait été installé.

L'armée s'est concentrée dans la région. François nous a servi de guide.

Dès la nuit tombée, nous avons traversé les bivouacs de troupes innombrables. Tout autour de nous, une interminable rumeur montant du sol, sourde et incessante, était ponctuée par moments par le galop d'un cheval, un hennissement rauque, l'appel précipité de sentinelles ou par le brouhaha soudain plus vif de voix qui s'élevaient près des feux autour desquels les hommes se réchauffaient.

En approchant du château, plusieurs piquets de gardes nous arrêterent successivement. Nous les franchîmes tous sans difficulté, grâce à François.

Sur le perron, le Maréchal Soult, averti, vint à notre rencontre.

- Je vous amène auprès de l'Empereur qui est en train de

travailler dans son cabinet. J'espère que votre nouvelle est d'importance !

Il nous entraîna sur le champ dans un vaste salon, éclairé par de nombreux candélabres.

Plusieurs officiers, immobiles près de la porte, observaient la silhouette qui marchait les mains dans le dos, s'approchant parfois d'une table sur laquelle était étalée une carte portant des épingles de différentes couleurs, certainement pour indiquer la position des armées.

Valmont et moi sommes paralysés. Sans l'avoir jamais approché de près, nous savons qui est cet homme devant nous, court et épais, qui arpente ainsi le cabinet de long en large.

Botté, la redingote déboutonnée sur l'uniforme vert de chasseur, Napoléon, car c'est bien lui, s'arrête brusquement et nous fait face.

Les yeux, scrutateurs, nous fixent l'un après l'autre.

- Monsieur le maréchal Soult m'a fait part de votre désir de m'entretenir au sujet d'un renseignement d'ordre vital en votre possession. Soyez bref. Je suis pressé. Je m'appête à marcher sur Charleroi.

Je compris qu'il était inutile de s'engager dans une explication trop minutieuse. D'ailleurs Valmont et moi avions déjà préparé la réponse. Et tant pis pour la méthode! Un demi-mensonge était préférable à un ébranlement historique.

- Sire, nous sommes persuadés que le général Bourmont va trahir, quelques heures avant le franchissement de la Sambre par vos troupes.

- Vous vous rendez compte de la gravité de votre accusation? Quelle est la raison qui vous autorise à tenir un tel propos?

- Nous sommes à la poursuite d'un dangereux criminel. Celui-là même qui a fait tant souffrir la population en Champagne ces dernières années.

- Oui, j'en ai entendu parler. Mais mon ministre de la police ne s'en est-il pas occupé?

- Nous avons découvert son identité seulement très

récemment. Il se nomme Nicolas Chambelland. Il appartient à votre armée depuis plusieurs années, mais plus pour assouvir ses penchants criminels que par attachement pour la France. Traqué par votre police, sa haine est décuplée. Il veut vous nuire...

- Comment le pourrait-il?

- Sire, il connaît probablement les vellétés de trahison de quelques officiers sans honneur qu'il veut peut-être convaincre. Bourmont en ferait partie. Nous avons manqué de peu son arrestation sur les fortifications de Laon. Dans sa fuite, il a perdu un carnet dans lequel il mentionne la trahison de Bourmont qui se livrerait aux Prussiens.

L'Empereur reprit sa marche de long en large. Subitement, il s'arrête à nouveau face à nous et nous devisage chacun à tour de rôle avant de déclarer:

-Je n'ai pas le temps de vérifier vos allégations. Vous resterez dans la suite du major général.

Puis, après un instant de réflexion, il se tourna vers le Maréchal:

- Envoyez quelqu'un de confiance auprès du quatrième corps. Il est peut-être encore temps. Qu'il s'informe de la situation.

...

Et si Bourmont ne trahissait pas?

Nous passerions pour les pires accusateurs, voire des espions susceptibles d'être fusillés sur le champ.

Tôt le matin du 15, la nouvelle est parvenue à l'état-major. Bourmont a trahi!

Napoléon est stupéfait et ordonne à Soult d'alerter tous les corps de se méfier d'un homme nommé Nicolas Chambelland. Il pourrait être porteur d'ordres concernant la manœuvre mais qui n'émaneraient pas de l'Empereur.

...

Muni d'un sauf-conduit rédigé par Soult, notre mission consiste à retrouver et à ramener Chambelland qui s'est noyé quelque part dans la masse des soldats. Nous savons qu'à midi, il doit obtenir une première indication.

Il nous faut agir. Mais comment?

Toute la matinée, nous avons multiplié les questions auprès des troupes que nous avons croisées.

Enfin, nous avons récolté une précision intéressante. Un petit groupe de Champenois s'est détaché du corps Lobau. Un soldat nous explique qu'il a refusé de quitter son unité pour suivre Chambelland. Selon lui, ce groupe voulait rallier l'une des divisions appartenant au corps de Drouet d'Erlon placé sous la responsabilité du Maréchal Ney.

François sait par le major général que Napoléon a confié une partie importante de l'armée à Ney. Ce dernier a reçu l'ordre de s'emparer au plus vite d'un carrefour appelé les Quatre-Bras dont la conquête empêchera le regroupement des armées anglaises et prussiennes.

Maintenant, tout nous porte à croire que c'est de ce côté que Chambelland tentera d'intervenir.

...

Nous avons rejoint le maréchal Ney, bien au sud du fameux carrefour. François lui a présenté le sauf-conduit.

Nous lui avons déclaré être à la poursuite d'un espion qui chercherait à l'approcher.

Nous avons décidé de demeurer à proximité en faisant preuve d'une grande discrétion.

...

Nous observons le Maréchal qui fait preuve d'un comportement bizarre. Cet homme athlétique, à la crinière rousse, s'agite parfois nerveusement puis sombre subitement dans l'inactivité la plus complète.

Plusieurs fois, François s'est étonné de sa passivité. Ney ne prend aucune initiative. Le carrefour stratégique des Quatre-Bras dont la conquête importe tant à Napoléon ne subit aucune attaque en force. Au point que François s'en offusque!

- Monsieur le Maréchal, je ne saisis pas votre attitude. Les ordres de l'Empereur sont pourtant clairs: occuper au plus vite cette position.

Malgré des signes d'impatience, Ney lui répond calmement.

- Jeune homme, je n'ai pas de compte à vous rendre. Pourtant je vous livre mon sentiment. La perte des Quatre-

Bras interdirait à Wellington la jonction de ses troupes avec celles de Blücher. Le Duc n'est pas fou. Il a dû y disposer une garnison considérable, sinon toute son armée. Aussi j'attends la concentration de mes troupes pour attaquer. Loin de ces considérations stratégiques, Valmont et moi sommes dans une angoisse folle. Car à midi, un renseignement crucial est parvenu à Chambelland.

...

Nous avons vu juste. Nicolas est tombé dans nos filets. Vers le milieu de l'après-midi, nous avons aperçu un cavalier solitaire se dirigeant au galop vers Ney. Il a allégué comme prétexte être un messager de l'Empereur. Nous observions discrètement la scène, légèrement en arrière. Le ton est monté entre les deux hommes.

Nous avons nettement distingué la voix du Maréchal qui a crié vers son interlocuteur: «Vous êtes un menteur. Je ne me précipiterai pas tête baissée vers ce carrefour. Il est impossible que l'Empereur vous ait envoyé. Dites la vérité; êtes-vous un espion anglais?»

Ney a esquissé un geste. Plusieurs officiers de son entourage ont agrippé Chambelland et l'ont forcé à descendre de cheval.

...

Enfin, Chambelland est notre prisonnier.

Je suis ému de me retrouver face à cet infâme criminel qui fut aussi il n'y a pas si longtemps mon ami le plus cher. C'est Valmont qui mène l'interrogatoire. Nous n'avons pas appris grand-chose car Chambelland, pétri de haine, a refusé de parler.

En le fouillant, nous avons découvert une feuille sur laquelle était représenté un étrange croquis.

Il s'agissait d'un croisement de lignes qui figurait clairement le carrefour des Quatre-Bras. Juste à côté, le dessinateur avait appliqué un petit point à l'aide d'un bâtonnet de cire rouge et, bien plus haut, de grosses marques de la même couleur. Nous avons compris que les points symbolisaient les forces anglaises, le rouge étant la

teinte dominante de leur uniforme. La différence de taille signifiait que les Anglais n'avaient pas renforcé la position. Aussi, Ney avait la possibilité d'investir le carrefour sans difficulté en respectant les ordres de l'Empereur.

Qui d'autre a pu dessiner ce croquis si ce n'est Chambelland!

François voulut à tout prix montrer le dessin au Maréchal. Il n'a pas été aisé à Valmont et à moi de le convaincre de ne pas agir ainsi.

Un élément particulier sur la feuille a retenu notre attention. La date, en haut à gauche : le jour était bien le 15 juin mais l'année nous propulsait deux siècles plus tard! Nous avons jugé ce fait extravagant mais nous nous sommes refusés pour l'instant à le commenter.

...

Dans la nuit, Nicolas a échappé à la vigilance de ses gardiens grâce à l'aide de plusieurs complices, vraisemblablement des membres du groupe de soldats champenois qui le cherchaient en même temps qu'ils maraudaient. Heureusement, il n'a pas pu récupérer le dessin. En le conservant sur nous, nous redoutions que Chambelland réussisse, à un moment ou un autre, à remettre la main dessus.

Après concertation avec François, nous l'avons confié à l'un de ses fidèles amis, Charles de Longpré. Ce dernier nous a indiqué un emplacement où il envisageait de le dissimuler. Ainsi, celui d'entre nous qui survivrait, pourrait le reprendre.

...

Le carnet de Chambelland est très clair. D'autres renseignements doivent lui parvenir, déjà le 16 juin à l'aube.

Nous restons dans l'indécision la plus totale. Que faire? Car rechercher Chambelland au hasard, au milieu des combats, s'avère insurmontable.

Et puis, quelque chose d'incompréhensible s'est produit. Un phénomène déconcertant, identique à celui que j'ai vécu sous les combles dans la demeure du notaire, à Laon.

La lumière du jour commençait à poindre.

A ce moment-là, nous nous trouvions encore à proximité du maréchal Ney qui manifestait une attitude toujours aussi irrésolue.

- Lui qui a pourtant fait preuve de tant de bravoure! nous dit François. Il continue à s'enfermer dans son erreur. Il reste persuadé que l'armée anglaise toute entière est concentrée au Quatre-Bras pour accourir à la rescousse de son allié si Blücher engage le combat contre Napoléon.

- C'est peut-être le cas, répliqua Valmont.

- Si Ney n'attaque pas en force et tout de suite, il ne le saura qu'à l'issue de la campagne, et alors...

Je poussai un gémissement qui interrompit net les arguments de François.

Selon les explications qu'ils m'ont fournies plus tard, ils avaient été effarés par la pâleur de mon visage et la fixité de mon regard comme si, pour moi, tout cet environnement guerrier n'existait plus. Je suis, paraît-il, resté figé durant quelques secondes dans cet état de paralysie totale déjà observé par Maître Carpentier. Puis tout à coup, nerveusement, ma main a guidé mécaniquement la plume et j'ai écrit quelques mots sans savoir, à cet instant, ce que je rédigeais.

La voix de mes compagnons me rappela soudain à la réalité.

- Étienne, ça va?

Je ne répondis pas tout de suite. Valmont m'arracha la feuille des mains et lut:

- «D'Avesnes, à l'aube du 16. Sauve Wellington au moulin de Bussy.»

## Chapitre 34

Longuement, durant l'après-midi, Anna et moi avons lu puis interprété ces pages.

Tandis que je m'extasiais devant ce formidable témoignage historique, Anna, beaucoup plus pragmatique, résuma l'élément essentiel qui nous concernait directement.

- Nous sommes le 13 juin. C'est le 16, à deux heures du matin, que tu dois procéder à la seconde transmission. Mais à partir d'où ? Espérons que Castagnet sera parvenu à glaner des indications dans le manuscrit suffisamment précises sur le lieu où Étienne a séjourné à Avesnes.

- Au pire, notre tentative pourrait se dérouler dans la pièce que nous avons visitée à la mairie.

- Tu connais l'opinion de Dureuil. L'atmosphère de la maison qui aurait abrité Ségur a peut-être conservé une trace infime de son passage. C'est un facteur vraiment trop favorable, en mesure de faciliter ton contact avec Étienne, pour en faire abstraction.

- Le texte dont nous venons de prendre connaissance révèle que la trahison de Bourmont fut un moteur déterminant dans la lutte contre Chambelland. Te rends-tu compte ? Mon ancêtre aurait bel et bien obtenu l'information que j'ai tenté de lui faire parvenir depuis Laon!

- J'en suis sûre. Et Dureuil aussi en est convaincu. La transmission entreprise à l'institution Saint-A... a été décisive. Dureuil m'a expliqué que les lieux gardent parfois le souvenir de certains occupants, même si le séjour a été éphémère. Cet effet de rémanence est d'autant plus puissant lorsqu'il est lié à un événement chargé d'émotion susceptible d'imprégner les murs d'une énergie qu'ils

conserveront longtemps en mémoire. Or, nous l'avons nous-mêmes expérimenté vis-à-vis du sabreur; il n'y a pas de meilleur moyen, pour une bonne poussée d'adrénaline, que la traque d'un meurtrier, comme celle d'Etienne vis-à-vis de Chambelland!

- Bien. Patientons jusqu'à l'arrivée du professeur Castagnet. Ensuite, nous disposerons de deux jours pour trouver cet emplacement!

Valentin avait donné rendez-vous à tout le monde à la gendarmerie.

Viviane, toujours fatiguée, était restée dans sa chambre d'hôtel; en revanche Gilbert s'était joint à nous. Nous avons retrouvé là-bas l'officier de gendarmerie avec le conseiller municipal.

Castagnet, l'air serein, nous fit un petit signe amical.

- Messieurs, dit Valentin en s'adressant plus particulièrement au gradé et à l'élu local, je vous demande de ne pas témoigner d'un trop grand étonnement concernant des faits qui pourraient au premier abord vous paraître extravagants.

Après cette précaution oratoire, il exposa rapidement l'affaire en éludant les éléments paranormaux les moins crédibles. Ainsi, il ne souhaita pas évoquer mes tentatives de communication vers le passé. Il trouva un moyen détourné de dissimuler en partie la vérité pour ne pas alarmer nos auditeurs au sujet de notre santé mentale.

- Nous souhaitons connaître à quel endroit Étienne Ségur a séjourné dans la ville. Des indices subsistent peut-être toujours, constituant des preuves à charge recherchées par le criminel que nous pourchassons. C'est pour cette raison que nous avons demandé votre aide. Mais auparavant, Monsieur Castagnet détiendrait des informations à même de nous éclairer. Allez-y professeur.

- Nous avons encore réussi à éclaircir un certain nombre de tronçons dans le manuscrit de Ségur. Cette fois, il est question de deux événements qui demandent de la part de Guillaume une évaluation de leur importance historique.

- Vous avez une idée de ce qu'ils relatent?
- Le premier retracerait une tentative d'assassinat perpétrée contre le Duc de Wellington et le second un mouvement incorrect des troupes françaises opéré lors de la bataille de Ligny. Nous nous concentrons dessus avec mes collègues. D'ici un jour ou deux, je pense vous apporter un texte un peu plus explicite.  
J'allais interroger le paléographe mais Dureuil me coupa la parole.
- Concernant le passage de Ségur à Avesnes, vous avez trouvé quelque chose?
- Oui, jeta-t-il avec un large sourire. Un peu avant le changement d'écriture, donc avant que Valmont prenne la plume derrière Ségur, celui-ci a écrit: «Après Waterloo, au retour, j'ai passé la nuit à Avesnes, au même endroit qu'à l'aller, à quelques dizaines de toises de l'Hôtel de ville, dans l'une de ces belles demeures qui bordent la Grand'place... »
- C'est bien ça, s'écria le conseiller municipal, mais j'en dénombre plusieurs dont il pourrait s'agir.  
Je réfléchissais tout haut.
- Quelques dizaines de toises équivaut à un rayon d'environ cent mètres autour de la mairie. Ça fait beaucoup!
- Vous n'avez pas d'autres indices, professeur, demanda Dureuil?
- Hélas non. Sept pages, huit tout au plus, écrites par Étienne, livreront probablement encore quelques secrets. En même temps, on tente de transcrire celles rédigées par Valmont mais c'est un travail lent et difficile tant son écriture est affreuse.  
Gilbert fit signe qu'il souhaitait prendre la parole.
- Est-il possible, à Viviane et à moi, de nous rendre dans ces maisons. J'ai l'espoir que nous ressentirons peut-être quelque chose en les visitant.  
Au mot ressentir, la tête du conseiller s'était redressée.
- Il veut dire déceler des indices, le rassura Valentin. Monsieur est un fin limier de la police scientifique qui n'a pas son pareil pour détecter les cachettes les plus

imprévisibles. Pouvez-vous nous servir de guide?

La journée suivante fut consacrée à inspecter toutes les vieilles demeures qui auraient pu héberger Ségur.

Avant de nous piloter à travers la ville, notre accompagnateur a précisé que de nombreuses maisons concernées abritaient désormais des commerces au rez de chaussée mais que des appartements subsistaient dans les étages.

Manifestement, sa renommée chez la population a facilité nos visites. L'explication fournie était celle dont Valentin s'était déjà servie, à savoir la recherche par des membres de la police scientifique de niches, susceptibles de renfermer des preuves capitales cachées il y a longtemps et amenant à la capture d'un redoutable assassin. Peut-être les occupants avaient-ils eux-mêmes déjà retrouvé des traces dont ils ne soupçonnaient pas l'importance?

Nous avons ainsi parcouru de fond en comble chacun des bâtiments sélectionnés sans susciter trop de curiosité.

Et pourtant, je me suis mis à la place de leurs habitants voyant débarquer chez eux notre petite troupe!

Valentin avait chapitré nos deux médiums quant à une certaine forme de discrétion à respecter. Mais cela était au-dessus de leur force!

Gilbert tenait dans ses doigts boudinés le portrait d'Étienne car il était persuadé que la toile favoriserait une réception d'ondes, juste à l'endroit où autrefois Ségur avait promené ses pas. Viviane, portait une robe ample de couleur orange. Tout en fredonnant un tube des années soixante, elle explorait chaque pièce méthodiquement.

En milieu d'après-midi, nous en étions à la sixième maison explorée. Dans un appartement du second étage, nous sommes tombés sur un chapelet de dames à l'âge respectable qui dégustaient un thé, regroupées dans un salon à l'ameublement et aux objets surannés. Manifestement, la tenue et le langage plutôt vert de Viviane ne satisfaisaient pas la vénérable assistance au sein de laquelle les commérages constituaient quelquefois une

véritable occupation.

Les deux médiums choisirent ce moment-là pour se déchaîner.

Les mains de Gilbert serraient si fort la toile qu'elles se mirent à trembler violemment. Viviane chantonnait de plus en plus fort, les yeux à moitié clos.

Anna avait l'air de plus en plus hilare tandis que le conseiller dévisageait tout le monde avec effroi. Quant à moi, je m'attendais au pire.

La maîtresse de maison, une dame forte et grisonnante à la mine sévère, effarée, interrogea les deux inquiétants personnages.

- Vous n'allez pas bien?

Gilbert était dans l'incapacité de répondre. Sans esquisser le moindre mouvement, il pressait toujours le portrait contre lui. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues replètes. Viviane, elle, sans se préoccuper de l'entourage, s'affala dans un fauteuil, remonta sa robe bien au-dessus des genoux, les yeux complètement fermés, chantant cette fois d'une voix aiguë.

L'étrange manège dura bien une ou deux minutes sans que les occupants de la pièce n'osent intervenir.

Je pris mon courage à deux mains.

- Ne vous faites pas de souci, Mesdames. Nos deux collègues font preuve d'une grande efficacité mais ont quelquefois des habitudes ... surprenantes.

Soudain, Viviane rouvrit les yeux.

- Eh bien, nabot mal embouché, fit elle en s'adressant à Gilbert. As-tu éprouvé la même chose que moi?

L'autre reprenait peu à peu ses esprits.

- C'est là, j'en suis sûr! Étienne est passé ici, prononça-t-il d'un air mystérieux.

Puis une seconde plus tard, il ajouta d'un ton plus ferme:

- Toi aussi tu as senti, n'est-ce pas? De toute façon, il suffisait d'observer ta position lubrique pour en être convaincu. T'es arrivée à l'orgasme au moins?

- Excusez-le je vous prie. Les bonnes manières lui sont complètement étrangères. Dis donc Gilbert, tout à l'heure,

j'ai bien cru que tu allais baisser la culotte et te tripoter tellement tu semblais en extase?

Toutes les tasses cliquetaient sur leur soucoupe dans les mains des honorables vieilles dames. La maîtresse des lieux, rouge de honte, paraissait sur le point d'exploser.

C'est moi qui suis intervenu.

- Bon, ça suffit. Nous allons vous quitter, Mesdames. Et pardonnez-nous encore pour cette intrusion intempestive.

Je poussai les deux médiums dehors, tout le monde suivit.

Le conseiller fermait la marche, désespéré.

A l'extérieur, un fou rire irrépressible s'empara d'Anna.

Un instant après, les deux médiums cessèrent de se chamailler et se retournèrent ensemble vers moi.

- C'est pourtant bien là Guillaume!

Je me demandai comment Valentin et le conseiller municipal allaient maintenant s'y prendre pour convaincre

la propriétaire indignée d'occuper son salon le 16 et 17 juin.

Il fallut l'intervention des plus hautes autorités municipales et préfectorales qui s'inclinèrent platement devant elle pour y parvenir.

- Si c'est pour l'intérêt général, alors... Je confie la clé de mon appartement rien qu'à vous, monsieur le conseiller. Je serai absente dès demain.

Le lendemain, le temps s'est écoulé avec une lenteur désespérante.

En d'autres occasions, Anna et moi aurions été ravis de visiter les trésors de cette splendide petite cité et de ses environs.

Mais nous attendions avec beaucoup trop d'impatience le jour et l'heure précise de la transmission. Nous avions la hantise de l'échec et nous redoutions que les deux médiums se soient lourdement trompés quant au choix du site.

Le soir, Dureuil a tout préparé. Il a agencé le salon exactement de la même façon qu'à l'institution Saint-A....

J'ai passé une très mauvaise soirée, écrasé par le poids de ma responsabilité, comme si de la seule réussite du contact

avec Étienne dépendait en définitive la survie de notre monde réel.

Un peu avant deux heures du matin, les mêmes participants, dans la même disposition, se sont installés dans de confortables fauteuils. J'ai commencé à m'imprégner des lettres majuscules blanches:

«D'Avesne, à l'aube du 16. Sauve Wellington au moulin de Bussy.»

Au fil des minutes, ma concentration s'est progressivement accentuée.

La tentative fut la copie conforme de celle accomplie dans les combles de l'institution Saint-A...

A nouveau, mes compagnons sont confiants.

Nous nous sommes réveillés tard le 16 au matin.

Dans l'après-midi, comme promis, Castagnet est revenu avec un texte plus clair. Selon lui, hormis quelques fragments de texte encore à peu près exploitables, il n'espérait plus rien retirer du manuscrit à part les pages couvertes par la déplorable écriture de Valmont.

Nous avons immédiatement pris connaissance des feuilles qu'il nous tendit.

«... Mes camarades ont du mal à accepter une telle entreprise. Valmont résuma mon opinion.

- En somme, vous pensez que Chambelland tentera d'éliminer le chef de l'armée anglaise. Vous nous proposez de nous porter vers un moulin du nom de Bussy pour empêcher son assassinat. Comment pouvez-vous être aussi sûr qu'il s'y trouvera?

J'étais bien incapable de répondre. Et pourtant!

Bizarrement, c'est François qui vint à ma rescousse.

- Il y a une certaine logique à ce que Wellington, las d'attendre face à l'immobilisme de Ney, veuille s'entretenir directement avec Blücher pour fixer les opérations de la journée. D'après les renseignements de la population locale, un moulin portant ce nom existe dans les environs de Brie. Personnellement, je ne peux pas vous suivre car la partie du

territoire où se trouve le moulin est sous le contrôle de nos ennemis. Ça serait une trahison de ma part.

Malgré le scepticisme de Valmont, je renchéris derrière l'argumentation de François.

- Nous pouvons essayer de rallier l'escorte du Duc et de lui avouer ce que nous savons.

...

Tout s'est passé si vite.

Mon cheval s'est effondré, touché par une balle. Valmont s'est précipité vers moi pour me dégager. Un soldat en habit bleu, baïonnette au bout du fusil, a foncé vers lui pour l'embrocher. A cet instant, un cavalier anglais a abattu son sabre. J'ai vu la tête du fantassin français éclater. La cervelle gît au milieu d'une mare de sang qui s'élargit sans cesse.

La fusillade s'estompe. C'est fini.

Nous avons réussi. L'embuscade montée par Chambelland s'est soldée par un échec. Il avait pourtant bien préparé son crime, dans un endroit isolé, sur l'itinéraire qui ramenait Wellington vers ses troupes aux Quatre-Bras.

Je distingue maintenant notre adversaire, ensanglanté mais vivant, au milieu de plusieurs soldats prussiens.

Aujourd'hui encore, je revois le Duc qui s'est approché de nous. Il portait une simple tunique bleue sans distinction et un bicorne agrémenté d'une plume rouge et blanche.

- Messieurs, je vous remercie. J'ai eu raison de vous faire confiance car vous m'avez sauvé la vie.

Il s'est ensuite retourné vers un officier prussien.

- Retournez auprès de votre Maréchal et remerciez-le de ma part pour avoir renforcé mon escorte. Grâce au renseignement fourni par ces messieurs et aussi grâce à votre intervention, mon armée possède encore son chef.

Il désigna Chambelland du doigt.

- Voulez-vous le faire fusiller sur place?

- Non, votre Grâce, lui répondit Valmont. Si vous nous y autorisez, nous espérons rejoindre nos lignes en emmenant ce criminel. Son châtement interviendra bientôt mais nous avons reçu l'ordre de le ramener.

- Très bien. Si c'est votre choix. Je vous dois la vie.

Avant d'attacher Chambelland sur son cheval, nous l'avons fouillé et nous avons trouvé deux feuilles. Comme la fois précédente, chacune d'elle portait un dessin. Sur la première figurait la représentation naïve d'un cavalier et celle d'un moulin. La lettre W est inscrite sous les jambes du cheval entourée d'une auréole rouge faite à la cire; du sang! Wellington, évidemment, que nous venions de sauver!

La seconde feuille nous a laissés plus dubitatifs. J'observais des flèches qui semblaient indiquer un mouvement et je lus aussi deux noms: Brye et Drouet.

Enfin, la même indication d'année si stupéfiante, au-delà de l'an 2000 !

Subitement, Valmont me voit pâlir. Je viens de comprendre: un mouvement de troupes approprié pour assurer à l'Empereur une victoire décisive ...

A nouveau, nous n'avons pas voulu conserver sur nous les deux dessins.

Au moment où le Duc nous quittait, j'ai tendu les feuilles à un officier anglais, jeune aide de camp appartenant à son escorte. Il m'a donné son nom, Jonathan Hampstead et a désigné un emplacement de cachette auquel il songeait, dans le socle supportant un buste de son roi, George III.

...

Au sud, dans la direction de Ligny, remonte un vacarme infernal.

Entre nous et les rangs français s'étalent les corps prussiens. Le grondement incessant du canon atteste que la bataille fait rage.

Nous sommes dans l'impossibilité de traverser les lignes pour rejoindre François et l'état-major de Soult. Nous avons pris la décision de faire un large crochet vers l'ouest. Valmont est en tête, Chambelland, ficelé sur son cheval, le suit; je ferme la marche.

...

Nous avons rejoint la chaussée qui monte vers les Quatre-Bras. Un flot ininterrompu de troupes s'écoule vers le nord.

Car là-haut aussi le canon gronde. Le Maréchal Ney a-t-il enfin pris le parti de s'emparer du carrefour?

...

Nous nous trouvons à la hauteur des unités de tête d'une colonne. Auprès d'un groupe d'officiers, nous apprenons qu'il s'agit du premier corps, celui de Drouet d'Erlon.

Tout à coup, un cavalier qui porte les marques distinctives de l'état-major impérial, arrive au galop. Il déclare être porteur d'un ordre pour le Maréchal Ney qui concerne justement le premier corps. Il tend le billet à un officier qui lit péniblement à voix haute le texte griffonné sur le papier: «Nous devons nous porter... Il hésita un instant... à la hauteur de Brye. Manifestement, le plan de l'Empereur est évident: attaquer les Prussiens de flanc.»

...

Subitement, Chambelland a hurlé en direction des troupes françaises afin d'attirer leur attention. Il a affirmé que nous étions deux espions à la solde des anglais; d'ailleurs, par rapport à lui, nous n'avions ni uniforme, ni corps d'appartenance. Par malchance, un survivant de la clique a appuyé sa déclaration. Il a confirmé notre intervention qui a abouti à l'échec de l'embuscade visant à éliminer Wellington. Malgré tous nos arguments et le sauf-conduit de Soult, les soldats français ont libéré Chambelland.

Il s'en est fallu de peu qu'ils nous fusillent sur place, considérant que nous étions des traîtres. Cependant, la signature de Soult les a laissés dans l'expectative. Heureusement pour nous, ils ont préféré attendre des éclaircissements.

...

Au-dessus de Brye, François a tout vu. D'abord, les troupes de Drouet ont bifurqué trop au sud. Ensuite, au lieu d'envelopper correctement les corps prussiens, elles ont fait demi-tour. Hélas, un ordre de Ney les a sommées de reprendre la direction initiale vers le carrefour des Quatre-Bras.

Chambelland est entré dans une rage folle. Notre piège a fonctionné à merveille. L'officier, envoyé par le Maréchal,

était au courant de la méfiance dont il fallait faire preuve vis à vis de cet homme qui prétendait répercuter des ordres émanant de l'Empereur.

Chambelland n'a rien pu faire. Il a aperçu François qui se dirigeait vers nous au triple galop. Il s'est enfui vers l'est. Quelques instants plus tard, François nous a disculpés...»

La seconde transmission a bien fonctionné!

Cette certitude, acquise à la lecture des pages qui précèdent, nous a rassérénés et nous a convaincus de poursuivre notre effort.

Vingt-quatre heures plus tard, nous avons renouvelé l'expérience pour la troisième et dernière fois.

Ce coup-ci, les mots étaient les suivants:

«D'Avesne, à l'aube du 17. A Wavre, ne laisse pas abuser Blücher.»

En fin de matinée, Castagnet nous a apporté les ultimes fruits de son travail.

- N'attendez plus de miracle, dit-il. Les pages écrites par Valmont sont désormais les seules dont on peut tirer quelque chose.

Nous nous plongeâmes aussitôt dans la lecture des dernières lignes lisibles rédigées par mon ancêtre.

## Chapitre 35

«...Nous sommes à l'aube du dix-sept juin.

Cette nuit, nous sommes revenus auprès du major général. Mes compagnons sont angoissés. Tout comme moi, ils savent que Chambelland recueille, peut-être à cet instant même, des instructions décisives par l'intermédiaire de son espion si miraculeusement renseigné. Curieusement, je ne suis pas aussi inquiet qu'eux. Comme si, à mon tour, je m'attendais à être guidé sur la conduite à tenir!

...

Effectivement, ça s'est encore produit!

J'étais en train de relire ces phrases si stupéfiantes qui décrivaient une situation avant qu'elle se présente. J'avais peine à croire qu'elles avaient été rédigées de ma propre main, inconsciemment:

«Trahison de Bourmont juste avant de franchir la Sambre.»

Et aussi: «D'Avesne, à l'aube du 16. Sauve Wellington au moulin de Bussy.»

Tout à coup, la même impression bizarre m'a submergé. Machinalement, ma main a tracé les mots que Valmont répète maintenant à voix haute tandis que François me dévisage avec incrédulité.

«D'Avesne, à l'aube du 17. A Wavre, ne laisse pas abuser Blücher. »

François interpréta facilement le message.

- Il nous faut chercher du côté de Grouchy qui poursuit les Prussiens. Après Ligny, l'ennemi s'est replié à la faveur de la nuit. Soit vers ses bases en direction du Rhin, soit vers le nord avec l'espoir de rallier les forces de Wellington. Je penche plutôt pour la seconde hypothèse.

...

Il ne nous a pas été bien difficile de remonter les colonnes françaises qui avançaient à une lenteur consternante. Nous sommes loin de constater une volonté de fer de la part de nos troupes à poursuivre les Prussiens l'épée dans les reins. François s'est présenté au Maréchal Grouchy et lui a exposé notre mission.

- Je ne vois pas pourquoi l'Empereur recherche si ardemment cet espion?

- Je n'ai pas pour habitude de discuter les ordres de l'Empereur, lui rétorqua notre jeune compagnon.

La discussion faillit mal tourner car avec sa fougue habituelle, François ajouta:

- J'observe chez vous la même nonchalance que chez le Maréchal Ney car si je ne me trompe pas, vous avez reçu la mission de pourchasser les Prussiens et de transformer si possible leur défaite en déroute. Avec une telle absence de célérité de votre corps d'armée, nos ennemis ne risquent pas grand-chose!

Heureusement, Valmont a gardé la tête froide et a calmé mon jeune beau-frère tout en l'excusant auprès de Grouchy. Finalement, nous avons obtenu un renseignement capital sur Chambelland qui aurait été aperçu s'enfuyant vers l'armée prussienne. Nous avons compris son intention de tromper Blücher, vraisemblablement en se faisant passer pour un déserteur qui suivait la voie tracée par Bourmont. Dans ma tête revenaient sans cesse ces mots: «ne laisse pas abuser Blücher.»

En milieu de journée, notre trio s'est scindé. Valmont et moi voulions renouveler l'expérience de la veille en essayant d'approcher le chef Prussien pour l'avertir, comme nous avons déjà procédé avec Wellington.

François est reparti vers l'état-major de Soult. Compte tenu de sa position au sein de l'armée, il ne pouvait évidemment pas nous accompagner.

...

La ruse de Chambelland a été éventée!

Il avait pourtant bien manigancé son coup. Face au vieux

Blücher, il a prétendu que toute l'armée de l'Empereur était à ses trousses.

Mais la chance sourit parfois aux audacieux. En parvenant à proximité des troupes prussiennes, nous sommes tombés sur l'officier qui avait renforcé l'escorte de Wellington au moulin de Bussy.

Après un bref échange, il nous a conduits jusqu'à l'état-major de Blücher.

Là, entouré par une nombreuse assistance, un vieil homme à la chevelure presque blanche, au visage carré et aux traits forts, nous dévisage intensément. Sanglé dans son uniforme, Blücher est soutenu par deux officiers car, visiblement en piteux état, il a des difficultés à rester debout.

Malgré un fort accent germanique, il ne déroge pas à la tradition prussienne en s'exprimant correctement dans notre langue.

- Hier, une maudite balle française a touché mon cheval alors que je chargeais à la tête de mes escadrons. Il s'est effondré, m'entraînant dans sa chute. Mais il en faudra plus que ça pour que votre petit Bonaparte parvienne à m'abattre. J'apprends que vous avez sauvé la vie à mon ami Wellington. Très bien. Que voulez-vous?

En quelques phrases, nous lui expliquons la situation. Une partie tout au moins.

- Donc cet espion, qui est en même temps un assassin, veut me faire croire que l'armée française toute entière me talonne. Et tel n'est pas le cas. Bien. Mais pourquoi faites-vous ça? Je n'aime pas les traîtres. Car vous êtes français après tout?

- Pour les mêmes raisons qui nous ont fait intervenir pour sauver le Duc, dit Valmont. Je suis inspecteur de police et mon ami est médecin, nous ne sommes pas des soldats. Nous devons coûte que coûte arrêter les agissements odieux de cet homme. Il est à l'origine de tant de souffrances et a fait couler trop de sang innocent. De plus, nous récusons cette méthode pernicieuse qui consiste à éliminer des adversaires par la ruse, comme hier au moulin de Bussy.

Blücher ne répondit pas tout de suite. Il semblait peser le pour et le contre. Puis il annonça :

- Ma décision est prise. Seul un corps restera en rideau face aux Français. Je marcherai demain avec le maximum de mes forces vers le Mont Saint-Jean pour soutenir le Duc. Mais hélas, concernant votre homme je ne peux pas vous aider. Mes officiers m'ont alerté. Il a réussi à s'esquiver. Quand nous l'avons fouillé, nous avons récupéré une feuille. Voulez-vous la voir ?

Valmont et moi avons examiné le dessin.

Dessus, une grande flèche entre des points noirs et rouges est barrée, une autre est orientée sud nord avec un gigantesque N comme pour une mise en garde... Et toujours cette indication hallucinante d'année nous transportant deux siècles plus tard !

Je m'adresse au maréchal prussien.

- Nous souhaitons que cette feuille reste pour le moment en votre possession et qu'elle soit ensuite conservée à l'abri dans une cachette sûre. Nous espérons la reprendre plus tard.

- Très bien. Blücher se retourna vers un jeune officier. Von Weichs, prenez cette feuille et gardez-la précieusement. Expliquez à ces Messieurs où ils pourront la retrouver. ...»

- Ça a marché, fit Anna. Guillaume, tu as réussi à prévenir ton aïeul, tu imagines !

Je restai silencieux.

Plusieurs fois, j'ai relu ces lignes extraordinaires : «Donc cet espion veut me faire croire que l'armée française toute entière me talonne...» Et puis la décision de Blücher dont l'immense portée historique, sur le moment, lui échappait : «Je marcherai demain avec le maximum de mes forces vers le Mont Saint-Jean pour soutenir le Duc.»

Les deux médiums nous ont quittés au désespoir d'Anna car leurs querelles à répétition étaient pour elle un véritable ravissement.

- Quant à nous, notre rôle est terminé, dit Viviane, je repars avec Gilbert. Si toutefois il veut bien me ramener ?

- Si tu te tais pendant tout le trajet...
- Mais bien sûr mon gros loup, je resterai muette comme une carpe.

Elle rajouta d'une voix suave:

- Si tu t'occupes de tes bagages, tu peux prendre les miens au passage?

J'ai cru un instant qu'elle rentrerait en train...

- Ne te fâche pas. C'est pour dire quelques mots à Guillaume.

Elle se tourna vers moi et discrètement me glissa à l'oreille:

- Faites attention à vous et ne vous éloignez jamais très loin de vos amis, je pressens une blessure. Oh pas très grave, mais quand même...

Avant que j'ai pu réagir, elle m'embrassa sur les deux joues et fila sans regarder Anna.

Vers quinze heures, nous étions tous réunis à la gendarmerie.

Valentin avait reçu des nouvelles de Bergerac qu'il souhaitait nous communiquer. Par ailleurs, il s'agissait de définir une stratégie visant à organiser notre action en Belgique.

- Professeur, dit Valentin en s'adressant à Castagnet, nous avons échafaudé notre intervention sur le secteur de Waterloo en se fondant sur des fragments lisibles tirés du manuscrit. Pouvez-vous revenir un instant dessus?

- Bien volontiers. Tout d'abord je vous rappelle la phrase lue par Ségur dans le journal de Chambelland: «Tu recevras ces renseignements sur le lieu d'où je te les enverrai et à ces moments-là:...». Ainsi, nous connaissons déjà la date et l'heure, le 18 juin à midi, donc demain, mais également nous possédons des indications sur cet endroit, bien qu'incomplètes. J'ai donné ces informations à Guillaume car il connaît la région.

- En effet. J'ai eu l'occasion de visiter le célèbre champ de bataille. A partir des éléments fournis par le professeur, j'ai cerné une zone que j'ai ensuite désignée à l'inspecteur Bergerac avant son départ sur place. Mais auparavant

professeur, présentez-nous les tronçons de mots qui m'ont permis d'aboutir à cette conclusion.

Castagnet nous tendit une feuille sur laquelle apparaissaient deux lignes: «Der... le ... corps, entre la chaussée de ...xel... et le h... de ...noit, vers une gran... qui a abrité Chambelland pour la nuit, il a reçu trois dessins.»

- Je n'ai eu aucune difficulté à retrouver le sens de la phrase. Les lettres xel et noit entrent dans la composition des deux noms: Bruxelles et Plancenot. J'en ai déduit: entre la chaussée de Bruxelles et ce qui devait être à l'époque le hameau de Plancenot. Or, c'est au nord de cette zone qu'est partie l'attaque du premier corps, celui de Drouet d'Erlon. En fin de compte, mon interprétation fut la suivante: le 18 à midi, en fait dix heures en 1815 en raison du décalage horaire, Chambelland a dessiné, à proximité d'une grange où il s'était abrité pendant la nuit, «derrière le premier corps, entre la chaussée de Bruxelles et Plancenot... », les trois derniers croquis transmis par le sabreur.

- C'est déjà pas mal, dit Valentin. Mais d'après Bergerac qui s'est rendu à cet endroit, le terrain compris entre Plancenot et la route de Bruxelles est devenu une surface couverte de pavillons individuels.

- C'est vrai, quant à la grange, elle a disparu depuis longtemps. Sur les lisières nord du secteur bâti commence une vaste zone de culture.

- Nos difficultés ne s'arrêtent pas là, rajouta le commissaire. Cette année, pour le 18 juin une immense reconstitution est programmée dans la région. Il paraît que plus de mille participants sont attendus, sans compter les milliers, voire les dizaines de milliers de spectateurs.

Je hochai la tête.

- Oui. Je peux vous exposer la situation...

- Pas le temps, me coupa Valentin. Désolé Guillaume, mais nous partons tout de suite sur place. Il y a une heure de route environ jusqu'à là-bas. Bergerac nous attend ce soir. Vous nous ferez part de votre préoccupation en route.

Castagnet et Dureuil ne nous ont pas accompagnés.

Avant de quitter Avesnes-sur-Helpe, nous avons fait un crochet par la mairie pour remercier le conseiller municipal dont l'aide nous avait été si précieuse grâce à sa culture étendue sur l'histoire de la ville.

Pendant le trajet, j'ai expliqué à mes compagnons la situation et le danger auquel nous pourrions être confrontés.

- Il existe de nombreux groupes de reconstitution dont l'objectif est d'amener l'histoire dans la rue, tel un musée vivant. Ils redécouvrent les modes de vie des troupes en campagne, en mettant en pratique les usages de l'époque et aussi grâce à une reconstitution scrupuleuse des tenues, uniformes et équipements. Loin d'être folklorique, leur but n'est pas de faire de la propagande napoléonienne, mais bien de réaliser un travail de recherche historique. Ils étudient l'univers de millions d'hommes qui endossèrent l'uniforme à cette époque.

Ces groupes participent à des événements de reconstitution dans l'Europe entière. Tous ces rassemblements amènent progressivement leurs membres à observer les règlements et les coutumes de cette période, à vivre sur le terrain ou en casernement, dormir sous la tente ou dans la paille, manier des armes à silex, manœuvrer, simuler des escarmouches et des combats sur des terrains aussi divers qu'une rue de village, en plaine...

- Ils vivent hors du temps, dit Anna. Tu ne trouves pas que c'est un peu puéril?

- Je ne dirais pas ça. Ce sont vraiment des passionnés. Évidemment, comme enseignant en histoire, j'ai mes propres références. Bon nombre de musées présentent les uniformes et les équipements qui sont autant de témoignages sur les grandes heures de notre histoire. Mais ces objets inanimés ne peuvent renaître que dans l'imagination des observateurs avertis.

Or les guerres de la Révolution et de l'Empire exercent encore chez beaucoup une véritable fascination. On peut satisfaire cette passion en lisant, en écrivant, en collectionnant. Pour pratiquer la reconstitution et dépasser

cet intérêt en définitif assez passif, il faut se replonger concrètement dans la vie quotidienne du soldat napoléonien.

Valentin orienta la discussion sur un sujet plus pragmatique.

- Nous avons parfaitement analysé le risque soulevé par cette manifestation. Le sabreur et ses complices peuvent tirer parti de la foule pour s'y fondre. Mais nous ne pouvions pas solliciter les autorités belges à surseoir à cet événement international prévu de longue date qui draine plusieurs milliers de personnes. La seule méthode à notre disposition consiste à quadriller discrètement l'ancien champ de bataille avec un maximum de moyens.

- Ça a failli mal tourner à Fontainebleau!

- Écoutez, faisons confiance à notre ministre pour éclairer son homologue belge sur le risque encouru. D'ailleurs, nous n'allons pas tarder à le savoir car nous arrivons.

Le commissaire arrêta la voiture à proximité d'un musée que je connaissais de réputation. Il s'agit de l'ancienne ferme du Caillou qui fut l'ultime quartier général de Napoléon.

Bergerac nous annonça un retard d'une heure. J'en ai profité pour visiter avec Anna le musée qui recèle des objets d'une qualité exceptionnelle sur le plan historique. Dans le verger, nous sommes tombés nez à nez sur un groupe de participants à la reconstitution en tenue d'époque. Passé le premier choc, même si je n'étais pas un grand expert sur les uniformes sous l'Empire, je fus stupéfié par la ressemblance de ces passionnés avec les soldats de Napoléon.

A l'issue de la visite, Valentin nous déclara:

- La police belge a aménagé un PC dans une ferme isolée située à proximité. Bergerac doit nous y conduire.

Deux soldats en uniforme s'avançaient vers nous. Tout à coup j'entendis Anna éclater d'un gigantesque fou rire.

Je compris mieux pourquoi en examinant les deux hommes car je reconnus dans les deux grognards plus vrais que

nature qui s'approchaient, les inspecteurs Bergerac et Rambert.

## Chapitre 36

Même au bout d'une demi-heure et après notre arrivée au PC, Anna eut du mal à retrouver son sérieux au grand dam de Bergerac, légèrement vexé.

- C'est le bonnet à poils qui vous sied le mieux, inspecteur. Ah!... attention de ne pas vous blesser avec votre sabre, posez-le donc.

Je poussai Anna du coude.

Bergerac nous avait amenés dans une ferme située quelque part au sud de Placenoit, en dehors des zones bâties.

A l'intérieur d'un bâtiment contigu à la maison d'habitation, nous avons observé une organisation à peu près analogue à celle du PC de Fontainebleau. Ce qui a surtout attiré mon attention, c'est la carte à grand échelle plaquée sur un immense panneau de bois sur laquelle on pouvait lire des noms prodigieux: Waterloo, Placenoit, la Haie Sainte, Belle-Alliance, Hougomont ... Ma tête tournait, je m'imaginai au matin du 18 juin 1815!

Je revins très vite au sens des réalités. Bergerac nous conduisit vers un homme de forte corpulence, un brin suffisant, qui lissait sans arrêt une superbe moustache. Il se retourna vers nous et dit:

- Voici le commissaire Van Helde, de la police belge.

Après de rapides présentations, le policier nous convia à participer à une réunion ayant pour objet la préparation de la journée du lendemain. Une bonne quinzaine de personnes, certaines en uniforme d'époque, avaient pris place autour d'une grande table constituée de planches montées sur des tréteaux.

- La protection du public constitue notre principal objectif, dit Van Helde d'une voix assurée. La police française, représentée ici par le commissaire Valentin, nous a informés de la présence éventuelle d'individus dangereux qui profiteraient de l'occasion pour s'infiltrer dans la manifestation. Ils pourraient opérer demain aux environs de midi.

Je levai timidement la main.

- Oui? fit Van Helde.

- Selon les informations dont nous disposons, l'heure la plus vraisemblable serait dix heures.

Valentin et Bergerac hochèrent la tête. Nous n'avons pas voulu préciser notre source et fournir la raison de ce décalage horaire : une indication de date et d'heure, le 18 juin de cette année à midi, apparaissant sur des dessins exécutés le jour de la bataille... Nous avons craint de perdre notre crédibilité!

- Bien, reprit Van Helde. Examinons maintenant notre dispositif qui sera donc en place dès dix heures.

Il semblait manifester un intérêt mineur à l'égard de notre collaboration comme si notre présence l'indisposait. Il faut dire que le commissaire belge laissait paraître une confiance excessive vis à vis des moyens déployés sur le terrain, presque à la limite d'un sentiment de supériorité.

La réunion se poursuivit par une étude rigoureuse de l'organisation de la sécurité pour la journée suivante. En voici les grandes lignes.

Tous les responsables des groupes prenant part à la reconstitution seront alertés du danger et devront rendre compte de tous mouvements suspects grâce à des moyens radio mis à leur disposition. Autour et dans la manifestation, au même titre que Bergerac, des policiers belges déguisés auront pour mission de signaler les rassemblements intempestifs ne cadrant pas avec l'action en cours. Enfin des forces de l'ordre, bien visibles, prêtes à intervenir, seront installées aux endroits stratégiques, prétextant la sécurité de la foule...

A l'issue de la réunion, j'ai laissé Valentin et Bergerac

régler les ultimes détails avec Van Helde. J'ai emmené Anna en balade dans le secteur de la Belle-Alliance.

Anna se sentait mal à l'aise.

- Et pour cause, lui avouais-je en tendant le bras vers la plaine. Ici, sont tombés des milliers d'hommes.

J'ai scruté avec émotion l'immense étendue au nord, où près de deux siècles auparavant, les fantassins du corps de Drouet d'Erlon s'étaient élancés vers un cuisant échec.

Comme nous, de nombreux acteurs en uniforme participant à la reconstitution du lendemain, étaient venus contempler ce paysage chargé d'histoire. Des cars et des camionnettes, qui avaient amené les groupes dans la région, stationnaient sur la route qui s'éloignait en direction de Plancenoit.

Le dispositif est monté en puissance dès sept heures du matin.

Le commissaire Van Helde caressait plus que jamais sa moustache avec délectation.

- Napoléon lui-même ne renierait pas un tel système défensif.

Nous n'étions pas aussi optimistes que le policier belge. Nous nous interrogeons sur la manière dont cette fois le sabreur allait bien pouvoir s'y prendre.

Au fur et à mesure que les minutes s'égrenaient, la fréquence sur la radio devenait de plus en plus encombrée. Les policiers déguisés qui quadrillaient le site ainsi que les forces disséminées sur tous les points névralgiques rendaient compte régulièrement de la situation dans leur secteur.

Avec Anna, nous avons avalé un café vers sept heures. Pendant la nuit, quelque chose est revenue dans ma tête. Il fallait que je l'expose à Bergerac.

Je l'ai appelé sur son portable.

- Inspecteur. Hier, nous avons suggéré la possibilité que le tueur utilise la même ruse que nous, à savoir le déguisement. Ce n'est peut-être pas tout. Jadis, la bataille de Waterloo a débuté par une manœuvre de diversion tentée par l'Empereur pour tromper les Anglais. Notre homme

pourrait s'en inspirer.

- A quoi pensez-vous?

- A Fontainebleau, il s'est servi d'un cadavre ressemblant à Léa, abandonné carrément à l'opposé de la zone où il était censé agir. Il peut renouveler une feinte à peu près similaire pour détourner l'attention. Quoi qu'il arrive, ne perdez pas de vue le secteur que je vous ai signalé, les lisières nord de Plancenoit.

Deux heures passèrent. Van Helde déambulait à l'intérieur du PC dans une décontraction trahissant une confiance en soi démesurée. Un quart d'heure plus tard, il perdit un peu de sa superbe.

Nous l'aperçûmes en train de dialoguer plusieurs minutes au téléphone. La conversation ne semblait pas du tout le satisfaire. Il sortit un mouchoir pour s'éponger le front.

- Que se passe-t-il, lui demanda Valentin?

- Un homme a appelé la mairie de Plancenoit. Un groupe d'individus aurait pris en otages un couple de résidents âgés, dans une maison qui se situe au cœur de la zone pavillonnaire du village. Les ravisseurs n'ont fourni aucune explication et n'ont pas posé de conditions particulières. J'ai donné l'ordre d'installer un périmètre de sécurité autour de la propriété.

Van Helde regardait fixement Valentin espérant obtenir un éclaircissement.

- Ils ont seulement exigé qu'on leur fournisse deux 4X4 pour 10 h 30 et, bien entendu, ont ordonné qu'aucune force de police ne se mette en travers de leur chemin et ne les prenne en filature. Ils affirment qu'ils relâcheront leurs otages plus tard si nous accédons à cette simple demande.

- Ils veulent peut-être visiter le champ de bataille? fit Anna, agacée depuis la veille par l'arrogance de Van Helde.

- Commissaire, dit Valentin, en réalité, ils ont une bien étrange mission à accomplir, en toute tranquillité; en fait une transmission très... spéciale à effectuer à dix heures.

Van Helde n'eut pas le temps d'interroger son homologue français car dans la radio, nous entendîmes la voix inquiète de Bergerac.

- Commissaire, la zone est bouclée. J'ai pu distinctement apercevoir plusieurs individus dans la maison, postés aux ouvertures. Effectivement, ils sont déguisés, comme nous, mais ils sont en possession d'armes qui ne ressemblent pas tout à fait à l'armement de l'époque! Attendez...

Nous l'avons clairement entendu juré.

- Bon sang, qu'y a-t-il inspecteur?

- Une vieille connaissance à nous se trouve à l'intérieur; Pierre Rive! Enfin il se dévoile.

Neuf heures. Neuf heures quinze. Puis neuf heures trente.

Van Helde était enfin parvenu à nouer le contact par téléphone avec les ravisseurs.

Il avait certainement reçu des consignes de fermeté car il repoussa à deux reprises la demande réitérée par Rive concernant la livraison des deux véhicules. Il cherchait à gagner du temps.

Un psychologue spécialisé dans les prises d'otages et un groupe d'intervention étaient arrivés en renfort, venus de Bruxelles.

- Commissaire, dit le psychologue en s'adressant à Van Helde. Nous ne pouvons pas céder à leur exigence. En revanche, voici une base pour négocier. D'abord, nous leur garantissons de ne pas donner l'assaut s'ils laissent sortir les otages sans dommage puis s'ils se rendent en douceur... J'esquissai un mouvement d'effroi. L'expert me regarda. Bergerac expliqua.

- Nous connaissons leurs méthodes. Nous savons de quoi ils sont capables. Leur faire entendre raison est impossible.

- Que proposez-vous?

- Dites que pour les véhicules, c'est d'accord. Que vous les laisserez partir à dix heures trente, conformément à leur revendication. Mais sans leurs otages. En désespoir de cause, si cinq minutes avant, nous n'avons pas de nouvelles positives, déclenchez l'assaut. Vous aurez une chance infime de sauver les otages.

- C'est hors de question! Nous allons débiter une longue phase de tractations. Nous agissons toujours ainsi dans de

telles circonstances.

Van Helde approuva cette attitude intransigeante. Je ne pouvais pas rester plus longtemps à l'écart de la discussion.

- Vous commettez une grave erreur. Si, comme nous le pensons, l'homme qui est à l'intérieur, Rive, est le véritable instigateur de la prise d'otages, vous n'aurez jamais la capacité de le manipuler.

Je crus un instant avoir réussi à infléchir leur décision. Hélas...

- Tant pis! fit Van Helde, nous prenons le risque.

- Vous êtes stupide ou quoi, s'emporta Anna. Dans quelques minutes, vous pouvez être sûr qu'ils commenceront à découper un des otages. Qu'est-ce que vous ferez des morceaux?

- Du calme, jeta Valentin.

Van Helde leva la main.

- Les choses évoluent. Le commissaire belge me dévisagea avec stupéfaction. L'homme qui selon vous s'appelle Rive demande à parler à Guillaume Castel. Vous devrez vous avancer seul jusqu'à la maison.

Désemparé, il se retourna vers le psychologue. Avant que l'autre ait exprimé la moindre opinion, Valentin, calmement, énonça l'avis le plus sage.

- Monsieur Castel doit s'y rendre. Définissons des conditions raisonnables pour la rencontre. Commissaire, indiquez par téléphone aux ravisseurs que les deux hommes se retrouveront seuls, au centre de l'allée qui conduit au pavillon, à mi-chemin du portail et de la porte d'entrée. C'est à prendre ou à laisser. Nous aurons tout le loisir de surveiller la scène et d'assurer la sécurité de Guillaume.

Les autorités n'avaient pas le choix. J'ai accepté la proposition malgré le vif désaccord perceptible dans le regard d'Anna.

Le scénario s'est déroulé comme Valentin l'avait envisagé. A une exception près!

Car en approchant, je fixais avec surprise l'homme qui descendait dans ma direction. Je ne le connaissais pas.

Il entama le dialogue.

- Vous savez parfaitement pourquoi nous sommes là. Rive est dans la maison. Il a d'autres chats à fouetter que discuter avec vous. Il se concentre pour communiquer avec Chambelland. Dîtes à la police de ne pas jouer au plus fin. Sinon on réédite l'épisode des Schiller.

Un frisson a parcouru tout mon corps. Tant pis pour le mensonge!

- Les autorités sont prêtes à coopérer. Une seule de vos exigences cependant ne sera pas tolérée. Celle concernant les otages.

L'autre sourit.

- Vous ne croyez tout de même pas qu'on va se séparer de notre seule garantie. Alors écoutez. A dix heures trente, on sortira comme prévu avec les otages. Si les deux véhicules ne sont pas là, alors tant pis pour nous, mais aussi pour eux! Brusquement, j'ai trouvé un argument susceptible de débloquer peut-être la situation.

- Répétez à Rive ce que je vais vous dire.

J'ai parlé lentement pour que l'homme enregistre bien mes paroles.

- Il n'est pas trop tard. Expliquez à votre chef que nous sommes convaincus qu'il n'est pour rien dans tout ce qui est arrivé. Le véritable coupable, celui qui est derrière tout ça, c'est bien ce maudit Chambelland. Nous l'aiderons à se soigner et à exorciser ce mal qui le ronge. C'est la seule chose que je peux maintenant lui promettre! Mais qu'il accepte nos conditions: laissez partir les otages. J'intercéderai auprès de la police pour négocier une reddition sans dégât. La justice tiendra compte d'un comportement raisonnable.

L'autre semblait incrédule. J'ai examiné en vitesse son uniforme. Soudain, l'éclair! Je frémis car je me souviens tout à coup d'un détail aperçu hier.

- Je m'en vais. Transmettez ma proposition à votre chef.

Nous avons pivoté en même temps. J'ai réprimé ma peur pour ne pas repartir en courant jusqu'au portail.

Un peu plus bas dans la rue, un groupe constitué de Van Helde, du psychologue et d'Anna, attendait mon retour avec anxiété. Plus loin, patientaient Valentin, Bergerac et Rambert.

- Alors, fit le commissaire belge?

- Nous ne tarderons pas à savoir si j'ai trouvé les mots justes pour les convaincre.

Puis, je me suis adressé directement à Anna et aux trois policiers français tout en fixant ma montre.

- Dans cinq minutes environ, Rive transmet son dernier message à Chambelland. L'homme avec lequel je me suis entretenu me l'a avoué.

- C'est donc bien Pierre Rive l'instigateur de toute l'histoire? S'étonna Bergerac.

- Ça paraît évident.

- Bon, dit Van Helde, on reprend les négociations avec eux. Mais toujours pas question de céder.

- Eh bien, ça promet, fit discrètement Bergerac. On peut maintenant s'attendre au pire. En tout cas, on ne s'était pas trompés; ces salopards ont eu la même idée que nous au sujet du port de l'uniforme.

Bon sang! J'allais oublier.

- Inspecteur, je vous abandonne quelques instants. Je voudrais contrôler quelque chose. Rien d'important. Rambert peut-il m'emmener?

Ils me fixèrent avec étonnement.

- Anna, reste là. Tu es en sécurité ici. Je m'absente cinq minutes pour une simple vérification.

Rambert conduisait prudemment. Nous ne nous déplaçons pas très vite en raison de la foule qui commençait à envahir les rues. Les premières phases de la gigantesque reconstitution avaient débuté. Le but de mon déplacement n'était pas à plus de trois minutes.

- Tout à l'heure, j'ai remarqué un détail sur l'uniforme du ravisseur. Sa panoplie était complète avec notamment le sabre-briquet qui est un sabre court équipant autrefois les compagnies d'élite de l'infanterie.

- Oui, et alors?

- La dragonne, la lanière passée autour du poignet quand le sabre est brandi, était de couleur verte. Or là, elle aurait dû être rouge, de la même couleur que les épaulettes de l'uniforme de grenadier porté par cet homme.

Rambert comprenait de moins en moins.

- Eh bien, hier, j'ai constaté le même détail dans un groupe de participants à la reconstitution, à proximité d'une camionnette. Sur le moment, ça a attiré mon attention.

- OK. Et nous allons vérifier si le fourgon est encore là car c'est peut-être ce véhicule qui a amené les ravisseurs. C'est bien vers la Belle-Alliance, n'est-ce pas, au nord de Plancenoit?

Nous arrivâmes enfin sur place. Je consulte ma montre: dix heures dix ! Rive a vraisemblablement déjà réalisé sa transmission.

La route ainsi qu'un chemin qui part dans les cultures sont encombrés de véhicules de toutes sortes. Je ne vois plus la camionnette repérée hier.

- Allez-vous garer un peu plus loin et rejoignez-moi.

- D'accord, mais vous m'attendez, c'est peut-être dangereux.

Malgré la recommandation de Rambert, je remonte à pied la file stationnée le long du chemin. A cent mètres environ, je l'aperçois enfin, à côté d'une haie dense d'arbustes qui borde un champ.

Personne. Le coin est désert.

Je n'hésite plus, je mets la main sur la poignée de la portière latérale, aucune résistance! Elle n'est pas fermée à clé. Mon cœur bat la chamade. J'ouvre.

L'intérieur est sombre. Les parois ont été équipées d'épais panneaux peints en noir. Face à moi, un fauteuil confortable. Dans un coin, je distingue une climatisation miniature et des baffles à mi-hauteur.

Je me fis la réflexion: «Que des objets pour faciliter une évasion intellectuelle, oublier l'environnement immédiat et recréer une atmosphère adéquate à une concentration maximale.»

Au fond du véhicule, un spot illumine une carte d'un mètre carré qui recouvre la zone du champ de bataille. Dessus, trois épingles.

Tout devient limpide! Ces épingles pointent vraisemblablement les endroits d'où Rive a transmis ses premiers messages et où Chambelland les a réceptionnés: «Tu recevras ces renseignements sur le lieu d'où je te les enverrai... ». Je regarde autour; je ne vois pas les dessins. J'entends un bruit de pas derrière mon dos.

- Regardez inspecteur. J'avais raison. Le sabreur s'est probablement servi de cette camionnette aménagée pour transmettre à son aïeul les messages envoyés le 18 juin...

N'obtenant pas de réponse, j'allais me retourner. Mais je n'en ai pas eu le temps. Ma tête a explosé et j'ai sombré dans un coma profond.

Plusieurs heures plus tard, j'ai repris connaissance.

J'ai distingué le visage d'Anna penché sur moi. La douleur s'est ravivée.

Alors j'ai compris que les visions fantastiques qui avait précédé mon réveil n'étaient que le fruit de mon imagination. Elles furent cependant si impressionnantes qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire, longtemps après mon réveil.

Anna considère que l'état comateux provoqué par ma blessure a favorisé mon évasion mentale vers une autre dimension, transcendant notre univers temporel. Je me suis glissé dans la peau d'Étienne, plongé au milieu de la fournaise d'une bataille meurtrière. Présents tous les deux sur le même espace, réunis alors dans une totale communion, le rapprochement de nos deux esprits m'a permis de franchir allégrement près de deux siècles pour me retrouver exactement à la date du 18 juin 1815, jour de la formidable bataille de Waterloo.

Aujourd'hui encore, je m'interroge sur le fondement de telles images issues pourtant du domaine purement psychique. Sont-elles le témoignage de faits qui se sont

réellement produits ce jour-là? Ou bien sont-elles seulement le reflet imaginaire d'une situation qu'on a tant souhaitée? Après mon réveil, au fil des heures qui passent, je me souviens uniquement des temps forts de ce rêve.

## Chapitre 37

Après le coup violent asséné sur ma tête, j'ai ressenti la sensation étrange de chuter dans un trou noir pendant de longues secondes.

Pourtant une curieuse intuition m'indiquait que je n'étais pas mort. La chute s'est arrêtée nette et la lumière est revenue. Je flottais.

Bizarrement, je n'éprouvais plus aucune douleur malgré ma blessure. En revanche, je jugeais très inquiétante cette impression de hauteur, un peu comme si j'avais pris place dans un aéronef translucide, silencieux, dont la lente élévation augmentait ma vision du paysage sur quelques kilomètres dans toutes les directions.

L'environnement immédiat s'était métamorphosé. Si la forme du terrain était restée la même, j'eus la nette impression que le décor s'était profondément modifié. Pourtant, le paysage, loin d'être désert, se couvrit d'une foule innombrable.

Car en dessous, des silhouettes humaines grouillaient et s'agitaient frénétiquement sur toute l'étendue de la plaine.

Tout à coup, j'observai une ligne de fumée d'où s'échappaient des jets de flammes crachés par la gueule de dizaines de canons. Derrière, des masses compactes de fantassins façonnaient des rectangles déployés à perte de vue.

«Bon sang. C'est le corps de Drouet d'Erlon qui s'apprête à partir à l'assaut des lignes anglaises.»

Je remarquai l'agencement si étrange des régiments. Les longues colonnes d'attaque utilisées d'habitude dans cette situation laissaient la place aujourd'hui à des dominos qui

offraient un front large et profond.

Je tremblai à l'idée que ces hommes allaient parcourir près d'un kilomètre dans ce dispositif pour monter à l'assaut sous le feu des canons et des fusils anglais.

Un petit groupe d'hommes juste devant le front des troupes suscita ma curiosité.

Presque sans m'en rendre compte, je suis parvenu à leur hauteur et malgré mon approche soudaine, ils ne paraissaient pas me voir. Montés sur leurs chevaux, ils scrutent les lignes anglaises. Parfois ils se retournent vers ce rassemblement formidable d'hommes en armes qui emplissent, derrière eux, le terrain à l'infini.

J'ai perçu leur dialogue malgré le fracas des canons.

- Monsieur le Maréchal, le colonel Chassagne a raison. Ne perdons pas de temps à rectifier l'ordonnancement des troupes.

L'homme athlétique ainsi interpellé est tête nue. A sa chevelure rousse, je reconnus Ney. Il se retourne vers son subordonné qui lui a adressé la parole avec une certitude si absolue.

- Comte d'Erlon, peut-être une formation en colonne d'attaque serait-elle ici réellement plus opportune ?

- Je vous affirme que dans cette disposition nous pourrions facilement atteindre le plateau qui se situe à peine à quelques centaines de mètres devant nous et balayer nos ennemis.

A cinq mètres de là, un homme à terre, encadré par plusieurs fantassins, se met à hurler.

- Ne faites pas ça. Vous courrez à un échec certain. Colonel Chassagne, de grâce écoutez-moi !

- Silence Chambelland, où je vous fais exécuter sur le champ! Vous êtes un traître. Heureusement, mon fils François a confirmé les consignes données par l'Empereur de nous méfier de vous. Nous savons qu'hier, les Prussiens vous ont accueilli.

Malgré la menace, le criminel haussa le ton.

- Général Drouet d'Erlon, je vous supplie de me croire. Je le sais. Il est encore temps de modifier l'agencement de vos

troupes.

Visiblement dans une rage folle, Ney s'est brusquement rapproché de Chambelland.

- Vous avez déjà essayé de me tromper aux Quatre-Bras. Cela suffit. Expliquez-moi en quelques mots ce qui vous rend si sûr de l'échec de notre assaut.

- Monsieur le Maréchal, si singulier que cela puisse paraître, j'ai un frère qui a la capacité de lire le futur. Connaissant le résultat funeste de votre offensive, il m'a averti grâce à une esquisse. Examinez-la, le Colonel Chassagne me l'a confisquée, comme les deux autres d'ailleurs...

Il ne put achever son commentaire car la canonnade s'est subitement interrompue.

Dans le silence écrasant qui précède la tempête, Ney fixe Chambelland une dernière fois et hausse les épaules.

- De toute façon, il est trop tard. Suivez-moi, ainsi vous vérifierez par vous-même l'issue de notre attaque.

Les bribes d'images effroyables que j'ai ensuite entrevues me convinquirent que les événements s'étaient enchaînés de la manière dont l'histoire les a retenus.

J'ai survolé la scène grandiose et dramatique. J'ai observé les colonnes massives s'ébranler et s'enfoncer vers la dépression qui séparait les crêtes où forces françaises et anglaises se faisaient face. Maintenant, je vois remonter les masses bleues de nos soldats.

A ce moment, l'enfer s'est déchaîné. Je distingue parfaitement les sillons sanglants creusés par les boulets ennemis: les têtes et les membres arrachés des malheureux fantassins qui volaient dans toutes les directions, les corps démantelés sous la violence de l'impact et transformés en masse de chairs broyées, éclaboussant les voisins de sang, de viscères et de morceaux d'os brisés...

Pendant de longues minutes, la vague bleue gravit bravement la pente, malgré les projectiles qui la déciment monstrueusement. Finalement elle submerge la crête d'en face. Au sommet, je remarque les lignes rouges des soldats anglais qui ne fléchissent pas. Allongés sur le sol, des

régiments en réserve se relèvent d'un bond et couchent en joue les assaillants français.

J'aperçois le piétinement de nos troupes qui tentent vainement de riposter à leur feu. Je vois tout à coup des masses de cavalerie surgir des lignes anglaises et accourir au galop pour sabrer nos soldats qui, affolés, mal déployés et sans protection, tournoient, se bousculent et commencent à refluer dans la confusion la plus totale.

Un peu plus tard, ce gigantesque maelström s'est rapproché. Car la furia française s'est délitée devant la volonté anglaise. Toutes nos troupes ont été refoulées vers la cuvette, poursuivies par des tourbillons de cavaliers qui sabraient les hommes en fuite, causant des ravages sanglants et scellant l'échec de l'attaque du corps de Drouet d'Erlon.

Mes yeux ont accompagné Chambelland pendant ce lamentable engagement.

Il a réussi à sortir vivant de la fournaise.

Je constate sa volonté tenace de demeurer à proximité de Ney malgré le risque mortel, comme si l'aboutissement de cette gigantesque bataille dépendait uniquement de cet homme.

Puis j'ai vu Ney galoper vers des régiments de cavalerie en attente. Chambelland s'est lancé à ses trousses. Il a rattrapé le Maréchal et a crié dans sa direction.

- N'attaquez pas avec la seule cavalerie, Monsieur le Maréchal! L'infanterie anglaise s'est organisée en carrés et vous attend de pied ferme.

- Encore vous! Je suis forcé de reconnaître que vous n'êtes ni un espion ni un traître. Vous aviez peut-être raison au sujet de la conquête du plateau mais cette fois, je suis certain d'assurer la victoire de nos armes.

Il se retourna vers le chef de l'une des divisions de cavalerie et lui annonça:

- A la lunette, j'ai remarqué un spectacle éloquent, au loin, sur la chaussée de Bruxelles. La route est couverte de troupes se dirigeant vers le nord. Manifestement,

Wellington amorce un mouvement de repli. Il est temps de rompre la résistance des Anglais.

- Non, hurla Chambelland. C'est tout autre chose, des fuyards, des blessés!

- Monsieur le Maréchal, je suis de l'avis de votre aide de camp. Notre cavalerie ne doit pas attaquer sur les hauteurs une infanterie qui n'a pas été ébranlée et qui semble bien disposée à se défendre.

Hors de lui, Ney s'écria :

- Ne discutez plus mes ordres. En avant, il s'agit du salut de la France.

L'officier s'inclina.

Ce qu'il s'est passé ensuite est entré dans la légende.

Les masses compactes d'acier formées par les escadrons de cavalerie remontent maintenant les pentes du plateau en ondulant vers les lignes anglaises. En face, les carrés rouges, immobiles, hérissés de baïonnettes, attendent dans l'angoisse la ligne terrifiante qui avance implacablement vers eux dans un mouvement irrésistible.

Tout à coup, les Anglais délivrent un feu effroyable: boulets, mitrailles et balles fusent. Hachés, les premiers rangs s'effondrent dans un nuage constitué par des éclaboussures de sang et dressent un obstacle presque infranchissable pour ceux qui les suivent.

Horrifié, j'ai assisté aux charges meurtrières qui se sont succédé.

Bientôt le terrain est jonché de cadavres d'hommes et de chevaux mêlés. Devant chaque côté des carrés, l'amoncellement de corps déchiquetés s'épaissit de minute en minute. Des cavaliers, prisonniers sous leur monture qui s'est abattue, périssent par le poids de ceux qui tombent à leur tour et les ensevelissent.

Malgré cette hécatombe épouvantable, les charges ont mutilé les carrés mais ne les ont pas rompus. Je me rends compte que sans infanterie pour soutenir l'effort, l'élan français est voué à l'échec. Ce n'est plus qu'une question de temps pour éliminer tous les cavaliers.

Pourtant, à environ un kilomètre, plusieurs milliers d'hommes attendent l'arme au pied depuis plusieurs heures. Lorsque Ney fait appel à eux, la quatrième charge vient d'échouer. Beaucoup moins nombreux, les hommes et les chevaux sont fourbus et se replient, répit que Wellington met à profit pour reformer ses carrés.

Près de deux mille fantassins sont massacrés en grim pant la pente. Des milliers d'autres subissent un déluge de feu lorsqu'ils débouchent sur le plateau...

Chambelland ne s'est pas mêlé à la lutte.

A l'abri, de loin, il a assisté à la boucherie sans broncher.

Je lis en lui comme dans un livre ouvert et je devine sa haine, d'abord vis à vis des chefs militaires inconséquents qui n'ont pas voulu écouter ses conseils, mais aussi envers ses adversaires directs, Étienne, François et l'inspecteur Valmont qui ont entravé une mécanique implacable.

A plusieurs reprises au cours de la campagne, ses poursuivants sont parvenus à lui subtiliser les feuilles sur lesquelles il avait minutieusement copié les dessins, fruits de renseignements issus d'une inspiration inconnue mais bienveillante.

Ces jours-ci, Chambelland avait parfaitement deviné l'existence lointaine d'un mystérieux complice. A l'évidence, cet espion possédait la faculté incroyable de conduire les armées françaises vers une victoire décisive en prenant à contre-pied le sens voulu par l'histoire. Il avait constamment senti la présence à ses côtés de ce frère invisible, de cet ami intime dont la pensée, pourtant venue de si loin, inondait sa conscience.

Malgré la perte des quatre premiers dessins, il restait confiant en ce jour mémorable du 18 juin où le destin du monde pouvait basculer. Car ce matin même, n'avait-il pas encore obtenu trois informations si essentielles pour la conduite de la bataille...

Mais voilà! Une fois de plus, à cause de l'intervention de ses ennemis, il n'avait pas été en mesure de suivre la voie tracée par ce frère si obligeant. A chaque fois, ses

adversaires savaient par avance où et quand il agirait. Il s'était finalement demandé si eux-mêmes ne disposaient pas d'un esprit protecteur pour les renseigner !

Avant même d'avoir pu exploiter les trois dessins, cette fois, c'est le colonel Chassagne, alerté par son fils et ses deux compagnons, qui lui a dérobé les trois précieuses indications. Seule satisfaction, il est peut-être mort, ou blessé, ou prisonnier...

Maintenant, il est trop tard.

Au loin, sur le flanc droit de l'armée française, les colonnes prussiennes débouchent sur le champ de bataille.

Chambelland aperçoit les carrés de la garde impériale qui livrent un dernier baroud d'honneur. Il sait que la défaite est consommée et que le sacrifice de ces braves ne changera rien.

## Chapitre 38

Mon rêve s'achève.

En bas, j'observe toujours Chambelland qui s'éloigne maintenant du champ de bataille, emporté par le torrent des soldats survivants en fuite.

Quelques membres de la clique l'entourent encore.

Dans un suprême effort, je me suis rapproché. Au milieu du vacarme qui diminue doucement pour se muer en une rumeur lointaine, je discerne quelques mots distillés à ses complices.

«Aidez-moi. Je ferai votre fortune. Mais avant, je dois écarter la menace en supprimant tous mes adversaires.»

Je sais ce qu'il me reste à faire. Je dois prévenir mes amis.

Mais insensiblement, le paysage s'estompe et je glisse à nouveau dans le trou noir.

Puis, très loin, je perçois la voix d'Anna:

- Guillaume, tu m'entends. Mon Dieu, ne me laisse pas tomber!

Enfin je l'entends rire car j'ai conscience que j'ai souri dans mon sommeil.

Je vais beaucoup mieux.

Après deux jours à l'hôpital, le sifflement dans ma tête a disparu. La douleur est moins vive. Je porte une belle bosse. Je garderai vraisemblablement une fameuse cicatrice.

Anna a éludé toutes mes questions alléguant mon état de fatigue et le besoin de récupération. Le troisième jour, elle est venue me chercher en voiture. Nous avons franchi la frontière.

- Je te ramène à Troyes. Bergerac et Valentin ont promis de nous recevoir dès notre retour. Ils te doivent bien ça!

- Qu'est-il arrivé, Anna?

- Ils te le diront eux-mêmes. Je suis seulement en mesure de t'annoncer la mort de Pierre Rive. Tu sais, constamment à tes côtés, je n'ai pas appris grand-chose. Lorsqu'ils sont passés te voir, ils ne m'ont pas paru très sereins.

Tout au long du trajet, nous avons bavardé de tout et de rien. Le seul sujet tabou qu'Anna se refusa à aborder était celui-là même sur lequel je mourais d'envie de la questionner.

Nous avons déposé nos affaires chez moi puis nous nous sommes rendus au commissariat.

Prévenu de notre arrivée, Valentin nous attendait, seul.

J'ai tout de suite demandé des nouvelles de Léa.

-Pas d'évolution. Elle est toujours plongée dans cette prostration intense. Les examens n'ont pas révélé d'anomalies graves. Les médecins sont relativement confiants sans toutefois oser un pronostic sur l'arrêt de cet état léthargique. Bergerac passe le plus clair de son temps auprès d'elle.

- Anna ne m'a rien dit jusqu'ici. Elle m'a seulement déclaré que Rive avait trouvé la mort.

- C'est exact, Guillaume. Les autorités belges n'ont pas voulu céder et les laisser s'enfuir en emmenant le couple pris en otage. De longues négociations se sont poursuivies toute la journée. La nuit suivante, Rive et ses complices ont mis le feu dans la maison pour faire diversion puis ont tenté une sortie désespérée par derrière. Le couple ainsi que les cinq membres qui accompagnaient le jeune homme sont morts avec lui; les derniers comparses de la bande à Gaudin probablement...

- Hormis celui qui m'a assommé !

- Nous pensons qu'il s'agit d'un homme isolé, un acolyte sans envergure laissé en arrière uniquement pour surveiller la camionnette. La police continue ses recherches.

- Une question commissaire. Avez-vous retrouvé le journal de Chambelland et les sept dessins, soit sur Rive ou même

dans la camionnette?

- Non. La maison a été partiellement détruite par l'incendie. Nous les avons pourtant soigneusement cherchés, y compris à Nancy.

A ce moment, je vis son visage s'assombrir.

- C'est dans cette ville que vivaient ses parents. Il ont été retrouvés le lendemain, la femme étranglée et l'homme pendu. Leur mort remonte à quelques jours en arrière. Ça vous rappelle rien?

- Si! Bien évidemment, les Duvernes.

- Exact. Même mise en scène...

L'hésitation du commissaire à confirmer ouvertement la culpabilité pleine et entière de Rive était flagrante.

- Cet homme était jeune. Comment a-t-il pu manigancer un tel scénario, tuer de sang-froid ses parents et surtout prendre un ascendant si puissant sur des bandits redoutables? Nous tentons d'éclaircir toutes les zones d'ombre. C'est pas simple!

La sonnerie de son portable l'interrompt. Au bout de quelques secondes, un sourire adoucit son expression préoccupée.

- Enfin, dit-il à son correspondant. Anna et Guillaume sont à côté de moi. Nous arrivons tous les trois.

Puis il nous annonça:

- Léa manifeste les premiers signes d'un retour à la conscience.

Dans le couloir, nous avons retrouvé Bergerac, radieux.

- Assis à côté d'elle, je feuilletais un magazine consacré à la peinture lorsqu'elle a subitement émis une succession de râles faibles marquant son désir de s'exprimer. Elle a posé la main sur la revue. Enfin, elle m'a regardé et a esquissé un sourire. Elle vient de se rendormir.

Silencieusement, nous nous sommes approchés de son chevet. Machinalement, j'ai regardé la page ouverte du magazine puis j'ai serré brusquement la main d'Anna qui m'a fixé, étonnée. Je fis signe à l'inspecteur de sortir.

- Je souhaite me rendre tout de suite chez Léa. Vous me

confirmez que toutes ses affaires sont demeurées sur place?

- En effet. J'ai seulement effectué un peu de rangement. Mais qu'y a-t-il Guillaume?

- Je dois absolument vérifier quelque chose.

Un quart d'heure plus tard, je constatai que l'ordre régnait à nouveau dans le salon de la jeune femme, grâce à Bergerac. Dans un coin, j'ai trouvé ce que je cherchais. C'était la reproduction d'une toile de Van Gogh, la même que sur la revue. Elle avait fait les frais de la lutte lors de l'enlèvement de Léa et gisait à terre, mal en point, appuyée contre un mur.

Sans prononcer la moindre parole, j'ai retourné la toile dans tous les sens. Je n'ai pas hésité à déchirer le dos cartonné du tableau sous le regard ébahi d'Anna. Elle a poussé un cri. Un CD était scotché à l'intérieur.

Dans la voiture, j'ai expliqué à Anna l'éclair qui avait traversé mon esprit.

- Quand nous avons visité son appartement juste après sa disparition, tu as insisté sur la lutte farouche qu'elle avait menée contre ses ravisseurs. Tu as même donné pour preuve une grosse théière qui, lancée à la tête d'un agresseur, a atterri sur cette peinture. Je pense que Léa a voulu attirer notre attention sur cet objet mais à cette époque, nous ne l'avions pas compris.

- Mais pourquoi dissimuler des fichiers au dos d'une reproduction de Vincent Van...

Elle s'interrompit net. Nous arrivions chez moi. J'allumai immédiatement mon ordinateur. Au bout de quelques minutes, j'ai seulement articulé les mots suivants:

- Mon Dieu, Vincent...

En fin de matinée le lendemain, Bergerac nous a rejoint. Il semblait épuisé par une nuit sans sommeil. Il tenait le CD entre ses doigts et affichait une satisfaction évidente.

- J'ai travaillé une partie de la nuit à reconstituer le puzzle à partir de l'hypothèse Vincent Duvernes. Après votre appel, nous avons aussitôt alerté Interpol. Les autorités Philippines ont été immédiatement informées. Elles avaient pourtant

certifié la présence de Duvernes sur leur territoire depuis l'hiver dernier. Eh bien, nous venons d'obtenir le résultat de leurs vérifications.

- Elles ont fait vite. Espérons que cette fois, leur enquête n'a pas été bâclée.

- Ça ne leur a pas été trop difficile. Lou, l'assistante de Duvernes à Manille, a complètement craqué dès le début d'un interrogatoire. Depuis plus d'un an, il exerçait sur elle une véritable fascination, une emprise morale absolue fondée sur un amour aveugle. Il lui imposait une pression permanente pour qu'elle lui serve d'alibi.

- Comment son manège a-t-il pu passer si longtemps inaperçu, demanda Anna?

- D'abord en raison du travail très spécial de Duvernes qui l'obligeait soi-disant à courir aux quatre coins du sud-est asiatique pour boucler des reportages sur des groupuscules terroristes. Ensuite, Lou est une surdouée de l'informatique. Grâce aux moyens satellitaires modernes, elle faisait systématiquement relais entre vous et Duvernes lors des communications que vous étiez censés avoir avec lui en Asie.

- Ainsi, Vincent pouvait se situer à n'importe quel endroit de la terre!

Anna ajouta quelques mots qui me firent très mal.

- Y compris en Champagne...

- Guillaume, le contenu du CD est clair. Je résume les informations capitales que Léa avait découvertes avant son enlèvement et qu'elle n'a pas eu le temps de dévoiler. Vincent Duvernes et Alexandre Villeneuve sont demi-frères. Depuis toujours, Vincent aime secrètement Héléne. Il sait pertinemment qu'elle ne pourra jamais lui appartenir. Son nom complet est Vincent Antoine Pierre Duvernes. Le second prénom est celui de son père naturel. Parfois, il signe aussi ses articles avec son troisième prénom, Pierre Duvernes, peut-être par sympathie pour son protégé.

- Vincent aurait supprimé ses propres parents, fit Anna horrifiée?

- Au moins son père adoptif, dis-je. Ça ne me surprend pas trop. J'ai toujours senti chez lui un amour immodéré pour sa mère mais une haine effective pour Bernard Duvernes.

Bergerac poursuivit son raisonnement.

- Depuis la récupération du journal de son aïeul, la spirale de ses crimes ne peut plus s'arrêter. Il n'est plus qu'une coquille qui abrite l'esprit de Chambelland. Comme jadis, il s'entoure d'une bande de brigands redoutables. Gaudin le jeune est une véritable réplique du mentor de Chambelland. Même nom, même instinct nuisible! Nous ne saurons probablement jamais si un lien existait entre les deux Gaudin. Le passé se répète. Grâce à sa prémonition précédant l'attaque des convoyeurs de fonds, Duvernes se rapproche de la bande, élimine un rival et devient le chef redouté d'un noyau de crapules en leur promettant la fortune.

Quant à Rive, Duvernes n'a pas hésité à orienter nos soupçons vers le jeune journaliste. Terrifié par les actes de son maître, Rive agissait continuellement sous sa contrainte, Vincent le menaçant d'éliminer ses parents à Nancy. C'est finalement ce qui est arrivé! Je suis persuadé que le meurtrier s'est caché à plusieurs reprises dans la ferme, Rive lui apportant un soutien logistique durant sa vie clandestine en France. Il y était vraisemblablement le jour où Guillaume a rencontré Rive. C'est pour ça que celui-ci n'était pas très content de sa visite.

Je réfléchissais tout haut.

- Vincent ne perd pas de vue son objectif principal: fournir une assistance à son aïeul ce qui concourt par la même occasion à sa propre protection. Ça passe par une victoire de Napoléon à Waterloo et donc par la nécessité de détenir la totalité des dessins. Il les récupère les uns après les autres. Dans sa tâche, il utilise les sbires de la bande à Gaudin dont il a pris définitivement l'ascendant pour mettre la main sur les croquis. En éliminant Antoine Villeneuve, il fait d'une pierre deux coups. Il assassine son père naturel qui l'a rejeté et en même temps il reprend trois des sept dessins.

Bergerac approuva de la tête.

- Léa a soupçonné tout cela. Lorsque son enquête a commencé à se faire trop pressante, elle a dû éveiller les soupçons de Duvernes. Il échafaude la disparition virtuelle du criminel et a l'idée du faux article du 25 mars 1814. Il décide de confier ce rôle abominable à son père. Selon moi, le scénario survenu ce jour-là dans la ferme est à peu près le suivant: Vincent force sa mère à appeler Hélène à son aide. Pour cela, il la menace de dévoiler à son père adoptif la vérité sur sa paternité. Ce dernier surgit, entend la révélation et laisse éclater sa colère. Profitant peut-être d'un moment d'inattention de Vincent, il étrangle Suzanne. Devant le désastre, Vincent tue son père puis maquille le crime en suicide. Quelle aubaine quand Hélène se présente! Enfin, il a l'occasion de se venger à travers celle qu'il n'a pas pu posséder. Il l'assomme puis l'attache. Vraisemblablement, il veut abuser d'elle avant de l'éliminer. Mais Kerbel survient. Duvernes le tue et s'enfuit. Connaissant parfaitement les environs depuis son enfance, c'est un jeu d'enfants pour lui de s'éclipser avant votre arrivée.

Quelques jours auparavant, Rive s'est rendu aux archives départementales et a obtenu la copie d'une page de la gazette datée du 25 mars 1814. Il y a inséré minutieusement son texte grâce à une manipulation informatique. A partir du jour où Duvernes sent que Léa soupçonne une supercherie, il n'a plus le choix, il programme son enlèvement et le vol des archives pour effacer la preuve du trucage. Il décide de lancer ses complices à l'action, un week-end.

J'imagine la suite. Le jour de la disparition de Léa, toujours sous la contrainte, Rive l'appelle. Il affirme détenir l'identité du véritable instigateur des meurtres. Il exige la discrétion et demande à Léa de le recevoir. Elle accepte et un peu avant midi, elle ouvre sa porte en toute confiance; ses acolytes surgissent... Duvernes la maintiendra en vie pour s'en servir éventuellement comme monnaie d'échange.

Le 18 juin, il oblige Rive à faire diversion et envoie son ultime message à Chambelland depuis la camionnette, comme les autres lors des trois jours précédents. Puis il observe votre approche. Il sort rapidement avec les dessins. Lorsque vous lui tournez le dos pour examiner l'intérieur du véhicule, il vous assomme! Il a parfaitement réussi à transmettre les sept croquis à son aïeul mais c'était sans compter sur votre intervention directe pour épauler Étienne Ségur. Une chose ne me rassure pas, mais alors pas du tout, on ignore où Duvernes se trouve aujourd'hui. On pense qu'il serait retourné aux Philippines.

A cet instant, le téléphone retentit. C'était le professeur Castagnet.

- Je suis enfin parvenu à lire les pages rédigées par Valmont à la fin du manuscrit. Je me propose de vous les amener demain matin.

- Très bien.

## Chapitre 39

Le jour suivant, Bergerac est arrivé vers neuf heures suivi de peu par Castagnet.

- Guillaume, le préfet désire nous voir cette après-midi. Duvernes s'est évanoui dans la nature et nous devons absolument définir une stratégie.

Ma réponse surprit l'inspecteur.

- J'ai une petite idée là-dessus. J'en ferai part au préfet mais écoutons d'abord le professeur Castagnet.

Celui-ci paraissait très satisfait de son travail.

- Je souligne une fois de plus la médiocrité de l'écriture de l'inspecteur Valmont. Cet homme rédigeait vite, en oubliant parfois les règles élémentaires de ponctuation. L'encre qu'il utilisait était de mauvaise qualité et s'est éclaircie avec le temps. De plus, avec l'état de dégradation du manuscrit, ça n'a rien arrangé!

Nous commençons à avoir de sérieux doutes.

- Soyez rassurés, j'ai pu retranscrire la teneur du texte, hormis les toutes dernières lignes. Je récapitule les points essentiels et les déductions qui en découlent.

Le soir de la débâcle de Waterloo, dans la confusion, Ségur est séparé de ses compagnons, emporté par le flot de milliers de fuyards. Chambelland et quelques complices survivants attrapent Étienne et, le menaçant de mort, lui extorquent le renseignement sur le lieu précis où ont été cachés le journal et le rapport de Valmont, à Laon. A ce moment-là, il révèle à son adversaire avoir déguisé en suicide le crime de son père adoptif, Louis, en mars 1814. Puis il donne l'ordre à ses acolytes de le supprimer.

Mais François Chassagne et le policier, accompagnés d'un peloton de la Garde Impériale, surgissent in extremis. Les derniers complices de Chambelland périssent. Celui-ci parvient à s'enfuir. Valmont et François le poursuivent tandis qu'Étienne repart en Champagne pour protéger sa famille.

Chambelland repasse à Laon, tue le notaire, reprend son journal mais ne peut pas récupérer le rapport.

- C'est exact. Le notaire de Laon, Maître Carpentier, s'est séparé tout de suite de ce document en le faisant parvenir à son collègue de Troyes. Il estimait ne pas être en mesure de conserver en sécurité un papier aussi sensible. Il stipule à son homologue de le remettre en main propre à Étienne.

Anna ajouta.

- Cela explique aussi la colère de Duvernes remarquée par Jean-Pierre Marcellin la nuit du meurtre du prêtre à l'institution Saint-A.... Il n'a pas retrouvé le fameux rapport.

- Je continue, dit Castagnet. Chambelland est de retour en Champagne début juillet. Le matin du 15, il se rend chez les Ségur pour accomplir sa sinistre mission. Au même moment, Étienne dresse la liste des quatre détenteurs des dessins. Jean-Baptiste Ségur fait atteler la calèche. Il veut emmener sa fille Marie dans leur maison située au vieux centre de Troyes pour la mettre à l'abri.

Puis, Étienne rédige une lettre, celle que vous m'aviez confiée pour la déchiffrer, dans laquelle il inscrit quelques courtes et précieuses indications: la cachette à Laon, l'existence de sept feuilles avec quatre noms et quatre endroits où elles ont été déposées.

- Apparaît-il quelque part le nom du destinataire auquel son courrier était adressé, demanda Anna à Castagnet?

- Non, lui répondit le professeur, enfin... aucun nommément.

- Eh bien moi, je crois le savoir. A Guillaume! Pourtant sans le connaître. Il devine que quelqu'un reprendra plus tard le flambeau pour achever la lutte qu'il a commencée.

- Allons, Anna...

- Euh... fit Castagnet, c'est pas impossible. Car un peu plus loin, Valmont précise qu'Étienne l'a instamment prié de terminer la relation complète de l'histoire, quoiqu'il arrive. Ségur estimait que les trois messages lus «dans sa tête» étaient la manifestation d'une personne, vivant dans le futur, résolu à lui prêter main forte dans son combat contre Chambelland. Il jugeait essentiel en retour de multiplier les informations susceptibles d'aider cet esprit bienveillant, par exemple en livrant l'emplacement des dessins pour qu'il s'en empare le premier. La lettre fut donc bien écrite, ainsi d'ailleurs que la liste, à l'attention de ce lointain successeur.

- Bon, ensuite que s'est-il passé, demanda Bergerac?

- Étienne dissimule la liste derrière son portrait. Après, il se rend dans le parc pour enfouir son manuscrit sous la statue, lieu défini avec l'inspecteur et que ce dernier désigne dans son rapport. Mais Chambelland arrive déjà. Il pénètre dans la maison et prend connaissance de la lettre. Vraisemblablement, il a dû transcrire sur son journal les précisions concernant les quatre possesseurs des dessins ainsi que le rapport du policier. Mais il ne peut pas la brûler entièrement car à cet instant, Valmont et Chassagne font irruption. Ça, nous en avons déjà émis l'hypothèse. Chambelland s'enfuit par le parc et surprend Étienne. Il réussit à l'éliminer. François, avant de continuer la traque, dépose cette correspondance en partie brûlée avec le premier manuscrit qui sera découvert par des ouvriers dans la maison des Castel.

- Voilà donc pourquoi Duvernes avait constamment sur nous une longueur d'avance! Enchaînai-je. En revanche, il n'a pas soupçonné l'existence d'un document sous la statue.

- En effet, conclut Anna, Chambelland n'a rien spécifié dans son journal à ce sujet. Heureusement pour nous!

- Se sentant pourchassé, avance Castagnet, Chambelland repasse par la ferme pour y cacher son terrible ouvrage que le sabreur retrouvera bien plus tard. Puis il part à Troyes pour régler ses comptes. Avant de s'en prendre au père et à sa fille, il veut écarter la menace en se débarrassant de Valmont et de Chassagne. Mais le piège qu'il leur tend ne

fonctionne qu'à moitié. S'il blesse sérieusement l'inspecteur à l'épaule avec son pistolet, il n'entaille que légèrement François au bras dans le duel qui s'ensuit. Jean-Baptiste Ségur se précipite pour donner les premiers soins. Chambelland recharge son arme. Marie n'a pas d'autre choix que d'accepter de le suivre face à sa menace d'achever les Ségur. Après un bandage sommaire, François enfourche sa monture pour se lancer à leur poursuite. Il apprend que deux cavaliers, un homme et une femme, ont été aperçus se dirigeant vers le nord. Il hésite: Chambelland retourne-t-il à la ferme familiale ou emmène-t-il Marie chez les Ségur, lieu où son amour fut repoussé par la jeune femme?

Hélas, la fin de la narration est effacée.

Valmont, selon la promesse faite à Étienne, a donc déterré le document afin de clore le récit. C'est pour ça que nous connaissons la suite. Je suppose qu'à l'issue de l'affaire, le policier a replacé le manuscrit sous la statue.

- Bon, fit Bergerac. Je vous rappelle notre briefing cette après-midi à la préfecture.

Dès le début de la réunion, j'ai exposé ma conviction au préfet.

- En somme, me dit-il, ce que vous nous proposez, c'est de ne rien faire, de ne surtout pas essayer de coincer Duvernes. Valentin symbolisait l'image même de l'incrédulité.

- Pourtant, dit le commissaire, même si Rive n'est plus là pour l'assister, Duvernes demeure toujours convaincu que la ferme de ses parents reste un abri sûr. Nous nous sommes bien gardés d'y remettre les pieds. Tôt ou tard, à son retour d'extrême orient, il va y revenir et alors....

- S'il flaire votre dispositif, il comprendra immédiatement que vous l'avez enfin identifié. Ceci ne doit en aucun cas se produire.

- C'est un peu tard. Les autorités philippines ont arrêté Lou; ne l'oubliez pas.

- Pas tout à fait, Monsieur le préfet, dit Bergerac. Après son interrogatoire, la police de Manille l'a contrainte à rejoindre son poste et à feindre une attitude normale. Nous aurions

procédé de la même manière pour attraper plus facilement Duvernes. Pour l'instant, ce dernier ne se doute de rien.

- Vous pouvez un peu plus étayer votre raisonnement, me demanda le préfet?

Je pris quelques secondes de réflexion avant de me lancer, conscient de la fragilité et du caractère stupéfiant de mes allégations.

- Jusqu'ici nous avons probablement écarté le risque d'un ébranlement historique d'une portée inimaginable. Or, il est vital de respecter aujourd'hui le cours des événements tels qu'ils se sont déroulés jadis à l'époque de l'Empire pour ne pas assister à la répétition d'une telle perspective. Autrefois, Chambelland s'en est pris aux Ségur dans la nuit du 15 au 16 juillet 1815. Or, pour nous, la nuit du 15 au 16 juillet, c'est dans deux semaines. Comme son modèle, je suis persuadé qu'à ce moment-là, Vincent tentera quelque chose contre les Castel. C'est là qu'il faut lui tendre un piège, pas avant.

- Bon sang, mais pourquoi, s'emporta Valentin?

- Monsieur le préfet, si ces transferts invraisemblables sont bien intervenus, d'une part entre Duvernes et Chambelland et d'autre part entre Ségur et moi, nous devons envisager une possible réplique du phénomène dans un futur proche ou lointain! On s'exposerait une fois de plus à infléchir le cours de l'histoire, avec peut-être une victoire française à Waterloo, en raison d'une tentative ultérieure tout à fait concevable!

- Une tentative ultérieure, mais comment, par qui?

- Il faut enfin mettre la main sur ces maudits dessins. Ils constituent une menace redoutable car un fou, médium surdoué, désireux de bouleverser l'histoire, pourrait à l'avenir s'en emparer à n'importe quel prix pour recommencer l'expérience. Après tout, cela a réussi une fois! Tout doit être mis en œuvre pour empêcher cette éventualité en éliminant Duvernes mais aussi en récupérant le journal de Chambelland et les sept dessins, en vue de leur destruction.

Le préfet suivait visiblement mes arguments avec une grande attention.

- Comment procéderiez-vous?

- Eh bien, je ferais en sorte que Vincent ne se doute de rien, que nous le maintenions dans une quiétude totale. On lui donne ainsi l'impression d'être encore le maître de la situation. Car si l'inverse devait se produire, imaginez le danger! Il se débarrasse des preuves, ou, plus sûrement, il cache les dessins et ce journal maléfique quelque part où jamais nous ne les retrouverions. Jusqu'au jour où, un successeur, aussi dément et doté de capacités paranormales hors du commun, tombe dessus et suive la voie tracée.

Je sentis que j'avais frappé juste. Anna me serra la main.

- Monsieur Castel, vous êtes conscient de la menace encourue en laissant encore plusieurs jours ce fou criminel vagabonder dans la nature.

- Je n'en suis pas si sûr. En effet, entre la fin de la campagne de Belgique et la nuit fatale du 15 au 16 juillet, nous n'avons pas connaissance d'autres meurtres, hormis celui de Maître Carpentier, le notaire de Laon. Or, à présent, un acte similaire est sans fondement puisque Vincent détient le journal de son aïeul. On est donc en droit de penser qu'il n'y aura pas d'autre victime avant qu'il s'en prenne à ma famille.

Valentin semblait presque convaincu.

- Je vois les choses de la façon suivante. Dès maintenant, en passant par son assistante à Manille, vous contactez Duvernes. Vous lui expliquez que vous regroupez votre famille le 15 juillet pour un événement familial...

- Par exemple, pour nos fiançailles, fit Anna.

Je faillis m'étrangler. Valentin continuait, imperturbable.

- Nous, nous prévenons la police philippine de ne pas bouger avant votre appel. Si vous ne vous trompez pas et si sa volonté de se conformer au scénario de son aïeul reste intacte, il devrait immanquablement vous annoncer sa venue. Si en plus, vous pouviez aller le chercher à sa descente d'avion, ça nous arrangerait bien! Je suis conscient du péril et de la difficulté morale mais c'est un bon moyen

de contrôler Duvernes. Nous ne mettrons en place aucune surveillance rapprochée mais vous serez muni d'une radio minuscule. Nous entendrons toutes vos conversations et nous ne serons pas très loin.

- Je t'accompagnerai, il ne se doutera de rien.

Deux courtes semaines précédaient le moment fatidique. Malgré l'assurance d'Anna, je sentais la peur s'accroître insidieusement au fil des jours.

## Chapitre 40

Une fois encore, Lou fut mon interlocutrice incontournable pour remonter jusqu'à Vincent.

Avant de m'entretenir avec lui, j'avais au préalable construit mon argumentaire pour ne pas déraiper. Mais en entendant sa voix, je me suis remémoré en un éclair tout ce qui était advenu depuis l'hiver dernier, cet enchaînement de mensonges et d'horreurs. Je suis resté muet.

Heureusement, Anna a su réagir.

- Bonjour Vincent. Guillaume est si ému par la nouvelle qu'il doit t'apprendre qu'il en a perdu la parole.

Je me ressaisis et lui fis part de la raison pour laquelle je sollicitais sa venue.

- ... Aussi je ne pourrais pas tolérer l'absence de mon meilleur ami. Anna et moi, nous nous sommes décidés récemment et on n'a pas souhaité faire traîner les choses. Bref, nos fiançailles ont lieu dans deux semaines, le 15 juillet précisément. Si on peut compter sur toi, on ira même t'attendre à l'aéroport?

Il ne mit qu'une seconde pour nous répondre.

- Évidemment! Je te rappelle pour te faire part du jour et de l'heure de mon arrivée.

A l'autre bout du fil, une courte hésitation fut perceptible.

- Bien entendu, j'ai suivi dans la presse les événements de Belgique. La mort tragique de Pierre Rive et de ses parents m'ont beaucoup affecté.

- Je n'en doute pas! Me suis-je exclamé sans pouvoir me retenir.

Adroitement, Anna a pris tout de suite le relais.

- Quand nous serons réunis, nous reparlerons de la conclusion de cette horrible histoire. L'issue est dramatique, certes, mais au fond, nous nous en félicitons! Une journée après la communication, Bergerac nous a expliqué que les autorités philippines avaient interpellé Lou pour un motif fallacieux d'usage de stupéfiants. Il était absolument vital d'éviter que la jeune femme craque et avoue la supercherie à Duvernes.

Nous sommes allés l'accueillir le 14 juillet.

Je me suis rendu compte qu'Anna maîtrisait la situation beaucoup mieux que moi. Sa présence à mes côtés émettait un signal rassurant en direction de Duvernes. En tout cas, ce fut pour nous deux un authentique exploit de faire abstraction de ce contexte hallucinant et de simuler un soulagement sincère comme si l'élimination de Rive signifiait réellement la fin de nos tourments.

J'ai trouvé Vincent amaigri, mais en bonne forme physique, me semblait-il. J'ai surtout remarqué ses yeux, brillants et scrutateurs.

- Alors, vous faites le grand saut, tous les deux! A quand les noces?

- Oh, fit Anna goguenarde. On n'en est pas encore là! Tu comprends, Guillaume est très conservateur. On a vraiment eu envie d'officialiser notre liaison.

- Bien. J'ai hâte de me retrouver dans la ferme de mes parents. Vous savez, à Manille, il fait nuit à cette heure-là. Aussi, si je m'assoupis dans la voiture, ne m'en veuillez pas. J'espère que tout est en ordre chez moi, car c'est... Pierre qui s'occupait de la maison durant mon absence.

- Ne t'inquiète pas. Nous avons vérifié. Tout va bien.

Anna conduisait la voiture. J'étais à côté d'elle, Vincent sur le siège arrière.

J'ai pris mon courage à deux mains pour aborder une version édulcorée des événements.

En dépit d'une répétition soignée, dès le début, je fus conscient que mon discours manquait de naturel et de clarté.

Anna se prit à rire.

- Excuse-le, Vincent, dit Anna. Guillaume est encore sous le coup de l'émotion. Nos fiançailles le perturbent. Qu'est-ce que ça sera le jour du mariage?... Bon, je reprends le fil de l'histoire depuis notre dernière rencontre.

Je ne lui ai pas laissé le temps de poursuivre.

- Hélas, c'était à la mort de tes parents. Ensuite, malgré la poursuite des atrocités, nous avons été soulagés d'apprendre que l'auteur du massacre n'était pas ton père. Tu as eu des doutes, toi aussi?

Bergerac m'avait recommandé de ne pas jouer au plus fin et de ne pas mésestimer l'intelligence de cet ancien meilleur ami devenu aujourd'hui mon ennemi le plus enragé. Ce paradoxe abominable et la colère qui en découlait pouvaient être à l'origine d'un dérapage dont il fallait se garder à tout prix. Pour notre sécurité, Duvernes devait être maintenu dans une complète sérénité. Je sentais bien que ma question pouvait contenir une menace grave.

Une fois de plus, Anna sauva la mise. Je me promis à l'avenir de mesurer mes propos.

- C'est vrai. A cette époque, notre peine a été en partie atténuée en apprenant que ce jeune journaliste constituait le coupable idéal.

- Quand avez-vous commencé à le soupçonner?

- Nous nous sommes posés des questions concernant l'article du 25 mars 1814. Son authenticité éliminait la pression policière des épaules du sabreur, or c'est Rive qui l'a découvert. Pourtant la police ne détenait aucune preuve sérieuse et ton jeune protégé possédait des alibis irréfutables.

Anna s'interrompit quelques secondes. Vincent hésitait mais finalement posa sa question.

- Comment a-t-il pu commettre tous ces crimes avec succès, sans être inquiété?

On décelait dans sa voix une dose d'appréhension.

- L'inspecteur Bergerac est convaincu que les membres de l'ex-bande à Gaudin ont participé activement à tous ces horribles méfaits. Rive avait pris sur eux un formidable

ascendant. Son autorité était fondée sur une incontestable intelligence et aussi sur la crainte inspirée par la barbarie de ses actes. Ils ont eu confiance en son plan quand, en possession des sept dessins, il a exercé un chantage sur les autorités. Tous ses complices ont disparu à présent.

Ensuite Anna passa en revue sans s'appesantir certains éléments clés de l'affaire: l'épisode de l'institution Saint-A..., la découverte de la liste et la disparition de Léa, la recherche infructueuse des sept dessins, la pression sur les autorités, le sauvetage de Léa et enfin notre intervention en Belgique.

- En somme, son mobile unique était l'argent, fit Vincent.

- Naturellement. Il a exigé le versement d'une prodigieuse rançon. Selon lui, les autorités, en refusant son chantage, prenaient le risque d'un bouleversement historique aux conséquences incalculables. Rive menaçait d'affoler la population en dévoilant le transfert d'informations rendu possible grâce aux fameux dessins envoyés de notre époque vers un passé éloigné. L'incrédulité de la foule n'a pas de limite. La réaction du public était impossible à prévoir face à un effondrement des valeurs scientifiques ancrées depuis longtemps dans nos sociétés modernes. Il a joué sur une rupture destructrice de notre ordre social provoquée par ses révélations explosives. Imagine l'impact si le monde apprenait qu'il devenait maintenant possible de modifier ce qui est arrivé hier... Il est vraisemblable que tout un tas de détraqués auraient tenté n'importe quoi pour que Rive parvienne à ses fins!

Vincent paraissait visiblement satisfait de la réponse d'Anna.

- Au bout du compte, le nombre de morts est impressionnant, n'est-ce pas Vincent?

- Je suis confondu par les horreurs que ce jeune homme a accomplies. Je lui avais pourtant mis le pied à l'étrier au début de ses études. Au hasard d'un reportage, le rédacteur en chef d'un quotidien me l'avait confié en tant que stagiaire. Si j'avais pu deviner...

- Parfois, dit Anna, les personnalités recèlent des facettes

que même les individus qui les détiennent ne soupçonnent même pas.

- Mais qu'est-ce qu'il est allé faire en Belgique et comment la police a-t-elle été mise au courant ?

Anna posa affectueusement une main sur mon genou comme pour signifier de me taire.

- Nous pensons que la prise d'otages avait pour but d'afficher au grand jour sa détermination à assurer ses hypothétiques transmissions. Par cet acte, il s'est propulsé sur le devant de la scène car il voulait attirer l'attention du public sur le refus des autorités à admettre sa capacité à modifier le cours de l'histoire. C'était sa dernière carte! C'est pour cela qu'il s'est rendu là-bas, à la période correspondant à la bataille de Waterloo. Est-ce qu'il y a cru lui-même, nous ne le saurons jamais.

J'admirai l'habileté d'Anna. Elle était parvenue à dissimuler tout un pan de la vérité, notamment le manuscrit dégradé d'Étienne et mes tentatives de communications réussies vers le passé. Mais ces éclaircissements sur les motivations supposées du sabreur seraient-ils suffisamment plausibles pour être acceptés en l'état par notre passager?

Plus tard, Anna m'a avoué avoir été assaillie par une crainte effroyable. En mettant en avant une version falsifiée des faits, elle s'est demandée si Vincent connaissait notre degré exact d'implication dans l'échec de Chambelland et donc, dans son propre revers. Elle redoutait un réveil de l'être abominable enfoui dans la personnalité de Duvernes qui, pour l'instant, n'extériorisait aucun caractère morbide.

En fait, Vincent a semblé rassuré par toutes nos explications.

Il déclara être épuisé par le voyage, ce qui était probable, et sombra dans un sommeil lourd jusqu'au moment d'arriver à destination.

- Vincent, tu ne sais pas à quel point ta présence me fait plaisir. Demain, tout le monde sera si content de te revoir!

- Et moi donc, jeta-t-il!

Je ne sais pas si l'homme qui a souri sournoisement devant moi était le Vincent qui fut jadis cet ami si proche ou bien son monstrueux prédécesseur...

Nous l'avons abandonné avec soulagement à la ferme de ses parents.

Dès que nous sommes parvenus sur la route principale, à quelques kilomètres de la ferme, Anna a vu surgir une voiture dans son rétroviseur. En me retournant, j'ai reconnu Bergerac en la personne du conducteur. Il n'était pas seul, l'inspecteur Rambert l'accompagnait. Ils nous escortèrent jusqu'à mon appartement.

- Bravo à tous les deux. Vous n'aviez pas un rôle facile. Maintenant voici plusieurs détails à respecter demain à la lettre. Guillaume, téléphonez à Duvernes en début d'après-midi pour lui préciser l'heure souhaitée de son arrivée. Nous avons besoin de connaître le moment approximatif de son départ de la ferme. Valentin ainsi que des membres de la police scientifique vont s'y précipiter. Ne perdons pas de vue l'impératif majeur qui est de récupérer le journal de Chambelland et les sept dessins.

- Il les aura peut-être sur lui.

- C'est encore mieux. Anna, je compte sur vous pour organiser une mise en scène digne de fiançailles somptueuses.

- Je vais faire comme si c'était vrai.

- Quand vous accueillerez Duvernes chez vous, vous annoncerez que votre père, Hélène et Alexandre sont en route. En réalité, ils seront tous réfugiés dans votre maison familiale sous la protection de Rambert. Anna, c'est vous qui lui ouvrirez la porte. Ça le mettra en confiance. Demain matin, je mettrai notre dispositif en place.

Dans la soirée, Dureuil a téléphoné. Sa voix était inquiète. Nous n'avions pas voulu l'avertir du piège qui se refermait méthodiquement sur Vincent; pourtant...

- C'est demain, n'est-ce pas?

Devant l'absence de réponse, il n'osa pas nous questionner davantage.

- Bien, écoutez. Les conseils de prudence sont certainement superflus. D'ailleurs, je ne redoute pas une catastrophe. Attention cependant; votre traquenard ne fonctionnera pas exactement comme vous et vos amis policiers l'espèrent. La soirée ne fut pas très détendue.

Dès le lendemain matin, je ressentis une impression bizarre qui me recommandait d'agir spontanément, selon mon instinct, et non pas d'après les injonctions de mes compagnons. Cette sensation diffuse m'accompagna une partie de la journée mais je mis cela sur le compte de l'avertissement de Dureuil qui avait perturbé mon sommeil. J'ai téléphoné à Vincent dans l'après-midi comme me l'avait ordonné Bergerac. Brièvement, j'ai pris de ses nouvelles et je lui ai indiqué l'heure à laquelle nous l'attendions ce soir, chez moi.

Anna a préparé nos fiançailles virtuelles avec un maximum d'efficacité. Elle a tenté de me dérider.

- Allez, ne te fais pas autant de mouron. Nos malheurs sont bientôt finis. Te rends-tu compte? J'organise nos propres fiançailles. Des fausses évidemment, je te rassure! Quoique... C'est une bonne répétition, qu'en dis-tu?

Malgré la présence des policiers dans l'appartement, son comportement était toujours aussi peu empreint de réserve et elle s'affairait avec un plaisir évident dans la tâche que Bergerac lui avait confiée.

L'inspecteur se crut obligé d'en rajouter une couche.

- Détendez-vous et souriez, Guillaume. Après tout, c'est un grand jour pour vous!

- Ah, tu vois, l'inspecteur est de mon avis. A moins que tu hésites encore à t'engager?

- Bon, ça va tous les deux. Inspecteur, êtes-vous vraiment persuadé qu'il ne se doute de rien? Et si au dernier moment, il avait un soupçon et ne se déplaçait pas?

- Je ne vois pas pourquoi. Vous avez été épatants hier tous les deux. De toute façon, si Guillaume a vu juste, il viendra pour accomplir jusqu'à son terme son infâme scénario et essayer de vous éliminer, vous et les vôtres, tel

Chambelland jadis vis-à-vis de la famille Ségur. Ça nous faciliterait bien la tâche s'il détenait sur lui les documents de son ancêtre. Mais je fais confiance à Valentin et à la police scientifique pour détecter la moindre cachette dans la ferme des Duvernes. Bon, je sais que vous connaissez par cœur mes consignes mais je vous les rappelle encore ...

Pour la énième fois, Bergerac s'apprêtait à reprendre ses explications lorsque la sonnerie de son portable retentit. Je compris au changement de sa physionomie qu'un événement inattendu était survenu.

- Vers dix-huit heures, ils ont bien observé le départ de Duvernes. Ils ont ensuite attendu une dizaine de minutes avant d'investir la ferme. Au moment où ils allaient pénétrer dans la cour, il y a eu une énorme explosion. La grange et le hangar où se situait la remise dans laquelle on avait décelé des signes d'occupation achèvent de se consumer. Seule la maison d'habitation n'est pas totalement détruite. Valentin a peu d'espoir de récupérer quelque chose.

C'est à nous de jouer! Prions le ciel que Duvernes ait conservé sur lui les sept dessins ainsi que l'abominable journal de Chambelland.

## Chapitre 41

Une heure plus tard, Valentin rappela.

- J'ai reçu une communication venue d'Interpol. La police de Manille a relâché Lou une journée trop tôt malgré nos instructions. C'est elle qui a probablement prévenu son patron. Il est en train d'effacer toutes les traces.

Mon angoisse grandissait.

- Commissaire, Duvernes n'est toujours pas là! Ayant appris la chute de sa couverture en Asie, il sait pertinemment que nous l'avons identifié. Ça m'étonnerait qu'il tombe dans le panneau.

- On n'a pas le choix. Patientons. Je lance un mandat d'arrêt sur Duvernes. Ne craignez rien. Bergerac est près de vous et Rambert protège votre famille.

A peine avais-je reposé le combiné que le même sentiment étrange perçu depuis le matin s'imposa à moi, cette fois avec une force irrésistible. Je ne tenais plus en place. Dans un état second, je tournais dans le salon comme un lion en cage, sans répondre aux questions inquiètes d'Anna et de Bergerac qui, surpris, essayaient de tempérer ce comportement inexplicable.

Vers vingt et une heures, mon impatience atteignit un paroxysme et, sans leur laisser le temps de réagir, je m'élançai vers la porte de l'appartement en jetant simplement:

- Je file chez mon père...

Anna était sur le point de se précipiter vers l'entrée pour me rattraper quand le téléphone sonna à nouveau. Bergerac, lancé à ma poursuite, stoppa nette sa course en entendant

les premiers mots.

- Bonsoir Vincent.

Elle brancha le haut-parleur. L'autre voix, déformée par la haine, enchaîna aussitôt.

- Je veux parler à Castel.

- Il n'est plus là. Tout à l'heure, nous avons appris le terrible incendie survenu à la ferme de tes parents... Aussitôt, Guillaume est parti là-bas pour t'apporter son aide. Cela te surprend?

- Tant pis. Toi, écoute ! Allume ton portable et branche-toi sur Internet. J'ai une petite vidéo à te transmettre...

Quelques instants plus tard, Anna reconnut les lieux.

- C'est le grenier de la maison des Castel ! expliqua Anna à Bergerac. Nous y avons cherché toute une journée la liste écrite par Ségur concernant les quatre détenteurs des dessins.

A l'autre bout, le preneur d'images promenait sa caméra au milieu d'un décor inquiétant.

L'image était floue. Sous la haute charpente, la lumière faible qui éclairait le vaste espace encombré d'objets hétéroclites provenait d'une unique ampoule accrochée sur une poutre, au milieu du grenier.

Dans les secondes qui suivirent, ce qu'ils distinguèrent confusément sur l'écran suffit à les traumatiser pour le restant de leurs jours.

A deux bons mètres au-dessus du sol, une sorte de planche horizontale supporte trois, non... quatre personnes. Elles se tiennent debout, côte à côte. Une corde entoure le cou de chacune d'entre elles.

Anna poussa un cri car, comme Bergerac, elle a reconnu trois silhouettes: George Castel, sa fille Hélène et son gendre Alexandre. Ils ne distinguent que la forme vague du quatrième otage. En dessous, l'inspecteur Rambert est assis sur une chaise, la tête effondrée sur la poitrine. Il ne bouge pas. Le sinistre cadreur s'attarde sur lui. Une mare sombre sur le sol révèle que le policier s'est totalement vidé de son sang.

La voix assourdie et presque méconnaissable de Duvernes résonna dans le téléphone.

- Maintenant, regardez...

La caméra, fixée sur un trépied, filma la scène, effroyable. Les spectateurs entrevirent l'ombre de l'assassin qui s'approchait lentement derrière l'inspecteur. Il tenait une longue lame dans sa main droite.

Anna et Bergerac s'attendirent presque à la suite. Dans la pénombre, ils virent le sabre s'élever puis, dans un éclair, s'abattre sauvagement sur la nuque du pauvre Rambert.

Anna cacha son visage derrière ses mains. Seul l'inspecteur réussit à soutenir la brutalité des images.

- Je laisse une heure à Castel pour me rejoindre. Vous savez où je suis. Sinon...

Devant l'écran, ils aperçurent la pointe de la lame ensanglantée dirigée vers les quatre futurs suppliciés.

- Vite, Anna, fonçons là-bas...

Durant le trajet, Anna tenta de me joindre, en vain.

- Guillaume va certainement nous appeler, dit-elle; patientons... C'est bizarre mais...

- Mais?

- Mais le quatrième individu!

- Eh bien?

- Il m'a semblé reconnaître la silhouette... celle de Vincent! Bergerac n'osa pas répliquer.

Des forces de police, nombreuses, encerclaient la maison. Plusieurs voitures et ambulances stationnaient devant la grille. Anna et Bergerac repérèrent Valentin.

- Le préfet arrive, dit le commissaire laconiquement comme si la situation le dépassait complètement. A priori, vous n'avez pas été les seuls à assister à cet épouvantable spectacle...

Effectivement, une minute après, une voiture déboucha en trombe et pila juste devant eux. Le préfet en descendit.

- Les images que vous avez visionnées ont également été transmises aux chaînes de télévision. L'assassin exige un passage à l'antenne. Il veut s'adresser au grand public par

télévision interposée grâce à un flash diffusé en même temps sur les grandes chaînes nationales. Si nous refusons, il liquide les Castel. Il a précisé un numéro où il nous est possible de l'appeler. Le ministre de l'intérieur a pris les choses en main. Il est intervenu auprès des différentes rédactions pour solliciter leur discrétion...

Il fut interrompu par la sonnerie de son portable. Il écouta son correspondant pendant deux minutes, sans répondre.

-... Bien, Monsieur le ministre, je vous tiens au courant.

Il scruta sa montre.

- Il est vingt-deux heures. Nous avons une heure pour agir. Le ministre a obtenu des chaînes un créneau commun à vingt-trois heures. Cependant, il est hors de question d'autoriser une retransmission quelconque émanant de ce détraqué. Bien; quelle sont nos différentes possibilités d'action?

Puis le préfet regarda tout autour.

- Mais où est Monsieur Castel?

Bergerac désigna la masse sombre de la maison.

- Probablement à l'intérieur...

Je me trouve au rez-de-chaussée, dans l'obscurité du salon, comme paralysé. L'horloge vient d'annoncer vingt-deux heures.

Tout à l'heure, en poussant la grille, j'ai constaté avec terreur qu'aucune lumière n'éclairait les fenêtres de la façade. Bizarrement, là-haut, seule une faible lueur émane de l'œil-de-bœuf situé au milieu du toit.

J'ai pris des précautions infinies pour pénétrer dans la maison. Avant d'entrer, en faisant le tour complet à l'extérieur, je me suis rendu compte que la porte vitrée donnant sur le parc était entrouverte.

La peur au ventre, j'ai parcouru en bas pièce après pièce, y compris le cabinet de mon père. Personne. Le silence enveloppe mes déplacements. Par moments, j'ai bien discerné des bruits légers provenant de l'étage.

J'allume mon portable. Il est temps de rassurer Anna et l'inspecteur. Je m'exprime à voix basse.

Quelques mots ont suffi pour nous renseigner mutuellement sur la situation.

Je compose maintenant l'autre numéro. Il a décroché. Sans attendre de réponse, j'ai seulement annoncé: «Je monte.»

En poussant la porte du grenier, le spectacle qui s'offre à mes yeux restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Il m'accueille, un pistolet automatique pointé sur moi.

Mais... Qui est-ce? C'est Vincent? Non! Ce n'est pas Vincent. La ressemblance est stupéfiante pourtant je ne reconnais pas dans cet homme mon ami d'enfance.

A côté de l'inconnu, un sabre, dont la lame est maculée de sang, est appuyé verticalement sur une poutre. Immédiatement, à l'expression démente peinte sur son visage, j'ai compris que l'être qui m'examine maintenant avec haine est bien mon ennemi mortel, le sabreur, sans l'ombre d'un doute.

Mais, plus que cette menace, une scène atroce attire mon attention.

Le corps de Rambert, décapité, est recroquevillé sur une chaise, la tête sur les genoux.

En hauteur, les deux extrémités d'une grosse planche reposent sur deux poutres horizontales.

Je me mets à trembler.

Car, debout sur ce madrier instable, quatre personnes, les mains derrière le dos, s'échinent à rester parfaitement immobiles afin d'éviter la chute: mon père, Hélène, Alexandre... Vincent! Quatre cordes fines et solides enserrant leur cou et décrivent une boucle flasque, avant de se perdre vers la partie supérieure de la charpente noyée dans l'obscurité. Les quatre brins qui retombent sont solidement noués à hauteur d'homme sur une pièce de bois oblique. Juste derrière ce monstrueux échafaud, une échelle double a probablement servi à l'assassin pour ligoter ses prisonniers.

Un lien relie les chevilles des quatre malheureux. Georges Castel, le plus lourd, est au centre. Mais ce qui m'effraie le plus, c'est cette dernière corde qui entoure les jambes de

mon père et dont l'autre extrémité est attachée au poignet de mon adversaire impitoyable.

Le sosie de Vincent Duvernes sourit hideusement.

- Tu veux que je te fasse un dessin?

C'est inutile. Un geste brutal du sabreur précipitera le corps de mon père dans un plongeon mortel en entraînant les autres. Et si les nuques ne se brisent pas immédiatement, l'étouffement par pendaison aurait vite raison des quatre victimes.

- En ce qui te concerne, je t'ai réservé un autre sort. Monte à côté de ta sœur. Fais vite!

Il fit mine de tirer la corde. Je n'ai pas le choix. Nous étions à sa merci. J'ai gravi lentement l'échelle pour atteindre Hélène. Figée sur la planche, elle me fixe avec des yeux terrifiés.

- Qui êtes-vous?

Son rire délirant a retenti dans le vaste espace.

- Tu veux connaître mon nom? Oh, après tout... Je m'appelle Nicolas Chambelland, ça te dis quelque chose?

Dans d'autres circonstances, j'aurais relevé l'absurdité d'une telle révélation. Mais le son de la voix recelait une telle dose de hargne et de certitude que mes doutes s'effacèrent instantanément. Chambelland s'est rapproché et a ôté l'échelle tout en m'observant avec précaution.

- Quelle surprise, hein Castel! Je n'ai pas le temps d'engager une longue conversation. Allez; je te livre seulement un petit secret. Tout ceci n'est finalement qu'une touchante réunion familiale. Quant à lui, dit-il en désignant Vincent, c'est probablement le meilleur d'entre vous...

Il est revenu se placer à côté du corps de Rambert. Sans manifester la moindre émotion, il a levé les yeux.

- J'ignore comment tu as fait? Mais je dois me rendre à l'évidence: Waterloo reste une défaite française. J'étais pourtant persuadé avoir correctement accompli ma tâche. Mes messages ont bien été transmis! De toute façon, ce n'est que partie remise car quelqu'un réussira plus tard là où j'ai échoué! Tu vas bientôt comprendre. J'avais envisagé la possibilité d'un échec. Les sept dessins ne sont pas

perdus pour tout le monde... Avant de se rendre en Belgique, Rive a exécuté mes ordres. Il s'est introduit ici, dans la maison, profitant des visites à domicile de ton père chez ses malades. Il a déposé le matériel nécessaire à ma petite mise en scène. Sois rassuré, ta famille disparaîtra avec toi!

- Nicolas, écoutez-moi. Je sais réellement qui est le moteur de cette horrible histoire. C'est une bête maléfique tapie au fond de vous et je peux essayer de vous en débarrasser. Mais avant, relâchez ma famille. Je prendrai leur place. Je ne tenterai rien. Vous avez ma parole. Après tout, la haine de Chambelland s'exerce d'abord contre moi, le descendant de Ségur.

Chambelland, fou de rage, hurla dans ma direction.

- Tu as ce que tu mérites.

Puis il se calma et amorça un monologue, en guise d'explication.

- Quelle surprise tout à l'heure lorsque je me suis retrouvé au milieu du salon! Cet imbécile de Duvernes possède la clé de la porte située à l'arrière de la maison. Il m'a ouvert la voie. J'ai blessé Rambert avant qu'il dégaine son arme. Je les ai ensuite forcés à transporter son corps jusqu'au grenier. J'ai d'abord obligé ton beau-frère et ton père à monter sur la planche en menaçant Hélène, ensuite ce brave Vincent... Ils ont dû se passer eux-mêmes la corde autour du cou. Enfin ta jolie petite sœur a suivi les trois autres. Après, ça a été un jeu d'enfants de les attacher par derrière. Il éclata d'un rire diabolique.

- Quant à toi, si tu veux vraiment te rendre utile, alors je t'autorise à appeler tes amis, rassemblés dehors. Explique-leur la situation et surtout, ordonne à la police de ne pas bouger. Au moindre bruit, c'est la voltige!

Avec des mouvements lents pour éviter l'écroulement de l'échafaudage précaire, j'ai sorti mon portable. A l'autre bout, l'angoisse d'Anna était palpable. Bergerac m'a glissé que la police ne tenterait rien avant l'heure fatidique de vingt-trois heures.

- Bon, fit Chambelland; j'ai quelque chose à faire autrement

plus intéressant qu'écouter tes sornettes. J'ai une petite intervention télévisée à préparer...

A trois mètres, sur son trépied, la caméra est connectée à un ordinateur portable, muni d'une clé 3G.

Chambelland sortit quelques pages de sa poche. Il déclencha la caméra, se plaça devant l'objectif et commença sa lecture. L'image devait aboutir aux services de rédaction des chaînes télévisées, dans le but d'être ensuite diffusée en léger différé, à vingt-trois heures.

Confronté depuis plusieurs mois à des événements extravagants, tous les dogmes ancrés en moi s'étaient évanouis un à un, anéantissant mes convictions les plus objectives sur l'existence d'un monde unique, concret et temporel, sans lien possible avec d'hypothétiques univers parallèles.

Mais là, en écoutant son allocution, je me suis rendu compte que ses propos atteignaient une dimension inconcevable.

## Chapitre 42

Chambelland s'exprimait lentement.

«A tous ceux qui m'écoutent, je déclare ceci:

J'ai la capacité de modifier des événements historiques majeurs qui se sont déjà produits, de manière à provoquer un changement radical du monde réel que nous connaissons aujourd'hui, de nos sociétés et donc de nos destins personnels.

Je n'ai pas le temps de justifier maintenant devant vous une affirmation aussi étrange qui vous paraîtra certainement fantaisiste, dénuée de tout fondement scientifique et confinant à la folie.

Et pourtant!

Je laisse aux protagonistes de cette affaire le soin de vous expliquer la genèse et les circonstances de l'histoire qui arrive aujourd'hui à son terme et qui m'amène à m'adresser à vous et à vous révéler cette incroyable faculté.

Mais si j'ai le pouvoir d'altérer le cours d'événements passés, je détiens aussi celui d'empêcher que ce bouleversement se réalise grâce à une action opérée plus tard, dans le futur.

Les autorités sont parfaitement au courant de la réalité de mes allégations et ne pourront pas vous dissimuler longtemps la vérité. Elles comprendront tout à fait ce que je vais maintenant vous raconter.

Dans une génération, une autre tentative interviendra et... réussira!

Replongez-vous dans le contexte de la campagne de Belgique de 1815.

Voici ce que relate la fin d'un récit qui émane de l'un de mes lointains ancêtres.

Grâce au transfert de sept précieuses indications sous la forme de dessins, la campagne de Belgique fut couronnée de succès. Waterloo est une immense victoire pour Napoléon.

A la vue du premier dessin, Ney comprend son erreur. Dès le 15 juin, avant la nuit, il investit le carrefour des Quatre-Bras avec les troupes disponibles. Comme prévu, ça n'a pas été trop difficile en raison de la faiblesse de la garnison anglaise. Maintenant Anglais et Prussiens sont irrémédiablement séparés.

Le 16 juin, la mort de Wellington déstabilise complètement l'armée des coalisés. Dans un effort désordonné, les Anglais tentent de reprendre ce carrefour stratégique mais Ney, bien retranché, repousse leur attaque sans difficulté. Son action défensive efficace permet de soustraire des troupes de son aile et le corps de Drouet d'Erlon, correctement dirigé, tombe dans le dos des Prussiens en lutte contre l'Empereur, à Ligny. Des débris de l'armée de Blücher réussissent à s'échapper du piège mortel et rallient le seul corps prussien qui n'a pas pris part à la bataille.

Fou de rage, le vieux Maréchal prussien, disposant de forces très diminuées, veut encore rejoindre ses alliés Anglais. Mais le 17 juin, il est faussement informé que l'armée de Napoléon toute entière le poursuit. Il regroupe ses troupes mais n'envoie aucun renfort aux Anglais qui s'apprêtent à affronter seuls Napoléon au Mont Saint-Jean.

Le 18 juin, Blücher comprend trop tard la supercherie. Il envoie son armée amoindrie soutenir ses alliés et prendre les Français de flanc. Plusieurs aides de camp de l'Empereur parviennent suffisamment tôt au Maréchal Grouchy pour ramener son corps d'armée sur le champ de bataille. En milieu d'après-midi, ce dernier tombe dans le dos des Prussiens et les anéantit.

Un peu plus tôt, le corps de Drouet d'Erlon, grâce à un dispositif parfaitement adapté à la situation offensive, a conquis la crête du Mont Saint-Jean et a brisé la résistance

du centre adverse. Désespérés, les Anglais se sont formés en carrés pour interdire la route de Bruxelles à Napoléon et permettre à leur armée décimée de s'enfuir vers le nord. Ney rappelle une partie de l'infanterie du deuxième corps et grâce à l'action combinée de l'infanterie et de la cavalerie, vient à bout de la résistance anglaise.

C'est un succès éclatant dont l'impact amène le gouvernement anglais à réclamer aussitôt la paix.

Pourtant, Autrichiens et Russes ne désarment pas mais doivent corriger leur stratégie.

Au départ, Barclay de Tolly, le Russe, veut envahir la Lorraine. Schwarzenberg, l'Autrichien, marchera sur Langres et Dijon en évitant l'Alsace.

Auréolé par le prestige de sa magnifique victoire en Belgique, l'Empereur décide de se retourner contre ce risque ultime.

Ses adversaires, bouleversant leur plan initial, sont obligés de porter plus au sud leur effort. Bientôt, débouchant de la Forêt-Noire, ils se massent sur le Rhin.

Face à eux, Rapp a 25 000 hommes. Conformément aux ordres de l'Empereur, il se retire au nord de la plaine d'Alsace.

Après Waterloo et avant la fin juin, près de 70 000 hommes sont en réserve à l'est de Paris. Ils prennent la route des Vosges. Napoléon descend avec l'armée du nord. Toutes ces troupes se regroupent à l'ouest des Vosges début juillet. Pour passer à l'offensive, l'Empereur attend la remontée de l'armée des Alpes de Suchet et de celle de Lecourbe qui débouche du Jura.

L'armée russe, renforcée d'un corps autrichien, traverse le fleuve et s'installe en Alsace.

Subitement, mi-juillet, Napoléon passe à l'offensive. Il fait franchir les cols des Vosges à une armée de deux cent mille hommes. Cette masse dégringole les pentes et, irrésistible déferle dans la plaine d'Alsace. Les corps de Rapp au nord, de Suchet et Lecourbe au sud, participent à l'encercllement.

Russes et Autrichiens tentent de rompre l'étau qui réduit au fil des heures leur espace de manœuvre mais au bout de

deux jours de combats meurtriers, leurs troupes, épuisées, se retrouvent acculées dos au Rhin. Au lieu d'anéantir complètement ses adversaires, Napoléon préfère traiter avec des envoyés du Tsar et de l'Empereur d'Autriche. Leurs armées repassent le fleuve.

La paix de Mulhouse est signée le 15 août. Un traité reconnaît l'Empire français qui, de son côté, consent à revenir aux frontières de 1792. Un peu plus tard, l'Angleterre et la Prusse ratifient le traité.

Les Bourbons n'occuperont jamais plus le trône de France.

Chambelland leva les yeux et fixa longuement la caméra, silencieux. Au bout de quelques secondes, il poursuivit, cette fois sans lire son papier.

- Ainsi, mon successeur pèsera sur le résultat de la campagne de Belgique déclenchant une modification radicale de l'histoire contemporaine. Si je disparaissais, la machine se mettra irrémédiablement en marche. Personne ne pourra plus entraver l'action de mon descendant et s'opposer à un ébranlement de l'ordre mondial. J'ai donc caché sept renseignements sous la forme de sept dessins que lui seul sera en mesure de récupérer afin de les transmettre en direction du passé.

Je peux stopper ce cataclysme en révélant l'emplacement de ces sept clés en vue de leur destruction. Sinon, je vous laisse imaginer les conséquences induites par une victoire française à Waterloo et le risque d'une évolution différente de nos sociétés modernes créant un désordre total dans la chaîne de nos ancêtres et remettant finalement en cause nos propres existences.

J'arrête maintenant mon intervention pour dicter mes conditions. Elles ne sont pas exorbitantes au regard de ce qu'il pourrait advenir. Je vous prends à témoin et je place les autorités devant leur responsabilité! »

Il a interrompu la communication puis a entamé une conversation téléphonique avec le préfet. J'ai parfaitement saisi l'objet de la discussion.

Il exige le paiement d'une énorme rançon dont le versement fractionné sera effectué sur les comptes de plusieurs sociétés écrans qui financent les activités terroristes de multiples groupuscules répartis dans le monde. Après accord du préfet, il quittera la maison en compagnie d'Hélène, laissant la vie sauve aux autres membres de ma famille. Une voiture mise à sa disposition l'amènera à Roissy d'où il s'envolera avec ma sœur pour une destination située en extrême orient.

Il conclut ainsi.

- Je n'ai plus rien à perdre. Ce n'est que lorsque je serai à l'abri, de l'autre côté de la terre, que je relâcherai Hélène et après vérification des transactions sur Internet, je vous indiquerai l'emplacement des dessins. D'ici là, ils constituent mon unique assurance sur la vie.

Je sais qu'il ment.

A cet instant, il accumule dans sa seule personne la haine de deux monstrueux personnages, la sienne et celle de son ancêtre. Je suis convaincu qu'il n'acceptera jamais de nous laisser la vie sauve. De toute façon, les autorités ne toléreront ni le passage de son allocution à la télévision, ni son départ selon ses conditions.

A mes côtés, Hélène tremble de tous ses membres. Elle ne résistera plus très longtemps à la fatigue et au stress. Si elle s'effondre, je pressens les conséquences...

Je ne peux pas attendre plus longtemps pour le savoir. Malgré la hauteur du sinistre échafaud, je suis le seul à être libre de mes mouvements. Je dois agir!

Brusquement, une étrange sérénité s'empara de moi. Je n'éprouvai plus aucune angoisse comme si une force invisible guidait mes actes beaucoup plus efficacement que si j'avais agi de ma propre initiative. Je fixai Chambelland qui, en bas, regardait sa montre de temps à autre et pianotait sur le clavier de l'ordinateur.

Il parcourait probablement les sites des chaînes de télévision, guettant l'annonce d'un flash programmé à vingt-trois heures.

Pour moi, là-haut, mon univers tout entier se résumait maintenant à cet individu. Comme un fauve, j'épiais le moindre de ses mouvements.

Ce qui déclencha l'attaque fut une parole, celle justement qu'il n'aurait jamais dû prononcer. Chambelland a regardé dans ma direction. Ses yeux démoniaques luisaient dans la pénombre.

- Tu crois vraiment que tu pourras arracher ta famille à son sort? Quant aux dessins, ils referont surface, mais seulement dans une génération, pour être utiles à mon descendant.

Mes voisins m'avouèrent plus tard avoir été horrifiés par le son de ma voix.

- Crois-tu? De toute façon, c'est fini pour toi. Ton odieux journal et les dessins sont cachés dans le cellier, à la base de l'ancien mur de soutènement. Je me souviens quand nous étions enfant, Nicolas... Un jour, tu m'as montré cette cachette où tu dissimulais les objets que tu voulais soustraire à ton père. Depuis, tu l'as assassiné en mars 1814. En dépit du soin que tu as pris pour calfeutrer la niche, j'en ai parlé et à l'heure qu'il est, ces documents sont entre les mains de la police. »

Chambelland jeta un cri terrible. Pétri de haine, sans réfléchir, il lâcha son pistolet, saisit la corde dont l'autre extrémité aboutissait aux chevilles de mon père. Mais avant qu'il ait pu exercer une pression violente, j'avais déjà réagi. Inconscient du danger, malgré le risque d'une chute hasardeuse dans l'obscurité, j'ai pris mon élan. J'ai atterri sans dommage sur le sol. En quelques bonds, je me suis retrouvé à côté de mon ennemi juré. Il a ramassé son arme et a fait feu dans ma direction.

J'ai ignoré la douleur du côté de mon bras gauche. J'ai agrippé la poignée du sabre appuyé sur la poutre. Au moment où l'autre visait à nouveau, j'ai fait un saut de côté, la lame s'est abattue. La main qui tenait l'arme fut tranchée nette, d'un seul coup, à la hauteur du poignet.

Le sang a giclé. Chambelland a poussé un hurlement horrible et a reculé de quelques pas. Il contemple, stupéfait,

sa main qui enserre encore la crosse et qui gît maintenant à terre.

Il m'a regardé m'approcher. J'ai lu la mort dans ses yeux comme autrefois Étienne avait lu la sienne dans ceux de son implacable adversaire.

Il a compris le sort inexorable qui l'attendait et n'a même pas esquissé un geste. J'ai porté un coup d'une rare violence avec la pointe de la lame qui a traversé son corps de part en part.

Puis, dans un boucan d'enfer, j'ai entrevu Bergerac qui a surgi, précédant de nombreuses forces de police.

## Chapitre 43

Une opération chirurgicale sérieuse puis une semaine d'hôpital furent indispensables pour réparer mon bras gauche car la balle avait fracturé l'os.

Je suis rentré chez mon père, lieu plus approprié pour une convalescence que mon appartement à Troyes.

Grâce à Anna qui s'est mise dans la peau d'une infirmière zélée et sous la surveillance d'un médecin à domicile, nul malade ne fut plus tendrement choyé. Alexandre et mon père ont vite repris le dessus. Ils ont entouré Hélène, sévèrement atteinte sur le plan psychologique.

Bergerac est souvent passé avec Léa qui aujourd'hui a complètement retrouvé la raison.

Finalement, le seul que je n'ai pas revu depuis la mort du sabreur fut Vincent.

J'ai appris par l'inspecteur qu'aucune charge n'avait été retenue contre lui. Après son audition par Bergerac et Valentin ainsi que ses aveux complets, le juge d'instruction n'avait pas jugé utile d'ouvrir une information complémentaire, surtout après ce que lui avait fait endurer son sosie.

Je n'ai pas voulu l'appeler malgré mon impatience à entendre sa version et j'ai attendu qu'il se manifeste. Je savais seulement que Lou l'avait rejoint et que le couple résidait maintenant dans la capitale.

Quelques jours plus tard, Vincent a annoncé sa visite en compagnie de Lou. En présence d'Hélène et d'Alexandre, mon père et moi les avons reçus dans le salon. Un long moment, j'ai contemplé le visage blême de Vincent, ravagé par le chagrin et le poids des épreuves traversées.

Vincent eut beaucoup de mal à aborder le sujet principal. Il fallait crever l'abcès. J'ai lancé la discussion.

- Il y avait forcément un lien de parenté entre le sabreur et toi!

- Oui, Guillaume. La génétique réserve quelquefois des surprises de taille. Le même sang, celui des Chambelland, coulait dans nos veines. Mais notre incroyable ressemblance physique constituait le lien unique qui nous rapprochait car, pour le reste, tout nous a toujours opposé.

Je n'étais pas tout à fait un homme lorsque j'appris un lourd secret familial. Mon grand-père maternel, très jeune, a engendré une fille qui, par la suite, est devenue la mère de Pierre Rive. Puis il se marie et Suzanne est arrivée. Cette femme et ma mère ont toujours ignoré qu'elles étaient sœurs. Un jour, je suis tombé par hasard sur de vieux papiers cachés par mon grand-père qui m'ont révélé la vérité.

- C'est pour cette raison que, très tôt, tu as placé Pierre Rive, ton propre cousin, sous ton aile protectrice.

- En effet. Je me suis pris d'affection pour ce garçon que je considérais un peu comme mon frère. Hélas, le secret ne s'arrête pas là ! Car la mère de Pierre avait déjà accouché d'un premier fils, né sous X. Avant de l'abandonner, la seule chose qu'elle lui légua fut un prénom, Nicolas. Cet enfant a grandi, pas de la meilleure des manières ! De foyers en familles d'accueil, ses premières années furent un pénible chemin de croix qui perturba gravement sa personnalité. Très vite, aussi intelligent que dominateur, il montra un réel talent à utiliser la violence pour parvenir à ses fins.

- Ainsi, lorsque le sabreur a déclaré qu'il s'agissait d'une réunion de famille, c'était la plus exacte des vérités. Rive et lui étaient demi-frères ; tout comme Alexandre et toi d'ailleurs. Une relation familiale étroite existait donc entre vous tous. Ce que je ne saisis pas, c'est son nom: Nicolas Chambelland?

- Après des recherches engagées dès sa majorité, il découvre sa vraie famille. Il réussit à remonter la chaîne de

ses ancêtres à partir de sa mère, jusqu'à ceux qui portaient jadis le nom de Chambelland. Bien avant de mettre la main sur le journal de son aïeul, il apprend l'existence de Nicolas Chambelland, personnage qui le fascine. Délaissant son nom d'emprunt, il s'approprie alors celui de son ascendant. Rapidement, il devient un redoutable malfrat qui inspire crainte et respect dans le milieu du grand banditisme. Il s'entoure d'une bande odieuse dans laquelle Gaudin devient son lieutenant. Bientôt, Nicolas dispose de moyens quasi infinis à sa disposition, un réseau de complicités, des séides nombreux et dévoués, le fruit des brigandages...

- Les rapports entre Chambelland et Pierre Rive devaient être très ambigus ?

- C'est vrai. Au fil du temps, l'aîné incarne un modèle pour le cadet qui, sans s'en rendre compte, bascule doucement vers le crime, redoutant tout autant qu'il admire ce grand frère qui lui tombe du ciel. Nicolas Chambelland, qui s'est désormais complètement glissé dans la peau de son ancêtre, mesure l'obstacle que je représente vis-à-vis du jeune homme. Durant des années, je vais tout tenter pour soustraire celui-ci des griffes de ce frère détestable. Je m'occupe de ses études, j'essaie de l'intégrer dans le milieu du journalisme.

Pour cette raison, Pierre conserve une forte dose d'estime à mon égard. Parfois, effaré par les actes ignobles de son mentor, il m'indique par avance les projets crapuleux de Chambelland. Le pouvoir qu'il exerce sur Pierre est renforcé par son don étonnant de médium auquel je suis confronté à plusieurs reprises. Chambelland anticipe toutes mes tentatives pour préserver Pierre. Le jeune homme évoque souvent devant moi les facultés paranormales de son frère, ses visions qui se réalisent quelque temps après.

Peu à peu, Pierre succombe à cette fascination malsaine et obéit servilement à Chambelland. Ainsi, le sabreur, qui séjourne quelquefois clandestinement dans la ferme de mes parents, bénéficie du soutien logistique apporté par Pierre.

- Mais quel est celui qui a finalement découvert le journal du criminel abject ayant vécu sous l'Empire?

- C'est moi. L'été dernier, j'ai bien failli à mon tour sombrer dans la folie quand je tombe par hasard sur cet épouvantable carnet. Une part de ma personnalité semble inexorablement attirée vers le mal. Les faits relatés dans ces horribles pages agissent formidablement sur moi.

Vincent reprit son souffle un instant, fixa Lou et attira tendrement la jeune femme contre lui.

- Grâce à Lou, dont j'ai fait la connaissance au cours de mes reportages, je parviens à vaincre cette inclination perverse et à me détacher de l'effroyable ouvrage. Depuis un an, Lou connaît mon secret, elle accepte de me couvrir. Pourtant, la menace de Chambelland pesait sur elle comme sur moi. Ces derniers temps, elle craquait complètement.

Je décide de partir en emmenant Pierre. Chambelland entre dans une rage folle lorsqu'il s'aperçoit que je veux lui arracher son frère et son disciple pour lequel il éprouve une affection aussi réelle que morbide. Jamais Pierre n'acceptera de me suivre. Chambelland vient me menacer jusqu'en Champagne. A cette occasion, il me subtilise le journal de son ancêtre ainsi que les armes anciennes retrouvées dans le cellier. Mais ce qui n'est pas arrivé avec moi se produit avec lui. Sans doute le terreau était-il bon ? Il bascule dans une folie criminelle totale. Quant à toi, Guillaume, il t'assimile à son pire ennemi lorsqu'il apprend l'existence du manuscrit de Ségur et le lien de parenté direct qui t'unit à Étienne, l'adversaire le plus coriace de son aïeul.

- Mais pourquoi conserver si longtemps le silence? Surtout vis-à-vis de moi! Tu aurais dû m'avertir le plus discrètement possible...

- Tu as pu mesurer l'habileté diabolique du personnage. A partir de ce jour, il met en place une ruse machiavélique. Grâce à notre similitude physique, il se substitue à moi, adopte mon style, ma coiffure et opère derrière mon dos. Il m'épie et tisse autour de moi une toile de plus en plus serrée qui m'interdit toute liberté d'action. Je deviens son jouet et aussi votre principal suspect.

Pour mieux me museler, il utilise un formidable moyen de pression contre moi: il menace de s'en prendre à Hélène! Il a eu vent de notre amour de jeunesse. Puis à Lou, à vous tous... Que pouvais-je faire? Tu sais bien, toi, de quoi il était capable!

Il serra fortement la main de Lou et nous regarda tous avec une immense détresse.

- Progressivement, Pierre s'enfonce avec lui dans le crime. Sa mère m'alerte, mon retour est nécessaire. Je reviens un peu avant Noël. Je connais parfaitement, en la personne du sabreur, le responsable de l'agression dont tu as fait l'objet dans les rues de Troyes. Le plus étonnant, c'est que je suis moi-même sujet à une prémonition. La présence préméditée de Pierre dans l'attaque contre les convoyeurs de fonds et le danger auquel il s'expose ont probablement été à l'origine de cette vision. Je me rends là-bas avec l'espoir fou de convaincre ce pauvre garçon de s'écarter.

- Je commence à comprendre. A cause d'une surveillance stricte de Chambelland et ne pouvant pas ouvertement me prévenir, tu as l'idée de m'écrire des lettres. Tu te fais passer pour le criminel tout en trouvant un moyen astucieux de me mettre en garde.

- En effet. J'ai lu le carnet. Je sais ce que trame Chambelland : la reproduction des crimes de son ancêtre. De plus, je reçois le concours périodique de Pierre dont le comportement ambivalent me sera très utile. Éloigné au quotidien de ce frère dont il juge parfois sans concession les actes monstrueux, il me confie des renseignements précieux que son guide spirituel lui fournit dans des moments de divagations intellectuelles. Ça sera heureusement le cas à plusieurs reprises : par exemple pour Christelle Martinet où tu as pu intervenir à temps.

Ainsi débute la longue litanie des crimes correspondant à ceux commis par son ancêtre au cours de la campagne de France.

Avec la disparition de Gaudin, Chambelland se débarrasse d'un rival qui devient encombrant. Le meurtre de sa compagne s'inscrit dans la série de crimes de son aïeul. Il

guette tes faits et gestes. L'un de ses séides attend ton départ, fouille ton appartement, retrouve puis brûle le manuscrit de Ségur. Pourtant, Chambelland sent le danger permanent que tu constitues d'où l'agression à la ferme des Duvernes. Pour ça, il utilise un complice.

Je rédige cinq lettres pour t'alerter qui aboutiront à sauver des vies. Mais Chambelland comprend vite que tu reçois des informations; aussi, concernant la victime de Montmirail, il te tend un piège en prévenant la gendarmerie. Quant au courrier retrouvé à Laon, celui-là émane bien du sabreur: il recherche effectivement, mais sans succès, le rapport Valmont à l'institution Saint-A... pour éliminer une trace.

En mars, je n'en peux plus et je m'appête à démasquer Chambelland. Il sait que le seul acte que Pierre ne tolérera jamais est mon élimination. Pour me contraindre au silence, il tue mes parents puis réaffirme son odieuse menace qui pèse sur Pierre, Hélène, Lou, toi... Il met au point, secondé par Pierre, l'histoire du faux article du 25 mars 1814, un moyen astucieux de clore l'affaire.

- Sais-tu ce qu'il s'est passé lors de la mort de tes parents?

- Pierre m'a dévoilé la vérité. Chambelland aurait passé la corde au cou de Bernard Duvernes. Il force ensuite ma mère à appeler Hélène à son secours en prétextant des violences conjugales. S'en prendre à ta sœur était un excellent moyen de se venger avant de maquiller sa disparition à travers la mort de mon père adoptif. En entendant ta voiture se rapprocher, il croit que des renforts parviennent au malheureux Kerbel qu'il a réussi à surprendre. Utilisant la ferme comme planque, il connaît bien les environs et s'enfuit avant ton arrivée.

Au sujet de l'article, Pierre peut vous leurrer un moment mais pas moi! Je sais parfaitement qu'il s'agit d'un faux. Je serais immanquablement tombé dessus lors de mes propres recherches.

- Léa estimait qu'un lien de subordination existait entre Pierre Rive et toi ; en réalité, ce lien était bien réel et tu as gardé le silence dans le souci de sauvegarder le jeune

homme.

- Évidemment! Avouer la falsification signifiait aussi révéler la culpabilité de Pierre. Léa a donc des doutes. Chambelland la kidnappe et la maintient en vie pour s'en servir si nécessaire.

A partir de cette époque, le sabreur se met en chasse pour récupérer les sept dessins. Le journal de son aïeul est un atout formidable. Il envoie des complices reprendre le premier croquis chez Charles Delonpret. Lui se trouve déjà en Angleterre pour retrouver les deux dessins cachés chez les Hampstead. Il utilise l'adresse électronique d'Anna pour avertir William Petterfield de l'arrivée nocturne de Guillaume à Londres. Ton ami ne s'est pas méfié.

Depuis plusieurs jours, ses acolytes ont investi la maison des Schiller, en Forêt-Noire où ils recherchent la quatrième feuille. D'Angleterre, Chambelland se rend directement à Aix et arrache les trois derniers dessins des mains des Villeneuve. En raison de notre ressemblance physique, il abuse Antoine qui lui ouvre sa porte. Désormais, il lui manque un seul croquis sur les sept. Il utilisera Léa pour le reprendre.

- On connaît la suite. Il a l'idée d'exercer un chantage incroyable sur les autorités, menaçant de bouleverser les fondements de nos sociétés en aidant son ancêtre à modifier le résultat de la campagne de Belgique...

Anna, silencieuse jusqu'ici, m'interrompt.

- Après avoir informé le sabreur de l'existence des dessins, le journal lui a également signalé la passerelle qui l'a mis en relation avec son aïeul, à travers plusieurs contacts télépathiques. Tous les deux, finalement si proches mentalement, malgré deux siècles d'écart, possèdent des caractéristiques identiques, la même personnalité, les mêmes facultés paranormales. Le deuxième Chambelland est la parfaite réplique du premier. Cette fantastique affinité facilite la connexion. Aujourd'hui, Chambelland comprend cela et organise le transfert d'informations vers son lointain ascendant.

- Exact. Pierre se sacrifie pour lui permettre de mener à bien ses transmissions, notamment celle du 18 juin, jour de Waterloo. Cet extrême dévouement n'empêche nullement le sabreur d'éliminer les parents de Pierre, dont sa propre mère, voulant supprimer tout risque.

A cet instant, Vincent s'est directement adressé à moi.

- Heureusement, Chambelland n'a rien pu faire contre le soutien que tu as apporté à Ségur. Pour moi, la mort de Pierre est un véritable déclencheur. Je décide de me venger et de détruire enfin cet être démoniaque. Je connais sa haine envers toi, le descendant de Ségur, l'ennemi mortel de son alter ego. Je sais comment il va s'y prendre. C'est bien dans ses méthodes. Il va t'attirer en prenant ta famille en otage. Je souffre de quitter Manille car Lou vient d'être arrêtée pour un motif futile d'usage de stupéfiant. Je soupçonne une supercherie pour m'isoler mais je n'ai pas le choix.

- En revenant de l'aéroport, fit Anna, chacun portait son secret. Guillaume et moi, nous étions terrifiés.

- Mais moi aussi! Quand vous m'avez ramené, j'avais une angoisse énorme, celle de tomber nez à nez sur Chambelland en arrivant à la ferme de mes parents. Il n'était pas là. J'ai visité l'exploitation de fond en comble. Personne! Il estimait certainement le danger trop grand à faire encore usage de ce repaire.

Pourtant, il s'est bien rendu au moins une fois à la ferme pour dissimuler le journal et les dessins dans le cellier. J'ai vu que la cachette avait parfaitement été rebouchée. J'ai pris la décision de tout faire disparaître! Ainsi, c'est bien moi qui ait provoqué l'explosion. Par précaution, Chambelland avait installé des explosifs, entassés là par ses complices, pour effacer les traces. J'ai vu si souvent des terroristes en manipuler que je n'ai aucun mal à déclencher la mise à feu avant de partir chez ton père.

Vincent se retourna vers Hélène. Dans un sanglot, il murmura:

- Nous étions adolescents. A cette époque, tu représentais l'amour éternel. Je venais souvent te retrouver chez toi, parfois le soir, furtivement. Tu me faisais entrer par la porte

vitrée qui donne sur le parc, derrière la maison. Te souviens-tu? Nous avons même réalisé un double de la clé de la serrure. Tu te moquais gentiment de moi car je l'avais surnommée la clé du paradis...

Hélène tendit la main et effleura la joue de Vincent.

- Heureusement, j'ai conservé cette précieuse clé. Le soir du 15 juillet, je pénètre chez ton père avec prudence. Mais c'était sans compter sur la réactivité de Chambelland. Il surveillait discrètement la maison depuis l'après-midi. Il observe mon arrivée et me suis jusqu'à l'intérieur. Il m'assomme avant que j'ai pu alerter les occupants. Il fait irruption dans le salon et tue l'inspecteur. Plus tard, sous la menace, je vous aide à transporter le corps de Rambert jusqu'au grenier...

- Je suis persuadée d'une chose, intervint Anna avec conviction. A cet instant crucial où la vie de sa famille est en jeu, Guillaume n'a pas agi seul. La personnalité d'Étienne Ségur a subjugué et guidé celle de son lointain héritier; en fait, c'est bel et bien Ségur qui a éliminé le sabreur et s'est ainsi vengé par descendant interposé.

Captivés par la confession de Vincent, nous n'avions pas entendu Bergerac et Léa entrer dans le salon.

## Épilogue

Bergerac avait suivi la fin de l'intervention de mon ami d'enfance.

- Non Vincent. L'explosion et le feu n'ont pas totalement détruit la ferme de vos parents. Nous avons déblayé la maison d'habitation pour avoir accès au cellier. Je précise que sans connaître l'emplacement de la cachette révélé par Guillaume, il aurait été impossible de mettre la main sur les documents. Même une fouille serrée ne pouvait rien donner à moins de démanteler la maison pierre après pierre; seul d'importants travaux et de la chance pouvaient amener leur découverte.

L'inspecteur déposa une mallette sur la table du salon. Il l'ouvrit et sortit un gros carnet recouvert d'une épaisse enveloppe de cuir marron. Plusieurs feuilles aussi... Ce qui me parut étrange, c'est que j'ai compté huit feuilles au lieu des sept attendues pour chacun des sept dessins.

Tous, nous examinâmes ces preuves tangibles qui avaient bouleversé nos existences et qui furent à l'origine d'événements si extraordinaires.

L'inspecteur s'adressa à moi.

- Guillaume, nous n'avons pas voulu perturber votre convalescence. Avec Léa, nous avons méticuleusement analysé le journal de Chambelland. Ce qui est évoqué à la fin du carnet est tout simplement hallucinant. Je résume.

Concernant la campagne de Belgique, le journal s'arrête à la date du 12 juin 1815, lorsque Chambelland le perd dans sa fuite, à Laon. Il reprend le 19 juin, après Waterloo. Sa lecture confirme les révélations du sabreur: la paix de Mulhouse signée le 15 août, la ratification d'un traité entre

la France et l'Angleterre ainsi que ses adversaires continentaux, la consolidation de l'Empire... Nicolas Chambelland, celui qui a sévi sous l'Empire, remercie l'espion du futur qui lui aurait transmis, une génération après la nôtre, les précieux renseignements et rapporte que son action au cours de Waterloo n'a pas été entravée.

Cependant la suite du texte révèle deux écritures différentes.

Avant de vous exposer ce qu'on y apprend, vous souvenez-vous des recherches généalogiques qui vous ont permis d'établir le lien de parenté entre Étienne Ségur et Guillaume?

- Oui, dit Anna. Grâce à des archives paroissiales, nous savons qu'Étienne a engendré, avec une femme prénommée Antoinette, une postérité qui aboutit à Hélène et à Guillaume.

- C'est exact. Mais si nous détenons cette preuve, en revanche, nous ne possédons aucune trace du mariage d'Étienne avec cette femme. En réalité, Étienne Ségur a maintenu secrète cette liaison en raison des risques encourus par la jeune Antoinette. Celle-ci a fait reconnaître son fils après la mort des protagonistes, notamment celle de Chambelland.... Car ce dernier est bien mort, tué par François Chassagne.

- C'est le carnet qui nous l'indique? demanda Anna.

- En effet. Après la campagne de France, Nicolas Chambelland a tenté de renouer le fil d'une vie normale. Il a même une compagne. Mais un jour, en revoyant Marie Ségur, il sombre à nouveau dans la folie criminelle. Le couple se sépare. Un an plus tard, justement le 15 juillet, au moment où Chambelland s'apprête à quitter la ferme pour s'en prendre aux Ségur, cette femme surgit et lui présente son fils. Coup de pouce du destin, elle le surprend au moment où il dissimule son journal dans le cellier.

En raison de la personnalité de son ex-compagnon, elle ne cherche pas à approfondir le mystère et à récupérer ce que Chambelland était en train de cacher au fond de la cave. Mais à sa mort, elle dévoile ce secret à son fils. Celui-ci

déterre le carnet, en prend connaissance, comprend la portée de ce qu'il révèle et reprend à son compte le fil de l'écriture pour raconter notamment la suite des événements. Grâce à lui, nous apprenons la mort de Nicolas Chambelland dans la nuit du 15 au 16 juillet 1815, exécuté par François Chassagne.

Plus tard, le petit-fils de Chambelland, à son tour, poursuit la rédaction. Mais celui-ci, sans progéniture à qui léguer cet ouvrage diabolique, décide peu avant sa mort de remettre le carnet dans la cachette. Ainsi, beaucoup plus tard, Vincent retrouvera le journal de son ancêtre.

Je rompis le silence qui avait succédé à l'explication de l'inspecteur.

- Mais, si j'ai bien suivi, le carnet restitue un environnement historique différent de celui que nous connaissons?

- Oui Guillaume! Le journal retrace l'évolution d'un univers qui n'est pas celui inscrit dans l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle. Le fils puis le petit-fils de Chambelland narrent une histoire parallèle qui s'achève au début du XX<sup>e</sup> siècle avec la mort du dernier rédacteur. J'ai passé plusieurs jours à interpréter le carnet et à faire une synthèse.

Il sortit de la mallette une feuille écrite recto verso et lut.

- La paix de Mulhouse, signée le 15 août 1815, bouleverse la carte européenne issue du Congrès de Vienne.

Napoléon règne sur la France jusqu'à sa mort en 1830. En 1816, Marie-louise donne naissance à un second fils prénommé Charles. Désormais, l'Empereur assoit son pouvoir sur le développement économique de la France et non plus sur la conquête militaire.

Un système équilibré prôné par Talleyrand est institué en Europe d'où émergent bientôt deux puissances continentales dominantes, la France et l'Autriche.

La confédération du Rhin, créée par Napoléon en 1806, perdure après la paix de Mulhouse. Au centre de l'Europe, une association douanière entre en vigueur en 1818. Elle englobe l'ensemble des États allemands, sous la protection bienveillante des deux grandes puissances, entraînant ainsi

une forte croissance des échanges sur l'ensemble du territoire européen.

Mais le continent est partagé en les deux puissantes sphères d'influence française et autrichienne au détriment de la Prusse qui ne jouera pas un rôle majeur en Europe tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'Angleterre, rassurée par l'attitude pacifique de la France, notamment vis-à-vis des royaumes de Belgique et des Pays-Bas, n'intervient plus directement sur le continent et se concentre sur l'établissement de son immense Empire colonial.

A la mort de Napoléon, son fils aîné lui succède mais il meurt de la tuberculose en 1832. Charles, le second fils de Napoléon et de Marie-Louise monte sur le trône sous le nom de Napoléon III. Sa mère assure la régence jusqu'à la majorité du nouvel Empereur. Puis, lorsque celui-ci affirme son pouvoir, il est secondé dans sa tâche par Thiers qui le pousse à instituer un régime libéral caractérisé par un accroissement du rôle du corps législatif. Cette orientation aura pour résultat d'éviter les crises passagères sur le plan politique et d'annihiler les fièvres révolutionnaires.

Sous son règne qui dure jusqu'en 1881, la France connaît un rayonnement immense en Europe, à la fois sur le plan économique, social et culturel. Elle est à la base, avec l'Autriche, d'une union économique européenne à laquelle adhèrent très vite les royaumes de Belgique, de Hollande et d'Italie. Seul ombre au tableau impérial, le nouvel Empereur ne peut pas avoir d'enfant.

Dès le départ, la Prusse ne trouve pas son compte dans ce regroupement, notamment en raison du poids prépondérant de l'Autriche au centre de l'Europe. Elle tente de rompre cette union à son avantage en proposant à plusieurs États de l'est de l'Allemagne de la rejoindre au sein d'une fédération économique parallèle.

Finalement un conflit éclate en 1873 entre la Prusse et l'Autriche, celle-ci étant soutenue par la France. La Prusse en sort vaincue et devient une puissance secondaire. Elle garde une immense rancœur mais ne désarme pas. Elle

reconstruit son armée et oriente sa politique vers un développement économique tourné vers l'est. Cette poussée, qui rappelle le «Drang nach osten», inquiète le Tsar. La Russie, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, recherche des alliances et se rapproche de la France.

Napoléon III meurt en 1881 sans postérité. Vers la fin de son règne, soucieux de ne pas voir sombrer le pays dans une instabilité institutionnelle et le chaos, il prépare l'émergence d'un état parlementaire qui poursuivra son œuvre économique et libérale. Une république modérée voit le jour avec une prédominance du pouvoir législatif et un président du conseil.

A la fin du siècle, les deux grandes puissances, Autriche et France, s'opposent sur le plan d'une prééminence économique en Europe. L'antagonisme entre la Prusse et la Russie s'intensifie, l'Angleterre s'alarme de la tension croissante sur le continent et revient sur la scène politique européenne...

Bergerac releva la tête.

- Le journal de Chambelland s'arrête là.

J'avais la gorge tellement sèche que je ne pus émettre aucun son. C'est Anna qui résuma la situation.

-Mon Dieu, vous vous rendez compte de ce que cela signifie? Le bouleversement historique est en marche! Dans une génération, un autre dément reprendra le flambeau en tentant de transmettre les renseignements à Chambelland et, à priori... il y parviendra. Toute l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle est réécrite!

J'ai retrouvé la parole.

- C'est impossible! Pour deux raisons d'ailleurs. D'abord, je pourrais, ou moi ou mon futur descendant, prévenir à nouveau Étienne Ségur. Cela a fonctionné une fois après tout!

- Non, dit Bergerac. Le sabreur n'était pas si bête. Il a laissé pour son successeur une huitième clé, imparable celle-là, si elle est transmise sous l'Empire.

Il me tendit la huitième feuille. Je lus ces mots: «Attend Ségur dans la nuit du 12 au 13 juin chez maître Carpentier, à Laon, puis tue-le.»

- Ainsi, déclara l'inspecteur, les compagnons de Ségur, Valmont et François Chassagne, ne pourront pas disposer des indications essentielles fournies par Guillaume pendant la campagne de Belgique.

- C'est vrai. Pourtant, je persiste... Sans la possession de ces documents, rien ne pourra plus désormais être entrepris. J'ai demandé à Alexandre d'allumer un feu dans la cheminée, malgré la chaleur de ce mois de juillet.

En demi-cercle autour de l'âtre, nos quatre couples fixent le feu qui achevait de consumer ces traces maudites.

Anna m'a glissé dans l'oreille.

- J'ai pas rêvé! Tu as parlé de descendant... On commence quand?

**FIN**